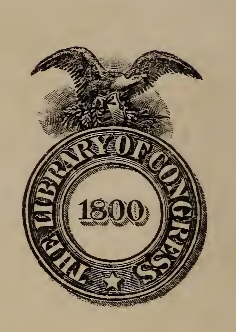



THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

JOURNAL

D'UN

MISSIONNAIRE

AU TEXAS ET AU MEXIQUE

PROPRIÉTÉ

CORRESPONDANTS-DÉPOSITAIRES

EN FRANCE

ANGERS,	Barassé.	LYON,	Josserand.
—	Lainé frères.	LE MANS,	Le Guicheux.
ANNECY,	Burdet.	LIMOGES,	Bussadari.
ARRAS,	Sueur.	MARSEILLE,	Ve Chauffard.
BESANÇON,	Turbergue.	—	Crespin.
BLOIS,	Dezairs.	MONTPELLIER,	Calas.
BORDEAUX,	Chaumas.	—	Séguin.
—	Coderc.	MULHOUSE,	Perrin.
BOURG,	Martin Bottier.	NANTES,	Mazeau.
BOURGES,	Dilhan.	—	Libaros.
BREST,	Lefournier.	NANCY,	Thomas.
CAEN,	Chenel.	—	Vagner.
CARCASSONNE,	Gadrat.	ORLÉANS,	Blanchard.
CHAMBÉRY,	Perrin.	POITIERS,	Bonamy.
CLERMONT-Fd,	Servoingt.	REIMS,	Raive.
—	Bellet.	RENNES,	Hauvespre.
DIJON,	Gagey.	—	Verdier.
LANGRES,	Dallet.	ROUEN,	Fleury.
LILLE,	Quarré,	TOULOUSE,	Ferrère.
—	Béghin.	—	Privat.
LYON,	Briday.	TOURS,	Cattier.
—	Girard.		

A L'ÉTRANGER

AMSTERDAM,	Langenhuysen.	LONDRES,	Burns et Oates,
BOIS-LE-DUC,	Bogaerts.	LOUVAIN,	Peeters.
BRÉDA,	Van Vees.	—	Desbarax.
BRUGES,	Beyaert Defoort.	MADRID,	Bailly-Baillière.
BRUXELLES,	Goemaere.	—	Tejado.
DUBLIN,	Dowling.	MILAN,	Besozzi.
FRIBOURG,	Herder.	MONTRÉAL,	Rolland.
GENÈVE,	Duraford.	PÉTERSBOURG,	Wolff.
—	Grosset.	ROME,	Merle.
GÊNES,	Fassi-Como.	TURIN,	Marietti.
LIÉGE,	Spée-Zelis.	VIENNE,	Gérold et fils.
LEIPZIG,	Dürr.		

CORBEIL. — TYP. DE CRÉTÉ FILS.

JOURNAL

D'UN

MISSIONNAIRE

AU TEXAS ET AU MEXIQUE

PAR

mmanuel Henri Dieudonné

L'ABBÉ E. DOMENECH

1846-1852

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1872

A MONSEIGNEUR ODIN

ÉVÊQUE DE GALVESTON

MONSEIGNEUR,

Quoique le nombre des ouvriers apostoliques qui travaillent à la vigne du Seigneur soit bien limité et bien minime dans le vaste diocèse que vous administrez avec tant de zèle et tant d'abnégation, il a plu à la divine Providence de diminuer encore ce nombre déjà trop insuffisant. Ceux-ci ont vu leurs forces physiques s'épuiser plutôt que leur énergie morale; ceux-là se sont éteints dans de glorieuses souffrances ; quelques-uns enfin ont été appelés à travailler dans une autre partie de ce champ immense, au sujet duquel il est écrit : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont rares. »

J'étais bien jeune et bien inexpérimenté, Monseigneur, quand je me suis consacré à une si noble et si pénible tâche; les fatigues et les épreuves qui accompa-

gnent partout le missionnaire, ont eu sur moi de tristes résultats. J'avais à peine mis la main à l'œuvre, que je sentais déjà ma faible humanité trahir mon courage, et que ma santé, gravement altérée, m'obligeait, après cinq années de rudes labeurs, à revenir demander par deux fois au pays natal une guérison que je n'y ai pas trouvée.

Aujourd'hui que la Providence, par l'organe de la science médicale, m'a condamné à mener loin d'eux une existence plus stérile et plus calme, le souvenir de ces intéressantes et belles missions, auxquelles je m'étais si sincèrement attaché, ce souvenir, dis-je, est profondément gravé dans mon cœur, comme un rêve de bonheur que l'on regrette.

Ne pouvant plus travailler personnellement et sur les lieux mêmes aux œuvres de la mission que vous dirigez depuis tant d'années avec le dévouement et le désintéressement d'un apôtre ; ne faisant plus partie, hélas ! de cette mission qui a conservé du moins mes ardentes sympathies ; ne devant jamais revoir ces populations mixtes, égarées dans les solitudes du nouveau monde, et plus ou moins dépourvues de secours spirituels, je désire, Monseigneur, m'associer encore d'intention à votre sainte entreprise, et lui venir en aide, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, en faisant connaître au monde catholique vos besoins, vos épreuves et votre touchante misère.

Il m'a semblé qu'une connaissance plus complète et plus approfondie de l'état actuel de votre mission ne pouvait manquer de vous attirer la pieuse sollicitude de nos frères d'Europe et leur généreuse intervention ; je me suis donc décidé à écrire le journal des cinq an-

nées que j'ai passées au Texas et au Mexique en qualité de missionnaire.

Permettez-moi, Monseigneur, d'inscrire votre nom vénérable à la tête de cet ouvrage.

Agréez, Monseigneur, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Em. DOMENECH,

Prêtre-missionnaire.

Paris, mars 1857.

PRÉFACE

Je n'avais jamais songé à livrer à la publicité les souvenirs intimes de ma carrière de missionnaire. J'aime le silence et la solitude ; je ne voulais pas me mettre en évidence, et j'avais une certaine timidité à faire connaître les idées et les sentiments qui m'accompagnaient partout, au milieu des immenses prairies du Nouveau Monde, dans les forêts vierges et inhabitées, sous le chaume de l'émigré, et dans la cabane du Mexicain. J'étais si jeune, quand je me consacrai à l'Église militante de la mission, et je sentais alors si vivement, que mes impressions avaient dû naturellement, à cette époque, se multiplier et prendre le caractère des circonstances qui variaient chaque jour. Je craignais aussi le jugement de bien des gens, qui mesurent les hommes et les choses d'après le cercle étroit de leurs habitudes et de leurs préjugés personnels, et qui se font ainsi une opinion plus ou moins fausse des missions et des missionnaires, sans réfléchir que cette façon de voir et de juger est arbitraire, qu'à Rome il faut vivre comme les Romains, et que les pays les plus sauvages ont aussi leurs mœurs,

auxquelles on est obligé de se prêter un peu, tout en s'efforçant de les modifier ou de les détruire. Mais j'eus l'occasion, à Paris, de me rencontrer avec quelques-unes de nos célébrités de la littérature et de la science; on me fit raconter mes voyages au Texas et au Mexique; on écouta ces récits avec un intérêt dont je ne les supposais pas dignes, et l'on me pressa de les publier dans toute leur naïve simplicité. Voyant dans cette publication un but d'utilité pour les Missions étrangères, j'ai cédé enfin à ces bienveillantes sollicitations.

Malgré les lettres intéressantes des missionnaires recueillies dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, je me suis aperçu que la vie des prêtres qui se dévouent sur les plages lointaines à la propagation des lumières de l'Évangile et à la civilisation des peuples plus ou moins barbares ou ignorants, n'est pas connue en Europe comme elle devrait l'être. Les missionnaires, malgré des efforts prodigieux d'industrie, de désintéressement et de courage, meurent à la peine dans les glaces du Nord ou sur le sable des déserts, après avoir épuisé leurs forces en travaillant au bien-être moral, religieux et physique de l'humanité, sans que leurs compatriotes fassent des efforts sérieux pour les aider dans cette œuvre admirable, qui fait bénir le nom français par tous les peuples et dans toutes les langues, car il ne faut pas le nier, l'œuvre des missions, quoique universelle et catholique avant tout, est éminemment

française : les neuf dixièmes des missionnaires sont Français.

Les personnes religieuses me diront sans doute : Les sommes que la Propagation de la Foi distribue aux missions, ne sont-elles donc pas suffisantes ? Non, mille fois non ; elles sont comme le grain de sénevé qui devient un grand arbre : mais, si ces sommes étaient proportionnées à la grandeur de l'entreprise, elles produiraient des résultats plus importants et plus féconds ; la vie du missionnaire ne serait plus une lutte continuelle contre des besoins impérieux et multipliés, qui ruinent ses forces en peu de temps, et qui l'obligent à dépenser, pour subvenir à son existence naturelle, une énergie qui est à peine suffisante pour faire l'éducation des peuples qu'il évangélise.

Dans la première partie de mon Journal, je m'attache davantage à mettre en relief la vie privée du missionnaire, ses épreuves secrètes, ses souffrances morales et physiques. Je ne fais qu'effleurer les sujets qui n'ont pas un rapport direct avec cette existence bizarre et sans cesse menacée.

Dans la seconde partie, je me limite à une description des mœurs, coutumes et usages des populations américaines et mexicaines qui habitent les deux rives du Rio-Grande. Quoique je me sois borné à présenter des observations personnelles et à narrer des faits qui se sont passés autour de moi, on peut appliquer mes remarques non-seu-

lement à tous les États nouveaux de l'Union américaine, mais encore à la plupart des États du centre et de l'ouest de l'Union.

Mon livre, dans lequel on reconnaîtra, je l'espère, un homme impartial qui ne raconte que ce qu'il a vu, entendu et éprouvé, attirera peut-être les regards complaisants de ceux qui aiment les vrais et naïfs récits ; comme la violette des bois, il n'a d'autre charme que le doux parfum de la vérité ; comme la fleur printanière, il n'aura peut-être qu'une durée éphémère ; mais qu'importe à un être souffrant et sauvage la gloire du monde ! Je ne regretterai rien en rentrant dans le calme de ma solitude, si j'ai pu éveiller dans le cœur de quelques âmes généreuses un sentiment de pitié et de charité pour ces pauvres missions chrétiennes auxquelles j'ai sacrifié les plus belles années de ma vie, sentiment qui ne saurait être stérile et dont les fruits sont aussi suaves pour celui qui les donne que pour celui qui les reçoit.

JOURNAL D'UN MISSIONNAIRE

AU

TEXAS ET AU MEXIQUE

PREMIER VOYAGE

CHAPITRE PREMIER

Le départ. — Une messe à bord. — Rêverie. — Le Mississipi. — Le Texas, ses habitants, ses religions, son histoire. — Galveston. — Houston. — Voyage de poste. — Épisodes en route. — La prairie. — La panthère. — Un orage. — Rencontre. — Les électeurs et le violoniste.— Arrivée à San Antonio de Bexar. — Un Français.

Vers la fin de 1845, Mgr Odin, vicaire apostolique du Texas, était venu à Lyon recruter des missionnaires pour desservir les colonies d'Européens, chaque jour plus nombreuses, qui s'établissaient dans son diocèse, ainsi que les établissements américains et mexicains de cette vaste contrée.

Le pieux évêque parlait, avec l'éloquence chaleureuse du cœur, de ces pays lointains, où s'élevaient des nations nouvelles ; de ces masses d'émigrants, qui, dispersés et disséminés dans les solitudes, vivraient sans les secours et les bienfaits de la religion, si des prêtres dévoués ne les suivaient résolûment au milieu

des plaines, des montagnes et des bois. Il ne cacha point, à ceux qui s'offraient pour le suivre, les dangers et les misères, les aventures et les souffrances, qui attendaient là-bas le missionnaire. « Vous n'aurez pas toujours, disait-il, de quoi manger et boire ; vous voyagerez sans cesse dans un pays plus ou moins inconnu, où les distances sont énormes, les plaines immenses, les forêts gigantesques. Vous passerez des nuits sur une terre humide et des jours sous un soleil brûlant ; vous traverserez des périls de toute sorte, et vous aurez besoin de tout votre courage et de toute votre énergie. »

J'étais alors âgé de vingt ans à peine, et je n'avais pas encore terminé mes études ecclésiastiques : je me sentis néanmoins poussé par une main invisible vers cet avenir inconnu de dévouements et d'épreuves, et j'offris à l'évêque du Texas mes services, qui furent acceptés.

Le 20 mars 1846, le beau voilier américain *l'Elisabeth Ellen* sortit du Havre, emportant vers la Nouvelle-Orléans beaucoup d'émigrants allemands et quelques missionnaires dont je faisais partie. L'évêque était venu présider à notre embarquement ; de la jetée, il nous donna sa bénédiction, et nous nous prosternâmes tous pour la recevoir. En quittant notre chère patrie, bien des larmes secrètes mouillèrent nos yeux, car nous pensions que ce départ serait peut-être sans retour, et il n'est pas donné à tout homme le pouvoir de se sevrer brusquement de ses affections de famille, de s'éloigner d'amis, et de rompre avec de vieilles habitudes, sans que la nature soit affectée de ce sacrifice.

Nous ne pûmes rester longtemps sur le pont du navire : les flots étaient agités, le vent sifflait avec violence dans les cordages, la tempête mugissait dans l'espace, et le mal de mer, le plus prosaïque de tous les maux, nous chassa dans nos cabines, longtemps avant que les côtes de France eussent disparu à nos yeux. La tempête nous força d'abord de relâcher à Portsmouth ; mais nous repartîmes bientôt, et, quinze jours après, nous subissions les ardeurs du tropique.

Durant la traversée, nous eûmes à bord trois morts, trois baptêmes et un mariage ; mais la cérémonie religieuse qui nous impressionna le plus fut une messe solennelle chantée sur le pont du navire le dimanche de Quasimodo. Le ciel était sans nuages, la mer calme et unie : nous dressâmes un autel sur le gaillard d'arrière ; grâce aux dons des dames françaises, notre chapelle improvisée était gracieuse et riante comme un reposoir de la Fête-Dieu. Presque tous les passagers assistèrent à l'office, à genoux, la tête découverte, dans le plus profond recueillement.

Qui pourrait dire combien les cérémonies religieuses célébrées en pleine mer émeuvent et se présentent avec un cortége de nobles pensées et de douces consolations ! tout va à l'âme dans ces grands spectacles : l'immensité du ciel, l'immensité de l'Océan, la brise légère qui souffle dans la mâture, les petites vagues qui s'élèvent et s'affaissent continuellement ; tout est plein de voix douces et de vagues murmures ; tout célèbre l'harmonie éternelle et l'éternelle grandeur. *Vox Domini super aquas ;* c'est l'éloquence

de Dieu elle-même qui parle au cœur de l'homme.

Le soir de ce beau jour, j'étais couché sur l'arrière du navire ; je contemplais ces milliers d'étoiles qui brillaient sur ma tête ; le silence de la nuit n'était interrompu que par les pas sourds et mesurés de l'officier de quart. Je me laissai aller à des rêveries pleines de tristesse et de charme mystérieux : mon passé se déroula devant moi avec toutes les épreuves qui accompagnent l'homme durant son pèlerinage sur la terre : l'avenir me paraissait comme un horizon chargé de nuages et de tempêtes : il me sembla que j'avais déjà beaucoup souffert ; et moi, jeune homme de vingt ans, je me crus arrivé à l'âge où toutes les joies bruyantes du cœur sont mortes l'une après l'autre, où l'espérance a fui devant nous et s'est envolée dans le ciel, séjour heureux qui attire nos derniers regards et nos suprêmes désirs. Il me sembla que le temps me manquerait pour faire le bien que je projetais ; et, me sentant entre la vie humaine et la vie immortelle, comme j'étais alors entre la mer et les cieux, je m'endormis, doublement bercé par les vagues et par mes pensées.

Le 11 mai, nous aperçûmes Saint-Domingue ; nous suivîmes ses rivages pendant deux jours, puis ceux de Cuba embaumés des parfums d'orangers ; puis, nous entrevîmes la Jamaïque, et enfin le 24 le Mississipi apparut.

Un remorqueur vint nous prendre pour nous faire remonter ce fleuve si vanté. Ses eaux sont bourbeuses ; ses bords, plats, monotones, à demi submergés vers le

golfe du Mexique, allongent vers l'horizon d'interminables prairies où s'élèvent quelquefois, pour toute variété, de rares bouquets de saules; et un mortel ennui vous prendrait, si de temps en temps un alligator qui se baigne ne montrait son dos épineux. Cependant, à mesure qu'on approche de la Nouvelle-Orléans, on aperçoit des maisons de planteurs, blanches, gracieuses, élevées sur des piliers au-dessus du sol, construites de planches et de briques, et entourées de jardins d'orangers, d'althéas et de fleurs tropicales. A côté de l'habitation s'alignent les cabanes des nègres; les plantations de cannes à sucre et de maïs s'étendent sur les deux côtés du fleuve, bornées au loin par les bois de pins et les forêts vierges.

La Nouvelle-Orléans est une ville plus affairée qu'intéressante; nous ne fîmes qu'y passer, et nous nous embarquâmes de nouveau sur un *steam-boat* pour remonter jusqu'à Saint-Louis, dans l'État du Missouri : j'allais faire encore douze cents milles sur le Mississipi. Je revis les mêmes bords plats, plus bas que le fleuve, contre lequel ils se défendent difficilement par de faibles digues de terre. Les forêts sont tombées ; à la place où elles furent, croissent le maïs, la canne à sucre et le coton ; çà et là, on voit de coquettes maisons de planteurs, à moitié cachées dans les arbres et les fleurs ; parfois même une petite colline qui porte une ville ou un village ; spectacle rare qui ne suffit pas à reposer les yeux fatigués de cette désespérante uniformité.

Après Natchez, c'est-à-dire quatre cents mille au-

dessus de l'embouchure du fleuve, les forêts vierges arrivent enfin; elles se rapprochent peu à peu du Mississipi, elles le touchent et bordent ses rives jusqu'à l'embouchure de l'Ohio, sept cents milles au-dessus de Natchez. Alors on voit le vrai Mississipi, sauvage et grandiose : le catalpa, le cotonnier, le saule, le peuplier, le chêne, le sycomore et le platanier marient leurs branches et leurs couleurs; leur feuillage d'un vert sombre est mal reflété par les eaux jaunâtres. Le lit du fleuve est immense; mais quelquefois des îles boisées le divisent et lui prêtent une grâce moins sévère; souvent, aussi, de longues et larges plantations de jeunes arbres, sortis des semences que le vent fait tomber, montrent leur tête fraîche, de différentes hauteurs, et forment comme de gigantesques gradins de verdure.

Le silence de ces profondes solitudes qui n'ont pas encore senti les blessures de l'homme, n'est interrompu que par le bruit régulier de la machine à haute pression, par le son grave et lent de la cloche du bateau, et par le chant monotone du sondeur; mais ces bruits se perdent dans l'espace, et ne trouvent pas d'échos dans ces retraites, vieilles comme le monde, qui dédaignent de répondre. Il n'y a même ni oiseaux ni singes, pour gazouiller ou crier; quoi qu'en disent les voyageurs, les États-Unis ne possèdent de perroquets ou de singes que dans les cages, et les oiseaux chanteurs sont rares même dans les forêts vierges.

Quand on commence à se fatiguer de ces longues forêts comme on s'était fatigué des longues plaines,

on arrive au Cairo, ville composée de deux maisons et d'un ponton. Les Américains donnent aisément le nom de ville à un endroit où ils ont le projet d'en bâtir une ; le fait souvent suit de si près l'intention, que l'intention peut d'avance s'annoncer comme le fait.

Du Cairo à Saint-Louis, il n'y a que deux cents milles : les bords sont élevés, pittoresques et cultivés; le pays est industrieux, et le plomb abonde du côté du Missouri. C'est de Saint-Louis que partent les caravanes qui se rendent à Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique, les trappeurs tant célébrés par les romans américains, et les chasseurs intrépides qui vont tuer des animaux à riches fourrures dans les vastes prairies de l'ouest et jusqu'au pied des montagnes Rocheuses, où ils trouvent autant d'Indiens que de pelleteries et plus d'ennemis que de victimes. La ville est grande ; elle a, comme toutes les villes d'Amérique, des rues larges et tracées à angle droit; ses jolies constructions entourées de jardins lui ont mérité le surnom de *Reine de l'ouest*. Les environs sont très-boisés, mais un peu unis. Le climat est très-chaud en été, et tellement froid en hiver, que, la nuit, malgré quatre couvertures de laine surchargées d'une peau de buffle, je grelottais, et que les poils de cette peau mouillés par mon haleine devenaient comme des aiguilles de glace.

J'avais été, je l'avoue, un peu désenchanté ; plus tard, mes premières impressions ont été peu modifiées par mes voyages dans le nord et l'est : la nature

américaine n'offre aux yeux des Européens rien qui soit bien nouveau, même dans la végétation. Nulle part, elle n'est pittoresque comme la Suisse ou les Pyrénées, ni charmante et agréable comme la Toscane, la Romagne ou les Deux-Siciles, ni riche ou variée comme la Lombardie ou la France : son unique caractère, c'est l'énormité ; les fleuves, les forêts, les bois, les phénomènes, tout y est démesuré, et surtout les distances.

Je restai deux ans au séminaire de Saint-Louis pour achever mes études et me préparer à la vie apostolique des missions ; ce temps écoulé, c'est-à-dire dans le courant de mai 1848, je redescendis le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans où je m'embarquai de nouveau sur un steamer qui allait à Galveston, principal port du Texas et en même temps le siége épiscopal de cette vaste contrée. La traversée se fait ordinairement en deux jours, quoiqu'il y ait environ cinq cents milles d'une ville à l'autre. Le golfe du Mexique étant fécond en orages et tempêtes, le voyage est souvent dangereux et la plupart des steamers qui faisaient ce service ont péri brisés par les vagues ou échoués sur les bancs d'huîtres.

Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure du Mississipi, la mer n'était ridée par aucune brise, et pourtant elle était soulevée par une puissance invisible : on voyait de larges ondulations reflétant les couleurs sombres et rougeâtres du soleil couchant qui se cachait derrière d'épais nuages ; le ciel était parsemé d'énormes couches sanglantes, l'air était

lourd et pesant comme la mer qui semblait être une huile brune et épaisse. Un orage s'approchait; il ne tarda pas de nous assaillir avec une violence extraordinaire qui nous fit trembler; il dura jusqu'à l'aube du jour suivant.

Le matin de notre arrivée à Galveston, une hirondelle, surprise par la tempête de la veille, vint se réfugier sur notre navire; aussitôt tous les passagers coururent après elle pour la saisir; la pauvre petite créature, fatiguée, se reposa sur un des cordages près de moi, je la pris sans difficulté, je la caressai, et, comme elle était mouillée et tremblante, je la réchauffai sur ma poitrine : l'oiseau voyageur se rassura, parut satisfait de mes soins et ne chercha point à s'envoler. Arrivé à Galveston, craignant de ne pouvoir lui conserver la vie, je lui rendis la liberté, non sans regret, regret qui semblait être partagé, car l'hirondelle ne voulait pas partir. Quoique peu superstitieux par ma nature, je cherchai dans ce simple épisode un augure quelconque, mais mon imagination peu fertile me laissa dans l'obscurité.

Texas est un mot indien qui veut dire « lieu de chasse, abondant en gibier » ; sa superficie est d'environ 40,000 lieues carrées. Borné au sud par le golfe du Mexique, à l'est par la Sabine qui le sépare de la Louisiane, au nord par la rivière Rouge, l'Arkansas et le territoire indien, au nord-ouest par le Nouveau-Mexique, à l'ouest par le Rio-Grande, appelé également del Norte ou Rio-Bravo ; ce pays voit tous les jours sa population s'accroître si rapidement,

qu'il est impossible d'en donner un chiffre exact. On estimait, en 1848, qu'il contenait 400,000 âmes, sans parler des Indiens qui ne se sont encore laissé compter par personne. Mais je crois que ce chiffre est exagéré. Les Mexicains étaient alors les plus nombreux, quoi qu'en disent les faiseurs de statistiques ; puis les Anglo-Américains, ensuite les Allemands. Le nombre des esclaves noirs qui travaillent dans les plantations est assez considérable.

Le Texas est divisé en cent dix-sept comtés, y compris les trois comtés du Bexar, les deux de Bosque et les deux de San-Patricio, dont chacun possède une capitale ou chef-lieu ; la plupart de ces capitales mériteraient à peine le titre de village. Les principaux fleuves sont : à l'ouest, le Rio-Grande qui est navigable sur une étendue de plus de deux cents milles, le Nueces, le Rio-Frio, le San-Antonio ; au centre, le Colorado, le Brazos ; à l'est, le Trinity, le Meches, la Sabina ; au nord, la rivière Rouge. La plupart de ces fleuves ne sont navigables qu'à leur embouchure ; ils reçoivent une multitude d'affluents qui arrosent et fertilisent des prairies immenses. Les baies de Galveston et de Matagorda sont très-poissonneuses ; dans la baie de Matagorda, on trouve des tortues pesant plus de cent cinquante kilogrammes, des épées-de-mer ayant deux mètres de long et beaucoup de requins. Toutes les côtes du Texas sont formées par des dunes peu élevées de sable blanc et fin ; elles sont défendues par une série d'îles longues et étroites et des bancs d'huîtres sur lesquels la mer se brise en

écumant : ces îles sont fréquentées par des myriades d'oiseaux aquatiques et surtout par le pélican dont quelques-uns ont une grosseur vraiment fabuleuse.

Toute la partie sud du Texas s'étend vers la mer en plaines sablonneuses et marécageuses, qui, remontant vers le nord, s'élèvent, se fertilisent, s'ondulent, se couvrent de gras pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux : les montagnes ne se montrent guère que dans la partie nord-ouest, comme des sentinelles avancées des grandes chaînes des Andes et des montagnes Rocheuses. Les prairies sont coupées par les forêts qui bordent les rivières. Les arbres les plus communs sont : le cèdre, le magnolia, le sycomore, l'ébène, le mesquite, l'érable à sucre, le sapin, le pacanier, plusieurs variétés d'acacias, des chênes, des palmiers et d'autres espèces appartenant aux pays chauds. Le coton est d'une qualité supérieure à celui de la Louisiane ; on le cultive surtout sur les bords du Brazos. Le tabac de Nacogdochès sur la Sabine est, dit-on, le meilleur des États-Unis. Partout croît le maïs, et la canne à sucre donne des produits également plus beaux que dans la Louisiane. La flore, quoique peu riche, est très-variée. Le nopal et toutes les variétés du cactus sont abondants. Les découvertes en métallurgie sont encore à peu près nulles ; néanmoins, l'argent, le fer et l'antimoine y existent. La température est très-chaude, mais elle est tempérée par des brises régulières qui s'élèvent du golfe du Mexique, ou viennent des montagnes.

Les religions au Texas sont nombreuses. Les Mexicains et les Indo-Mexicains sont catholiques ; mais, faute d'une suffisante instruction, la plupart se sont fait une croyance toute superficielle qui méconnaît les vérités les plus essentielles de la foi, et les principaux devoirs du chrétien. Ils ont besoin que des guides éclairés les amènent à la pure lumière du vrai christianisme, et ils s'y laisseront amener, car ils ont en matière religieuse beaucoup de simplicité et de sincérité, et ils écoutent docilement la voix du prêtre. Les créoles sont également catholiques, mais il y en a peu au Texas. Parmi les Anglo-Américains, la grande majorité est méthodiste ou presbytérienne ; les épiscopaliens, Baptistes, Quakers, anabaptistes, sont en minorité. Les Mormons ont un seul établissement dans le nord-ouest.

Quant aux Indiens, leur religion varie avec la tribu, et il est difficile d'en connaître les détails précis, car on n'a de renseignements sur eux que par les récits des prisonniers qui leur ont échappé, et on ne peut y croire sans réserve. Les Comanches adorent le soleil et la lumière ; ils sont très-superstitieux : leurs prêtres ou leurs devins leur donnent des amulettes qui les préservent, disent-ils, de tout danger et les dérobent aux atteintes des hommes et des animaux. Ces prêtres, qui sont également médecins, ont une façon très-simple, facile et sûre d'être devins : la nuit, enveloppés de grandes draperies blanches, ils courent à pied ou volent sur leurs chevaux à travers les prairies et les montagnes, pour reconnaî-

tre les caravanes qui sont en marche, savoir de quel côté elles se dirigent, compter le nombre des voyageurs; le jour, ils se déguisent de mille manières, pénétrant dans les villes, épiant et furetant. Rentrés chez eux, ils donnent solennellement à la tribu, comme des révélations dues aux esprits, des indications dont l'expérience prouve la justesse. Les autres Indiens adorent le Grand-Esprit, qu'ils placent dans le ciel et qui étend sur eux sa protection : tout ce qu'ils lui demandent, ce sont de bonnes tueries à la chasse et de bonnes aubaines dans le pillage.

Les tribus sédentaires n'ensevelissent pas leurs morts ; elles amoncellent sur eux les branches et la terre, pour les préserver des loups et des bêtes fauves ; elles les entassent indéfiniment les uns sur les autres, de sorte que, si la tribu demeure très-longtemps dans le même endroit, le cimetière s'élève en s'étendant et devient une petite colline mortuaire que les blancs appellent *Montagne-Indienne.* Les Lipans, au contraire, et d'autres tribus errantes enterrent leurs morts dans des fosses, çà et là, généralement dans l'épaisseur des bois ou des broussailles ; ils cachent le corps sous plusieurs couches alternatives de terre et de branchages, recouvrent le sol avec du gazon, et au-dessus ils entrelacent élégamment les rameaux, faisant une sorte de voûte en feuillage qui sert de toit et d'abri à la tombe isolée.

Malgré les recherches historiques les plus minutieuses que j'ai faites sur l'origine des premiers habitants du Texas et sur les premiers établissements des

Européens dans cette contrée, je n'ai trouvé aucun renseignement bien précis sur ce qui a précédé le dix-septième siècle. Les historiens n'indiquent ni les points de départ, ni les degrés, ni les distances ; ils se contentent des désignations les plus vagues. Les noms des pays, des tribus et des fleuves, ont été changés. Au commencement de l'ère chrétienne, une colonie de Fultèques semble avoir habité les bords du Rio-Grande. Les savants ont beaucoup parlé de cette puissante tribu, mais sans aucune autorité, car il est à peu près certain que cette tribu n'a pas laissé d'autre trace de son passage qu'une tradition vague et presque effacée. Les Toltèques, avant leur émigration au Mexique vers le septième siècle, avaient habité la partie nord-ouest du Texas, comprise entre le Rio-Grande, la rivière Rouge et le sud du Nouveau Mexique. Cette tribu, la plus ancienne de celles qui nous sont connues, a soumis sous ses lois le Mexique : elle avait connaissance des sciences et des arts utiles. La civilisation des Toltèques était douce, leurs coutumes étaient bienveillantes, et leur religion semblait être une copie imparfaite du catholicisme. Ils se nourrissaient de maïs, et ils avaient trouvé l'usage du chocolat. La noix de cacao leur servait de monnaie. Les Aztèques habitaient certainement la partie du Texas que fréquentent encore les Comanches, et surtout les bords du Colorado, dans le commencement du douzième siècle, c'est-à-dire avant qu'un de leurs chefs, du nom de Huitziton, leur persuadât d'aller conquérir le Mexique, conquête qui n'était pas facile

et qui ne fut complète que vers le milieu du treizième siècle. Les Aztèques détruisirent alors l'ouvrage des Toltèques, agrandirent considérablement leur empire et commencèrent les sacrifices humains, qui au seizième siècle avaient pris des proportions monstrueuses. Cet empire colossal finit, comme on le sait, en 1521, avec Quauhtemozin, leur dernier roi. Il n'y a pas la moindre ressemblance entre les Aztèques, hommes braves, courageux, hauts de stature, vigoureux et bien faits, et les deux prétendus Aztèques qui dernièrement furent offerts en Europe à la curiosité publique, et qui n'ont de commun avec les anciens adversaires de Fernand Cortez, que le nom qui leur a été donné sans aucune raison historique. Je serais porté à croire que, si le sang des Aztèques existe encore sans mélange en Amérique, il doit couler dans les veines des Comanches. Les Aztèques n'adoraient aucune créature vivante, comme quelques écrivains l'ont prétendu, mais bien des idoles. Les Otonites étaient une nation très-grande et très-répandue dans le seizième siècle. Elle habitait les bords du golfe du Mexique, depuis la province de Panuco jusqu'au Nueces et bien avant dans l'intérieur des terres; ils étaient également adonnés au culte des idoles, et se révoltèrent plusieurs fois contre les Mexicains qui les soumirent par les armes. Après l'émigration de ces grandes tribus, l'histoire et la tradition offrent une lacune de plusieurs siècles que la science n'a pu combler encore. Les tribus nomades envahirent insensiblement les contrées désertées. Les guerres intestines et

la coutume de massacrer les prisonniers firent disparaître peu à peu une multitude de ces nations secondaires ; les Espagnols vinrent ensuite, qui firent périr par le fer et le feu plusieurs millions d'Indiens durant les premières années de la conquête. Les contrées les plus peuplées souffrirent surtout de cette soif de carnage et de meurtre, que l'on taxerait d'exagération, si elle n'était certifiée par les historiens les plus recommandables du seizième siècle. Dans un Mémoire de Las Casas, qui fut publié malgré les ordres de Philippe II, on lit que, durant les douze premières années de l'invasion : « les Espagnols ont tué « et fait mourir, esdites quatre cens cinquante lieuës « de pays, tant hommes que femmes, jeunes et petits « enfants, à coups d'espée et de lance, et par feu. »

Avant l'année 1525, Sébastien Gavoto reconnut les côtes du Texas, mais n'entra pas dans l'intérieur du pays. Le premier des navigateurs espagnols qui fit une excursion dans le Texas est un autre aventurier, non moins célèbre, du nom d'Étienne Gomez : il partit de la Floride, au commencement de l'année 1524, et côtoya les rivages, au nord du golfe du Mexique, dans l'intention de découvrir un détroit qui pourrait le conduire à l'océan Pacifique ; frustré dans ses espérances, il débarqua du côté du San-Antonio et emporta sur son navire quelques Indiens qu'il avait pris sur ces bords. Plus tard, en 1527, le fameux Pamphile Narvaez, étant fait *adelantado*, c'est-à-dire gouverneur, débarqua à l'embouchure de Las Palmas, dans la province de Panuco, près de Tampico ;

il avait avec lui neuf navires, six cents Espagnols, cent chevaux et de grandes provisions. Il se dirigea alors vers le Texas actuel, pour le conquérir et le peupler; mais cette expédition fut malheureuse. Les Espagnols se divisèrent en deux troupes : une partie suivit le rivage de la mer, en allant au nord : trois cents autres visitèrent la *Costa-Deserta*, qui est sur la rive gauche du Rio-Grande; ces derniers souffrirent tellement des intempéries de l'air et des maladies, que quelques-uns à peine purent se rembarquer, « lesquels, « dit la chronique, furent espars çà et là, tous nuds, « et faméliques, durant l'espace de plus de neuf ans, « se pourmenant par les villes et pays, où ils garirent « plusieurs Indiens des fiebvres, et quelques-uns qui « estoient estropiats et blesez, etc. » Les historiens du seizième siècle racontent que, vers cette époque (ils ne fixent pas la date), un certain docteur, du nom de Gonzale Ximenès, traversa le Rio-Grande et se rendit à Santa-Fé, où le roi lui fit présent de fort grosses émeraudes, ce qui l'engagea à aller à la découverte des *mines* de ces pierres précieuses. Il traversa une contrée pierreuse, aride et habitée par des gens pauvres appelés Pances; ceux-ci empoisonnaient leurs flèches, comme les Caraïbes, avec le suc d'une herbe; les femmes suivaient leurs maris à la guerre, et emportaient avec elles de petites idoles pour les protéger. Il est probable que ce Rio-Grande n'était pas le fleuve du Texas, et que Santa-Fé n'était pas la ville du Nouveau-Mexique, car les Espagnols n'avaient pas encore pénétré si loin dans le nord, et il ne se trouve aucune

mine d'émeraudes dans ces contrées. Comme ce docteur Ximenès avait été lieutenant et ami de Don Pedro de Lugo, adelantado de la Nouvelle-Grenade, ce doit être à Santa-Fé de Bogota, que se rendit Gonzale Ximenès, en remontant l'Orénoque, ou mieux encore la Madeleine qui passe près de Santa-Fé.

Dans le seizième siècle, on remarque déjà une différence complète dans les mœurs, coutumes et usages, entre les Indiens du Texas et ceux des autres parties des Indes occidentales. Les tribus du Texas deviennent de plus en plus nomades; elles ne bâtissent pas des villes comme leurs ancêtres; elles adorent le soleil, la lune et les éléments, plutôt que des idoles. Les Indiens du Mexique et de la presque totalité des Indes occidentales allaient tous nus, et portaient rarement des ornements de plumes ou de tissus; les femmes mariées avaient une ceinture en écorce d'arbre travaillée, et les jeunes filles une ceinture en peau de chèvre ou de chevreuil. Au Texas, les hommes et les femmes étaient vêtus de peaux de chevreau, peintes, marquetées, si fines et si parfumées que les Espagnols s'en émerveillaient; ils avaient des manteaux faits avec le fil de l'agave, et un chapeau fort ample; le chapeau toutefois n'était pas généralement adopté. Les mariages au Texas étaient aussi célébrés autrement qu'au Mexique. La mariée était apportée, sur le dos d'une femme, escortée de quatre matrones, sur le seuil de la porte de l'époux, avant le lever du soleil; l'époux la recevait, la faisait entrer dans sa cabane, l'asseyait sur une natte étendue à

terre, et s'asseyait à son tour vis-à-vis d'elle. Les deux époux étaient ensuite liés ensemble par le pan de leurs robes, en présence de deux vieillards et de deux matrones, qui assistaient à cette cérémonie, assis de chaque côté comme témoins; après, ils faisaient brûler du nopal en l'honneur de leurs dieux, et les mariés soupaient ensemble, avant les conviés; le souper achevé, on les déliait, et on leur enseignait les lois du mariage. Dans les provinces de Panuco et d'Acapulco, ces cérémonies étaient accompagnées de coutumes bizarres avec des sacrifices à Tlalloc, dieu des eaux, et à Ometochtli, dieu du vin.

Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, les Espagnols n'eurent aucun établissement au Texas; ce fut un Français qui s'y établit le premier. M. de La Sale, cet intrépide navigateur qui traversa deux fois l'Amérique septentrionale pour l'amour de la science et la gloire de son pays, entreprit un troisième voyage dans l'intention de découvrir l'embouchure du Missisipi, appelé alors *Colbert*. Il partit de la Rochelle, le 24 juillet 1684, sur un navire de guerre de quarante canons, accompagné de trois autres navires, sur lesquels se trouvaient deux cent quatre-vingts personnes, y compris l'équipage, les soldats et les ouvriers, pour former des établissements. Après des contrariétés et des accidents de tous genres, il arriva, le 10 janvier 1685, à l'embouchure du Mississipi qu'il cherchait et ne reconnut pas. Il louvoya jusqu'au mois de mars de la même année et s'arrêta dans la baie de Matagorda qu'il baptisa du nom de Saint-Louis. Avec des ar-

bres et les débris d'un de ses navires qui avait échoué, il bâtit un fort, au sud du comté de Calhoun, entre la baie de Matagorda et celle de l'Espiritu-Santo. Cet établissement fut appelé du nom même que la baie, en mémoire de Louis XIV, alors régnant. L'année suivante, M. de La Sale fit une excursion dans l'intérieur du pays ; il traversa le Colorado qu'il appela la *Madeleine* et que les Espagnols appelaient *Rio-d'Oro;* son domestique ayant été emporté par un crocodile en traversant le Guadalupe qui lui était également inconnu, il nomma cette rivière la *Maline;* il passa aussi le San-Antonio, auquel il donna le nom de la *Sablonnière.* Durant ce voyage, il trouva beaucoup d'Indiens qui lui donnèrent l'hospitalité et firent des échanges avec lui. Le pays lui paraissant très-propre à fonder un vaste établissement, il revint au fort Saint-Louis et fit une seconde excursion avec ses gens, au commencement de l'année suivante ; mais son caractère impérieux et les fatigues du voyage lui attirèrent l'animosité de ses compagnons, qui l'assassinèrent le 19 mars 1687 ; le drapeau français tomba avec M. de La Sale.

A cette époque, les Indiens avaient encore modifié leurs mœurs, coutumes et usages, quoique ces modifications ne pussent être considérables ; plusieurs tribus s'étaient éteintes, ou avaient changé de nom, en se fondant les unes avec les autres. Maintenant il ne reste plus des Nachitos, des Natsohos, des Cenis, des Técamènes, des Meghai, des Oméaossé et de tant d'autres nations, que des monticules funèbres où re-

posent les ossements de ces tribus éteintes et oubliées.

En 1698, le présidio de San-Antonio de Bexar fut fondé, par l'adelantado de la province de Monterey probablement; la Bahia, près de Goliad, fut fondée en 1716; Nacogdochès, sur les frontières de la Louisiane, ne fut bâtie qu'en 1732. Les missions ou établissements espagnols de San-José, la Conception, San-Sabba, Victoria et Refugio sont d'une date incertaine, que je crois postérieure aux dates précédentes. Les missions pouvaient bien avoir été primitivement des *haciendas*, ou bâties sur leurs modèles. Les *haciendas*, espèces de fiefs ou domaines fortifiés et enclos, dans lesquels était aussi une église ou chapelle, furent créés par les conquérants espagnols. Les maisonnettes des Indiens, devenus vassaux par droit de conquête, restaient en dehors des *haciendas* et adossées contre leurs murailles. Plus tard, lorsque les missions renfermèrent des prisonniers de guerre que les religieux espagnols étaient chargés de civiliser, les habitations indiennes furent placées à l'intérieur de la mission. Après la mort des conquérants, la plupart des *haciendas* furent abandonnées et le travail des Indiens devenant libre par les lois nouvelles et protectrices, ces fiefs devinrent la propriété de la couronne d'Espagne et furent cédés à l'Église.

L'histoire moderne du Texas peut se résumer en quelques lignes. C'est à Galveston qu'en 1817, le général Lallemand voulut fonder le champ d'asile. En 1820, le gouvernement espagnol accorda de grands

priviléges à un Américain, nommé Moïse Austin, à la condition d'amener des émigrants et de cultiver le pays. Moïse mourut avant de pouvoir réaliser sa promesse, mais son fils Étienne arriva en 1821 avec les premiers émigrants. A cette époque, fut promulgué le *Plan d'Iguala* qui amena la scission du Mexique avec la mère patrie, et la couronne passa sur le front du général créole Augustin Iturbide, qui se fit proclamer empereur. En 1824, l'empire devint république, de nouvelles lois favorisèrent la colonisation du Texas, et cette province fut réunie à celle de Cohahuila. Mais les habitants de Cohahuila, jaloux de la prospérité et de la faveur dont jouissaient les Texiens, leur suscitaient des querelles à tout propos ; les Américains, qui en 1830 comptaient déjà 30,000 colons, demandèrent leur séparation. Le gouvernement mexicain, de son côté, songeait à revenir sur les lois protectrices de 1824. Alors Étienne Austin partit, en 1833, pour Mexico, afin de plaider la cause de sa colonie : ne pouvant réussir dans ses projets, il conseilla à ses amis de se séparer eux-mêmes de Cohahuila, et il retourna au Texas; mais il fut arrêté en février 1834 et incarcéré durant cinq mois. Cette incarcération excita la colère des Texiens à un tel point qu'ils résolurent de déclarer non plus la séparation, mais bien l'indépendance du Texas. La révolution, opérée par Santa-Anna en 1835, leur fournit une belle occasion dont ils se hâtèrent de profiter. Celui-ci, nommé président de la république, déposa les autorités fédérales, abolit l'indépendance des États con-

fédérés et les déclara provinces de la république centrale mexicaine. Les législatures des différents États durent céder devant la force : le Texas seul osa résister. Santa-Anna s'approcha du Texas pour vaincre l'opposition, on répondit à ses menaces par un appel aux armes, et les hostilités commencèrent en septembre 1835. Le 11 décembre de la même année, eut lieu la bataille qui donna San-Antonio de Bexar aux Texiens. Au mois de février de l'année suivante, Santa-Anna vint en personne au Texas, à la tête de 6 à 8,000 hommes et, après plusieurs succès, il fut battu complétement dans un combat désespéré sur les bords du San-Jacinto, le 21 avril 1836, combat dans lequel il fut fait prisonnier. La délivrance du Texas fut le prix de cette bataille mémorable et de la liberté de Santa-Anna. Le général Houston fut élu président de la nouvelle république, mais elle était trop faible et trop pauvre pour conserver longtemps son indépendance entre deux voisins si puissants et si jaloux l'un de l'autre. En 1845, le Texas cessa d'être indépendant et se joignit à la confédération des États-Unis. L'année suivante, le Mexique et les États-Unis se brouillèrent au sujet de la démarcation des frontières du Texas; la guerre fut allumée : elle commença sur les bords du Rio-Grande et se termina au Mexique; la paix fut signée en 1848, et les frontières fixées dans le traité de Guadalupe Hidalgo. Depuis ce temps, l'émigration européenne et américaine, au Texas, s'est étendue sur une vaste échelle; des concessions importantes de terrain ont

été données aux colons allemands, aux soldats des deux guerres et aux personnes qui se trouvaient établies dans le pays avant 1847. La prospérité s'est accrue de jour en jour, le commerce entre les États-Unis et le Mexique par le Texas devient tous les jours plus important, ce qui est pour ce pays une source de nouvelles richesses.

Galveston est bâtie au nord d'une île de sable, longue et étroite qui porte le nom de la ville ; on marche partout sur un sable blanc et fin, dans lequel on enfonce jusqu'aux genoux. Pendant le jour, le sol, brûlé par le soleil, embrase l'air et rend le séjour de Galveston insupportable ; les maringouins sont en si grand nombre et si féroces, qu'en été un étranger n'y peut pas vivre facilement. L'eau est détestable : les habitants, pour en avoir, sont obligés de recueillir l'eau de pluie dans de vastes citernes en bois ou en briques ; là, elle est chauffée à outrance par les feux du soleil, et les réservoirs où elle séjourne ne sont pas toujours propres : qu'on juge de ce qu'elle peut être ! On est obligé d'apporter de la terre du continent, pour avoir un peu de végétation ; mais cette terre est si fertile, que, mêlée au sable, elle produit encore de bons fruits et de bons légumes. Les maisons sont presque toutes en bois et entourées de petits jardins. Les rues sont bordées de plantations d'arbres odorants et de lauriers-roses toujours en fleurs, qui imprègnent l'air de parfums. A Galveston, comme dans bien des villes des États à esclaves, je remarquai que le dimanche les maîtres donnent, à leurs nègres,

la liberté d'agir comme bon leur semble : un jour sur sept, ce n'est guère, mais c'est déjà beaucoup dans un État du Sud. On voit que ces pauvres nègres ont à compenser ce jour-là six jours de servitude ; ils se livrent ardemment à leurs deux passions favorites, la promenade et la danse. Souvent ils attellent les chevaux de leurs maîtres, et courent sur la plage en chars ou en tilburys, en faisant retentir l'air de leurs chansons et de leurs cris d'allégresse et sans attendre que la journée, en s'avançant, ait un peu tempéré la chaleur.

Le palais épiscopal se composait de trois misérables cabanes de planches, contenant sept ou huit petites chambres, entourées d'une galerie et ombragées par des figuiers, des lauriers-roses, des grenadiers et des citronniers. Le soir, quelques catholiques venaient voir le bon évêque, et, réunis sous la galerie, nous écoutions le récit de ses voyages, de ses travaux et le développement de ses idées sur les besoins et l'avenir de la mission. C'étaient pour nous les heures les plus agréables. Lorsque j'arrivai, la belle cathédrale qui s'élève aujourd'hui à Galveston n'était pas encore achevée, et le culte se célébrait dans une petite chapelle en bois qui avait peine à contenir les fidèles. La chaleur y était suffocante, et quand il pleuvait, l'eau passait à travers le toit. Un dimanche, pendant que Mgr Odin prêchait, la pluie tomba en abondance, et, s'infiltrant à travers les fissures, descendit en gouttelettes sur les fidèles, qui furent obligés d'ouvrir leurs parapluies en pleine église : quant à moi qui n'en

avais pas, je reçus pendant une demi-heure une douche d'eau tiède. Du reste, les jours pluvieux sont pleins de charme en ce pays, et l'on y pense en soupirant, quand arrivent les fortes chaleurs. Ces chaleurs devenant de plus en plus intenses, et l'évêque, craignant que le séjour de Galveston ne me fût nuisible en été, m'engagea à me rendre à San-Antonio de Bexar, dans l'intérieur du Texas. Comme mon plus grand désir était de rejoindre un de mes compatriotes, l'abbé Dubuis, dont la résidence principale était Castroville, et que Castroville n'est séparé de San-Antonio que par une trentaine de milles, j'acceptai avec joie la proposition de mon évêque : je m'embarquai sur un bateau à vapeur qui devait me conduire à Houston, d'où je devais aller par terre à San-Antonio.

C'était le 31 juillet 1848. Le ciel s'était armé de tous ses feux ; la baie étincelait comme un miroir ardent ; au loin, quelques buissons, épars sur des îlots, montraient leurs silhouettes grises sur l'horizon chauffé à blanc. Arrivés à l'extrémité de la baie, nous entrâmes dans la petite rivière de Bufalo, bordée de joncs et de roseaux, où s'abattaient des hérons, des grues et des milliers de canards. Bientôt ces rives, en s'élevant, se rapprochaient tellement et formaient tant de détours étroits et tortueux, qu'à chaque instant notre bateau touchait par la proue ou la poupe. Enfin parurent les terres hautes, peuplées de magnolias aux grandes fleurs blanches et aux parfums enivrants. Les écureuils gris ou rouges sautaient de branche en branche ; les oiseaux-moqueurs et les cardinaux

faisaient babiller ces admirables solitudes. « Ah ! les beaux arbres ! » m'écriai-je transporté. — « Oui, répondit un de mes voisins, cela ferait du beau bois de construction. » Je me retournai indigné de cette prosaïque réponse : « Monsieur est sans doute Américain ? » demandai-je à mon interlocuteur. — « Oui, Monsieur, je suis du Kentucky. »

Le missionnaire qui desservait Houston était un de mes compagnons de voyage, jeune Français qui avait quitté Lyon en même temps que moi : j'allai chez lui. Nous nous embrassâmes, comme deux bons amis qui ne s'étaient vus de longtemps. Houston est une misérable petite ville composée d'une vingtaine de magasins de briques alignés et d'une centaine de cabanes de bois disséminées parmi les troncs d'arbres coupés. Elle est peuplée de méthodistes et surtout de fourmis. Ces fourmis se promènent dans toutes les rues et dans toutes les chambres, en processions interminables ; le plancher, les murailles, le plafond, sont parcourus en tous sens par les noires colonnes de ces bataillons toujours en marche. Les habitants, pour soustraire quelque chose à leurs infatigables reconnaissances, placent de petits vases pleins d'eau sous les pieds des lits, des tables et des buffets. Le soir, je me couchai dans un lit ainsi protégé, où j'étais, comme on pourrait dire se servant d'un vieux mot qui a été français, *insulé*, et je dormis paisiblement au milieu des ennemis. Le lendemain, en m'habillant, je fus pris d'un chatouillement universel ; puis, je sentis des piqûres depuis les pieds jusqu'aux épaules ; je jetai bien vite mes habits : j'a-

vais oublié de les placer pendant la nuit sur mon lit ou sur une table, sur quelque meuble inaccessible, et ils avaient été envahis. Je les secouai vigoureusement, et, les ayant remis, au risque d'emporter avec moi quelques-uns des hôtes qui s'en étaient emparés, je me sauvai de cette fourmilière. Deux heures après, j'embrassai de nouveau mon compatriote, et, pour aller à San-Antonio, je pris la poste.

La poste est une charrette, espèce de tombereau attelé de quatre chevaux vigoureux. J'étais le seul voyageur. Nous partîmes au galop. Un pont, large de six ou sept pieds, fait de deux pièces de bois et de branches mal jointes, était jeté entre les deux monticules qui enserrent le Bufalo ; nous y passâmes à fond de train. Je fus un peu effrayé, car le moindre obstacle pouvait nous lancer dans le précipice; mais je n'eus pas longtemps le loisir d'y penser. Les soubresauts de la charrette, les cahots me ballottaient si bien, me menaçaient d'une chute si imminente, que je me cramponnai en désespéré à ce rude véhicule, comme un naufragé s'accroche à un rocher en dépit des vagues qui le heurtent et le battent. Bientôt cependant, brisé, moulu, épuisé, je lâchai prise et m'abandonnai aux chocs et au roulis.

Les routes du Texas sont presque toutes tracées d'une façon économique et primitive; dans les bois, de simples entailles sur les arbres indiquent le chemin; si quelque arbre est trop embarrassant, on le coupe à un pied du sol, comme pour ménager çà et là des cahots; dans les prairies et les endroits dé-

couverts, il n'y a pas de route tracée, et l'on va à sa guise sur un terrain plat et sans aspérités. La *poste* court à toute bride dans les bois, passant sur les troncs, se jetant contre les arbres; mais, dans les prairies, où le soleil vous rôtit impitoyablement, on va au pas. Est-ce pour ménager des *impressions* aux voyageurs, ou pour toute autre raison? Je l'ignore.

Après cette course forcenée à travers la forêt, nous débouchâmes dans une de ces prairies immenses dont j'avais tant entendu parler. Nous ne devions pas, en marchant toute la journée, en atteindre les limites. Au bout d'une heure, nous étions perdus dans un océan d'herbes courtes et sèches, où pas un buisson n'arrêtait la vue, où rien ne marquait un commencement et une fin, où tout était immobile et muet. Je cherchais en vain de la poésie dans cette nature, grande, il est vrai, mais de la grandeur triste et sauvage des déserts. Mon âme, comme sur l'Océan, était saisie par l'immensité du tableau, mais la mer a du moins le vent et les vagues qui l'animent, tandis qu'un silence morne règne dans ces solitudes sans horizon et remplit le cœur d'une noire et navrante mélancolie : j'étais mal à l'aise dans ce vide qui semblait le néant.

Le soir, je vis dans le lointain vaporeux un monticule doré par les derniers rayons du soleil; c'était la sépulture d'une tribu indienne. Un amas de tombes ignorées, baigné par des flots de lumière; tel était le seul monument, la seule trace du séjour de l'homme. Plongé dans un abîme de réflexions, je regardais en

rêvant les dernières lueurs du soleil couchant. Pendant que je rêvais, mon cocher s'endormit ; les chevaux, livrés à leur propre direction, rencontrèrent un ravin et ne manquèrent pas d'y jeter notre charrette ; la secousse nous lança sur l'autre bord du fossé.

« Avez-vous quelque chose de cassé? me dit le cocher réveillé.

— Non, répondis-je.

— En ce cas, ce n'est rien.

— C'est assez, car, pour peu que cette façon de voyager continue quatre ou cinq jours, je ne pourrai arriver à San-Antonio, qu'en morceaux. »

La nuit, qui vient sans crépuscule en ces contrées, nous surprit un instant après ; mais nous nous trouvions devant la porte d'une ferme où nous devions passer la nuit. Le chant du coq, le mugissement des bœufs, le bêlement des brebis me firent plaisir, comme si j'avais touché le port, comme si je me retrouvais en pays de connaissance. Je me croyais dans une ferme française. Un bon repas et du lait me réconfortèrent, et l'on me conduisit à mon lit. C'était un carré long, fait avec des branches d'arbre ; une couverture de laine était dessus, en guise de matelas. J'y mis encore mes habits et je me couchai mort de fatigue; mais je ne parvins pas à dormir : les pointes des branches m'entraient dans les côtes ; je me tournais et me retournais pour trouver une position entre deux piquants, et le jour parut que je cherchais encore. Il fallut se lever, car l'étape à faire était longue. Elle était, en outre, pénible et dangereuse ;

la route, passant en pleine forêt, était hérissée de troncs d'arbres et descendait en des bas-fonds que peuplaient les bêtes fauves et les gros serpents. Mon cocher, par prévoyance, prit une hache, des cordes, un pistolet à six coups et une carabine ; mais, moi, je n'avais pas d'armes et je me mis près de lui pour avoir un protecteur prompt et sûr.

En dépit de ces craintes, le plaisir de retrouver des arbres me fit bientôt oublier le péril, et je me sentis rarement plus heureux. La nature semblait épuiser ses diversités, pour me dédommager de sa mortelle monotonie de la veille. Nous trouvâmes d'abord plusieurs prairies (celles-là heureusement étaient petites) ; des cours d'eau murmuraient de tous côtés ; les bords de la route étaient garnis de fleurs, si abondantes et si serrées, qu'on distinguait à peine une tige ou une feuille dans ce pêle-mêle de couleurs éclatantes. Un vent léger courait à travers le feuillage des vieux chênes éparpillés dans ce beau jardin naturel : c'était un aimable Éden. Bientôt les chênes se réunirent par groupes ; puis, il en vint une multitude ; enfin ils se mêlèrent à des sycomores, à des platanes, dont le nombre était infini : nous étions dans une forêt vierge, dans l'Amérique des poëtes ! Ravi de me trouver au milieu d'une nature si riche, d'une végétation si puissante, j'avais oublié mes inquiétudes ; je me plongeais tout entier dans mon admiration. Mais tout à coup, je vois mon cocher qui prend sa carabine, fait craquer le chien, examine l'amorce, et place l'arme entre ses jambes : il paraît

que le danger commence. Cependant mon cocher fredonne et ne s'interrompt que pour me montrer les arbres à miel et les plantes qui guérissent de la morsure des serpents, remède bien rassurant! Voilà que les chevaux s'arrêtent, soufflent bruyamment, tremblent et reculent : ils jettent brusquement la charrette contre un tronc d'arbre; le timon se casse. Le cocher descend avec sa carabine. Aussitôt une panthère, qui mesurait en rampant trois pieds et demi de long, saute au poitrail du premier cheval : un coup de feu part; elle tombe inanimée. Pour moi, le choc m'avait jeté dans le fond de la charrette, la tête en bas, et je vis la scène... à l'envers. Le cheval n'avait que quelques écorchures; nous rajustons le timon avec nos cordes tant bien que mal; la panthère est mise avec moi dans la charrette, et, après une demi-heure d'arrêt, nous voilà repartis.

Nous arrivons bientôt sur les bords du Brazos, rivière étroite, peu profonde, d'une eau claire et pure. Des arbres d'une hauteur prodigieuse trempent leurs racines dans son lit et projettent leurs branches énormes, au-dessus du courant, en forme de berceau. Nous traversons la rivière sur une espèce de bateau plat, et presque aussitôt nous nous trouvons dans une de ces riches plantations de coton, si nombreuses sur les rives du Brazos. Les cotonniers sont couverts de fleurs rouges ou blanches, qui montent ou descendent, suivant les inclinaisons du terrain. Enfin, nous parvenons, à une heure très-avancée, devant la ferme où nous devons passer la nuit. Les

bâtiments, ombragés de chênes, d'érables et d'acacias, sont vastes et indiquent l'aisance. J'y dormis assez bien. Le lendemain, je m'aperçus que la petite somme que j'avais emportée de Galveston était considérablement diminuée et insuffisante pour me conduire à San-Antonio; par économie, je m'abstins de déjeuner. Ce jour-là, une jeune veuve, de dix-sept ans, monta avec moi dans la charrette; cette compagnie ne me porta pas bonheur. Quoique l'aube parût à peine, l'air était déjà étouffant et sentait le soufre et le charbon; le ciel devint noir presque tout d'un coup; les éclairs brillaient si rapides et si nombreux qu'on eût dit un incendie; de grosses gouttes tièdes commencèrent à tomber, suivies d'un véritable déluge, qui eut bientôt traversé de part en part mes légers vêtements de coton. Des torrents improvisés se précipitaient de tous côtés; notre attelage roulait ou plutôt nageait péniblement dans une espèce de lac boueux; le tonnerre faisait entendre ses continuels et terribles éclats, et la foudre tomba deux fois de suite à quelques pas de nous. Ma compagne était fort effrayée; mais elle n'avait du moins que le mal de la peur, étant enveloppée d'épaisses couvertures et armée d'un parapluie qui déversait dans mon cou et sur mes genoux deux rigoles froides comme une douche. J'étais noyé, mes mains étaient ridées et toutes blanches, mes dents claquaient et tout mon corps frissonnait. Vers une heure de l'après-midi, l'orage cessa; vers deux heures, nous arrivâmes à une petite ville nommée Indépendance. J'y mangeai très-mal,

par économie, payai très-cher, et n'eus pas même le temps de me sécher. Je ne pus que vider l'eau qui clapotait dans mes souliers, et il fallut se remettre en route.

Le vent du nord souffla et me sécha. Nous cheminions entre un bois de chênes et une prairie pleine de fleurs courbées ou brisées par l'orage. La route était si détrempée, que nous n'arrivâmes à l'auberge, que fort avant dans la nuit. Le déjeuner du lendemain me coûta mon dernier centime, et comme il y avait encore trois journées entre nous et San-Antonio, la perspective d'un long jeûne m'attrista et m'empêcha d'admirer la nature. Elle était belle pourtant; les arbres et les lianes étaient gigantesques; je vis une vigne sauvage, grosse de quinze pouces au moins, même à une hauteur de trente à quarante pieds, qui enlaçait ses puissants rameaux aux sommets des plus grands sycomores, et s'étendait à une distance de plus de cent mètres.

A midi, comme nous arrivions à la maison où nous devions dîner, je vis déboucher, de tous les côtés du bois, des cavaliers et des amazones en grande toilette : c'étaient des presbytériens qui allaient entendre un sermon de leur ministre. Sa maison servait d'hôtel et d'église. Ne pouvant payer mon dîner, je me promenais d'assez mauvaise humeur, quand apparut sur la route que nous devions suivre un attelage semblable au nôtre, voiturant deux hommes vêtus de noir. Quelle fut ma joie en reconnaissant l'abbé Dupuis et un autre compatriote de Lyon, qui n'était

pas encore missionnaire! Nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres, et nous nous racontâmes toutes nos aventures. L'abbé Dubuis me marqua tout son regret du voyage que j'avais entrepris. Tandis que je venais le rejoindre, lui s'éloignait de Castroville, dégoûté par la méchanceté des habitants, qui, non contents de le laisser souffrir de la faim, le calomniaient de leur mieux; son compagnon de mission était mort au bout de trois mois de misères, d'ennui et de douleur. Je ne savais trop que faire, en entendant ce récit, d'autant que je n'avais pas un sou. L'abbé n'avait pas assez d'argent pour me permettre de rebrousser chemin, mais il pouvait, quoique fort pauvre, me donner de quoi manger jusqu'à San-Antonio. Force me fut donc de continuer ma route, inquiet et le cœur gros. Avant d'atteindre San-Antonio, j'avais encore à traverser Austin, San-Marcos, Braunfels. L'abbé Dubuis me rendit un peu d'espérance, en me promettant de retourner à sa mission, si l'évêque m'autorisait à partager ses travaux.

Austin, siége de la législature du Texas, est une ville petite et malpropre. Il n'y avait alors qu'un hôtel, lequel était misérable. En traversant sur un bateau le Colorado, nous assistâmes à une curieuse cérémonie : c'était le baptême protestant de deux vieilles femmes. Le ministre, debout sur une planche entre deux bateaux, prit tour à tour les néophytes, les plongea dans l'eau jusqu'au cou, et les y retint pendant qu'il prononçait les paroles sacramentelles. Toute la population d'Austin était venue là, et

paraissait s'amuser beaucoup du spectacle de ce bain religieux; mais les deux vieilles femmes ne prenaient pas garde aux curieux.

Le conducteur me montrait à chaque instant des endroits qu'avaient ensanglantés les combats des blancs contre les Indiens, ou des Texiens contre les Mexicains; et ces histoires m'auraient effrayé dans ce pays sauvage et inhabité, si un musicien à moitié ivre, qui avait pris place dans notre charrette, ne m'avait de temps en temps distrait par les sons faux et discordants de son violon.

En approchant de San-Marcos, le terrain devient plus accidenté; les collines, quoique encore peu élevées, sont nombreuses; quelques-unes sont nues et arides; d'autres sont couvertes de chênes; plus on s'avance vers le nord et le nord-ouest, plus hautes et multipliées deviennent ces collines qui sont comme l'avant-garde d'une chaîne de montagnes que l'on aperçoit dans le lointain et qui n'ont peut-être jamais été foulées que par le pied des Indiens. L'auberge du petit village de San-Marcos se compose de deux cabanes faites de sapin et de paille. Ce qui me parut plus qu'étrange, c'est qu'il n'y avait que deux lits, mais énormes : l'un était pour les hommes et l'autre pour les femmes, me dit-on. Les ours sont très-nombreux dans ce lieu isolé. Pour la première fois, je mangeai de leur chair, que je trouvai bonne. Un nouveau voyageur pour San-Antonio se trouvait là; c'était un Français qui était venu chasser les ours et en rapportait deux. Pendant que nous dînions, un sourd

grognement se fit entendre près de nous. Le Français prit vivement son fusil à deux coups, et partit sans rien dire. Je demandai à l'hôte ce que c'était. « C'est un ours, » me dit-il avec le plus grand flegme. Et, voyant mon air étonné, il ajouta : « Oh! ces animaux nous voient quelquefois, mais ils nous font rarement du mal; quand ils nous voient, ils se sauvent. On dit même que, sur la route de Fredericksburg, la ferme d'un M. Masenbach est gardée par des ours apprivoisés en guise de chiens. Quand on arrive le soir, après le jour tombé... » Une double détonation l'interrompit; le Français reparut bientôt, et reprit sa place à table, en me disant qu'il avait certainement blessé l'ours, mais qu'il n'avait pu le poursuivre dans la forêt, craignant de manquer le départ de la charrette. Ce Français-là était peut-être un Gascon.

Braunsfels est une grande colonie allemande. Nous y arrivâmes le soir, et n'y vîmes que des groupes de gens ivres, criant et disputant, doublement échauffés par le vin et la parole. Je n'osais passer la nuit en pareille société; mais on me dit : « Ne faites pas attention, c'est un jour d'élection. Il y aura plus de bruit que de mal. » Dans la chambre de l'auberge où je devais passer la nuit, se trouvaient deux lits, et des gens avinés qui faisaient de la politique, cigare à la bouche et verre en main. Quand notre musicien entra dans la salle, ils poussèrent des hourras, et, se levant, lui crièrent de les faire danser. Je profitai du mouvement pour m'emparer d'un lit; mais, prévoyant des scènes dont je ne pouvais mesurer ni la durée ni les

conséquences, je n'osai me déshabiller, et j'attendis, pestant contre la politique, le vin et les violons. Le musicien déclara que son instrument ne pouvait aller, tant que son gosier était à sec, mais qu'il irait aussi longtemps que son gosier serait humide. Nouvelle salve de hourras. On charge la table de bouteilles de vin et de *brandy*. Aussitôt des valses et des danses américaines sortent du violon avec des accents criards et des discordances impitoyables. Les électeurs sautaient, se démenaient, tournaient, hurlaient, à briser le tympan d'un homme sourd. Après trois heures de sabbat, une corde de violon se brisa, par bonheur; musique et danse s'arrêtèrent, et mes gens s'en allèrent chancelants. Je me déshabillai promptement, et j'éteignis la chandelle. J'allais m'endormir, quand quelque chose tomba lourdement sur moi. Effrayé, à demi écrasé, je tâtai; je sentis des habits, des cheveux, un nez, un violon : c'était le musicien qui, ivre comme un électeur, avait donné sur le lit. Je me débarrassai de cette avalanche, et me réfugiai dans le lit vacant.

Nous n'étions plus qu'à trente-cinq milles de San-Antonio, terme de mon voyage. La route est belle, pittoresque, accidentée. De nombreuses charrettes, traînées par des bœufs, portaient des marchandises à Braunfels, ou du maïs à San-Antonio. Tout indiquait le voisinage d'une ville importante. A trois heures de l'après-midi, nous étions arrivés : il était temps. J'étais moulu, brisé.

CHAPITRE II

San-Antonio. — Une chambre meublée. — Mon ordination. — Castroville. — Scènes d'intérieur. — Les serpents à sonnettes. — La chasse au crocodile. — L'église. — Le missionnaire. — Les missions. — Première excursion. — Un quiproquo.

San-Antonio, comme la plupart des villes mexicaines, est ornée d'une grande place carrée, qui en occupe le centre; au milieu de la place est une église aux murs épais, avec une tour massive quadrangulaire, et une petite coupole au-dessus du chœur; à l'entour, des alignements de larges maisons de pierre, à toits plats et à terrasses, blanchies à la chaux, avec des ouvertures rares et petites; çà et là, quelques lilas de Chine; les rues droites, mais salles et encombrées de bœufs et de charrettes cassées ou embourbées; des cours ou des jardins potagers, où croissent, sans culture et sans ordre, le lilas, le figuier, le grenadier et le pêcher. La pierre remplace peu à peu, dans les constructions, les roseaux, les *adaubes* ou briques séchées au soleil, et les cabanes de branches. Les habitants ne dépassaient pas, à cette époque, le chiffre de trois à quatre mille, la plupart Mexicains. Le costume des hommes est pittoresque et gracieux, quoique moins riche que dans l'intérieur du Mexique.

Le chapeau à larges bords porte des ornements d'argent ; la veste est courte ; lorsqu'elle est en peau de daim, les manches sont ouvertes jusqu'au coude et garnies de boutons d'argent. Point de gilet ; le pantalon, également garni de boutons d'argent, est ouvert jusqu'aux hanches, mais toujours boutonné à partir du genou. Il est de peau, de drap ou de velours bleu, bordé de larges bandes de velours noir. Une ceinture de soie bleue ou rouge, à franges, complète le costume. Les Mexicaines sont peu vêtues : une chemise fort décolletée et un jupon, voilà tout. Quand elles sortent, elles mettent une robe de mousseline de soie claire, et se couvrent la tête et la taille d'une écharpe dont elles s'enveloppent gracieusement.

San-Antonio est situé entre le 29e et le 30e dégré de latitude nord, et au 100e de longitude ouest. Sa situation près des frontières nord-est du Mexique la rend fort importante ; elle sert d'entrepôt aux marchandises des États-Unis, qui se répandent ensuite à Monclova, Monterey, Saltilio, Paso-del-Norte, et même jusqu'au San-Luis de Potosi, dans l'intérieur du Mexique. Chaque semaine, on voit arriver, de ces différentes localités, de longues caravanes de charrettes pesantes, aux roues massives, traînées par des bœufs, commandées par de riches marchands mexicains qui viennent s'approvisionner en mousselines, cotonnades de tous genres, savons, sucre, farine et café.

Les prêtres qui desservaient la mission de San-Antonio étaient Espagnols ; ils habitaient une large et

vilaine maison de pierre, à l'extrémité occidentale de la place. Faute de chambre, je fus logé dans le grenier, qui était divisé en deux. Une partie de ce grenier contenait des provisions alimentaires, des oignons, des aulx, des piments, des légumes, que l'on faisait sécher; cette partie, étant très-vaste, me servit de promenade pendant deux mois; j'y passais de longues heures, en arpentant de long en large le plancher, tâchant de ne point écraser les légumes, réfléchissant beaucoup et sur des sujets bien variés. L'autre partie qui me servait de logement était très-petite. Le mobilier se composait d'un mauvais lit de sangle, sans matelas ni paillasse, d'une table disloquée à pivot, de deux chaises, dont l'une était sans fond, et l'autre privée d'une jambe, et, en guise de sofa, un cercueil destiné à transporter les pauvres jusqu'au cimetière, d'où ce cercueil revenait sans le mort pour recommencer indéfiniment le même service. Une petite fenêtre donnait sur la route du Mexique; une lucarne était percée dans le toit et s'ouvrait sur la basse-cour de la cure et sur le cimetière; le toit laissait passer la pluie et surtout les rayons d'un soleil brûlant. Ce n'étaient pas les habitants qui manquaient dans mon réduit: les chauves-souris, les rats, les araignées, les maringouins, les scorpions, les insectes de toute espèce, y vivaient et grillaient avec moi. Tout près de la maison, coulait un ruisseau d'eau claire où les femmes lavaient le linge et se baignaient publiquement; ma fenêtre avait vue sur leurs ébats; aussi, étais-je obligé de la tenir toujours fermée pendant le jour. Je ne

pouvais me promener par la ville à cause de la chaleur, ni en dehors à cause des Indiens. Le curé espagnol me racontait que pendant bien longtemps il n'avait pu conduire un mort au cimetière, qui n'est qu'à une portée de pistolet de la cure, sans se faire escorter d'une troupe armée. Ainsi, j'étais confiné dans mon galetas, étouffant, ne pouvant travailler, languissant d'ennui. Le manque d'air, de mouvement et de distraction, me donna une maladie singulière : je m'évanouissais une ou deux fois par jour, si soudainement que je ne pouvais appeler personne à mon secours, et ces évanouissements étaient longs. Un soir, accablé par une multitude de pensées plus tristes les unes que les autres, je regardais à travers mon étroite lucarne les tombes brûlées par les ardeurs du soleil, et sur lesquelles veillaient des croix rustiques de bois ou de pierre blanche; j'avais des soupirs sur les lèvres, des larmes dans les yeux ; je laissai ma pensée errer en désirs vagues, aux pieds du Dieu consolateur ; je n'osais me plaindre, et pourtant je souffrais horriblement. Tout à coup, j'entendis une voix rude chanter en français les paroles suivantes :

Oh ! surtout cache-lui
D'où vient mon ennui...

D'un bond, je fus debout à l'ouverture de mon pigeonnier, pour savoir qui chantait ainsi. J'aperçus un maçon qui travaillait à un mur voisin.

— Vous êtes Français ? lui criai-je tout ému de cette rencontre.

— Mais certainement je le suis, et même Comtois, pour vous servir. Mais, qui êtes-vous, et que diable faites-vous à cette lucarne ?

— Je suis également Français. Je me destine aux missions du Texas, et l'évêque m'a envoyé ici pour éviter les fièvres de Galveston. Ne connaissant personne, je ne quitte mon grenier que pour aller à l'église ; aussi, la voix d'un Français m'a-t-elle fait bondir le cœur de joie.

— Vous ne devez pas beaucoup vous amuserr ainsi tout seul ; mais, si cela vous fait plaisir, après ma journée, j'irai vous voir, et nous causerons ensemble.

J'acceptai sa proposition avec plaisir. Néanmoins, deux mois après mon arrivée à San-Antonio, j'étais au bout de mes forces physiques et morales. Ma tristesse devint telle, que je formai la folle résolution de retourner à Galveston, à pied, sans argent, quand l'évêque arriva et me dit de me tenir prêt pour mes examens et mon ordination. J'hésitai d'abord : je n'osais encore m'engager par un vœu irrévocable dans l'exercice du sacerdoce, au milieu de populations vicieuses dont j'ignorais la langue et les usages, sous un ciel d'airain, parmi les périls de tout genre, et cela, lorsque je n'avais pas encore vingt-trois ans, c'est-à-dire à l'âge où les passions ont le plus d'empire. Je fus effrayé des solennels engagements que j'allais prendre, et je doutai de ma force, implorant Dieu pour qu'il m'inspirât. L'abbé Dubuis arriva en ce moment ; il releva et excita mon courage ; il me montra ces pauvres populations qui avaient tant be-

soin de prêtres. Il me promit de m'associer à ses travaux et à son dévouement. « On souffre beaucoup en mission, me disait-il, des difficultés de la vie, de l'ingratitude des uns, de l'indifférence des autres, mais on se sent récompensé au centuple, quand on a donné à quelques pauvres gens un peu de consolation sur la terre et une couronne dans le ciel : ils nous le rendent par le bonheur que nous éprouvons à les soulager. » Je n'hésitai plus, et, huit jours après, je fus ordonné prêtre. Je pensai, non sans émotion, aux jeunes ecclésiastiques de l'Europe, entourés ce jour-là de leurs parents, de leurs amis, qui les exhortent et les encouragent. Pour moi, j'étais séparé de tout ce qui m'était cher au monde, j'étais seul ; je voyais s'ouvrir une vie d'isolement et de misères perpétuelles, et je trouvai le calice amer. Dieu me donna la force de ne trouver aucun regret dans mon âme ; mais cette journée de mon existence est une de celles où la religion dut surtout employer sa douce influence et me donner ses conseils salutaires ; car je faisais le sacrifice de ma vie et de tout mon être.

La mission que je partageais avec l'abbé Dubuis comprenait les Allemands catholiques, disséminés dans les villes, colonies et villages du nord-ouest du Texas, ainsi que les soldats irlandais qui servaient dans les troupes américaines chargées de réprimer les incursions des Indiens. Les points principaux étaient : à trente milles ouest de San-Antonio, Castroville, résidence de l'abbé Dubuis, qui devenait aussi la mienne ; à douze milles plus loin, Quihi ;

puis, Vandenberg, la colonie et le camp de Dhanis, et plus loin encore, un autre camp américain, situé sur la rivière de la Leona ; à cent milles au nord de San-Antonio, Fredericksburg et le Llano ; à l'est, Braunfels que javais déjà traversé. Je n'avais pas affaire aux Mexicains. La seule langue étrangère que je connusse, l'italien, m'était donc inutile ; je ne savais que quelques mots d'anglais, et j'ignorais complétement l'allemand, qui m'était indispensable.

Deux jours après mon ordination, accompagné d'un Alsacien, je me rendis à Castroville ; l'abbé Dubuis, ayant affaire à Braunfels, ne pouvait venir m'installer. C'était par une belle soirée d'été. Mon compagnon de route conduisait une charrette, chargée de marchandises, traînée par des bœufs. Notre allure lente me donna le loisir d'étudier cette route que je devais parcourir si souvent de nuit et de jour. En quittant San-Antonio, nous entrâmes dans un *chaparal* ou taillis de deux milles de longueur. Le mesquite, l'acacia et le cactus formaient à peu près la seule végétation de cet endroit mal famé, où les meurtres étaient très-fréquents. Au delà s'étend une vaste plaine, appelée la Leona, couverte de troupeaux et peuplée de chevreuils. Le paysage devient ensuite très-accidenté ; les collines se succèdent, se rapprochent et s'éloignent, laissant entre elles de petites prairies, émaillées de fleurs, coupées par des ruisseaux larges, mais peu profonds, qui serpentent à l'ombre des pacaniers, disparaissent dans une vallée miniature et vont se perdre dans le lointain. La plupart de ces collines

sont couvertes d'une herbe épaisse, longue de dix-huit pouces à deux pieds, et dont les animaux sauvages et domestiques sont très-friands. Çà et là, des bouquets d'arbres, isolés, sur lesquels voltigent et gazouillent l'oiseau bleu, les cardinaux et des milliers d'étourneaux à la gorge dorée.

J'arrivai à Castroville, à une heure du matin ; je me dirigai vers la maison du bon missionnaire pour m'y établir. Quel fut mon étonnement, en la trouvant habitée ! Une famille s'en était emparée et vivait là comme chez elle. Une maison vide est bonne à prendre. On ne me reçut pas cependant, comme la lice de la Fontaine ; on fut très-gracieux, je dois le dire : on m'arrangea un lit, on me fit les honneurs de la maison qu'on avait usurpée. Je dormis si bien près de ces amis inattendus, que je me levai beaucoup plus tard que le soleil : je m'habillai en toute hâte, et je courus dire la messe dans la misérable cabane qui s'appelait l'église. Personne n'y assista : on ignorait mon arrivée. Après cet acte solitaire, je fis l'examen de la maison. L'abbé Dubuis l'avait bâtie avec l'aide de l'abbé Chazelle, son compagnon, mort depuis au bout de trois mois. Elle était de bois, de pierre et de briques ; les angles s'étaient disjoints par endroits, et ouvraient un passage très-fréquenté aux lézards et aux serpents, accompagnés de rats, de fourmis, de scorpions et de tarentules. Ce domaine se composait de deux chambres séparées par un corridor, et d'un grenier, précédées du jardin potager, et flanquées d'une basse-cour, et de deux cabanes, dont l'une

était à volonté une écurie, un *grenier d'abondance* et un poulailler, quelquefois tout cela ensemble, et dont l'autre, faite de branches avec un toit de chaume, contenait la cuisine et l'école. Dans le jardin, près de ma chambre, était la tombe de l'abbé Chazelle, toute recouverte et parfumée de résédas.

Les deux compagnons avaient été très-malades en même temps : l'un gisait à terre sur une peau de buffle ; l'autre languissait sur une table qui lui servait de lit. Pas un médecin pour les soigner, et, pour toute médecine, un peu d'eau fraîche. Un jour que tous deux pouvaient à peine se soutenir, ils se traînèrent hors de la maison pour choisir la place où le dernier survivant devrait enterrer l'autre. L'abbé Chazelle, quoiqu'il fût alors le moins malade des deux, mourut quelques jours plus tard de langueur, de nostalgie et de misère. L'abbé Dubuis se souleva de son lit, s'approcha en chancelant de son pauvre frère, lui donna d'une voix éteinte les dernières consolations de la religion, le transporta péniblement à la sépulture que le défunt avait choisie ; un mourant enterra un mort. La vue de cette tombe si simple et si verte me fit venir les larmes aux yeux ; mes genoux tombèrent sur le lit de repos de mon prédécesseur, et je priai Dieu ardemment pour cette âme qui avait tant souffert et qui n'avait connu des missions que leur douloureux côté !

Je poursuivis ma visite domiciliaire, et pris, pour m'installer, la chambre de droite, comme étant la plus incommode. Le plancher était la terre nue, par-

semée de petites plantes, à fleurs blanches, et occupée militairement par trois grosses républiques de fourmis que j'entrepris de détruire. Vains efforts ! cette tâche héroïque dépassait les bornes de ma puissance ; j'y consacrai deux années d'un labeur infructueux. Le lit était si mauvais et si disloqué, que je l'abandonnai et suspendis un hamac sous la galerie du jardin. Je souffrais surtout de la nourriture détestable dont l'indigence me faisait une nécessité. J'avais découvert dans le grenier un peu de porc et de lard fumé, avec une provision de chevreuil séché, que je pris pour des éponges. Ces viandes me répugnaient au point que je les couvrais d'un mélange de poivre, de piment et de vinaigre, qui me brûlait la bouche et m'empêchait de sentir le goût de cette affreuse nourriture. Je me rabattais violemment sur la salade sauvage, que j'allais cueillir dans les montagnes, au risque d'être mordu par les serpents à sonnettes ou scalpé par des Indiens. Comme l'huile est fort chère en ces pays, c'était le lait qui servait d'assaisonnement.

Castroville est une agglomération de cabanes de tout genre, coupée de rues à angles droits, bornée à l'est par une petite rivière, la Médina, et à l'occident, par des collines plus ou moins boisées. L'emplacement est plat ; les mauvaises herbes croissent partout, couvrent les rues d'un tapis épais, et cachent des multitudes de fourmis, de reptiles, d'insectes et de lapins de très-petite espèce.

Les habitants me parurent avoir fait un retour sur eux-mêmes pendant l'absence de l'abbé Dubuis ; ils

semblaient comprendre qu'ils avaient eu des torts envers lui. Mon excellent collègue avait ouvert une école gratuite que fréquentaient soixante à quatre-vingts enfants des deux sexes; elle était abandonnée depuis son départ; je la rouvris de nouveau et appris aux enfants le catéchisme, le français, même un peu d'anglais et d'allemand, que j'étudiais et enseignais tout à la fois. Cependant je ne pouvais faire des progrès merveilleux, et mon ignorance m'ôtait tout moyen de parler avec personne. Cet isolement et ce silence forcé me jetèrent, au bout de quinze jours, dans un mortel ennui.

Peu de jours après mon arrivée à Castroville, je baptisai un enfant. Après la cérémonie, le père me demanda combien il me devait; lorsque j'eus compris, je tâchai de lui faire comprendre à mon tour que nous n'avions pas de casuel fixe, et qu'il pouvait me donner ce qu'il voulait : il me donna un coup de chapeau. Je me pris à rire de ce début peu lucratif, tout en réfléchissant qu'à ce train-là il ne fallait pas grand temps pour mourir de misère. Un autre jour, une vieille femme m'apporta une pièce de dix sous, en me disant : « Tenez, monsieur le jeune curé, dites là-dessus autant de messes que vous pourrez. — Gardez votre pièce, répondis-je en riant, et je dirai demain une messe pour vous. » Elle s'en alla, joyeuse, avec ses dix sous. A ce compte, il m'était facile de procurer de temps en temps à mes paroissiens un instant de bonheur; mais je ne voulais pas leur donner à croire que les prêtres avaient l'heureuse faculté de vivre

sans manger, et je résolus, pour sauver l'avenir de la mission, de n'être généreux que dans les cas où la pitié m'en ferait un devoir. Je n'eus pas, d'ailleurs, à me plaindre des habitants, qui paraissaient accorder à ma grande jeunesse quelque intérêt et quelque sympathie. Parfois on me faisait cadeau d'un peu de légumes et de viande fraîche, ce qui pour moi était un grand bienfait, car c'étaient des mets exquis, comparés au chevreuil séché et même à la salade.

L'abbé Dubuis arriva enfin : il resta quelques mois à Castroville ; il prenait sur lui la plus forte part du fardeau. La population s'améliorait ; je faisais des progrès en allemand ; les cadeaux étaient moins rares, la nourriture plus supportable ; il nous arrivait quelquefois d'avoir le nécessaire. Ma principale richesse était une collection de minéraux et d'animaux curieux : on y voyait un centipède d'une longueur de onze pouces, une chenille de treize pouces de long sur deux de circonférence. Quant aux serpents, rien n'y manquait, ni quantité, ni variété. Il n'était pas difficile d'en choisir ! on marchait dessus, on en écrasait quelquefois, sans y faire attention. C'étaient les porcs, les chats et même les poules, qui étaient chargés de les détruire ; ils leur sautaient prestement sur la tête et les mangeaient sans en être incommodés, exemple qui ne fut pas perdu pour nous. Au Quihi, un chasseur de tigres tua un serpent à sonnettes qu'il avait pris pour un arbre mort. Le reptile mesurait dix-sept pieds de longueur, avait dix-huit pouces de circonfé-

rence et portait vingt-cinq anneaux ou sonnettes. Un jour, l'abbé Dubuis, cherchant du maïs dans l'écurie, saisit un serpent qu'il prenait pour un épi. Une autre fois, un serpent à lunettes entra dans l'école et allait mordre un enfant; l'abbé Dubuis saisit un bâton et l'assomma, sans mot dire. Nous avions un cheval que nous laissions paître en liberté dans la prairie : il se perdit un soir; l'abbé et moi nous partîmes à sa recherche. De peur de nous égarer, je me postai dans un lieu découvert d'où l'on voyait encore la ville, et l'abbé Dubuis allait à droite et à gauche, se gardant de dépasser la portée de ma voix, de crainte de se perdre. La nuit venait plus vite que le cheval. Tout à coup, j'aperçus à mes pieds, sortant de l'herbe où il était caché depuis longtemps, un serpent à sonnettes, d'un mètre et demi de long. J'allai m'enfuir en criant; mais je réfléchis, que ce serpent, vivant, ornerait ma collection de reptiles, ou bien que sa peau ferait une belle paire de pantoufles pour ma mère. Je lui courus sus et lui jetai une grosse motte de terre qui l'étourdit; puis, je lui serrai fortement le cou avec un lien. Sur ces entrefaites, le cheval s'était retrouvé, et nous cheminions vers Castroville, l'un avec le cheval, l'autre avec le serpent, qui peu à peu reprit ses sens et commença à s'animer d'une façon inquiétante, agitant toutes ses sonnettes d'un air terrible, et tirant mon bras par de rudes et rapides secousses. Je ne pouvais le lâcher : il m'aurait mordu. La violence des efforts que je faisais pour le retenir et la crainte d'être mordu me mettaient tout en sueur. J'arrivai enfin et

l'attachai à un banc de bois, en lui mettant le pied sur la tête pendant l'opération. Le lendemain, nous étions trois à dîner, et deux œufs composaient tout notre menu. Il fallait aviser ; je proposai de manger le serpent. L'abbé Dubuis m'approuva. « Si cette viande est bonne, dit-il, nous serons sûrs désormais de manger à notre appétit, et même de manger trop, si nous voulons. » Je fis appel à toute ma science culinaire pour accommoder le serpent, et il parut bientôt sur la table, dépouillé de sa peau, privé de sa tête et de sa queue, coupé en morceaux, cuit à point et assaisonné de piment. Ce plat nouveau ne nous parut pas trop mauvais, il avait un peu le goût de la grenouille et de la tortue ; mais nous ne pûmes surmonter une répugnance naturelle ; l'idée que nous mangions un serpent nous serrait l'estomac et nous soulevait le cœur ; sans cela nous aurions été à l'abri de la faim. La morsure du serpent à sonnettes n'est pas toujours mortelle. Un jour, un de ces reptiles, ayant sauté sur un de nos colons, le mordit à la jambe : le malheureux, torturé par des souffrances atroces, se mourait. Je fus appelé auprès de lui, pour lui administrer les derniers sacrements. Je ne marchais jamais sans une petite fiole d'ammoniaque liquide et un bistouri. Arrivé près du malade, j'élargis la morsure avec l'instrument tranchant, et je lui brûlai la plaie avec l'ammoniaque. Huit jours après, il était complétement guéri. Une autre fois, je disais la messe ; celui qui la servait était notre sacristain, ancien maître d'école, vieux, petit, portant d'énormes lunettes à

travers lesquelles il ne pouvait voir : au moment de transporter le missel d'un côté de l'autel à l'autre, il sentit quelque chose grimper entre ses jambes. Il regarde ; c'était un serpent royal, reptile inoffensif et d'une grande beauté, qui avait son nid sous l'autel. Le sacristain se mit à crier, à sauter, à donner des coups de missel au serpent, qui enfin lâcha prise et retourna dans son nid.

Afin d'avoir de temps en temps de la viande fraîche, nous engraissions des chats que je métamorphosais en civets. La chasse pourvoyait tant bien que mal à notre table. Quand il y avait quelques petites pièces de monnaie dans la tabatière ronde qui nous servait de coffre-fort et qui en cette qualité recevait les cadeaux de nos paroissiens à l'occasion de rares baptêmes et de mariages encore plus rares, j'en dépensais une partie en poudre et en plomb pour aller tuer dans les bois quelques pigeons et quelques écureuils. Non que j'aimasse la chasse : se fatiguer toute une journée et se déchirer la peau et les habits pour abattre une ou deux bêtes fort innocentes n'a jamais été pour moi un plaisir ; mais la nécessité ne consultait pas mes goûts. Un jeudi que notre trésor s'élevait jusqu'à la somme de cinquante sous et que nos écoliers avaient congé, j'achetai des munitions et partis avec un jeune Français, Charles M..., chasseur passionné, à la recherche de quelque dinde sauvage, sur les rives pittoresques de la Médina. Les broussailles, battues avec constance, ensanglantèrent nos mains, déchirèrent nos habits, mais ne laissèrent pas sortir de dinde.

Mon compagnon se tourna alors vers les volées de perdrix qui passaient à chaque instant devant nous; moi, je continuai à descendre le bord de la rivière, m'avançant avec précaution, de peur de marcher sur des serpents à sonnettes ou sur des *congos*, serpents noirs, horribles et dangereux, très-nombreux près des cours d'eau. J'arrivai enfin vers un coude où l'eau dormait profonde et calme à l'ombre de gigantesques pacaniers. Le soleil brillait à travers les feuilles des arbres et dorait les nénuphars de toutes couleurs, qui formaient le cadre de ce miroir éclatant. Oubliant la chasse, j'admirais cette aimable retraite, quand je vis les feuilles des nénuphars s'agiter, descendre dans l'eau et tracer par leur disparition comme un sentier. Je me dis qu'un gros poisson se promenait sans doute dans ce jardin aquatique, et presque aussitôt je reconnus le dos osseux et brun d'un crocodile. En général, quand je soupçonne un danger, même imaginaire, ma première pensée est de l'éviter, mais, s'il y a quelque utilité à l'affronter, mon second mouvement me ramène vers lui. Je résolus de tuer cet amphibie pour augmenter nos provisions de bouche. Je n'avais que des chevrotines; j'en mis le plus possible dans mon fusil, souhaitant de tout mon cœur que l'animal me présentât un côté de la tête. J'avais épaulé et j'attendais. Soit hasard malencontreux, soit que mon crocodile se doutât du danger, il ne montrait sa tête que de front. Enfin il se tourne, le coup part, il disparaît sous l'eau. L'ai-je manqué? Non. Quelque chose vient à la surface, c'est le ventre du

crocodile. J'étais bien fier, je sautais de joie. Cet animal est si laid que je n'eus pas le moindre mouvement de pitié. J'appelai de toutes mes forces mon compagnon, qui pestait contre mon coup de feu, lequel avait fait fuir des perdrix qu'il visait depuis un quart d'heure. Croyant à un accident, il accourut en toute hâte, et partagea mon contentement à la vue de l'énorme gibier, flottant comme une masse de bois. Nous n'étions pas au bout ; il fallait le prendre. La rivière, en sortant du bassin, se rétrécissait et courait très-vite. Notre grosse proie descendait très-lentement, il est vrai ; mais si elle atteignait cet endroit, elle était perdue pour nous. Le bassin était profond ; nous ne pouvions nous y jeter, c'était dangereux, et nous ne savions pas nager ; au point où le courant commençait, la profondeur n'était pas grande, mais nous pouvions être entraînés. Fort indécis et déjà inquiets, nous suivions avec angoisse la marche du crocodile ; par bonheur, un arbre mort, qui descendait devant lui, arriva en travers, rencontrant un obstacle, s'arrêta et l'arrêta. Nous avions du temps à nous. Je me souvins qu'il y avait à l'autre bord une ferme à un demi-mille de distance : je me décidai à passer tout habillé le courant, non sans peine, et non sans risque, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles. Arrivé à la ferme, je ne trouvai personne et revins tout contrarié. Le second passage à gué fut encore plus dangereux que le premier ; je manquai de tomber dans un trou où l'eau se précipitait avec un bruit effrayant. Que faire maintenant? Nous coupons

une liane longue et épaisse; ce sera notre harpon. Je descends dans l'eau jusqu'à la ceinture, je jette la liane sur le dos du crocodile (car il s'était retourné), et nous le tirons jusqu'à nous. Tout à coup la queue se met à battre contre nos jambes; sauve qui peut! et nous fuyons, en poussant des cris d'effroi. Nous croyions sentir à nos trousses cette gueule de dix-huit pouces, armée de soixante-sept dents longues et aiguës! Enfin, nous nous arrêtons. « A coup sûr, dis-je, il est très-dangereusement blessé: les battements de sa queue étaient peut-être une dernière convulsion, ou le mouvement même de l'eau que nous agitions. » Cette queue me faisait aussi venir une réflexion : c'est qu'on disait qu'elle était très-bonne à manger; elle ménagerait donc sensiblement nos provisions de viande séchée et fumée. Nous retournons; mon pistolet et mon fusil étaient rechargés. Le crocodile n'avait pas bougé; je tirai, à bout portant, dans les yeux et sous l'aisselle, en tremblant quelque peu. Pour le coup, il était mort. Il avait dix pieds de longueur et quatre pieds de circonférence au milieu du corps : il était trop lourd pour être porté par deux hommes. Nous l'abandonnâmes, à moitié plongé dans l'eau et dans la boue, mais le ventre exposé au soleil, et nous allâmes à Castroville chercher du renfort et annoncer notre victoire. Quoique les crocodiles ne soient pas rares dans la Médina, on en tue rarement. La nouvelle émut toute la ville; un tombereau se mit en route, suivi d'une véritable procession joyeuse et bruyante. La distance était de six milles; il fallut six hommes

pour mettre l'animal sur la charrette : tué le matin, il n'arriva dans notre jardin que vers le soir. En l'ouvrant, nous lui trouvâmes dans l'estomac deux pierres de la grosseur du poing, six autres grosses comme des œufs de poule, et des cailloux. Il y avait aussi sept ou huit écrevisses entières. La cuisson fut une fête. On ne mange que la partie charnue de la queue. Nous fîmes une large distribution ; mais cette chair ne me parut pas avoir un bon goût. On s'apercevait trop que l'animal était resté dans la vase pendant la plus grande chaleur du jour ; il avait aussi une forte odeur de musc qui nous montait à la tête et nous ôtait l'appétit, odeur qui resta dans nos habits pendant plus de huit jours.

J'emmenais quelquefois les garçons de l'école à la promenade. L'hiver, ils ramassaient du bois et cueillaient de la salade sauvage pour leurs familles ; l'été, ils cueillaient des fleurs et de la mousse pour l'église. Ils aimaient beaucoup ces promenades et celui qui les conduisait ; mais je n'osais souvent leur donner ce plaisir, craignant pour eux la morsure des serpents et les épines des cactus, dont les blessures sont fort douloureuses et parfois longues à guérir. Pour leur épargner les écorchures, il fallait, en certains endroits, les transporter à tour de rôle dans mes bras. Je devais même examiner avec soin la salade qu'ils prenaient, car il y a, aux environs de Castroville, une herbe, qui lui ressemble et qui est très-vénéneuse : les Indiens s'en servent pour empoisonner leurs flèches. On a vu mourir, un jour, à Vandenberg, après quelques heures de

souffrances atroces, une famille de six personnes qui en avaient mangé.

Notre église était une petite cabane de bois et de boue ; quelques familles à peine pouvaient s'y réunir, et la plupart des fidèles étaient forcés d'assister aux offices, en dehors. Nous empruntâmes une clochette à un colon suisse, qui, selon l'usage de son pays, l'avait pendue au cou d'une vache. On assembla, au-dessus du toit de l'église, quatre pièces de bois surmontées d'une croix, et ce fut là le clocher. Quelque petite que fût cette cloche, l'air est si pur, au Texas, que les tintements du métal argentin étaient entendus de toute la ville et même au loin dans la plaine et sur les montagnes, surtout le matin et le soir.

Le zèle de l'abbé Dubuis pour l'amélioration religieuse, morale et matérielle des colons, portait déjà ses fruits. Les habitants commençaient à sanctifier le dimanche, et perdaient l'habitude de travailler ce jour-là pour *se reposer* le lendemain dans l'ivrognerie et la débauche. Quelques avertissements de la Providence avaient donné plus de force aux sermons du bon missionnaire : plusieurs accidents survinrent à des colons travaillant le dimanche, et la population comprit qu'il était plus convenable d'aller à l'église. Avant et après les offices, ou dans la semaine, après le travail de la journée, beaucoup venaient nous demander des conseils pour l'administration et l'amélioration de leurs fermes ; ils soumettaient aussi à l'abbé Dubuis leurs différends et acceptaient ses décisions. Ils ne voyaient pas seulement dans le missionnaire

un homme qui instruit, encourage et console, mais encore un homme pratique qui connaît mille moyens de vaincre les nécessités matérielles de la vie, de féconder le sol, d'augmenter les produits de la terre, en un mot, un père de famille qui pourvoit au bonheur moral et physique de ses enfants, s'oubliant pour eux, souffrant pour eux bien des fatigues et des privations. Aussi, aimions-nous notre tâche, et chérissions-nous notre troupeau ; nous goûtions avec sérénité le bien que nous faisions. La piété de nos colons, la pauvreté de notre petite église, la simplicité de nos cérémonies me touchaient souvent le cœur, et, pendant que nos mains tenaient notre unique ostensoir de bois, dans lequel était l'hostie sacrée, bien des fois des larmes d'attendrissement coulèrent de mes yeux. Ah ! dans les belles églises de France, les pompes religieuses sont pleines de splendeur : l'or, les cristaux, le velours, les lumières éblouissent les yeux, parlent à l'imagination ; mais, ici, tout parle au cœur et le transporte, ému et plein d'amour, aux pieds de son Dieu.

Tous les dimanches, à dix heures, se célébrait une messe en musique, car nous avions organisé un chœur de chant, qui était vraiment remarquable. A trois heures, la population se réunissait pour réciter le chapelet; puis, nous chantions les vêpres, suivies de la bénédiction du saint sacrement. Les Pâques de 1849 furent pour nous vraiment consolantes ; presque tous les catholiques de Castroville s'approchèrent de la sainte table. La veille de cette solennité, je voulus que

notre chapelle se parât et prît un air de fête; j'empruntai tous les châles, les étoffes et les chandeliers de Castroville, et même deux petites portes pour construire des autels latéraux. Les rideaux de mousseline et les châles servaient de tentures. Je fis des vases, avec du bois tourné, que je dorai; j'y mis des fleurs de toute grandeur et de toute couleur, cueillies dans les bois et les plaines. Les cierges brillaient au milieu de la verdure et des draperies. Nos colons furent tout étonnés de tant de magnificence. Le lendemain, les catholiques de la ville et des fermes voisines assistèrent à l'office, avec un profond recueillement, agenouillés sur la terre et les hautes herbes, durant de longues heures, la tête découverte, et ne songeant pas au soleil accablant qui leur brûlait le front. Pauvre peuple isolé, que ta piété était vive, sincère et touchante! Le Tout-Puissant a dû, ce jour-là, regarder avec bonté le coin de terre où tu priais. Quel contraste avec la piété froide et timide des populations urbaines de l'Europe! Dans les déserts et les solitudes lointaines, les bienfaits de la religion sont d'autant plus appréciés qu'ils sont plus difficiles à obtenir. Les institutions humaines pour la protection de l'individu et de la propriété manquent, ou sont à peu près nulles. L'homme semble être placé, d'une manière plus immédiate, sous la tutelle de son Créateur : aussi, ses yeux et son cœur se portent-ils plus facilement et plus sincèrement vers lui.

Je reçus, à cette époque, une lettre de mon évêque dans laquelle Sa Grandeur me montrait toute sa ten-

dre sollicitude pour notre pauvre mission... Celui-là aussi pourrait faire un beau livre de ses travaux et de ses misères ! Notre évêque, aussi pauvre que nous, était obligé de se servir lui-même, d'instruire et d'administrer les sacrements, comme un simple prêtre. Les évêques missionnaires et leurs prêtres (beaucoup l'ignorent sans doute) ne reçoivent aucun traitement ni du gouvernement, ni de l'église, ni de personne. Leurs seules ressources, pour leur existence, leur entretien, leurs voyages, la construction des églises, hôpitaux, écoles, couvents, séminaires, sont leur propre industrie, les dons de leurs familles, en général, fort pauvres, la charité publique ou privée, et quelques secours de la Propagation de la Foi ; c'est bien peu de chose en face de besoins si grands et si nombreux. Depuis quelques années seulement, l'œuvre de la Propagation de la Foi répand annuellement, sur les missions du globe, environ trois millions de francs. Le revenu de chaque évêque est minime, à tous égards: en effectif, car la moyenne ne dépasse pas douze ou quinze mille francs ; d'une manière relative, à cause de la moins-value de l'argent à l'étranger. Un évêque qui reçoit vingt mille francs aux États-Unis, c'est-à-dire quatre mille piastres, ne touche en réalité qu'une valeur de quatre mille francs, car la piastre, aux États-Unis, équivaut à peu près, pour la dépense, au franc de France. Les recettes de la Propagation de la Foi, depuis sa fondation en 1822 jusqu'en 1846, c'est-à-dire en vingt-quatre ans, ont été d'environ trente millions. La Société biblique anglaise, qui

n'existe que depuis peu d'années, avait déjà dépensé, en 1851, environ quatre-vingt-quinze millions. Si à cette somme on ajoute les chiffres énormes de la Société biblique américaine, des sociétés indoustanes, indo-anglaises et allemandes, pour la diffusion des Bibles et livres religieux, seulement dans les Indes, on aura un total fabuleux, incroyable, auprès duquel celui de la Propagation de la Foi paraîtra comme le grain de séneyé de l'Évangile. Mais cette œuvre, si minime qu'elle soit en présence des besoins catholiques et des ressources de la propagande protestante, est bénie du ciel et produit des résultats aussi immenses que ceux de nos riches adversaires sont nuls, même d'après leurs aveux. Ce qui fait notre succès dans la propagation des lumières de l'Évangile c'est notre abnégation, notre dévouement, notre immuable confiance en Dieu; les hommes nous manquent, mais Dieu nous protége visiblement, et récompense nos travaux et nos fatigues. Les ministres protestants, au contraire, largement rétribués par les gouvernements et les sociétés bibliques, se dévouent peu et s'exposent encore moins : ils vivent au milieu de l'aisance et du confortable, soutenus dans leur entreprise par des moyens puissants, et s'enrichissent la plupart en exerçant un ministère facile, aride pour tous, excepté pour eux. En un mot, ils reçoivent beaucoup et donnent peu. Nous, au contraire, nous ne recevons rien et donnons tout, même notre vie : aussi, le dénûment des missionnaires est extrême. Un jour, l'abbé Dubuis pensa manquer d'un vêtement indispensable; il se

fit un pantalon avec une jupe de coton bleu qu'un veuf lui donna pour payer l'enterrement de sa femme! Uu dimanche il pria ses paroissiens de l'excuser s'il ne pouvait prêcher : il n'en avait pas la force, n'ayant rien mangé depuis quarante-huit heures! Pendant quelque temps, nous n'avions à nous deux qu'une soutane : quand l'un disait la messe, l'autre se promenait en manches de chemise. Une fois, je vis le desservant de la mission de Brazoria : il était vêtu d'un pantalon bleu et large, d'un paletot-sac de velours coton noir, d'un chapeau dont la couleur et la forme défiaient toute description; une espèce de baignoire percée lui servait de lit pour dormir, d'autel pour dire la messe et de table pour manger. Que d'efforts d'imagination et d'industrie, que d'obstacles à surmonter, de misères à subir, dans ces solitudes, pour vivre, fonder une église, une école et assurer un avenir prospère à la mission ! Certes, les missionnaires ne sauraient espérer que la Providence vînt continuellement à leur aide d'une manière miraculeuse; mais du moins, grâce à la protection divine, ces contrées lointaines voient souvent s'opérer des prodiges d'énergie, de patience et de constance. Ne dévoilons pas tous ces *haillons* du passé, laissons-les sous le manteau de l'oubli : Dieu les a vus, c'est assez.

Cependant, le missionnaire a besoin plus que personne d'une bonne nourriture et d'une force de bien-être matériel : obligé de supporter des fatigues inouïes, il ne reste pas paisiblement dans sa résidence, s'occupant, sans changer de place, de ses paroissiens grou-

pés autour de lui. A chaque instant, nous partions pour aller dans les diverses colonies confiées à nos soins, qui se trouvaient disséminées sur une immense étendue. Nous voyagions toujours à cheval, pour les grandes distances, ou quelquefois dans une mauvaise charrette; nous allions rarement à pied, c'eût été dangereux autant que pénible. Quelquefois, la route était incertaine; il fallait, pour ne pas s'égarer, faire toutes les petites remarques qui peuvent guider un voyageur expérimenté, étudier tous les signes, l'écorce des arbres, dont les nuances indiquent le nord ou le sud, les branches et le feuillage, dont la direction indique le côté des vents réguliers, les pas des animaux, les traces d'hommes ou de roues, quand on en trouve.

Ma première excursion fut à la colonie de Dhanis, à trente-cinq milles ouest de Castroville. Un Alsacien, qui avait servi en Afrique, m'offrit de m'y conduire sur sa charrette, traînée par des bœufs. C'était pendant l'hiver, saison très-courte, mais très-rigoureuse, surtout par le vent du nord, qui apporte des montagnes Rocheuses un froid pénétrant et glacial. Il faisait, de plus, ce qui est très-rare, un brouillard épais. A peine engagés dans un chaparal, situé sur les collines qui voisinent Castroville, il nous fut impossible de voir devant nous; force fut de camper en plein taillis. C'était la première fois que je passais la nuit *à la belle étoile,* et je crus un instant que ce serait la dernière. Mon compagnon détela les bœufs; quant à moi, je cassai des branches de mesquite et entassai des arbres secs pour faire un bon feu, opéra-

tion qui n'était pas trop facile, car l'obscurité était si profonde, que je ne pouvais m'éloigner d'un pas sans risquer de m'égarer. Mon Alsacien vint m'aider ; nous fîmes une assez forte provision de bois, qu'il fallut pourtant ménager, car la nuit était longue; puis, étendus à terre, enveloppés de couvertures, les pieds tournés vers la flamme nous prîmes du repos. Quel repos ! Grâce au brouillard, au bout d'une demi-heure, je me sentais comme dans un bain glacé ; mes pieds brûlaient près du feu, et mes dents claquaient de froid ; je grelottais, je devins raide à ne pouvoir faire un mouvement. Mon Alsacien, plus robuste et plus aguerri que moi, ronflait comme dans son lit. Je n'avais ni le courage ni la force d'aller le réveiller, et sur ma couche de pierre et de boue, je gisais sans savoir si jamais je pourrais me relever. Avant la pointe du jour, l'Alsacien s'éveilla et vint à moi ; il entendit ma voix mourante, me prit dans ses bras, et me porta tout près du feu, qu'il ranima en y jetant une grande quantité de branches et de broussailles. La vie me revint par degrés ; je retrouvai le mouvement, je n'avais aucun membre gelé : nous pouvions repartir. Mais nos bœufs avaient disparu au milieu du brouillard. Nous nous mîmes à leur recherche, chacun de notre côté, en tâtonnant. Après bien des marches et des contre-marches infructueuses, j'aperçus, dans une éclaircie, des traces d'animaux sur l'herbe : je les suivis longtemps ; craignant de me perdre, je revins sur mes pas. Tout à coup nous entendons, à peu de distance, un craquement de branches qui se brisent sous

les pas d'un animal pesant. Nous nous dirigeons de ce côté : c'étaient nos bœufs qui broutaient près de notre campement et qui ne se doutaient guère que nous fussions allés les chercher bien loin. Nous avions perdu deux ou trois heures en vaines recherches. Les bœufs attelés de nouveau, nous partîmes.

Le chaparal dans lequel nous étions alors avait été funeste à bien des colons de Castroville qui s'y perdirent en venant ramasser du bois ou des pacanes. Un des premiers desservants de la colonie s'y égara, et l'on n'en entendit jamais parler. En allant à sa recherche, on trouva les squelettes blanchis de plusieurs colons qui avaient trouvé la mort, assis au pied d'un arbre, en face de leurs sacs encore pleins de pacanes.

Le soleil était venu chasser le brouillard ; bientôt il réchauffa et illumina la route, qui a quelque chose de particulièrement sauvage et tropical. Les cactus et les agaves mexicaines sont abondants et variés ; leur végétation est puissante comme sous l'équateur. Dans cette partie du Texas on rencontre plusieurs rivières à sec, ou intermittentes, se montrant et disparaissant tour à tour. Je m'arrêtai quelques instants au Quihi. Cette petite colonie alsacienne, à douze milles de Castroville, est souvent visitée par les Indiens. Une fois, un colon, du nom de Meyer, fut pris par les Comanches, attaché à un arbre et percé de flèches. Une autre fois, une femme alsacienne fut faite prisonnière par ces féroces Peaux-Rouges, et emmenée sur un cheval. Profitant d'un moment où l'on faisait peu atten-

tion à elle, elle s'esquiva, galopant de son mieux. Les Indiens la poursuivirent et lui traversèrent le corps avec des flèches et des lances; malgré ses blessures, elle parvint à leur échapper, mais devint folle, peu de temps après.

Nous allâmes dîner à Vandenberg, autre colonie alsacienne, à sept milles du Quihi. Près de ce village, on rencontre dans une petite vallée une multitude fabuleuse de boules rondes, en fer natif, de différentes grosseurs, et légèrement recouvertes d'une couche calcaire; mais, faute de combustible suffisant, cette mine à fleur de terre demeure inexploitée. De là à Dhanis, la route passe au milieu d'une contrée encore plus sauvage, très-fréquentée des Indiens. Dans une vaste prairie, on voit un chemin naturel, tracé par les incursions constantes de ces peuplades. Achaque instant, nous apercevions d'immenses troupeaux de chevreuils, qui semblaient apprivoisés, et nous regardaient passer avec des yeux étonnés. C'est également dans ces solitudes qu'on rencontre le plus fréquemment le lion du Mexique, qui ressemble plutôt aux lionnes de nos ménageries qu'au roi du désert. J'étais fatigué et ahuri par le changement continuel de tableaux et de pensées, autant que par les cahots de notre charrette, lorsque nous arrivâmes au terme de notre voyage. Il faisait nuit. Mon compagnon me fit coucher avec lui. Sa cabane était, comme dans toutes les parties médiocrement peuplées du Mexique, un carré de pieux unis par des poutres verticales ou par des courroies de cuir de bœuf, et chargés d'un toit de

chaume. Il m'offrit un verre de whiskey, mais l'odeur seule me donna des vertiges.

Dahnis était, de nos colonies, la plus exposée aux incursions des Indiens : en cinq semaines, ils y avaient séjourné trois fois, en forçant les colons de leur fournir des aliments, du tabac et de la poudre. Pour empêcher ces désordres, le gouvernement installa un camp de soldats à deux milles de Dhanis. Les bêtes fauves abondent aux environs de cette colonie. Une fois, pendant la messe qui se célébrait dans une cabane de bois, on entendit les chiens aboyer d'une manière effrayante. Mon Alsacien sortit, prit sa carabine et alla voir la cause du tapage. C'était une panthère énorme, qui, poursuivie par les chiens, s'était réfugiée sur un arbre près de la cabane qui nous servait de chapelle. La voir et l'abattre, ce fut pour lui l'affaire d'un moment. Une autre fois, un sanglier mal avisé, sans doute attiré par les chants, entra dans la chapelle pendant que l'on chantait les vêpres : sa curiosité lui coûta cher ; il fut tué sur-le-champ et mangé le lendemain.

J'étais venu, à Dhanis, baptiser deux enfants d'un Alsacien. Étant encore à cette époque fort peu versé dans la langue allemande, j'avais inscrit sur un morceau de papier le mot *taufen* (baptiser), pour ne pas le confondre avec *kaufen* (acheter) ou *verkaufen* (vendre), que j'entendais tous les jours résonner à mes oreilles. Malheureusement, j'oubliai, en partant, le papier, et les trois mots se confondirent tellement dans ma mémoire que je n'avais aucun indice pour re-

connaître celui qui m'était indispensable. Me confiant à ma *bonne étoile*, je me dirigeai vers l'habitation du père, et, voyant un homme sur le seuil de la cabane, je lui demandai, après les salutations d'usage, s'il n'avait pas des enfants à... *verkaufen* (vendre)? A la surprise et à la colère qui se peignirent sur le visage de mon Alsacien, je vis que je m'étais trompé, et je lui demandai alors, s'il n'avait pas deux enfants à... *kaufen* (acheter)? Pour le coup, sa patience s'échappa, et je reçus une bordée de compliments énergiques, que je compris tant bien que mal et que je n'essayerai pas de traduire. Enfin, comme il ne me restait plus qu'un mot à dire, j'étais sûr de ne plus me tromper, et après avoir laissé passer l'avalanche d'injures que je m'étais attirée, je lui dis avec douceur : « Si ce n'est pas à vendre ou à acheter, alors c'est à baptiser. » Notre homme me regarda attentivement et finit par découvrir à ma figure et à mes habits, que je pouvais bien être le prêtre qui venait baptiser ses deux enfants, il se mit alors à pousser des éclats de rire interminables; l'envie me prit d'en faire autant, et j'imitai sa bruyante hilarité ; après quoi, nous nous entendîmes sur l'heure de la cérémonie et sur l'endroit où elle devait se faire. Depuis lors, je me suis toujours méfié de ma *bonne étoile.*

Je retournai à Castroville, seul et à cheval : j'arrivai le soir. L'abbé Dubuis s'y trouvait, de retour d'une excursion dans l'est. Assis au coin du feu, nous racontions nos aventures et nos impressions de voyage ; nos souvenirs se reportèrent ensuite naturellement vers

la France, nos familles et nos amis; sujets toujours pleins de charmes et sur lesquels nous revenions toujours avec un nouveau plaisir. Qui pourrait dire la joie qu'éprouve un missionnaire, condamné à l'isolement, obligé de concentrer en lui-même ses sentiments et ses idées, séparé de ses ouailles par la difficulté de s'exprimer dans leur langue, comme par la différence des positions et de l'intelligence, quand il trouve un ami et peut épancher librement dans son sein ce qu'il pense et ce qu'il ressent ? Et, si l'ami est un confrère et un compatriote, la douceur des causeries fait passer les heures comme des rêves charmants, légers et fugitifs. Mais, hélas ! ces soirées de douces causeries, où nos âmes faisaient un libre et mutuel échange de pensées et de sentiments, étaient bien rares ! Le devoir nous tenait toujours à cheval galopant à travers les plaines et les bois. Le feu s'éteignait, l'aube blanchissait la prairie, et nous parlions encore de nos aventures, des missions, de nos parents, de nos amis, et surtout de la France.

CHAPITRE III

Une alerte. — Scènes dans les solitudes. — Le camp de la Leona. — L'expédition du Paso-del-Norte. — Une course au clocher, sur un cheval sauvage. — Fredericksburg. — Ruines des missions espagnoles. — Coucher du soleil. — Le camp de San-Antonio. — Une rencontre désagréable. — Braunfels.

On se rappelle que nos fonctions pastorales s'étendaient sur les soldats catholiques qui servaient dans les régiments américains. Un soldat du camp de Dhanis vint me chercher, un matin, avec deux bons chevaux, pour quelques-uns de ses camarades qui avaient besoin de mon ministère. C'était un brave Irlandais, qui n'avait pour défaut qu'une soif inextinguible et un amour exagéré du whiskey. Il regrettait bien son beau pays, et me parlait, la rage au cœur, des mauvais traitements qu'infligeaient aux soldats catholiques les officiers protestants. Dans ces camps isolés, les soldats sont à la merci des chefs, et ceux-ci ont une haine profonde et innée contre les Irlandais et contre la religion catholique. Les châtiments les plus barbares punissent des fautes qui en France seraient expiées par quelques heures de salle de police. Pour un cas d'ivrognerie ou de malpropreté, j'ai vu des soldats suspendus par les poignets aux branches

d'un arbre ; d'autres fois, on leur liait les membres, on les jetait à plusieurs reprises dans une rivière, et on les ramenait au bord avec des cordes. Un soldat malade resta même enchaîné, sur son lit de souffrances ; il mourut dans les fers, et même à cause de ses fers. Il est vrai que le médecin et le commandant parurent devant les tribunaux : la voix publique les accusait hautement de meurtre ; mais les juges, qui partageaient leur intolérance de caste et de religion, es renvoyèrent absous. Ces faits heureusement sont rares ; ce sont même des actes personnels qui n'engagent pas d'ordinaire la responsabilité des officiers américains, hommes distingués en général par leur esprit et leur éducation ; mais ces cruautés suffisent pour nourrir une amère rancune dans le cœur des soldats irlandais et leur faire comprendre que la liberté, l'egalité et la fraternité des États-Unis ne sont qu'une ironie jetée à la face des badauds européens.

Au camp de Dhanis, je baptisai l'enfant d'un sergent; le parrain était le maréchal-ferrant de la compagnie ; il fut tué, dans l'après-midi, par un Indien qui rôdait près des tentes pour voler quelques chevaux. J'avais l'intention de pousser une reconnaissance jusqu'au camp de la Leona appelé Fort-Inge, à quarante-sept milles de là, c'est-à-dire à plus de quatre-vingts milles ouest de Castroville. Le commandant me promit une bonne mule pour faire la route. Je résolus donc de passer la nuit au camp de Dhanis et de partir le lendemain, au lever du soleil, pour la Leona. Le médecin, Écossais de naissance, Français d'origine, se

prit d'amitié pour moi, et m'offrit la moitié de sa tente et un lit pour la nuit. J'acceptai avec plaisir. En attendant le souper, nous allâmes, au risque de rencontrer des Indiens, à la recherche de fossiles, sur les bords du Rio-Seco qui coule près des tentes. Les fossiles abondent dans le lit de cette rivière : nous trouvâmes une huître pétrifiée, de dix-huit pouces de longueur et du poids de sept kilos, ainsi que des coquillages dont les molécules calcaires étaient remplacées par des molécules de fer. Pendant la nuit, nous nous éveillâmes au bruit de deux coups de fusil tirés par la sentinelle qui gardait en plein air les chevaux de la compagnie. Voilà ce qui s'était passé. Le cuisinier du commandant, voulant faire des gâteaux pour le lendemain, était allé ramasser du bois, afin de chauffer le four. Malheureusement, il s'était dirigé du côté où se trouvaient les chevaux. Le meurtre commis dans la journée près du camp avait rendu la sentinelle attentive ; celle-ci entendit des pas, et, l'obscurité l'empêchant de reconnaître le cuisinier, elle cria : « Qui vive ? » Personne ne répondit. Un coup de feu partit dans la direction du bruit. « Qui vive ? » répéta la sentinelle. Même silence : elle fit feu de nouveau ; mais cette fois la balle avait touché quelqu'un. C'était le cuisinier, que la peur avait rendu muet et immobile, le second coup de fusil lui avait entamé légèrement la chair... En ce moment, le camp fut sur pied ; tout le monde se dirigea sur le théâtre de l'événement, les soldats avec des fusils, des sabres et des bâtons, les officiers avec des épées et des pistolets ; chacun

portait une lanterne ou une lumière quelconque; mais, si tous étaient armés et éclairés, personne n'était complétement vêtu. Quand le médecin eut déclaré que le cuisinier avait eu plus de peur que de mal, chacun retourna dans son lit. Je jétai alors un regard d'étonnement sur les acteurs de cette scène, la plus étrange que j'aie jamais vue, car le bonnet de nuit et la chemise étaient les costumes dominants.

Le lendemain matin, un soldat manquait à l'appel. On le trouva baigné dans son sang. Ne pouvant supporter les misères du service et la rudesse des officiers, il s'était coupé la gorge avec un rasoir. Dans ces contrées extraordinaires, on voit beaucoup de choses en peu de temps. Je partis le cœur triste. Toutes ces scènes tracent de profonds sillons dans le cœur de ceux dont la pensée est active et impressionnable; elles usent l'homme et l'usent vite.

En quittant le camp de Dhanis, je parcourus un chaparal très-accidenté, peuplé de chênes et de mesquites; je gravis et descendis toute une série de monticules, sur un terrain calcaire de formation diluvienne. A six milles du camp que je venais de quitter, je vis un spectacle horrible. Sept Mexicains, percés de flèches, scalpés, déchirés, gisaient sur l'herbe ensanglantée; un monceau de cendre blanche et chaude encore racontait qu'ils avaient été surpris la nuit précédente pendant leur campement. Une charrette était restée là; mais les bestiaux avaient été enlevés, les caisses brisées, les marchandises pillées. Des vautours noirs emportaient dans leur bec des

lambeaux de chair humaine. Craignant d'être surpris par les Indiens et de partager le sort de ces malheureux, je continuai ma route sans m'arrêter.

J'entrai dans une vaste prairie ondulée, qui ressemblait à un immense cimetière abandonné, dont chaque tombe formait une vague funèbre ; de loin en loin, des mesquites aux branches difformes dressaient leur feuillage d'un vert bleuâtre ; quelques bouquets d'acacias étaient disséminés capricieusement sur cette plaine couverte de pâturages fertiles. Des troupeaux de chevreuils paissaient tranquillement, sans être dérangés par ma présence ; un cerf dix cors, couché avec toute sa famille sur le bord de la route, me laissa approcher et ne bougea pas. A l'horizon, vers le nord, s'élevaient des collines boisées, premier gradin que surmontaient de hautes montagnes, les unes découpant sur le ciel leurs arêtes de granit, d'autres montrant des sommets rougeâtres, et d'autres obscurcies par une sombre verdure. Cette magnifique scène, où le sauvage le disputait au grandiose, était baignée par des flots de lumière, qui rendaient vagues et vaporeuses les formes et les couleurs. J'étais vivement impressionné : j'aurais passé des heures entières à méditer sur ces œuvres admirables de Dieu, perdues dans les vastes solitudes de l'Amérique.

Au milieu de cette prairie, je traversai à pied sec le Rio-Blanco. Cette rivière a dû cesser de couler depuis bien des années, car des acacias énormes, des chênes et des sycomores croissent dans son lit comblé de sable. Environ une heure avant le coucher du so-

leil, je passai le Rio-Frio. Cette rivière est large, mais peu profonde, ses eaux sont froides, bleues, claires et bonnes à boire. Ma mule et moi, nous nous arrêtâmes un instant au milieu du courant pour nous rafraîchir. La rive gauche est couverte de sable blanc, fin et brillant, à travers lequel poussent quelques mésquites rabougris. La rive droite au contraire est rocheuse et pourtant couverte d'arbres et de plantes luxuriantes.

A quelques milles du camp de la Leona, je vis un autre spectacle aussi hideux que celui qui m'avait affligé, le matin même, près du camp de Dhanis. Une femme nue était attachée à un arbre, et entièrement scalpée; elle donnait encore des signes de vie. A ses pieds gisaient trois Mexicains, scalpés et nus comme elle, mais ils étaient morts; ils avaient reçu de nombreux coups de lance; leurs corps étaient hérissés de flèches, et leur sang était déjà caillé. Sur la bouche de la malheureuse femme, on voyait des cheveux ensanglantés qui témoignaient que les Indiens avaient voulu lui faire manger le scalp d'un de ses compagnons. Des milliers de guêpes bourdonnaient avidement autour des quatre victimes. Je me dirigeai au galop vers le camp, pour chercher du secours; j'y fus en moins d'une heure. Un médecin, suivi d'une bonne escorte et d'un brancard, vint prendre la femme et la transporta pour la soigner. Quinze jours après, elle vivait encore, et on avait quelque espérance de la sauver. Cette espérance était-elle bien certaine? Il est extrêmement rare, quoi

qu'en aient dit quelques romanciers, qu'on survive à la terrible opération du scalp. En 1849, plus de deux cents personnes, à ma connaissance, ont été scalpées dans l'ouest du Texas, et toutes ont succombé, sauf cette femme, qui n'a fait peut-être que souffrir plus longtemps, avant de mourir. J'ai bien vu, à San-Antonio, un homme qui avait été scalpé; mais il l'avait été dans un bois, à l'abri des rayons du soleil, et les secours avaient été immédiats : deux conditions qui ne se rencontrent guère dans les lieux où les Indiens exercent leurs fureurs.

Le colonel qui commandait le camp de la Leona était un ancien élève de Saumur; il me reçut avec affabilité, me combla de prévenances et mit à ma disposition une grande et belle tente très-bien meublée. Tous les soldats catholiques eurent la liberté de venir me visiter, quand il leur plairait. J'allai dans la grande tente, qui servait d'hôpital, et qui contenait quatorze ou seize malades, tous Irlandais et catholiques. Malgré leurs souffrances, ils m'accueillirent avec une joie dont je fus profondément touché. Je m'assis sur un lit, et je me mis à causer avec eux de leur patrie et de la religion. Ma visite fut longue et utile.

Je n'ai jamais rencontré plus de foi, de résignation et de sentiments religieux, que dans le cœur des Irlandais, et surtout parmi les plus malheureux et les plus durement éprouvés. Ils aiment tous les ministres de Dieu, de quelque pays qu'ils viennent, et ils ont toujours témoigné un attachement particulier aux

missionnaires français. C'est le peuple du monde le plus généreux et le plus dévoué aux œuvres pieuses. Sur ce point, il n'y a chez eux aucune différence entre les riches et les pauvres; les pauvres donnent quelquefois plus qu'ils ne peuvent, sans réfléchir et sans penser qu'ils se privent d'un argent nécessaire, au risque de tomber eux-mêmes dans la détresse. Cette petite digression est pour moi un devoir de reconnaissance pour cette nation si calomniée et méconnue et dont j'ai eu tant à me louer.

Le lendemain, avant le déjeuner, j'allai visiter un monticule, de formation volcanique, au pied duquel était situé le camp. J'escaladai avec difficulté les roches énormes entassées les unes sur les autres, à travers lesquelles croissaient d'énormes acacias. Le sommet du mamelon était nu ; les roches étaient noires et comme carbonisées par un feu souterrain, depuis longtemps éteint. De ce sommet, on jouit d'une vue, belle par son immensité, mais sans détails. La petite rivière, la Leona, poissonneuse et couverte de nénuphars, serpentait gracieusement autour du camp sous un dôme de verdure. Dans la journée, j'allai herboriser dans les bois avec le colonel et sa famille.

Le gouvernement américain avait chargé une commission d'aller au Paso-del-Norte par le Texas, afin de voir si cette route était meilleure et moins longue que celle du Missouri et de Santa-Fé. L'expédition se composait de quelques ingénieurs et de quelques professeurs d'histoire naturelle, escortés de deux cents soldats pour se défendre contre les Indiens ; de

trois cents wagons chargés de provisions, et d'une grande quantité de chevaux, de mules et de bœufs ; elle avait à la fois un but scientifique et d'utilité commerciale ; ce double but fut atteint. La botanique et la zoologie s'enrichirent de précieuses découvertes ; on trouva, dans une vallée, des cactus de cinq à six pieds de diamètre, ayant une forme conique, surchargés de fleurs et de fruits, et si lourds qu'il fallait six mules pour en traîner un seul dans un wagon. Dans une grotte au milieu d'un rocher, on trouva un mastodonte fossile, presque entier. L'expédition dut parcourir des prairies, longues de cinquante milles, où l'on ne trouve ni source ni ruisseau. Il fallait, pour abreuver les bestiaux et ne pas mourir de soif, emporter la provision d'eau dans des tonnes à d'énormes distances. La commission rencontra sur son passage la rivière du Diable : cette rivière fait tant de détours, qu'on dut la traverser sept fois avant d'arriver au Paso-del-Norte ; ses bords sont si escarpés en certains endroits, qu'on dut jeter des ponts de corde et établir des radeaux pour le passage du bétail.

Au retour, l'expédition passa par le camp de la Léona, lorsque je m'y trouvais. Les officiers et les voyageurs racontèrent leurs aventures et découvertes, dans un dîner splendide que leur donna le colonel, et leurs récits m'intéressèrent à ce point que je résolus de les accompagner le lendemain. Cependant, comme l'abbé Dubuis pouvait s'inquiéter d'une absence trop prolongée, je demandai au colonel de me prêter un bon cheval qui pût me porter en quelques heures au

camp de Dhanis, où je le laisserais pour en prendre un autre, afin d'arriver le même jour à Castroville. Le colonel y consentit. Au lever du soleil, je quittai le camp en compagnie des voyageurs. Au bout de deux heures, je poursuivis ma course seul et au galop, de crainte de rencontrer les Indiens. Lorsque j'arrivai au camp de Dhanis, la sueur me ruisselait par tout le corps, et mon cheval était couvert d'écume. J'allai droit au commandant pour le prier de me prêter immédiatement un cheval.

« Y pensez-vous? me dit-il. Faire quatre-vingts milles dans une même journée ! Reposez-vous plutôt, et vous repartirez demain matin.

— Non, non ; je tiens beaucoup à arriver ce soir à Castroville.

— C'est difficile, mais possible. Savez-vous bien monter à cheval ?

— Je n'ai jamais pris de leçons d'équitation ; mais, une fois à cheval, je suis sûr de ne tomber qu'avec la bête.

— C'est l'essentiel. Aimez-vous les chevaux sauvages ? »

Ici il se servit du mot *wild*, qui veut dire *fougueux*, au lieu du mot *mustang*.

Je crus qu'il me proposait un cheval très-vif ; j'avais aussi l'idée qu'il voulait un peu m'effrayer, et je répondis très-fermement : « Je ne demande pas mieux ; je n'en irai que plus vite. » Là-dessus, il fit venir le cheval. Je le vis arriver, plein de feu, tenu à grand' peine par quatre dragons, qu'il jetait de côté et d'au-

tre, quoiqu'il eût les jambes liées. Je reconnus bien vite que c'était un vrai *mustang*, cheval sauvage pris dans les prairies. J'étais à peu près sûr de me casser les reins, en montant un pareil animal, et cette perspective très-prochaine me fit battre le cœur d'une manière désagréable ; mais, ne voulant pas que les Américains se moquassent d'un Français et d'un prêtre catholique, je m'armai de courage, et me disposai à sauter en selle.

« Êtes-vous sérieusement décidé à monter ce cheval ? me demanda l'officier, qui commençait sans doute à sentir des remords à l'idée du danger auquel il m'exposait. Sachez qu'il n'a encore été monté que deux fois, et qu'il y a deux jours il a failli me casser une jambe.

— Capitaine, répondis-je fièrement, faites tenir votre mustang, jusqu'à ce que je l'aie enfourché ; puis, vous le lâcherez. »

Je saisis la crinière d'une main, la selle de l'autre, et tâchai de poser le pied dans l'étrier, mais tous mes efforts et toutes mes ruses furent inutiles : le cheval faisait des écarts et des bonds effrayants. J'étais piqué d'honneur. Je reculai de deux pas en arrière, pour prendre mon élan, et je sautai d'un seul coup sur la selle : aussitôt je plaçai vivement mes pieds dans les étriers, et, tenant les rênes à deux mains, je donnai ordre de délier les courroies qui attachaient les jambes de l'animal.

Le cheval partit, descendit la colline, traversa la rivière en un clin d'œil, au milieu des hourras que

poussaient les soldats irlandais accourus pour assister au dénoûment de cette scène et qui étaient enchantés de mon triomphe. Je ne pouvais que diriger la course effrénée du mustang ; il m'emportait si vite, que j'en avais des éblouissements. A chaque arbre brulé, à chaque plante de forme un peu singulière, il sautait de côté si brusquement, que je faillis souvent être désarçonné et rouler dans la poussière. Je tins bon, grâce à Dieu. Après une heure de cette course furieuse, le mustang commençant à se fatiguer, je pus maîtriser son allure. Arrivé à Vandenberg, je ne voulus ni m'arrêter ni manger, malgré ma fatigue et ma faim. Je me contentai d'avaler en passant un bol de lait, et je repartis. Quelques peaux de panthère, qu'on avait étendues pour les faire sécher au soleil, effrayèrent ma monture, qui se jeta, par une porte ouverte, dans un enclos où ruminaient paisiblement des taureaux. A notre apparition, les taureaux se lèvent et poussent des beuglements effroyables ; le cheval, ahuri, saute d'un bond prodigieux par-dessus la clôture. Je me maintins en selle je ne sais comment, et nous voilà encore fendant l'air plus furieusement que jamais. Enfin, près de Quihi, mon cheval, à la vue d'un serpent à sonnettes, se heurta, épouvanté, contre un tronc d'arbre et se cassa un pied. Il fut bien forcé alors de se mettre au pas en boitant. Quoique épuisé et brisé par tant de fatigues, je descendis pour le soulager, et, le traînant par la bride, je fis à pied les douze milles qui me séparaient encore de Castroville. Malgré ce retard, j'arrivai avant la nuit :

je remis le pauvre infirme au shérif, qui devait le renvoyer au camp de la Léona, et j'allai me coucher. J'avais fait, dans cette journée, sous un soleil brûlant, soixante-huit milles au galop, et douze milles à pied, sans manger ni me reposer. J'étais tellement faible et harassé, que, n'ayant pas la force de souper, je m'étendis tout habillé dans mon hamac et m'endormis bientôt, en rêvant solitudes, Indiens, taureaux et mustangs.

La colonie la plus difficile à desservir, entre toutes celles qui composaient ma mission, était Frederiksburg, située à cent milles nord-nord-ouest de San-Antonio. La route est très-dangereuse, à cause des féroces Comanches, des ours, des serpents à sonnettes qui y pullulent ; elle est coupée, en différents endroits, par des torrents rapides, qu'il faut quelquefois traverser à la nage. La nature, d'ailleurs, est belle, pittoresque et montagneuse. Avant d'arriver à la colonie, on est obligé de passer au milieu d'une petite vallée, couverte de blocs de rochers énormes, qui semblent avoir été mis là, par des mains de géants, pour la construction d'un temple colossal. Près de Frederiksburg, se trouve une montagne de pierre, blanche et tendre comme l'albâtre, dont les habitants se servent pour faire des chandeliers et des ornements de cheminée. Cette colonie se composait de près de 4,000 habitants, dont la moitié étaient catholiques. Lorsque l'abbé Dubuis y alla en 1849, pour faire remplir le devoir pascal aux catholiques, il eut la consolation de voir s'approcher de la sainte table, avec une piété ar-

dente, à peu près tous les colons catholiques de la ville et des environs.

Quand un missionnaire arrive dans une ville, dans un village, où il doit séjourner, il commence par instruire, enseigner le catéchisme, préparer les enfants pour la première communion, administrer les sacrements, organiser les prières publiques. Le dernier jour de sa visite est consacré à la communion générale. Au moment où l'abbé Dubuis, ayant fini la messe, se disposait à quitter la chapelle pour monter à cheval, deux colons arrivèrent d'une ferme très-éloignée ; quand ils virent qu'ils étaient arrivés trop tard pour recevoir la sainte eucharistie, ils s'abandonnèrent au plus violent désespoir. Tous les assistants furent émus jusqu'aux larmes, mais les heures du missionnaire sont comptées, car le bien général doit toujours l'emporter sur le bien particulier. Plusieurs familles de cette pieuse colonie se jetèrent aux genoux de l'abbé Dubuis, en le suppliant de ne pas les abandonner et de revenir bientôt ; sinon, de leur envoyer un prêtre, pour ne pas les laisser mourir sans les secours de la religion. Hélas ! le bon vouloir du missionnaire est quelquefois stérile. *La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers.*

Vers le nord, à trente-cinq milles de Fredericksburg, se trouve une petite colonie, appelée le Llano, comme la rivière sur laquelle elle est assise. Les environs de cette colonie sont riches en végétation et en gibier ; les dindes sauvages et les cygnes y sont très-communs.

Lorsque l'abbé Dubuis quitta Frederiksburg, il prit la route du nord, qui conduit à l'établissement des Mormons, au lieu de celle du sud qui conduit à San-Antonio. Lorsqu'il s'aperçut de son erreur, il changea de direction, sans revenir sur ses pas : ce chemin était le plus long, mais le plus sûr. Il vit un bois de cerisiers sauvages ; ce qui fut une vraie découverte, car nous pensions que l'existence de cet arbre était inconnue au Texas. Plus loin, il traversa une prairie où les serpents à sonnettes étaient en telle quantité, que sa principale occupation était d'empêcher son cheval de marcher dessus et d'être mordu. Après la prairie vint une épaisse forêt, au travers de laquelle il eut beaucoup de peine à se frayer un passage. Deux fois, dans des clairières, il trouva les traces d'un récent campement de Peaux-rouges. Des mules avaient été tuées et mangées ; leurs squelettes ensanglantés étaient étendus près de monceaux de cendre encore chaude. L'espèce de sentier, qu'il suivait, le conduisit au bord d'une rivière large et escarpée, qui lui parût être le Colorado. Un moment, il eut l'idée d'abandonner son cheval, de traverser la rivière à la nage, d'escalader comme il pourrait l'autre rive et de continuer sa route à pied ; mais il abandonna ce plan comme étant d'une exécution trop difficile, et, s'en remettant à Dieu du soin de diriger ses pas, il lâcha les rênes et laissa sa monture prendre le chemin qu'il lui plairait. Celle-ci le conduisit, en moins d'une heure, à une ferme allemande où ils trouvèrent un bon gîte. La route de San-Antonio était proche ; l'abbé Dubuis

la prit, et arriva le surlendemain, à sa destination sans accident.

Pendant que l'abbé Dubuis chevauchait dans le nord, j'allai visiter l'est, en compagnie d'un missionnaire français qui était venu nous voir. Je commençai par les deux anciennes missions espagnoles de San-José et de la Conception, qui n'offrent plus que des ruines, à deux ou trois milles de San-Antonio et sur le petit fleuve du même nom. L'une est au milieu d'un chaparal, sur la rive droite ; l'autre est cachée, sur la rive gauche, dans un petit bois qui la couvre de ses arbres gigantesques.

San-José montre encore une épaisse muraille entourant un ou deux hectares de terrain, où s'élève une église, de moyenne grandeur, aux belles proportions, aux riches sculptures, au clocher élégant. La façade de cette église est toute décorée d'arabesques, de bas-reliefs, écorchés ou cassés, il est vrai, d'anges et de saints dans leurs niches, mutilés par le fusil des Texiens, pendant la guerre de l'indépendance. Les portes et les fenêtres de la sacristie et du cloître sont également ornées de belles ciselures en style de la Renaissance. Le temps ébranle peu à peu l'édifice ; mais le ciment a tant de force, que bien des siècles, si la main des hommes ne les aide, s'écouleront encore sans disjoindre les pierres et les renverser. Ce ciment, dit la tradition, a été fait avec du lait de vache et de brebis ; ce qui le rend indestructible. Autrefois les Espagnols mettaient, dans ces sortes de refuges, des prisonniers indiens, que les pères franciscains instruisaient dans

la religion, l'agriculture et quelques métiers. Les maisonnettes de ces sauvages néophytes étaient adossées à la muraille d'enceinte de la mission. Aujourd'hui leurs descendants se sont transportés à San-Antonio ou sur d'autres points de la rivière ; il ne reste plus à San-José que quelques pauvres familles indo-mexicaines, cultivant un peu de maïs, vivant dans une affreuse malpropreté et se couchant le soir près de leurs masures, l'inséparable cigarette à la main. Les voûtes de l'église, qui retentissaient autrefois des hymnes du culte divin, chantées par les voix mâles et puissantes des enfants du Texas, n'entendent plus aujourd'hui que le cri aigu d'une multitude phénoménale de chauves-souris qui ont élu domicile dans ces ruines sacrées. Les larges brèches des murs d'enceinte laissent pénétrer les bêtes fauves, les Indiens, et mêmes les énormes charrettes aux roues massives, tirées lentement par des bœufs. Assis à l'ombre d'un figuier, je contemplais tristement cette œuvre de dévastation, qui accuse la main des hommes plutôt que celle du temps. Les arbres, les pierres blanches encadrées de verdure, de lianes et de pampres, se dessinaient gracieusement sur un ciel de saphir. Mon imagination repeuplait ces habitations désertes ; je redonnais à cette mission la vie qu'elle avait eue autrefois. Je croyais voir ces Indiens au caractère féroce, adoucis par les bienfaits du christianisme, écoutant docilement les instructions de pauvres moines, qui, sous la bure de la pénitence, venaient à trois mille lieues de leur pays travailler à la civilisation et au

bonheur des indigènes idolâtres, errant dans les bois et les prairies à la recherche du meurtre, du viol et du pillage. Oh ! comme alors je trouvais ma mission belle et généreuse ! Comme j'aimais ce pieux dévouement, que l'homme du monde admire parfois, mais ne peut comprendre, le prosélytisme étant pour lui l'œuvre d'un esprit exalté, remuant, inquiet ou poétique, et non la conséquence naturelle et simple d'une conviction profonde, d'un amour sincère et généreux pour la partie la plus souffrante, la plus abandonnée de l'humanité !

Mon compagnon rêvait sans doute comme moi devant ces ruines pleines de souvenirs : silencieux, il regardait et admirait ; mais il fallait partir. Nous traversâmes le San-Antonio, pour la Conception. L'église est nue et petite ; le voisinage de la rivière, la fraîcheur des ombrages devaient en faire néanmoins un séjour agréable. Nous ne vîmes aucune enceinte ; sans doute elle était tombée et les hautes herbes en cachaient les vestiges. Une ferme allemande est adossée contre l'église. La vue d'une nichée d'enfants laids et malpropres, qui criaient pour demander leur becquée, glaça dans mon esprit la poésie que ces lieux auraient pu lui inspirer. Je me sauvai au galop vers San-Antonio.

Arrivé sur la place de la ville, je fus accosté par un officier américain catholique, que j'avais connu aux États-Unis. Il me dit qu'il était au camp de San-Antonio, situé aux sources de la rivière de ce nom ; qu'il commandait seul ce camp, qui se composait d'environ

deux cents soldats presque tous catholiques irlandais, et que sous peu de jours ils iraient à une nouvelle station, à quatre-vingts milles au nord d'Austin, où probablement ils n'auraient pas de longtemps l'assistance d'un prêtre. Je lui promis d'aller les visiter le lendemain, et le priai d'annoncer mon arrivée à ses soldats.

Je conduisis ensuite mon compagnon sur une colline boisée, à l'est de San-Antonio, sur laquelle on voit encore les ruines d'une poudrière, qui semble être d'une date peu reculée et de construction espagnole; je serais porté à croire qu'en principe cet édifice avait une destination plus utile que celle de contenir des barils de poudre; c'était probablement un fort qui servait à surveiller les Indiens et protéger la ville.

De ces ruines, on jouit d'un spectacle vraiment magnifique. A l'est, se déroule un beau paysage accidenté de plaines et de mamelons, de bois groupés, de chênes et de mesquites éparpillés sur de riches pâturages, où des troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux vivent en liberté. Au nord, les collines et les montagnes qui bornent l'horizon, sont assez rapprochées pour laisser apercevoir une variété de détails plus admirables les uns que les autres : tantôt ce sont des formes gracieuses ou excentriques, tantôt des tons et des couleurs capricieuses ou riches. A l'ouest, on contemple à ses pieds la ville de San-Antonio, entourée d'une double ceinture de cabanes d'adaubes et de huttes en roseaux, coupée par une rivière et par

un ruisseau à moitié caché dans des lilas de Chine. Sur le seuil de ces cabanes, des feux sont allumés pour cuire le repas du soir ; des femmes chantent et fument; des jeunes filles, à moitié vêtues, dansent et folâtrent ; des hommes, étendus nonchalamment contre un figuier, jouent de la mandoline et rêvent en soupirant. Ces scènes pittoresques encadrent merveilleusement la silhouette blanche de la tour moresque et du dôme de l'église qui domine ce tableau.

Le soleil se couchait, mais, comme dans ces contrées, le soleil ne se couche qu'aux tropiques, en embrasant de rayons d'or, le ciel et la terre, l'azur du firmament disparaît alors à travers des flots étincelants de lumière ; les arbres, la verdure, la ville, les montagnes brillent tout à coup d'un éclat féerique ; les couleurs du prisme, chaudes, éblouissantes, couvrent toute la nature, tandis que tout l'espace n'est que feux et clarté. Tableaux sublimes, scènes émouvantes qui restent éternellement gravées dans le cœur de ceux qu'ils impressionnent, mais que le génie humain ne pourra jamais reproduire ni par la parole ni par le pinceau. *Oh ! combien sont grandes et admirables les œuvres de Dieu !*

Le lendemain, mon ministère m'appelait à Braunfels, et, comme je devais m'arrêter en route au camp de San-Antonio, j'avertis mon compagnon, qui voulait m'accompagner, que nous partirions avant le lever du soleil. Effectivement, à peine les premières lueurs du jour nous permirent de distinguer les objets, que nous sellâmes nos chevaux, et partîmes au

galop. Dans ces pays où le crépuscule n'existe pas, l'aurore *aux doigts de rose* y est également inconnue. Le soleil monte si vite à l'horizon, que l'aube n'a pas le temps d'éclairer par degrés la nature au sortir de l'obscurité de la nuit.

La matinée était tiède; des gouttes de rosée perlées pendaient aux feuilles des arbres; les cardinaux et les oiseaux moqueurs babillaient de leur mieux; l'oiseau-mouche aux couleurs d'or bourdonnait et voltigeait de fleur en fleur, sans s'arrêter. Je respirais le bonheur à pleine poitrine.

Après une demi-heure de galop, j'arrivai aux sources du San-Antonio. Le camp, placé en amphithéâtre dans un endroit découvert, avait un aspect gracieux. Les tentes, de toile blanche, étaient dressées sur deux lignes parallèles, laissant au milieu un espace vide pour les exercices militaires. A l'extrémité du camp, était l'habitation du commandant, composée de deux tentes larges et élevées. En dehors des lignes se trouvaient le dépôt des vivres et la prison, construits en planches. Le commandant délivra, en notre honneur, tous les prisonniers, afin qu'ils eussent la possibilité de profiter de notre ministère. Je m'assis sur une caisse de biscuit et j'entendis les confessions des soldats durant six heures, aidant de mon mieux les mémoires les plus ingrates, encourageant les uns, instruisant les autres, donnant à tous des conseils, ne prononçant que des paroles de paix et de consolation. Je vis couler bien des larmes d'attendrissement et de reconnaissance sur ces visages brûlés par le soleil et

ridés par les fatigues. La plupart des soldats irlandais, jetés dans cette pénible carrière par le malheur et la nécessité, étaient restés plusieurs années sans avoir l'occasion de se réconcilier avec Dieu dans le tribunal de la pénitence. Mon compagnon m'avait aidé dans cette œuvre de charité.

J'allai ensuite visiter les sources du San-Antonio, qui surgissent au milieu des rochers, à quelques pas du camp. Elles sont ombragées par de grands chênes; les bords sont couverts d'une mousse toujours verte et de fougères à grandes tiges. Les eaux sont tellement limpides, que, malgré une profondeur de dix à quinze pieds et le continuel jaillissement des bulles d'air, on voit distinctement le fond de la rivière. Je retournai au camp. Les soldats étaient assemblés sur deux lignes, pour recevoir ma bénédiction. Je leur dis que, devant aller à Braunfels, je ne pouvais m'arrêter plus longtemps au milieu d'eux, mais que le lendemain matin un prêtre viendrait leur faire une instruction, et célébrer le sacrifice de la messe. Je leur promis, en outre, d'aller à leur nouvelle station, et d'y séjourner, afin d'instruire ceux qui n'avaient pas encore fait leur première communion. On dressa un autel, au milieu du camp, avec des tambours et les portes de la prison. Un prêtre irlandais vint, en effet, le lendemain comme je l'avais promis; le commandant et les soldats reçurent la sainte eucharistie avec des sentiments de bonheur et d'ardente piété.

Mon compagnon et moi, ayant encore plus de trente milles à faire avant d'arriver à Braunfels, nous ne

voulûmes pas nous arrêter pour déjeuner. Après une petite allocution, nous partîmes au galop. Arrivés près d'une rivière intermittente, appelée le Cibolo, je crus apercevoir à travers les arbres quelques formes blanches qui disparurent bientôt dans l'épaisseur des bois. Mon compagnon, ayant entrevu les mêmes fantômes, me demanda ce que c'était.

« Je crois que ce sont des Indiens! répondis-je un peu inquiet.

— Et moi, qui n'en ai jamais vu, combien je serai heureux de les voir!

— Pour moi, je ne le désire pas. L'année dernière, au mois d'octobre, deux Allemands, allant de Braunfels à San-Antonio, furent massacrés dans cet endroit même où nous sommes.

— Bah! vous dites cela pour m'effrayer? Que voulez-vous que les Indiens viennent faire ici?

— Chasser le gibier, qui est abondant près de ces cours d'eau : aussi, je vous en prie, pas d'imprudence. Imaginaire ou non, quand un danger se présente, il faut tâcher de l'éviter. Suivez-moi, et imitez-moi. »

J'avançais lentement, ayant soin de ne pas remuer, en passant, les branches des arbres. Arrivé au bord de la rivière qui était à sec, je remarquai un large fossé, naturel et profond, capable de cacher nos chevaux. En une minute, nous y fûmes; nos chevaux dessellés et broutant l'herbe; nous, couchés et nous reposant.

« Cette halte forcée, dis-je à mon compagnon, nous permettra de dire notre bréviaire, de nous délasser,

et de donner de l'avance aux Indiens, si Indiens il y a.

— Oui, mais, en attendant, nous mourons de faim et de soif.

— Un jeûne de vingt-quatre heures, mon cher ami, n'est pas mortel, je le sais, par expérience; pour le scalp, c'est autre chose : c'est difficile à digérer. »

Nous allions commencer la lecture de notre bréviaire, lorsque tout à coup j'aperçus presque en face de moi, pendue à un arbre, la carcasse décharnée et sanglante d'un chevreuil. Plus de doute, les Indiens avaient campé dans l'endroit où nous étions; près de l'arbre, nous vîmes un monceau de cendre blanche, dans lequel se trouvait encore du feu.

J'avais remarqué qu'en ces contrées, où les chevreuils abondent, les Américains n'emportent que les quatre cuisses de l'animal, lorsqu'ils en ont tué un; les Mexicains emportent le corps, moins la tête; les Européens prennent l'animal tout entier; les Indiens enlèvent la peau, mangent la chair, et abandonnent le reste aux loups et aux vautours. Voilà comment mes craintes étaient fondées. Néanmoins, tous les Indiens ne scalpent pas, et nous avions d'affreux tiraillements d'estomac, avec une longue route devant nous.

Après une halte de plus d'une heure et demie, nous continuâmes notre chemin au petit trot, pour ne pas fatiguer nos chevaux. J'avais l'esprit préoccupé, et, de temps en temps, je jetais derrière moi un regard inquiet sur le soleil, qui descendait

rapidement à l'horizon. Mon compagnon souffrait horriblement de la soif; il me demandait à chaque instant si nous n'arrivions pas près d'un ruisseau. J'aurais voulu pouvoir chanter pour nous distraire de nos souffrances et de nos préoccupations; mais les paroles expiraient sur mes lèvres, avant d'être formées. Lorsque nous arrivâmes près du ruisseau tant désiré, la nuit couvrait d'un voile épais les objets qui nous entouraient. A quelques pas de la route, l'eau murmurait doucement; mon compagnon allait descendre de cheval, mais je le retins. J'avais vu un groupe d'hommes, les uns nus, d'autres à moitié enveloppés de cotonnades blanches, assis au pied d'un arbre voisin; des arcs et des fusils étaient placés près d'eux; à quelques pas plus loin, des chevaux broutaient dans l'ombre l'herbe de la clairière.

« Voilà les Indiens! dis-je à mon compagnon; ne descendez pas de cheval!

— N'importe, répliqua-t-il, je meurs de soif.

— Eh bien! allez à eux, demandez-leur en espagnol de l'eau; et, s'ils font un pas vers leurs fusils, je crie sauve qui peut. Il fait nuit; ils sont à pied; nous ne risquons pas beaucoup.

Un Indien venait du ruisseau, portant de l'eau dans une calebasse; mon compagnon alla droit à lui et lui demanda à boire. Celui-ci présenta sa calebasse, à laquelle mon compagnon but à longs traits. Un des Indiens me demanda où nous allions camper. Je lui répondis : A Braunfels. Après cinq minutes d'arrêt, nous repartîmes au galop, contents d'en être quittes

pour la peur. Ces Indiens étaient peut-être des Lipans ou des Délawares.

Il était onze heures du soir, lorsque nous arrivâmes à Braunfels. Les feux étaient éteints. J'allai frapper à la porte de la cabane d'un Alsacien, où je devais passer la nuit. Un petit garçon de douze ans, dans un costume fort léger, vint m'ouvrir. Ses parents n'y étaient pas, mais ils devaient revenir le lendemain. Nous entrons. Nos chevaux, une fois installés dans la basse-cour devant une botte de paille de maïs, je demande à souper. Il n'y avait absolument rien à manger dans la cabane. J'avais le gosier en feu, mes lèvres étaient gercées et sanglantes, comme au milieu du plus rigoureux hiver : je bus quelques gorgées d'eau, et, m'enveloppant de ma couverture, je m'étendis à terre et m'endormis profondément. Mon compagnon en fit autant et me quitta le lendemain pour aller dans sa mission. Je restai deux jours à Braunfels, fort occupé.

Braunfels est la colonie allemande la plus considérable du Texas ; sa prospérité augmente chaque jour, ainsi que sa population, qui doit dépasser 600 âmes. Une bonne partie de cette population est catholique. A quelque distance de la ville, se trouvent d'autres établissements allemands, mais peu importants. Quoique la situation de Braunfels soit fort belle comme colonie, ce pays n'offre d'autre intérêt que celui de l'agriculture.

Les curiosités naturelles abondent dans cette partie du Texas. Un riche Allemand, M. Claupenbach, pos-

sède de belles collections. Quoique protestant, il me reçut avec une grande affabilité. Après m'avoir fait les honneurs de son musée, il me conduisit aux sources du Comal, petite rivière qui traverse la ville, et qui met en mouvement des scieries et des moulins. Ces sources sont fort belles : elles sortent d'une colline, parmi les rochers, dans un bouquet de bois; le volume d'eau qu'elles fournissent ne remplit pas moins de quatre pieds en profondeur et vingt-cinq en largeur. Cette eau est très-claire et du goût le plus agréable. Dans le lit desséché d'un torrent, au fond d'une gorge profonde formée par de hautes roches calcaires où se trouvent de nombreuse tanières de bêtes fauves, je vis des cristallisations très-curieuses. Je trouvai un gros silex blanc, si pur et si brillant, que je le pris pour du cristal de roche, et un morceau d'aimant de la grosseur d'un œuf de poule. Sur les plateaux élevés qui abritent Braunfels contre les vents du nord, on remarque des cristallisations violettes qui ressemblent à des améthystes, des fleurs très-belles et très-rares, qui bravent les chaleurs excessives. On voit aussi un monticule conique et oblong, qui a tous les caractères d'un soulèvement volcanique et qui ressemble beaucoup à celui du camp de la Léona.

En dépit des mésaventures, ces excursions avaient leur intérêt. Je vis plusieurs fois l'incendie d'une prairie, ce spectacle que les romanciers représentent comme terrible et beau. Je fus un peu désenchanté. Les fermiers brûlent chaque année l'herbe sèche, afin de détruire les insectes et de préparer une récolte

nouvelle. La flamme et la fumée courent avec une rapidité qui ne leur permet pas d'avoir rien d'imposant. La nuit, ce long ruban rouge et brillant, qui va si vite, est assez curieux ; mais le feu ne s'élève jamais qu'à quelques pieds de terre. Les reptiles échappent aisément, en se cachant dans des trous. On a peint les animaux comme épouvantés par ces incendies, s'enfuyant tout effarés et poussant des hurlements d'effroi. C'est au moins fort exagéré. J'ai vu des chevreuils paître tranquillement à quelques mètres de la flamme ; et, quand elle arrivait, sauter par-dessus. Les troupeaux de bœufs et de chevaux s'en éloignent sans frayeur, ou sautent par-dessus comme les chevreuils. Pendant une quinzaine de jours, les plaines brûlées ont un aspect désolé et triste ; mais, s'il vient un peu de pluie, la verdure perce de tous côtés les cendres blanches et noires et pare la terre d'un nouveau printemps.

CHAPITRE IV

Le choléra. — Une tarentule. — Scènes plus affreuses à voir que faciles à décrire. — Un remède de cheval. — Rodriguez et ses fils. — La loi de Lynch. — Une querelle à propos d'une poule. — Une chute. — Comment les chemins les plus longs sont souvent les plus courts. — Tristesse. — Une partie de pêche et une promenade en bateau. — Le fou de la Médina. — Un fantôme.

Cette vie de voyages était douce et tranquille, comparée aux épreuves terribles que nous apporta le choléra. A San-Antonio comme à Castroville, l'épidémie faisait d'affreux ravages. Je courais d'un lit à l'autre et de l'église au cimetière ; je ne voyais plus qu'agonie, mort, enterrement. A peine avais-je le temps de manger. J'étais sans cesse appelé, portant sans cesse des remèdes, des consolations ou des prières. Le jeune Français dont j'ai parlé, Charles M..., se chargeait heureusement de tuer à la chasse de quoi nous nourrir, et il pourvoyait à nos besoins matériels. Je n'aurais pu suffire à tout, car j'étais seul ; l'abbé Dubuis n'étant pas encore de retour des missions du nord et de l'est, où l'épidémie sévissait également. Je faisais aussi les fonctions de garde-malade, exécutant les ordonnances du docteur, donnant les potions, frictionnant, m'occupant à la fois du corps et de l'âme.

Je ne fus pas toujours heureux dans la guérison du corps; mais souvent un moribond, révolté d'abord contre la souffrance et se débattant violemment dans ses tortures, se calma au son de ma voix, m'écouta, et, au milieu même des convulsions qui le secouaient et le défiguraient, me serra la main en signe de remercîment et d'adieu résigné. Puis, je le menais dans le champ de la mort, aussi horrible à voir que le choléra même, car les loups et les *coyotes* (espèce de renards), attirés par l'odeur des cadavres, fouillaient et violaient les tombes.

Un jour, je dis à Charles que j'irais le lendemain faire une courte visite aux cholériques de San-Antonio. Charles voulut profiter de mon absence pour chasser la panthère; mais, le lendemain, j'étais éveillé de bonne heure par une grande douleur à la gorge. J'avais le cou enflé. Deux petits points noirs me firent croire que j'avais été mordu par un insecte venimeux. La vue d'une grosse tarentule sur le plancher me confirma dans mon opinion. Je lavai la morsure avec de l'ammoniaque liquide; néanmoins, lorsque je montai à cheval, j'avais déjà près de la moitié du corps paralysée. Alors Charles ne voulut pas me laisser partir seul, et il m'accompagna. Le cheval que je montais m'avait coûté quinze francs, et j'avais été indignement volé en le payant ce prix. Nous mîmes neuf heures pour arriver à San-Antonio, et encore, durant une partie du voyage, je fus obligé de chevaucher à rebours, et, armé d'un bâton, de frapper régulièrement sur la croupe de mon cheval pour le faire avan-

cer. Charles, également armé d'une branche d'arbre, m'aidait dans cette tâche pénible. Arrivé à San-Antonio, je pouvais à peine me remuer, tant je souffrais. Faute d'argent pour payer un chirurgien, je priai Charles de prendre un canif et de me faire des incisions dans le cou. L'opération me soulagea; elle fut renouvelée et accompagnée de cautérisations à l'ammoniaque liquide jusqu'à complète guérison.

San-Antonio, peu de jours avant si gai, si peuplé, si bruyant, était alors morne et silencieux : les rues étaient désertes, les cloches ne sonnaient plus, car elles auraient toujours sonné. Le curé n'avait plus le temps de dire la messe. Un tiers de la population s'était enfui et campait dans les bois, près des rivières et des cours d'eau; un autre tiers s'enfermait dans les cabanes, d'où s'échappaient des cris, des pleurs, des prières; le dernier tiers mourait. On ne voyait dans les rues que ceux qui emportaient les morts, et ces morts, faute de cercueils, on les attachait souvent sur une peau de bœuf séchée, et on les traînait ainsi découverts, livides et violets, vers leur sépulture. Parfois, quelqu'un de ceux qui les traînaient tombait subitement frappé, se tordait un instant et mourait à côté du mort. Bientôt la maladie atteignit les fuyards sur le bord des rivières ou dans la profondeur des bois, et ces muettes retraites virent des scènes déchirantes, de navrantes agonies, le spectacle affreux d'un homme qui meurt abandonné dans de solitaires convulsions. L'épidémie sévit, avec la même intensité, durant six semaines. L'existence du curé de

San-Antonio pendant ce temps-là était un phénomène, sinon un miracle. Comment a-t-il pu résister à six semaines d'insomnie, de fatigues continuelles, d'insuffisance de nourriture? La population étonnée, disait : « Dieu seul a pu le soutenir. » C'était vrai, et c'était aussi une récompense de son dévouement et de sa charité, car il fut le seul de tous les ministres des religions existant à San-Antonio, qui resta alors dans le danger pour secourir les cholériques.

Je repartis le même soir pour Castroville, sur mon cheval de quinze francs. O nuit mémorable! Le soleil était déjà levé, lorsque j'arrivai. L'abbé Dubuis revint le lendemain; il était parti de San-Antonio pour Castroville, seul, le soir, à pied, n'ayant pu trouver de cheval. Il marchait lentement dans l'obscurité, trempé par une pluie continue, lorsque deux cavaliers lui demandèrent s'ils étaient bien sur le chemin de Castroville et s'ils pourraient arriver cette nuit même.

« Sans doute, dit l'abbé, car vous êtes à cheval, et moi, qui suis à pied, je compte y être vers deux heures du matin.»

« Un des deux voyageurs lui proposa de monter en croupe derrière lui; l'abbé accepta, et, en échange, leur offrit l'hospitalité de notre maisonnette. C'était un vrai service à leur rendre, car il n'y avait pas d'auberge à Castroville, et la nuit, personne ne leur eût ouvert. Ces voyageurs étaient des Allemands de la secte de Ronge, qui venaient acheter des bœufs pour voiturer leur bagage jusqu'en Californie.

Il était deux heures du matin quand nous fûmes réveillés, Charles et moi, par l'abbé et ses deux compagnons. Nous fîmes un grand feu pour les sécher. Au jour, un des deux Allemands sortit, l'autre resta blotti contre le feu : il était taciturne et paraissait gêné; ses yeux étaient hagards et creusés, son teint olivâtre. Après le déjeuner, il sortit avec Charles; il revint bientôt, soutenu par celui-ci et le maçon que j'avais entendu chanter de ma lucarne, lors de mon arrivée à San-Antonio; ses joues étaient creuses, ses yeux noirs et vitreux, son regard vague et fixe : il avait le choléra. Je le mis sur mon lit et courus chercher le docteur.

« Souffrez-vous? demanda le médecin, en arrivant.

— Non ! répondit le malade, pendant qu'une sueur froide coulait sur tout son corps.

— C'est un homme mort, me dit tout bas le docteur; je vais ordonner quelques potions, vous ferez des frictions, mais tout sera inutile.»

Nous fîmes prévenir son ami, qui ne voulut pas venir. L'abbé, Charles et moi, nous nous succédions pour le soigner et le veiller à tour de rôle, chacun pendant trois heures. Le soir, il demandait souvent l'heure et prononçait, à part lui, des mots entrecoupés et inintelligibles ; à minuit, il expira. La nuit était noire et la pluie tombait abondamment; le cadavre répandait une odeur fétide et insupportable ; en vain, faisions-nous brûler de la poudre, du sucre et du papier ; nous ne pouvions y tenir. Alors nous le transportâmes dans l'école et le couchâmes dans une grande caisse pour at-

tendre le matin; puis, malgré l'infection de l'air, nous nous endormîmes, brisés par la fatigue et l'insomnie. Au matin, le corps fut enlevé ; mais, tous les trois, nous étions indisposés : les maux de tête et d'estomac, les nausées et les crampes ne pouvaient nous laisser de doute sur la nature du mal. Le médecin demeurait trop loin, pour que ses secours n'arrivassent pas trop tard, et nous résolûmes de nous traiter nous-mêmes. Un verre de table fut rempli d'alcool camphré, de laudanum, de poivre en grain et d'eau de Cologne ; ce mélange violent fut passé à travers un linge, puis divisé en trois parties égales : chacun but la sienne. Je ne conseille ce remède à personne. Je croyais avoir avalé des charbons ardents; tout mon corps était en feu ; une transpiration considérable nous mouilla immédiatement; puis, le sommeil s'empara de nous et nous tint sans mouvement pendant vingt-quatre heures. Au réveil, nous étions soulagés et remis. Une nouvelle médecine acheva la guérison, et, le lendemain, chacun reprit ses occupations accoutumées.

J'allai offrir le sacrifice de la messe en action de grâces pour notre guérison. Pendant la messe, un chœur de Mexicains chanta une hymne, lente, monotone, mais pleine de sentiments et d'harmonie. Quand je rentrai à la maison, les chanteurs, qui étaient au nombre de quatre, vinrent me voir : c'étaient Rodriguez et trois de ses enfants, venus à Castroville chercher des bestiaux qui s'étaient égarés. Rodriguez est un vieillard d'une piété et d'une foi antiques ; il possède un caractère d'une égalité et d'une probité pro-

verbiales, pas de fortune, et douze grands garçons, qui semblent tous avoir vingt-cinq ans. Quand Rodriguez était dans une église, il ne manquait jamais pendant la messe d'entonner une de ces hymnes qu'il chantait d'une voix émue. A San-Antonio, ces chants devinrent populaires, et la voix du barde chrétien était généralement accompagnée, à l'église, par celle des fidèles.

Rodriguez avait, aux environs de San-Antonio, une ferme qu'il cultivait avec ses enfants, qui étaient les meilleurs dompteurs de mustangs de ces contrées. Un cheval, un bœuf, ou d'autres animaux s'étaient-ils égarés, on courait vers Rodriguez et ses enfants qui connaissaient le pays mieux que personne, et l'animal perdu était vite retrouvé. Jamais ils ne réclamaient une obole pour le service rendu : on les payait, si on voulait. Ils n'attendaient leur récompense que du ciel. Comme les anachorètes de la Thébaïde, chaque année les enfants de Rodriguez passaient alternativement quelques jours dans les bois, priant, jeûnant, chantant avec les oiseaux et les voix de la nature, des cantiques de louanges et de reconnaissance en l'honneur du Créateur. Pendant ces jours de retraite, ils vivaient de plaquemines, de figues de Barbarie et de racines sauvages. Les douze garçons avaient été confirmés, le jour de mon ordination, par notre bon évêque. Je crois que leur souvenir méritait une place dans mon journal.

Enfin, Dieu merci, le choléra nous laissa respirer. Cet horrible fléau nous rendit pourtant un service

inattendu : il éloigna les Indiens, qu'il avait décimés aussi cruellement que nous, et qui, se figurant peut-être que le mal leur était apporté par les blancs, firent dès lors de plus rares apparitions dans le pays. Auparavant leur rencontre était un danger perpétuel, et ils faisaient de nombreuses victimes.

Notre cimetière, je l'ai déjà dit, ouvert aux bêtes fauves qui venaient le visiter fréquemment, était horrible à voir. Il était situé sur une petite élévation, à un kilomètre au plus de Castroville. Sur la route, un peu à gauche, en se détournant, on voit un gros chêne ; vers ce chêne, une tombe ; dans cette tombe, il y a une histoire aussi hideuse que le cimetière. Je la raconte, car c'est une peinture des mœurs du nouveau monde.

Un soir, quatre hommes allaient à pied de Castroville à San-Antonio ; trois étaient des colons, le quatrième était l'abbé Dubuis : celui-ci laissa ses trois compagnons passer la nuit dans la plaine et continua sa route. Le lendemain matin, après une querelle, un des trois colons fut assassiné par les deux autres. Le plus coupable était un calviniste suisse. Comptant sur le manque d'organisation judiciaire, il se rendit à Castroville sans crainte. Mais son crime était déjà connu ; le shérif, aidé de quelques ivrognes, le prit, l'enchaîna et le condamna à mort, dans un cabaret où ils buvaient. Pourtant, par un reste de pudeur, ou pour atténuer la responsabilité des juges et des bourreaux en la déversant sur toute la population, on fit circuler dans la ville une liste pour approuver

la sentence. En moins d'une demi-heure, la liste fut couverte de signatures, la population assemblée et le meurtrier conduit au pied de l'arbre près du cimetière. En route, on lui demanda « s'il voulait voir sa femme et ses enfants ». Il répondit que non, et demanda du whiskey pour boire. Arrivés sous l'arbre fatal, le boucher, faisant les fonctions d'exécuteur, lui mit la corde au cou et se préparait à le pendre, lorsque l'ancien maître d'école, le sacristain dont j'ai déjà parlé, arrêta le bras du boucher, et dit à la foule de se mettre à genoux et de prier Dieu pour le condamné. Donnant lui-même l'exemple, il récita à haute voix cinq *Pater* et cinq *Ave*, auxquels la foule émue répondit. Lorsque ces prières furent achevées, le maître d'école reprit : « Maintenant ajoutons une prière à la sainte Vierge, afin qu'elle intercède auprès de Dieu pour le repos de l'âme de ce malheureux ! » A quoi celui-ci répondit d'un ton sarcastique :

« Je voudrais bien savoir à quoi la sainte Vierge me servira en ce moment.

— Ah ! dit le boucher, si elle ne te sert de rien, nous te servirons à quelque chose. »

Et jetant la corde par-dessus une des branches de l'arbre, aidé d'autres individus de sa trempe, il lança le patient dans l'éternité. La foule se retira silencieuse, un peu impressionnée de cet acte de justice expéditive. Le corps du pendu fut enterré sous l'arbre. Je n'ai jamais passé près de cet arbre, sans éprouver un frisson d'horreur que me donnait le souvenir du drame dont il avait été témoin.

Une nuit, pendant laquelle je dormais profondément, à la suite de longues fatigues, je fus réveillé en sursaut par quelqu'un qui frappait à notre porte à coups redoublés. Je me lève à la hâte, j'ouvre, et je vois un jeune homme de dix-huit ans et sa sœur, qui me prient de venir administrer un de leurs frères, assassiné par son aîné. Je leur dis :

« Mais s'il est mort, il n'a plus besoin de mes secours.

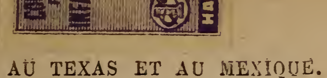
— Non, il vit encore.

— Où demeurez-vous ?

— Dans un *rancho* (ferme), près du San-Hieronymo. »

La perspective de faire dix-huit milles, à une heure du matin, dans un pays sillonné d'Indiens, de serpents à sonnettes et de bêtes fauves, ne me souriait pas du tout ; néanmoins, il n'y avait pas à balancer : il fallait partir. Je pris les saintes huiles pour les onctions, de l'élixir pour les blessures, mes pistolets que Charles me présenta, en me disant : « Ils ne seront pas de trop, croyez-moi ! » Je le crus et partis.

Deux chevaux avaient été amenés ; l'un n'avait pas de bride et l'autre manquait de selle ; je choisis celui qui n'avait pas de bride et me mis au galop. Les deux frères, à ce que j'appris tout en galopant, s'étaient querellés, au sujet d'une poule dont chacun réclamait la propriété. L'aîné était fou ; un accès le prit, et il s'élança sur son frère, en lui assenant deux coups de hache. Celui des deux frères, qui venait d'être frappé avec tant de férocité, avait eu la main droite em-



portée à la chasse, l'année précédente. L'autre, qui était fou, s'était ouvert le ventre volontairement avec un couteau, deux ans auparavant. J'arrivai au rancho, sans accident. Guidé par de larges traces de sang, j'entre dans la cabane où gisait l'infortuné jeune homme. Il était étendu sur un lit baigné de sang, respirant à peine et le front recouvert d'un mouchoir ensanglanté. Je lui demandai s'il me reconnaissait; ne pouvant parler, il me fit un signe de tête affirmatif. Alors, après avoir fait retirer les personnes présentes, je le confessai, selon la méthode usitée en pareille circonstance, et lui donnai le sacrement de l'extrême-onction.

Deux chandelles répandant une lueur douteuse dans la cabane, un mourant couché sur un grabat, un prêtre qui prie et console, voilà un tableau bien simple et qui s'est renouvelé bien souvent dans ma vie ; eh bien ! sous le chaume, dans les solitudes, loin du monde et des cités, je l'ai toujours trouvé bien grand : il m'a toujours vivement impressionné. Les douleurs souvent égoïstes de la famille et des amis sont toujours inopportunes pour l'homme qui est sur le bord de la tombe : la religion, sa meilleure amie, sa consolation, son plus fort soutien, veille et l'encourage au lit de mort, tandis que la nature ne sait que souffrir et pleurer. Voilà comment j'envisageais les choses en ce moment suprême, et bien des fois un serrement de main, un regard d'adieu et de remercîment, dans lequel le moribond mettait toute son âme, m'ont prouvé que j'avais raison.

Je n'avais pas encore terminé les saintes onctions, lorsque je vis entrer le frère meurtrier, qui voulait achever sa victime; je saisis vivement un de mes pistolets, et, le présentant à sa poitrine, je lui dis de se retirer; ce qu'il fit d'assez mauvaise grâce. Après la cérémonie, j'examinai la blessure de la tête, elle était très-large, mais facile à cicatriser. Je la pansai de mon mieux. Une oreille avait été coupée. J'enlevai ensuite le mouchoir qui recouvrait la blessure de la poitrine, mais un sentiment d'horreur me le fit lâcher aussitôt. Le malheureux avait reçu près du cœur un coup de hache, qui, après lui avoir cassé deux côtes, lui avait coupé le poumon en deux. La blessure avait cinq pouces de largeur, sur quatre au moins de profondeur. Je retournai promptement à Castroville avertir le docteur : il était absent et ne put donner au malade les soins de son art que trois jours plus tard. Six mois après, je retournai au même rancho : j'y vis un homme pâle, chancelant, se promenant dans la cour de la ferme. Je lui demandai son nom. C'était l'homme que j'avais administré et croyais mort depuis six mois; il est vrai, c'était un Allemand : il avait la vie dure.

Mais les courses apostoliques du missionnaire ne finissent pas toujours sans accident. Avant mon arrivée à Castroville, l'abbé Dubuis fut obligé d'aller à Dhanis pour visiter des malades et baptiser des enfants. Les Indiens étaient sur la route; il n'osa pas affronter, à pied, le danger d'une pareille rencontre. Il monta une mule mustang, qui, au milieu de la



plaine, prit fantaisie de le désarçonner. Pendant une heure et demie, il lutta avec toute l'énergie possible, au milieu des broussailles et des troncs d'arbres, contre lesquels il brisa éperons et étriers. La mule s'emporta de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle eût rompu la bride; alors quelques minutes suffirent pour envoyer rudement à terre le pauvre cavalier. Durant trois jours, il fut obligé de garder le lit, ou plutôt la couverture qui en tenait lieu. Une bonne vieille femme vint lui apporter un coussin de feuilles de maïs, pour soulager sa pauvre tête, et le docteur lui tira quatre bols de sang. Huit jours après, il n'était pas encore rétabli de sa chute.

Un matin (je revenais d'une course nocturne que j'avais faite pour administrer un mourant), je vis arriver à ma porte un dragon qui venait me chercher pour aller au camp de la Médina enterrer un de ses camarades, tué par accident. Ce camp est situé à environ quatorze milles de Castroville, plus loin que le San-Hieronimo. Je remontai à cheval, pour faire une partie de la même route que j'avais parcourue quelques heures auparavant.

Le chemin est très-beau, mais, comme je l'ai dit, dangereux à cause des serpents, des panthères et des Indiens qui viennent chasser aux environs. Après avoir traversé le San-Hieronimo et le San-Miguel, qui sont deux petits ruisseaux donnant à peine un filet d'eau, j'entrai dans une gorge étroite, qui se prolonge entre de belles collines boisées, d'un aspect gracieux et pittoresque. Cette gorge s'élargit ensuite,

les collines s'éloignent, puis s'arrondissent autour d'une petite prairie parsemée de vieux mesquites décrépits. La nature, en cet endroit, semble avoir été faite exprès pour les Peaux-Rouges : sa sauvage bizarrerie de formes et de couleurs saisit le cœur, frappe l'imagination. Je m'attendais sans cesse à voir sortir, de l'herbe touffue, ou des taillis épais, la figure féroce d'un Indien, prêt à décocher ses flèches meurtrières.

Nous quittâmes la route dans un endroit où le terrain s'abaisse tout à coup ; c'était le lit de la Médina, au bord de laquelle se déployait le camp entièrement caché par des arbres énormes. Après la cérémonie funèbre, j'allai visiter, en compagnie du commandant et sous bonne escorte, les curiosités des alentours. Les principales étaient un arbre et une grotte. L'arbre était un sapin gigantesque, qui, à la hauteur de trois mètres au-dessus du sol, avait encore vingt-sept pieds anglais de circonférence. La grotte me parut être une ancienne confédération de nombreuses républiques d'abeilles : la grande quantité de miel et de cire, qui s'y trouvait encore, était telle qu'on y enfonça presque entièrement une lance sans toucher le fond. Cette ruche colossale paraissait abandonnée depuis longtemps.

Lorsque je retournai à Castroville, je résolus de couper tout droit à travers les montagnes, pour éviter cette longue plaine monotone que j'avais parcourue trois fois en moins de douze heures : je crus par là raccourcir mon chemin. Mais la route qui semble la

plus droite n'est pas toujours la plus courte. Je m'en aperçus bientôt. J'avais escaladé au galop la colline qui me parut la plus facile à gravir. Je me trouvai tout à coup, pour ainsi dire, sur la première marche d'un escalier gigantesque, formé par des monticules de quelques centaines de pieds de hauteur. J'avais un cheval mustang qui franchissait les obstacles comme un chamois. Nous fûmes bientôt sur le point le plus élevé : c'était un immense plateau dominant cette chaîne de montagnes, qui vont s'affaissant insensiblement du côté du golfe du Mexique, et qui s'élèvent graduellement vers le nord-ouest jusqu'à leur réunion aux montagnes Rocheuses. A quelques milles de là, est un petit lac, d'un accès très-difficile, où viennent s'abreuver des troupeaux de chevaux mustangs, de bœufs et de chevreuils. C'est aussi le séjour favori des bestiaux domestiques, qui sont égarés : arrivés près du lac, ils ne s'en écartent plus et deviennent sauvages.

Ce plateau formait un observatoire magnifique : la vue semblait s'étendre à l'infini. Il était couvert de fleurs, dont quelques-unes d'une grande beauté, surtout par l'éclat des couleurs. Les arbres étaient rares et petits ; le vent du nord, qui balaye continuellement ces sommets, empêchant la haute végétation : ceux qui avaient résisté à ce terrible vent étaient à moitié brisés et portaient des traces de la violence des ouragans.

Toutes ces collines et ces montagnes qui me séparaient de Castroville étaient sillonnées de ravins profonds, creusés par les pluies torrentielles ; la plupart

infranchissables ou tellement périlleux, que je dus les contourner, ce qui me prit beaucoup de temps. Fatigué de ces retards, je devins plus impatient et plus téméraire ; plusieurs fois, je faillis rouler avec mon cheval dans des précipices énormes. Peu s'en fallut que mon insouciance du danger ne me coûtât la vie. Il s'agissait de descendre dans un ravin, d'une centaine de pieds de profondeur : craignant que mon cheval ne roulât sur moi si je le conduisais par la bride, j'étais resté en selle, et je parvins au fond du précipice, sans accident. Mais quant à escalader l'autre bord, qui s'élevait comme une muraille devant moi, mon cheval ne put y réussir, malgré plusieurs essais infructueux. Ne pouvant me résigner à rester indéfiniment dans ce ravin, je tentai un dernier effort. Je lâche la bride ; j'excite mon cheval de la voix, de l'éperon et du fouet : l'animal furieux part, en se tenant presque tout droit contre ce talus perpendiculaire. Au moment même, je sentis dans la région de l'épigastre une douleur atroce : c'était le pommeau de la selle qui m'avait horriblement contusionné. Je crus mourir. Le sang coulait de ma bouche ; pour ne pas tomber, je fus obligé de me cramponner à la crinière de mon brave cheval, qui sortit enfin du précipice. Je souffrais beaucoup, et j'étais encore loin de Castroville ; j'y arrivai mourant, et parfaitement convaincu que les chemins les plus longs sont souvent les meilleurs.

Un jour, nous mangions notre dernier morceau de porc fumé, que les chaleurs de l'été avaient gâté. Les

vers s'y étaient mis. Malgré la cuisson, la couleur et le goût étaient désagréables au dernier degré : j'avais une répugnance invincible à me nourrir de cette chair corrompue. L'abbé Dubuis, pour m'encourager, me disait qu'elle avait le goût de poire blette. Charles, de son côté, avait tiré une boîte d'allumettes vide, qu'il mit gravement près de son assiette. Je lui demandai ce qu'il voulait en faire ? — « La remplir, me répondit-il, de ces petites créatures et les conserver pour la pêche. » J'essayai d'imiter mes compagnons dans leur stoïque indifférence ; je ris de leurs propos, et, coupant ma part en petits morceaux, je les couvris de poivre selon mon habitude, puis je les trempai dans du vinaigre et les avalai tant bien que mal, en faisant des grimaces qui amusaient beaucoup mes deux compagnons.

Il y avait des jours où je me sentais triste, abattu, sinon découragé, quoique j'allasse puiser des forces aux pieds du crucifix de notre pauvre chapelle. La nature n'a que des forces limitées, et les épreuves semblent parfois augmenter, à chaque pas que l'on fait dans la vie. Je m'étendais alors dans mon hamac, les yeux tournés vers le ciel et regardant l'espace. Je me sentais porté vers une rêverie triste, mélancolique, indéfinissable et sans but ; mes yeux se mouillaient sans savoir pourquoi ; de nombreux soupirs oppressaient ma poitrine, à m'étouffer ; mon cœur se portait naturellement du côté où se levait le soleil, car c'était là que j'avais laissé mon pays et tous ceux que j'aimais.

A vingt-quatre ans, le cœur de l'homme est encore plein d'affections, même lorsqu'on est missionnaire. On dirait parfois que le prêtre, sur les plages lointaines, a deux individualités : l'une purement chrétienne et spirituelle, qui lui fait constamment lever son âme et ses yeux vers le ciel, pour en obtenir la force, les secours et le courage nécessaires à sa pénible et laborieuse vocation : l'autre tout humaine et faible qui rend sa sensibilité plus grande à la voix de la nature, et qui lui fait bondir le cœur aux doux noms de patrie, de famille et d'amis. Quoique ces deux individualités ne soient autre chose que la lutte ordinaire entre l'homme et le chrétien, elles ne laissent pas néanmoins de nous jeter dans une grande lassitude de corps et d'esprit. Quelques-uns, ne craignant rien de cette lutte intérieure, se laissent mollement balancer par leurs pensées et leurs rêveries, qui ne sont pas toujours dépourvues d'un certain charme, et attendent avec résignation la fin de l'orage. D'autres, sans doute meilleurs, par la prière et la volonté, font cesser immédiatement ce combat qui pourrait bien être une tentation, après tout. Oh ! combien doivent être heureux ceux qui des bras de leur mère ont passé sur les bancs de l'école et dans la cellule du séminaire, pour entrer dans le sacerdoce sans avoir fait aucune halte sur le chemin de la vie, sans avoir vu leur nacelle emportée par la tempête et battue par les flots amers du monde.

J'étais donc dans un de ces jours de lutte, de vague tristesse et de rêverie ; Charles s'en aperçut : pour me

distraire, il me montra sa boîte d'allumettes pleine de vers pour les poissons, et me proposa une partie de pêche. Quoique je n'aimasse guère plus cette occupation que la chasse, je lui sus gré de l'intention et j'acceptai. Chacun, muni d'une mauvaise ligne, nous allâmes sur le bord de la Médina. Après une heure et demie d'une complète immobilité, Charles avait pris un vieux soulier et un serpent noir ; moi, une tortue molle, espèce particulière à ces contrées, si je ne me trompe, et une grenouille à queue et à cornes, qui sautillait sur le sable de la rive. Notre partie de plaisir devenait monotone ; nous nous proposâmes une promenade sur l'eau. Une vieille barque, trouée, était près de nous : nous connaissions son propriétaire ; cette barque n'avait qu'une rame. Charles la prit pour diriger l'embarcation ; mon chapeau me servit à vider l'eau qui entrait par les trous, et nous voilà partis. La Médina, en cet endroit, formait un canal étroit, sous un énorme berceau de verdure ; nous suivions lentement le fil de l'eau, en chantant :

Vogue, vogue, oh ! ma balancelle, etc.

La promenade était réellement préférable à la pêche. La Médina s'élargissait insensiblement : elle forma bientôt un vaste bassin, ovale et profond, que les grands pacaniers ombrageaient à peine. L'azur du ciel brillait à travers le feuillage des arbres ; sur les rives les tiges allongées des hautes herbes, et les palmes gracieuses des fougères s'inclinaient douce-

ment vers l'eau comme pour admirer leur frêle beauté dans ce miroir naturel : une brise légère murmurait dans le feuillage, comme un écho lointain de nos chansons ; l'oiseau de paradis, le moqueur, le cardinal et l'oiseau bleu semblaient par leurs chants et leurs joyeux ébats remercier le Créateur de leur avoir donné l'existence ; des écureuils gris ou rouges, par leurs folles gambades, ajoutaient à l'animation de cette scène. Le bonheur semblait être répandu dans cette solitude avec le parfum des fleurs et l'air embaumé.

J'étais heureux ; j'avais le front serein, le cœur épanoui. En présence des grands spectacles de la nature, des imposants phénomènes de la création, l'homme se trouve trop petit ; tant de grandeur et de majesté le frappent, l'éblouissent ; mais ses facultés semblent trop limitées pour contenir la multitude des émotions que ces tableaux grandioses traînent après eux. Il n'en est pas de même des chefs-d'œuvre pittoresques que la main de Dieu a semés avec profusion dans les lieux les plus isolés du globe ; l'homme se trouve plus à son aise, et jouit mieux des beautés de la création dans un beau coin de terre, silencieux, inconnu, qui semble être sa propriété : ces tableaux gracieux d'une nature riche et poétique impressionnent, et l'on ne peut s'en détacher sans un regret, sans un soupir.

Nous voguions ainsi lentement ; nos chants étaient remplacés par le travail de la pensée. Tout à coup, une forte secousse imprimée à notre embarcation me fit chanceler ; peu s'en fallut que je ne tombasse

dans la rivière. Mes yeux, qui erraient vers le dôme de feuillage, s'abaissèrent vivement vers le bateau pour connaître la cause de cette secousse. J'étais seul. Charles avait disparu; son chapeau flottait sur l'eau. Inquiet, je regardai de tous côtés; enfin je vis sa tête surgir à la surface de l'eau, à quatre ou cinq pieds de la barque. Charles, en voyant mon air effrayé, se mit à rire : il me demanda comment je trouvais son plongeon et m'assura que l'eau n'était pas froide du tout. Comme il ne savait pas nager, je lui criai de ne pas bouger, de crainte qu'il ne tombât dans quelque trou. Je craignais aussi que le courant ne l'entraînât dans un endroit plus profond, où il se serait noyé infailliblement. Charles, distrait comme moi par ce petit tableau enchanteur, ramait debout, quand un faux mouvement lui fit perdre l'équilibre : il était tombé dans la rivière, emportant la rame avec lui. La position était assez critique : je n'avais que mes mains pour diriger l'embarcation et la conduire près de Charles ; de plus, pendant que nous nous abandonnions l'un et l'autre à nos rêveries, j'avais oublié de vider l'eau qui entrait dans la barque, et celle-ci était à moitié remplie; mes efforts pour avancer étaient inutiles : le courant m'entraînait vers un rapide à peine éloigné de vingt mètres. Je criai au secours. Par un hasard providentiel, le propriétaire de la barque se promenait à la portée de ma voix ; il m'entendit, accourut, se déshabilla à la hâte, se jeta à l'eau ; il nageait comme un poisson : il eut bientôt saisi la rame, qui s'en allait à la dérive ; je la lui prends

des mains, et dirige le bateau vers Charles, qui s'y accroche d'un côté, tandis que le propriétaire s'y suspendait de l'autre. Je les conduisis à terre ; nous étions sauvés : un quart d'heure de plus, c'était trop tard.

La nuit qui suivit cette mésaventure, il y eut une scène étrange qui mérite d'être racontée. Comme d'habitude, j'étais couché dans mon hamac, respirant avec délices l'air embaumé du soir ; une brise douce et tiède jouait dans mes cheveux ; les étoiles brillaient au ciel, avec une splendeur inaccoutumée ; je m'endormis, réfléchissant que, si j'avais peu de beaux jours au Texas, j'y trouvais de belles nuits dont le calme, la tiédeur et la sérénité m'enchantaient et me reposaient singulièrement des fatigues de la journée.

Vers minuit, je fus réveillé par le tintement de la clochette de la chapelle, tintement régulier, sonore, argentin. Attentif et surpris, j'écoute : ce ne pouvait être la brise, elle était trop légère, elle aurait à peine remué la feuille du tremble. Qui pouvait ainsi sonner, à cette heure où tout repose et tout dort, dans les cabanes et dans les bois ? Tout à coup, derrière moi, du côté de la tombe de l'abbé Chazelle, j'entends, dans une langue que je ne pouvais comprendre, une voix mâle et belle chanter une mélodie triste, harmonieuse ; on aurait dit les modulations lentes, graves, d'un chant religieux. Un moment, je crus rêver, transporté à l'office de minuit dans un cloître de chartreux. Les vibrations de la clochette et de la voix étaient mollement portées dans l'espace, par le zéphir de la nuit, comme l'é-

manation d'un parfum suave. Ces accents mélodieux, mystérieux m'allaient au cœur. Quoique certain d'être éveillé, je n'osais me lever, de crainte de pénétrer ce mystère ; je savourais comme un fruit délicieux ces notes harmonieuses, mélancoliques, qui trouvaient dans mon âme un bienveillant écho. Au bout d'une heure, les chants avaient cessé, la clochette ne tintait plus, tout était rentré dans le silence.

Le lendemain, une femme de la ville vint me demander pourquoi j'avais fait un service pendant la nuit sur la tombe de l'abbé Chazelle? Je lui demandai de s'expliquer. Elle me répondit que, réveillée par le son de la cloche, elle s'était levée, et qu'elle avait vu des lumières sur la tombe et l'ombre d'un homme qui semblait prier à genoux. Quant aux chants, elle était trop éloignée pour les avoir entendus. La nuit suivante, à la même heure, je fus réveillé par le même tintement de la clochette : les chants ne différaient de ceux de la veille que par des modulations plus tristes encore et plus lentes. Ce ne fut qu'après avoir longuement écouté cette mélodie, que je me décidai à découvrir quel pouvait être ce mystérieux chanteur. Je me levai sans bruit ; j'allai doucement vers la tombe, aux quatre coins de laquelle était une bougie allumée. Au pied de la croix, se dessinait la silhouette d'un homme agenouillé. C'était le fou de la Médina, comme on l'appelait. Ce fou était un colon, d'une trentaine d'années, que l'exécution du Suisse pendu à l'arbre du cimetière avait tellement impressionné, qu'il en perdit la raison ; mais comme sa folie se bornait

à des excentricités inoffensives, on le laissait libre dans la ville, et il s'y promenait souvent, en chantant, à toute heure du jour et de la nuit. Il avait une très-belle voix, et ses chants étaient généralement funèbres et religieux. J'allai près de lui et l'invitai à s'en aller se coucher. Le pauvre fou, le sourire sur les lèvres, m'obéit immédiatement, en me disant : *Ya, ya, young herr Pfarrer*. (Oui, oui, M. le jeune curé.) Depuis ce temps, les chants nocturnes cessèrent, mais j'avoue que je les ai souvent regrettés.

L'extraordinaire n'était pas rare, d'ailleurs, dans ces contrées. Il y avait un colon, qui, je crois, avait commis un meurtre en Europe. Son crime resta caché aux yeux de la justice, mais sa conscience le lui rappelait sans cesse. Chaque nuit, il lui semblait voir le fantôme de la personne assassinée, qui se tenait en face de son lit : dès qu'il allumait une bougie, le fantôme disparaissait. Espérant se débarrasser de la poursuite quotidienne de cette apparition, il vint au Texas ; mais là, comme en Europe, le fantôme revenait chaque nuit et s'évanouissait à la clarté d'une lumière. L'infortuné fut obligé de laisser le soir sa bougie allumée jusqu'au lendemain : il ne goûtait un peu de repos, qu'à ce prix. Lorsque je passais, la nuit, près de sa cabane, et que je voyais scintiller la lumière à travers les jointures du mur de roseaux, je ne pouvais m'empêcher de frissonner et d'éprouver de la pitié pour ce malheureux : les remords et l'imagination frappée étaient sans doute les seules causes de sa vision.

CHAPITRE V

Les Indiens. — Santa-Anna. — Une tragédie. — Les Comanches. — Les Lipans. — Le prêtre allemand et les Peaux-Rouges. — Aventures d'une Mexicaine. — Meurtre de quatre colons par les Indiens. — De la civilisation des Indiens. — Coup d'œil sur l'éducation américaine. — Extrême-onction administrée avec du lard. — Les *camps-meetings*. — Les prédicateurs en jupon.

Les Indiens, dans le nord et dans l'ouest du Texas, sont très-nombreux ; la tribu la plus farouche, la plus considérable, est celle des Comanches ; c'est aussi celle qu'on a le plus à craindre. On estime qu'elle compte 40,000 guerriers ; mais qui peut le certifier ? Les Apaches et les Navajos viennent quelquefois chasser dans le Texas, mais, d'ordinaire, ils se tiennent dans le Nouveau-Mexique, dans les environs du Paso del Norte et dans l'État de Sonora. Les Lipans, les Cathos, les Wakos, les Delawares sont peu nombreux ; ces derniers n'ont rien de redoutable. On trouve encore, sur les bords du Rio-Grande, autour du golfe et à l'est du Texas, quelques groupes d'Indiens *manzos* (bons), débris ou fractions de tribus.

Quoique les Indiens soient nomades par nature et par nécessité, ils ont néanmoins des établissements où ils séjournent quelquefois durant une certaine

période d'années. Les guerriers vont alors à la chasse, et, tant qu'il y a du gibier dans les environs, le reste de la tribu campe tranquillement et se livre aux travaux d'intérieur, l'homme ne faisant à peu près rien, la femme servant l'homme et faisant tout. C'est alors que les flèches sont fabriquées avec des silex, des lames de couteaux, des cercles de fer ; les lances se font avec une épée solidement attachée à un long bâton, orné de ciselures, de plumes et de crin. On tanne les peaux de chevreuil, de buffles et de bêtes fauves ; on confectionne les vêtements, et quelquefois on cultive la terre. Lorsqu'une tribu fait des prisonniers, ce qui est rare, ce sont eux qui cultivent la terre avec les animaux domestiques volés aux alentours des villes. Les Lipans ont vécu longtemps près de Castroville et des colonies voisines. Les milliers de squelettes blanchis de toutes sortes d'animaux, que l'on rencontre à chaque pas, dans les plaines et les bois, prouvent que le gibier y était abondant, et que les Indiens en ont fait un terrible carnage.

A Frédéricksburg, les Comanches, les Apaches, les Lipans et autres tribus venaient faire du commerce avec les colons ; ils amenaient des chevaux et apportaient des peaux de tigre, de panthère, d'ours, de chevreuil, de buffle et de cygne, qu'ils échangeaient contre des liqueurs, des couteaux, du fer-blanc, des couvertures, du tabac, des perles de Venise, des étoffes rouges et de vieux galons. Près du Llano, où les étrangers ne peuvent aller sans crainte d'être scalpés, se trouvaient deux villes comanches, qui n'existent peut-être plus ; elles se

composaient de tentes en peaux de buffles, rangées hiérarchiquement, le chef au milieu, les guerriers autour de lui, et, sur la circonférence, le reste de la tribu : les deux chefs étaient Santa-Anna, mort du choléra en 1849, et Bufalo-Hunt, fameux par ses cruautés. Ces deux chefs avaient reçu en tabac et en marchandises une somme peu considérable, pour ne pas inquiéter les établissements du Llano et de Frédéricksburg ; aussi, jamais ces colons ne furent troublés par les Indiens, qui étaient le fléau des autres colonies.

Près de ces deux camps, un peu plus au nord, s'élève le pic des Comanches, tout couvert et tout rayonnant de quartz cristallisé, sorte de pain de sucre colossal, qui, par les jours de soleil, semble être de diamant, lieu de dévotion pour les Indiens, qui venaient pieusement y fumer dans des haches au manche troué, envoyant une bouffée de tabac vers le soleil, une bouffée vers la terre, et chantant un cantique monotone et rhythmé jusqu'à une heure avancée de la nuit. Lorsque, au milieu des ténèbres, on aperçoit les lueurs blafardes des feux indiens, et que la brise apporte ces notes tristes et lentes, mêlées au crépitement des feuilles et aux bruits lointains des torrents, on est pris d'un charme indéfinissable et d'un sentiment très-vif; la crainte même d'un danger possible, sinon probable, accroît cette émotion poétique.

Plus au nord encore, à cinquante milles environ du Llano, se trouvent les ruines de San-Sabba et les mines d'argent exploitées par les Comanches, qui en

tirent des ornements pour eux et pour leurs chevaux, ainsi que des balles pour leurs fusils. San-Sabba avait été une mission espagnole, où les franciscains, qui enseignaient aux sauvages la religion et l'agriculture, leur firent bâtir une belle église ; mais, pendant la guerre de l'Indépendance mexicaine, les Comanches massacrèrent les pauvres missionnaires et brûlèrent l'église, dont ils gardent si bien les ruines, qu'il n'est peut-être point, hormis eux, d'homme vivant qui les ait jamais vues.

Dans une des excursions que fit l'abbé Dubuis à Frédéricksburg, avant le choléra, il rencontra une vingtaine de guerriers comanches, aux formes athlétiques, à la stature géante, qui se mirent en devoir de le percer de flèches. L'abbé leur cria de ne pas lui faire du mal, attendu qu'il était capitaine du Grand-Esprit et chef de la prière. Alors un des Indiens, qui paraissait être le chef, vint près de lui. L'abbé lui dit : « Pourquoi vouliez-vous me faire du mal ? Est-ce que Santa-Anna ne doit pas aller à San-Antonio pour faire un traité de paix avec les Américains ? » A quoi l'Indien répondit : « Santa-Anna est plus prudent que cela ; il n'ira pas se mettre dans la gueule de l'ours pour se faire broyer comme un rayon de miel. Il se rappelle trop combien les figures pâles de San-Antonio ont la langue fourchue (double). Il ne croit pas à leurs paroles : elles sont trompeuses comme les prairies tremblantes qui engloutissent l'imprudent chasseur qui s'y repose. » Ce qu'il disait était sans doute une allusion à une scène barbare, qui se passa,

je crois, quelque temps avant notre arrivée au Texas, et qui mérite d'être racontée.

Les Texiens crurent se débarrasser des Indiens, par l'extermination de leurs chefs. Ils espéraient que les tribus, effrayées par un exemple terrible, resteraient tranquilles à chasser dans leurs régions inhabitées. Pour parvenir à ce but, ils dressèrent aux Indiens un infâme guet-apens. Ils firent prier les chefs des tribus voisines de venir à San-Antonio pour faire un traité de paix, moyennant une forte somme qu'on leur payerait en marchandises. Ceux-ci, croyant à la bonne foi des blancs, allèrent sans défiance à San-Antonio. Santa-Anna, plus prudent ou plus défiant, resta dans son camp, sans toutefois vouloir faire partager sa défiance aux autres chefs. Lorsque les Indiens arrivèrent, on les conduisit dans une grande chambre, où ils furent fusillés; un seul s'échappa, la hache à la main, se frayant avec son arme un passage à travers les assassins. Il se réfugia dans une cabane voisine, abandonnée, résolu de vendre chèrement sa vie. Poursuivi de près par les balles, qui sifflaient à ses oreilles, il ne pouvait aller plus loin. Personne n'osa pourtant enfoncer la porte barricadée, derrière laquelle s'abritait l'Indien; on savait avec quelle rapidité les Peaux-Rouges lancent leurs flèches, et aucun assaillant ne voulait être la première victime. Alors, un individu, de je ne sais quelle nation, proposa de l'asphyxier avec la fumée du piment. L'avis fut suivi. A travers les ouvertures du toit, on lança du piment sec enflammé, qui fit bientôt périr

le malheureux Indien dans des tortures atroces.

L'abbé Dubuis parla ensuite de religion à son interlocuteur, qui n'était autre que Santa-Anna lui-même, qu'il avait déjà vu à Frédéricksburg ; mais, soit à cause de la difficulté de s'expliquer et de se comprendre mutuellement, soit à cause de la réserve naturelle des Indiens, l'abbé ne put rien apprendre de positif concernant les détails de leurs croyances religieuses, et la conversation se termina un quart d'heure après cette rencontre, qui avait failli devenir tragique. Santa-Anna était un adversaire redoutable : sans être gros, il pesait trois cent vingt-trois livres ; c'était l'image vivante d'un Titan.

L'abbé se trouvait encore à Frédéricksburg, quand y arrivèrent plus de mille Comanches, Lipans, Wakos et autres, revenant de la chasse. Ils entrèrent avec des cris horribles qui épouvantèrent la population. Ils s'étaient coiffés avec les têtes des animaux qu'ils avaient tués, apportant des milliers de peaux de buffles, de lions, de tigres, d'ours, de chevreuils et de panthères. Beaucoup de leurs femmes les accompagnaient.

Ces femmes ont, en général, une beauté sauvage et féroce ; leur chemise est une peau de chevreuil tannée et ornée de franges de drap rouge, de fer-blanc et de perles de Venise ; quelques-unes se font une sorte de cuirasse avec des dents de sangliers et de bêtes fauves , alignées sur leur poitrine comme des brandebourgs de hussard. Souvent elles chassent avec leur mari, car le Comanche est polygame et peut épouser

autant de femmes qu'il veut, à la seule condition de donner à chacune un cheval.

Un officier américain m'a assuré qu'il avait vu une femme indienne, affublée de la peau d'un lion qu'elle avait tué elle-même, ce qui prouvait de sa part autant de force que de bravoure, car le lion du Texas, qui n'a pas de crinière, est très-grand et très-redoutable. Cette Indienne portait toujours avec elle un animal fort singulier : il était de la grosseur d'un petit chat, et avait la forme et l'apparence d'une chèvre ; ses cornes étaient roses, son poil fin et luisant comme la soie, blanc comme la neige ; au lieu d'onglons, il avait des griffes. L'officier en offrit cinq cents francs ; la femme du commandant du camp, qui me raconta la même chose, en offrit un brillant d'une grande valeur. Mais l'Indienne refusa ces offres et garda son animal, en disant qu'elle connaissait un bois où il y en avait beaucoup, et que, si elle y retournait, elle en prendrait un autre exprès pour eux.

Quand les Indiennes voyagent avec leurs enfants en bas âge, elles les suspendent à la selle avec des courroies qu'elles leur passent entre les jambes et sous les bras. Les soubresauts du cheval, les branches, les broussailles heurtent ces pauvres petits, les déchirent, les meurtrissent : peu importe, c'est une façon de les aguerrir. Quand l'enfant est encore à la mamelle, la mère le loge sur son dos, dans une couverture, et, si elle veut l'allaiter, elle l'attire jusqu'au sein, par-dessus son épaule : l'enfant tette ainsi, les jambes en l'air et la tête en bas.

Dans les commencements de la colonie, Castroville recevait parfois la visite des Lipans, qui étaient alors fort respectueux, sachant que les deux cents cabanes de la colonie recélaient chacune quarante coups de feu au moins. Beaucoup d'entre eux portaient des médailles de dévotion, qu'ils s'étaient pendues aux oreilles, sans doute pour leur faire plus d'honneur. Ils aimaient beaucoup les images, qu'ils ne se lassaient pas d'admirer; l'abbé Dubuis en avait toujours dans son bréviaire, pour les donner aux Indiens, en cas de rencontre. Un dimanche, soixante Lipans, au moins, vinrent à Castroville pendant la grand'messe. Ils se mirent devant la chapelle, enthousiasmés des chants de l'Église, et imitant tous les mouvements de l'assemblée. Quelques-uns avaient pour pendant d'oreilles des coquillages, extraordinaires par la singularité des formes et le brillant des couleurs.

Un des chefs Lipans, du nom de Castro, n'était pas féroce le moins du monde; il avait une fille de dix-huit ans, d'une beauté vraiment remarquable, et qui mourut peu de temps après. La pauvre enfant fut conduite chez le fondateur de la colonie : lorsqu'on se mit à jouer du piano devant elle, d'abord surprise, elle écouta, la bouche ouverte, les yeux égarés, puis toucha le bois de l'instrument, regarda dessus, dessous, de tous côtés, et se mit à pleurer et à rire à la fois; jamais musique ne produisit pareille impression: chaque note semblait l'électriser et frappait certainement ses nerfs, en remuant profondément son âme.

Les Lipans ont été sans doute instruits autrefois

dans le christianisme : leurs croyances en conservent un caractère frappant. Cette tribu va moins à cheval que les Comanches ; hommes et femmes pérégrinent à pied ; ils sont à moitié nus, quand ils émigrent. C'est une race moins belle que celle des Comanches. Ils sont plus voleurs que meurtriers ; néanmoins ils scalpent et tuent volontiers et souvent.

Un vieux prêtre allemand, qui desservait momentanément Braunfels et les colonies voisines, presque aveugle et pourtant naturaliste passionné, eut un jour l'idée de parcourir à pied l'intervalle qui sépare Braunfels de Frédéricksburg, afin de recueillir sur le chemin des curiosités scientifiques. Il partit un beau matin, n'ayant pour tout équipage qu'une double paire de lunettes fixées sur son nez, une boîte de fer-blanc suspendue à ses épaules et quelques provisions de bouche. Dès le premier jour, sa boîte se remplit de plantes rares, ses poches se chargèrent d'échantillons minéralogiques, son chapeau se couvrit d'insectes piqués avec des épingles, et, comme il avait tué plusieurs serpents d'une grande dimension, il les noua et les laissa pendre autour de son corps. Le lendemain, il tua encore un serpent à sonnettes, de sept à huit pieds de long, lequel vint aussi enserrer deux fois sa taille et lui servir de ceinture. Il marchait gravement dans ce grotesque attirail, ne se doutant pas de l'effet pittoresque et bizarre qu'il aurait produit, s'il avait été vu. Cherchant toujours à ses pieds de quoi surcharger encore son accoutrement bariolé et ne regardant pas devant lui, il alla donner dans une

troupe de Comanches qui chassaient le chevreuil. Cette collection ambulante de plantes, d'insectes et de reptiles, qui s'avançait majestueusement vers eux, les effraya : ils se sauvèrent, mis en déroute par cette apparition surnaturelle. Le troisième jour, l'Allemand avait épuisé ses provisions, et, ne trouvant que peu de fruits dans les bois, il commençait à sentir la faim, quand il vit des colonnes de fumée sortir d'une clairière : aussitôt il dirige ses pas de ce côté. Des Peaux-Rouges y avaient établi leur camp. A la vue de l'étrange promeneur, ils jetèrent des cris et se levèrent pour s'enfuir. Le bon prêtre, qui prodiguait les signes les plus éloquents pour les arrêter et les rassurer, parvint à leur faire comprendre qu'il mourait de faim. Les Indiens, n'osant pas se mettre mal avec un génie inconnu, lui présentèrent, en tremblant, du café, du maïs, de la viande de mulet, qu'il mangea avec grand appétit, comme un simple mortel. Ce repas lui rendit les forces nécessaires pour atteindre Frédéricksburg, où il arriva le troisième jour sans autre accident.

Une Mexicaine de ces contrées, étant allée cueillir de la salade sauvage dans les bois, fut enlevée par quelques Peaux-Rouges. Un d'eux lui coupa la peau jusqu'à l'os, tout autour de la tête ; il ne restait plus, pour qu'elle fût tout à fait scalpée, qu'à enlever cette peau avec la chevelure, quand un autre Indien s'interposa, la prit pour femme et l'emmena meurtrie dans sa tente. Elle résista énergiquement à la brutale convoitise de son nouveau mari, et

reçut des coups de corde si vigoureux, que son corps était sillonné d'empreintes sanglantes. Quelques jours après, l'Indien, toujours repoussé par elle et irrité de cette résistance, s'arma d'une hache, et l'en frappa deux fois : le premier coup lui enleva une partie du sein, et l'autre lui fit une profonde blessure à la jambe. Inanimée et étendue sur une peau de buffle, elle reçut les soins d'une espèce de médecin, magicien et prêtre, tel qu'en ont toutes les tribus, et qui la traita avec des passes magnétiques, des sucs d'herbes et de superstitieuses cérémonies. Après de longues et douloureuses souffrances, la santé revint à cette infortunée, et son bourreau partit pour la chasse aux buffles. Ramassant ses forces et son courage, elle résolut de fuir, se glissa pendant la nuit à travers les tentes, s'empara d'un mustang qui broutait l'herbe de la prairie, et partit à toute bride dans la direction du Sud. Un instant après, l'Indien rentra dans sa tente, soit qu'il eût changé de projet, soit qu'il dût s'absenter moins longtemps que la Mexicaine n'avait cru. Trouvant la tente vide et reconnaissant qu'un cheval lui manquait, il étudia les traces laissées sur l'herbe et aux broussailles; il sauta sur son meilleur mustang et partit avec la rapidité de la foudre. Quand arriva le jour, il remarqua que les traces étaient fraîches ; il redoubla d'ardeur, et, deux heures après, arrivé dans une grande prairie, il aperçut la fugitive. Il ne put retenir sa joie sauvage et poussa un cri terrible. La Mexicaine, toujours galopant, entendit le cri, tourna la tête, vit l'imminence du danger, et, par

sa voix, ses coups, ses gestes, excita si bien son cheval, qu'elle put encore prendre l'avance. Ainsi poursuivie de près, elle arriva dans une plaine de Vandenberg; mais l'Indien n'était plus qu'à deux cents mètres d'elle. A cet instant, deux habitants de Castroville entraient, d'un autre côté, dans la plaine. Ils étaient armés: en voyant cette poursuite, ils accoururent. La Mexicaine se dirigea vers eux; elle ne les avait pas atteints, qu'elle s'affaissa avec son cheval et roula sur l'herbe. Le cheval expira. L'Indien, voyant deux hommes, disparut dans les bois, non qu'il eût peur d'un combat inégal, mais l'opinion des Indiens est que la perte d'un seul d'entre eux n'est pas compensée par la mort de dix blancs; voilà pourquoi ils font des embûches de nuit et n'attaquent qu'en des circonstances très-favorables, et lorsqu'ils sont très-supérieurs en nombre. La femme mexicaine, à moitié morte de fatigue et de peur, fut conduite dans une cabane, où on lui donna des vêtements, et de là à Castroville, où elle nous raconta ses aventures, attestées par d'horribles cicatrices.

Castroville même fut épouvantée à son tour par une affreuse tragédie. Quatre Alsaciens avaient disparu : le boucher qui avait pendu le Suisse, un enfant de onze ans qui demeurait chez lui, et deux jeunes colons qui demeuraient avec leur père à côté de nous. La veille de Noël, ces malheureux allèrent chercher des bestiaux et couper du bois près du lac Hieronimo; il paraît qu'ils s'endormirent sous un arbre. Les Indiens les surprirent dans leur sommeil et clouèrent à terre

les deux plus jeunes, à coups de flèches; les deux autres s'éveillèrent, et, n'ayant aucune arme, ils luttèrent on ne sait comment; mais le combat fut long et opiniâtre, car nous trouvâmes une lame de lance brisée, une autre dont le fer était tordu, et l'herbe singulièrement foulée. Sans doute ils avaient cherché à s'emparer des armes de leurs adversaires, car ils avaient eu toutes les phalanges des doigts coupées. Leurs corps étaient percés de flèches. Le boucher n'avait pas reculé : il était aussi le plus maltraité; mais le cadavre de son compagnon était étendu à vingt mètres plus loin. Celui-ci avait évidemment essayé de fuir, lorsqu'une flèche lui était entrée tout entière dans le corps, en traversant l'épine dorsale. Nous ne pûmes savoir quelle était la tribu qui avait commis cette atroce boucherie, car les cannelures des flèches étaient de différentes formes. Lorsque les Indiens vont marauder, ils se servent souvent de ce stratagème, pour égarer l'opinion des blancs sur les vrais coupables. Néanmoins, nous reconnûmes que les assassins étaient des Peaux-Rouges, par le nombre des flèches à cannelures ondulées, teintes en rouge, et surtout par une atrocité sans exemple jusque-là dans ces solitudes. La poitrine de l'enfant était coupée en croix, et le cœur en avait été arraché. Était-ce une preuve de cannibalisme? ce cœur devait-il servir à quelque cérémonie superstitieuse, ou entrer dans quelque composition médicinale? Personne ne peut le dire. Les cadavres furent déposés dans des cercueils, placés sur une charrette et transportés à Cas-

troville. Le sang, qui coulait encore de leurs blessures, dégouttait à travers les cercueils et laissait sur le chemin une longue traînée. Toute la population assista à l'enterrement; des larmes s'échappaient de tous les yeux, et je me suis rarement senti plus ému, qu'en jetant la terre de la sépulture sur ces infortunés, dont le sort pouvait être, un jour ou l'autre, celui de chacun de nous. Les regrets, mêlés aux inquiétudes personnelles, répandaient la désolation autour de ces victimes particulières d'un fléau commun.

Les camps américains étaient plutôt une source de lucre pour les colonies, qu'une protection contre les Indiens; ceux-ci, comme on l'a déjà vu, allaient quelquefois rôder autour de ces camps, tuer une sentinelle, et se sauvaient ensuite, emmenant avec eux les chevaux qu'ils volaient avec une grande habileté, et sans bruit. Dès qu'on s'apercevait du meurtre, ou du vol, on s'assemblait pour courir à leur poursuite; mais, avant que les chevaux fussent sellés, les provisions emballées, les pistolets chargés, on ne savait plus où étaient les voleurs. Lors même que la lourde cavalerie américaine pourrait les atteindre, il n'y a pas de chemin à suivre; ce sont des bois épais, des taillis fourrés, qu'il faut traverser; les Indiens se séparent, pour disperser leurs traces : aussi, n'est-ce qu'un hasard, une rencontre inattendue qui peut mettre aux prises les Indiens et les soldats.

Les Indiens sont encore tellement nombreux, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la Nouvelle-Bretagne, qu'il s'écoulera encore bien du temps avant

que la civilisation et l'*eau de feu* les fassent disparaître, ou les rendent moins redoutables. L'ignorance où l'on est de leur nombre et de l'étendue des contrées qu'ils habitent, a pu seule faire croire que cette race est près de s'éteindre. L'émigration européenne et américaine la resserre sans cesse, il est vrai, sur les deux versants des Montagnes-Rocheuses et du Nouveau-Mexique; mais, avant que les moçassins du dernier Peau-Rouge aient cessé de fouler l'herbe des prairies, il faudra que bien des milliers de colons arrosent de leurs sueurs ces solitudes lointaines. La ruse et la force ont peu de puissance contre les sauvages, car , en force et en ruse, les *Faces-Pâles* de l'Amérique du Nord ne sont que des enfants auprès des Peaux-Rouges. Les contrées qu'occupent les Indiens sont couvertes de troupeaux de buffles, de chevreuils et d'autres animaux dont ils se nourrissent, et sillonnées de rivières poissonneuses dont ils tirent un bon parti. La colonisation leur enlève tous les jours une partie de leurs terres, et, par conséquent, leurs moyens d'existence ; mais leur vraie ennemie est pour les uns l'*eau de feu*, pour les autres, la petite vérole, qui fait parmi eux des ravages incroyables.

La soumission des Indiens n'est donc possible que par le catholicisme; l'expérience qui a été faite depuis bien des années, sur différentes parties du territoire américain, prouve cette assertion. Sur les frontières, et dans le voisinage des grands établissements colonisateurs, il est presque impossible de réussir dans des tentatives de civilisation parmi les Peaux-Rouges.

Les Américains du Nord ont abusé de la confiance, de la bonne foi et de la faiblesse des Indiens ; ils les ont maltraités, massacrés impitoyablement, en différentes circonstances que ceux-ci n'oublient pas. Dans la guerre de la Floride, le général Taylor fit usage de chiens (*Blood-Hounds*), qui déchiraient et dévoraient les ennemis. La langue *fourchue* des Faces-Pâles est un proverbe qui caractérise la mauvaise foi des Yankees dans leurs relations avec eux. La plupart des agents qui font directement le commerce de fourrures pour le compte des grandes compagnies, sont des Français, des Canadiens, ou des créoles. Dans l'intérieur des solitudes, parmi les tribus, qui ont eu peu ou point de rapport avec les Américains, la civilisation est plus facile ; la religion fait des progrès rapides ; les indigènes deviennent de fervents chrétiens, des hommes doux, quoique toujours intrépides chasseurs, et ils se font aux travaux de l'agriculture.

Au Texas, nous n'avons pas tenté la conversion des Peaux-Rouges, parce que, d'après les conseils de saint Paul, « charité bien ordonnée commence par soi-même. » Or, avant de nous dévouer à l'instruction des Indiens, nous devions donner nos soins et notre temps aux blancs ; et nous étions trop peu nombreux pour nous occuper des deux choses à la fois. Dieu est certainement le maître des cœurs, mais il est probable que le prêtre, qui se présenterait aux Comanches pour les convertir, serait scalpé d'abord. On n'échappe pas toujours ausi facilement à leurs flèches, que nous avons eu le bonheur, grâce à Dieu, de le faire.

Castroville était certainement un lieu d'émotions : les drames n'étaient pas rares, même sans le secours des Indiens. Un matin, la femme d'un colon alla chercher de la salade sauvage dans une vallée voisine, où je descendais presque tous les jours pour la même raison. Elle ne revint pas. Son mari était au lit avec une jambe cassée, et, ne pouvant courir à sa recherche, il y envoya ses enfants et des amis. Après vingt-quatre heures de recherches infructueuses, on trouva la malheureuse femme, assassinée et couchée sous un arbre ; sa tête était meurtrie, son corps sanglant ; une pierre, rougie par le sang et à laquelle adhéraient encore des cheveux, semblait être l'instrument du meurtre ; près du corps, était la lame recourbée du couteau que la victime employait pour cueillir la salade. Nous ne pûmes jamais découvrir la cause du meurtre, ni quel était le coupable. Cette mort mystérieuse effraya les habitants ; mais ils furent distraits de leur douleur, par d'autres événements, non moins impressionnables. A Castroville, les malheurs particuliers prenaient un caractère public : toute la colonie sympathisait sincèrement à la douleur de ceux que ces meurtres frappaient plus ou moins directement. Hommes et femmes mettaient alors leur plus beau costume noir, les jeunes filles s'habillaient de blanc ; personne ne manquait d'assister au convoi funèbre ; les pleurs entrecoupaient les prières, et, sur la tombe ouverte, chacun jetait une poignée de terre, comme un dernier adieu.

Un soir je suis appelé par un Américain, pour bénir

son union avec une Mexicaine qui demeurait aux environs de Castroville. Je monte à cheval, et deux heures après j'arrive dans un rancho qui m'était inconnu, situé au milieu d'un bois près de la Médina. A mon arrivée, il faisait nuit. La cabane était remplie d'Américains qui se disposaient à danser. Le mari ne savait pas un mot d'espagnol; sa femme, pas un mot d'anglais. Comment avaient-il pu se comprendre et décider leur mariage? Après la cérémonie, on dansa presque toute la nuit. Les Américains venaient, alternativement, ou par groupes, auprès de moi, me questionner sur la religion en général, et sur le catholicisme en particulier.

Tous les voyageurs ont remarqué l'habitude qu'ont les Américains d'entamer un sujet religieux, et d'établir une controverse avec un ministre de n'importe quelle religion ou doctrine, quelque part qu'ils se trouvent, en public, sur un bateau à vapeur, et souvent avec le premier venu, qu'il soit compatriote ou étranger, connu d'eux ou non connu. Est-ce monomanie? est-ce désir de briller, ou d'augmenter leurs connaissances? Je crois que c'est tout cela à la fois. Ils discutent, du reste, même sur ce qu'ils ignorent de façon à n'avoir jamais l'air battu, sautant d'une question à une autre, dès qu'ils sont serrés de près, et laissant leurs thèses inachevées, dès qu'elles leur paraissent malaisées à soutenir. Un Américain voulut me convaincre que la Bible avait été *inventée* par les prêtres, lors de la chute de l'empire romain. Ce monsieur n'était pas fort, mais il était sérieux. Il ne faut pas

espérer les instruire par la dialectique ; quelque force qu'on y déploie, tout ce qu'on peut obtenir, c'est qu'ils disent : « Cet homme fait bien son métier. » Les préjugés qui existent encore contre le catholicisme sont vraiment extraordinaires chez un peuple qui se dit le plus libre et le plus civilisé du monde. Dans les forêts de l'ouest des États-Unis, on trouve quantité de familles méthodistes et presbytériennes, qui croient réellement que le prêtre catholique est un être infernal et qu'il porte de vraies cornes sur la tête. Un jour l'évêque de Bufalo fut obligé de se découvrir, à table, sur un bateau à vapeur, pour prouver qu'il n'en avait pas.

Une fois, une dame presbytérienne, sur un bateau qui remontait le Mississipi, déclamait avec véhémence contre le catholicisme, calomniait ses ministres, et cela, tout haut et de manière à être entendue d'un missionnaire, nouvellement débarqué, qui était assis à la même table à côté d'elle. Celui-ci, connaissant à peine l'anglais et ne pouvant suivre une discussion compliquée, adressa à cette presbytérienne un argument *ad hominem*.

— Madame, lui dit-il, connaissez-vous le catholicisme et les prêtres, pour les outrager ainsi ?

— Ah ! certainement non, Monsieur, et Dieu me préserve de ne jamais rien connaître de cette infâme religion de papistes.

— Eh bien ! permettez-moi de vous dire que vous êtes une femme d'un mauvais caractère.

A ces mots, la vieille dame se leva, rouge de honte et de colère, et dit à son interlocuteur :

— Monsieur, vous êtes impudemment insolent, d'insulter ainsi une femme que vous ne connaissez pas!

— Madame, je n'ai pas le moins du monde l'intention de vous insulter; je n'ai fait que vous appliquer l'argument que vous venez de lancer contre le catholicisme et ses ministres. Si je vous connaissais, je n'aurais probablement pas dit de mal de vous, car vous pouvez être la meilleure personne du monde: de même, vous avez tort de dire du mal d'une religion que vous ne connaissez pas du tout et qui pourrait bien être la meilleure.

Les neuf dixièmes des enfants aux États-Unis vont à l'école, dès qu'ils peuvent marcher, et sont dès lors considérés comme des hommes: on a, pour ces citoyens en herbe, une déférence et un respect ridicules. On ne leur commande pas, mais on les prie de faire ce que l'on désire d'eux. La formule usitée à leur égard est celle-ci: « Mon cher monsieur, voulez-vous avoir la bonté de faire ceci, ou d'aller là? » Si à la prière on ajoute une tartine de confiture, le jeune monsieur obéit avec un air d'importance, qui fait sourire ses parents. Dès que le marmot sait lire, écrire et calculer, on le place n'importe où, pourvu que cette place soit lucrative. Son père, pour adieu et dernier conseil, lui dit: « Mon enfant, gagne de l'argent, honnêtement si tu peux, mais gagne de l'argent. » L'enfant devient homme; sa vie se passe à voyager partout, à trafiquer de tout; il chique, fume et boit toujours sur les bateaux à vapeur, et, dans ses

moments de loisir, il lit les annonces des journaux, le programme des élections, les noms des candidats. Voilà l'éducation des Américains. Aussi, pour les convertir, est-il inutile de s'adresser à leur esprit, et de compter sur la logique; mais, en parlant à leur cœur, on obtient des succès véritables, efficaces et même faciles. L'évêque de Bufalo, qui, par l'expérience, la science et la piété, est une des illustrations de l'épiscopat américain, me dit un jour : « Rappelez-vous, pour votre gouverne, que je n'ai jamais converti un seul homme, par la controverse. » C'est le cœur qui parle au cœur. Une instruction simple et naturelle, un langage sans apprêt, empreint d'une conviction profonde et d'une charité ardente, voilà ce qui peut remuer et attirer vers vous un Américain, en remuant son âme. L'éloquence la plus brillante, les discours les plus sublimes, frappent sòn imagination, et c'est tout. Ils ne songent qu'à l'argent, ils ne connaissent que le son de l'or; cependant, lorsqu'une voix s'adresse à leur cœur, fait vibrer en eux les doux noms de patrie, de famille, de charité, d'amour de Dieu: c'est une corde neuve, une musique toute nouvelle, pleine d'harmonie, de calme et de bonheur, qui les étonne, les enchante, les amène au pied des autels. Ils commencent à éprouver les jouissances intellectuelles; ils sentent qu'il y a quelque chose de plus beau et de plus doux que le commerce et la richesse; ils s'aperçoivent qu'ils ont un cœur et une âme, et que ce cœur et cette âme ont des devoirs et des besoins; c'est une source obstruée, non desséchée, qui

s'épanche, dès qu'une main pieuse écarte les pierres que la vie pratique y a accumulées.

La plupart des ministres méthodistes, baptistes, presbytériens et autres du Texas et de l'ouest des États-Unis, sont aussi ignorants que leurs adeptes. Ils prennent cette carrière comme une boutique d'épicerie, sans autre formalité : quelques-uns ont même une connaissance fort limitée de leur emploi et de la Bible qui est leur unique guide.

Un missionnaire, de mes amis, administrait l'extrême-onction à un moribond, en présence d'un ministre méthodiste, parent ou ami du malade. Après la cérémonie, le ministre s'approcha du prêtre, et lui demanda pourquoi il avait fait des onctions avec de l'huile sur le corps du moribond. Celui-ci répondit que c'était un précepte de l'Église, fondé sur les versets 14 et 15 du Ve chapitre de l'Épître de saint Jacques, qui dit : « Si l'un de vous est malade, qu'il « appelle les prêtres de l'Église et qu'ils prient pour « lui, en répandant sur son corps l'huile au nom du « Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade, « le Seigneur le soulagera ; et, s'il a commis des pé- « chés, ils lui seront remis. » Le ministre avoua qu'il n'avait jamais lu ce passage et qu'il en profiterait à la première occasion. Effectivement, il imita, par la suite, auprès des moribonds, les onctions catholiques ; mais, comme l'huile était très-chère, il se servait ordinairement de lard fondu, avec lequel il frottait le malade de la tête aux pieds. Les épiscopaliens et les quakers sont plus instruits, et conséquemment

plus tolérants et moins violents contre les catholiques.

De toutes les excentricités méthodistes dont j'ai été témoin, la plus curieuse sans doute est un *camp-meeting* (réunion en plein champ). Cette coutume bizarre est la source d'une multitude d'excès. Les sectaires s'assemblent dans une plaine ou dans un bois, et ils y restent ordinairement trois jours. On y campe, on y vit de provisions qu'on a apportées, on écoute les sermons des ministres, on chante des psaumes et on récite des prières. Quelques femmes d'un certain âge s'attendrissent, pleurent et poussent des cris d'angoisse et de repentance au souvenir de leurs péchés. Quelquefois elles s'imaginent que le Saint-Esprit est descendu en elles; alors elles deviennent, comme elles disent, *happy* (heureuses), et, pressées de faire partager leur bonheur à leurs frères, elles montent sur l'estrade pour prêcher à leur tour : leurs paroles sont entrecoupées de pleurs et de cris, et l'assemblée, préparée à l'exaltation par le jeûne et les veilles, en reçoit de fortes impressions. On voit même de jeunes filles, parmi les méthodistes rigides qu'on appelle *saints*, faire de la prédication, et d'un air inspiré prononcer avec volubilité des discours passionnés, jusqu'à ce qu'elles tombent dans une crise nerveuse et dans des convulsions effroyables. Parmi ces fanatiques apôtres et pénitents du désert, il y a beaucoup de jeunes gens qui viennent à l'assemblée par passe-temps et de jeunes personnes qui suivent à regret leurs parents. Au milieu des cérémonies, et

pendant la nuit, il se fait quelquefois des liaisons où la morale souffre beaucoup.

Parfois aussi, des scènes comiques modifient un peu la gravité de ces réunions. Un jour, un de ces prédicateurs en jupon, d'une figure fort intéressante, attira l'attention d'un Irlandais, qui avait été amené là par curiosité. Celui-ci interrompit la jolie *prêcheuse*, en lui demandant si elle était mariée. Une rougeur subite colora ses joues, mais elle ne répondit pas. La question ayant été réitérée, elle répliqua d'un air colère et inspiré : « Oui, je suis mariée à Notre-Seigneur « Jésus-Christ. » L'Irlandais, fâché, s'en alla, en disant : « J'ai bien peur, Madame, que vous n'alliez pas dans la maison de votre beau-père, car vous vous êtes mariée sans son consentement. » Toute l'assemblée fut prise d'un rire fou.

Pourtant, au milieu d'un pareil public, il n'est pas prudent d'interrompre les prédicateurs par des questions saugrenues ou inconvenantes ; on risque de se faire mettre en pièces ; aussi, ces interruptions sont-elles fort rares. La presse américaine elle-même a cherché à flétrir ces désordres et à tourner en ridicule les *camps-meetings ;* mais on ne persuadera pas facilement à ces enthousiastes, que leurs assemblées sont plus nuisibles aux mœurs qu'utiles à la religion.

CHAPITRE VI

Un projet. — Voyage dans les prairies. — Une nuit sous les tropiques. — Causeries dans les bois. — Lavaca. — La fin d'un habit. — Un juif qui n'en a pas l'air. — Collecte. — Natchez. — Crevasses. — Une course à la rivière Jaune. — Retour au Texas. — Une mort triste. — L'avenir du missionnaire. — Un voyage prosaïque. — Un dîner difficile à prendre. — Une nuit affreuse. — Tête-à-tête avec des panthères. — Arrivée à San-Antonio.

Nous conçûmes, l'abbé Dubuis et moi, un projet vaste et hardi, qui eût été au-dessus de nos forces et de nos moyens, avec moins de confiance en Dieu et en nous-mêmes. Notre chapelle, on le sait, était trop petite, et si misérable, qu'elle ne nous défendait ni contre la pluie, ni contre le soleil, ni contre les serpents : parfois même, les animaux y entraient pour se mettre à l'abri de l'intempérie des saisons : nous résolûmes donc de bâtir une église. Je fis un plan, un dessin, des calculs minutieux et complets. Ce projet, difficile à exécuter à cause de notre manque absolu d'argent, était une nécessité pour la colonie, et devait lui donner une grande importance. L'ambition de nos colons fut éveillée par nos explications, mais ils ne pouvaient guère prêter que leurs bras et fournir quelques matériaux; les plus aisés promirent d'ajouter

quelque argent. Toutes choses évaluées, nous reconnûmes qu'il nous faudrait trois à quatre mille francs pour la main-d'œuvre. Je pris le parti de les chercher, dussé-je courir tous les États-Unis.

Je songeai aux familles créoles de la Louisiane et à quelques personnes que j'y connaissais. Je comptais faire quelque sensation, apportant des nouvelles fraîches et authentiques d'un pays dont on racontait tant de choses singulières, et j'espérais que l'intérêt, excité par mes récits, se traduirait en argent. Mon ami Charles, qui voulait établir un magasin à Castroville, comptait se rendre à la Nouvelle-Orléans pour faire des achats ; c'était une aimable compagnie qui devait adoucir singulièrement les rigueurs de la vie que j'allais mener dans cette pieuse expédition.

Nous devions voyager à cheval, à travers de vastes prairies inhabitées, sans boussole et sans guide, risquant de nous égarer, et cette crainte n'était malheureusement pas chimérique. Bien des colons voyageant pour affaires, ou à la recherche de leurs bestiaux, n'avaient plus trouvé leur chemin, et, exténués de soif et de fatigue, s'étaient reposés au pied d'un arbre où la mort les avait pris. Nous pouvions encore être scalpés par les Indiens. Nous n'avions guère à compter sur le gibier, et il fallait transporter de grosses provisions ; nous n'étions pas sûrs de trouver de l'eau tous les jours, et je me munis d'un morceau de sel citrique, pour me frotter la langue quand la soif deviendrait insupportable. J'allais goûter les aventures plus ou moins poétiques de la vie nomade, de la vie de campement :

par la petite expérience que j'en avais déjà faite, elle ne me souriait pas du tout, je l'avouerai.

Des deux chevaux que nous emmenions, l'un nous fut prêté, l'autre vendu 22 piastres (environ 115 fr.); le mien avait appartenu à un Comanche, ainsi que le prouvaient ses oreilles coupées en forme de V; il était très-fougueux. Un soir, nous dîmes adieu à l'abbé Dubuis et partîmes; Charles, gai comme d'habitude, moi attentif aux caprices de mon indocile monture. Nous allâmes camper dans le chaparal de la Léona. Les chevaux furent dessellés et attachés à des mesquites, autour desquels croissait une herbe abondante; les selles nous servirent d'oreillers. Installés à quelque distance des arbres, pour être moins exposés aux tarentules et aux scorpions, nous nous étendîmes sur l'herbe, enveloppés de nos couvertures.

La nuit était fort belle, ce beau ciel des tropiques faisait descendre de ses millions d'étoiles une lumière pâle et douce; aucun nuage ne grisonnait sur ce dôme immense, d'un bleu pur et foncé, parsemé de paillettes d'or; une brise légère, apportant la fraîcheur, courait dans le feuillage et nous berçait de ses murmures. J'avais lu, dans un poëte moderne, qu'il était beau de dormir, au sein d'une nuit tropicale, dans un air tiède et embaumé, avec un tapis de verdure pour matelas, un firmament étoilé pour ciel de lit, et plongé dans l'enivrement d'une admirable nature et dans la molle splendeur des rêves. Certainement, l'air était doux, la nuit majestueuse, le ciel scintillait; mais c'est le tapis qui était affreusement dur! Les cailloux

n'y manquaient point, et l'herbe ne les recouvrait pas d'une couche si épaisse, que les aspérités ne fissent sentir leurs pointes. Je ne trouvai aucune position qui ne fût une douleur. Je restai forcément très-éveillé, et peu disposé à rêver, mais les insectes étaient encore plus éveillés que moi ; ils m'avaient pris pour théâtre de leurs ébats nocturnes ; ils découvraient de tous côtés des passages, pour s'introduire sous mes habits, et, de joie d'y être parvenus, ils me piquaient horriblement, allaient, venaient, couraient, s'arrêtaient pour me piquer encore. D'autres bêtes, plus grosses, rôdaient aux alentours ; les coyotes aboyaient, les loups hurlaient, les panthères et les chats-tigres miaulaient. Je savais que ces animaux n'attaquent l'homme qu'affamés, qu'en général ils en ont peur ; néanmoins, malgré leur apparente timidité, ils sont très-capricieux, et le son de leur voix a toujours été une musique fort désagréable pour mes oreilles. J'avais beau rassembler dans ma mémoire tous les exemples et toutes les preuves possibles de leur innocence, ces preuves, quelque rassurantes qu'elles fussent, ne me rassuraient pas et n'empêchaient pas mon cœur de battre plus vite que de coutume. Afin que rien ne manquât, la rosée de la nuit me refroidit, et, comme nous n'avions pas allumé de feu, de crainte d'attirer les Indiens, l'humidité me gagna et j'eus des frissons continuels. Tout cela était d'un prosaïsme désolant. J'en conclus que le poëte qui vantait les délices d'une nuit pareille y songeait dans un fauteuil et dormait dans un bon lit. Charles dormait aussi, néanmoins :

son sommeil était même profond et bruyant comme une machine à haute pression.

Nous nous levâmes avant l'aube ; il n'y avait pas de mérite cette fois-là à être matinal. Nous nous dirigions vers Lavaca, sur le golfe du Mexique, d'où un bateau à vapeur devait nous transporter à Galveston. Nous traversâmes à gué le San-Antonio, derrière la mission de San-José ; puis, un chaparal épais, qui aboutissait à un bois de mesquites d'une grosseur énorme. Il n'était pas dix heures que la chaleur, déjà accablante, nous força de nous arrêter. Les chevaux furent dessellés, les couvertures étendues à l'ombre des grands arbres. Je lus mon bréviaire, et Charles, pour s'occuper, alluma un grand feu : ce feu était loin de nous être nécessaire ; mais un beau feu, dans les solitudes, réjouit tellement le cœur du voyageur, qu'on peut se donner sans raison ce plaisir innocent. Nous prîmes un repas qui n'était pas plus un déjeuner qu'un dîner et qui fut très-frugal, car la chaleur, à défaut même de tempérance, rend sobre. Après le repas, les pipes s'allumèrent, et, en regardant la fumée s'élever dans les airs en légers nuages, nous parlions ensemble du passé, qui n'était plus pour nous que le souvenir d'un beau songe, d'un rêve aimé, dans lequel paraissaient comme dans un lointain brumeux le pays où fut notre berceau, la vieille église où, enfants, nous allions prier, les tilleuls centenaires qui nous virent folâtrer, la mère tant aimée, qui nous berçait en murmurant un chant d'amour, les amis d'enfance, âge doré où tout est bonheur : douces ré-

miniscences qui devenaient cruelles, en attristant le présent de leur reflet. Nous causions peu de l'avenir : à chaque jour suffit sa peine, et le délabrement de ma santé, l'épuisement de mes forces raccourcissaient mon horizon, d'une façon lugubre : je le voyais se couvrir de nuages sombres et menaçants. Je fermais les yeux, pour ne pas voir devant moi, et je ne parlais que du moment actuel, de ce voyage qui n'était pas très-agréable, mais qui promettait du nouveau, et de quelques-uns de ces événements imprévus qui occupent et empêchent de penser. Lorsque Dieu abandonne le missionnaire à sa propre faiblesse pour l'éprouver, une distraction est un bonheur.

Beaucoup de chrétiens de France s'imaginent que Dieu nous verse continuellement des torrents de grâces fortifiantes, qui nous *surhumanisent,* pour ainsi dire, et nous rendent insensibles aux souffrances de la terre ; ils s'imaginent qu'à chaque prière que portent vers son trône nos douleurs physiques ou morales, il fait descendre un ange qui sèche nos larmes secrètes et nous remplit de joie et d'énergie. Hélas ! le missionnaire est aussi faible qu'un autre homme : il souffre autant, et, si Dieu le console, ce n'est pas par une faveur spéciale, mais par cette bonté infinie, qui s'étend à tous les humbles esprits prosternés à ses pieds. Pour nous, comme pour tous les chrétiens, le ciel n'est pas un don, c'est une récompense : pour l'obtenir, il faut travailler et souffrir. Si le bonheur et la joie étaient les compagnons du prêtre dans les missions, où seraient ses mérites ? Si notre

âme était novice dans la vie des épreuves, si nous n'étions pas nous-mêmes abreuvés d'amertume, comment pourrions-nous aimer et consoler les malheureux, si notre cœur était insensible et vide de sentiments affectueux? Chacun se fait un prêtre à sa façon et critique celui qui n'est pas modelé sur cet idéal... Pauvre humanité!

Vers quatre heures de l'après-midi, nous poursuivîmes notre route. Arrivés près d'un rancho mexicain, nous avions grand'soif et nous demandâmes du lait. Il y en avait; mais la fermière l'avait déjà mêlé avec du son, pour le donner aux pourceaux. Nous en prélevâmes quelques gorgées sur la part des cochons, tant nous étions altérés. Le Cibolo passe près de ce rancho; mais son lit est généralement à sec, en cet endroit; l'eau coule sous terre et ne reparaît qu'un peu plus loin.

Le soir, nous campâmes dans une prairie clair-semée de mesquites. Pour empêcher les insectes de me tourmenter comme la nuit précédente, je m'enveloppai soigneusement la tête et les oreilles d'un mouchoir, je me roulai dans ma couverture, et, n'entendant plus aucun bruit, je dormis assez bien. Le surlendemain, nous n'en pouvions plus; le trot des chevaux nous avait rompus, et cependant nous voulions forcer la marche pour atteindre une ferme éloignée où nous pourrions passer la nuit. Nous étions séparés de cette ferme par une longue prairie sans ombre; le soleil tombait d'aplomb sur nos têtes; la peau de ma figure toute brûlée s'enlevait par larges plaques. Vers

le soir, nos chevaux étaient vaincus par la fatigue ; le mien lui-même avait perdu sa première ardeur, et traînait péniblement ses jambes mal assurées. Nous mîmes pied à terre pour soulager nos montures et les soutenir.

Nous marchions ainsi depuis une heure, lorsque j'entendis Charles pousser tout à coup un cri de terreur. Il était à quelques pas devant moi, immobile, comme fasciné par un gros serpent à sonnettes, qui se dressait à quelques pas de lui. Plus habitué que lui à de pareilles rencontres, j'allai au-devant du reptile, en faisant siffler ma cravache. Le serpent disparut à droite de la route.

Je souffrais horriblement de la soif; n'ayant rien pour me désaltérer, je m'étendis sur l'herbe, et me mis à sucer les goutelettes que la rosée avait déposées sur les feuilles ; mais elles étaient à peine humides. Je remontai à cheval, le gosier en feu, la poitrine brûlante. Charles s'était réconforté depuis sa rencontre avec le serpent : nous mîmes à contribution toute notre bonne humeur pour passer le temps. Enfin, à minuit, nous étions à la ferme; un bon repas, un toit, un lit, trois choses excellentes que nous fûmes ravis de retrouver, nous firent le plus grand bien.

La journée suivante nous ramena en des pays plus civilisés. D'abord, nous passâmes à Goliad, petite ville américaine, située près d'un ancien *presidio* mexicain, appelé *la Bahia*. La Bahia, bâtie sur une chaîne de belles collines, a été très-peuplée; mais les Texiens, pendant la guerre de l'Indépendance, en ont fait une vaste ruine. Tout ce pays est très-fertile,

le maïs très-abondant; de magnifiques pâturages nourrissent de beaux troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux. Nous passâmes ensuite le Coleto, qui traverse une grande prairie et environne ses rives, comme tous les cours d'eau du Texas, d'une épaisse bordure d'arbres vigoureux et élevés, quelquefois si serrés et si entremêlés de lianes, de fougères et d'arbustes, que ni homme ni bête ne sauraient y trouver un passage.

Le soir, nous arrivâmes à Victoria; cette ville deviendra florissante, grâce à sa position sur le Colorado, qui, de là jusqu'à la mer, est très-souvent navigable. Nous logeâmes la nuit chez le père Fitz-Gérald, jeune prêtre irlandais, plein de santé et de talents, que j'avais connu à Galveston et qui desservait la cure de Victoria. Nous n'avions plus que trente-deux milles à parcourir jusqu'à Lavaca, et, comme aux environs de cette ville il n'y a pas de pâturage, nous laissâmes nos chevaux à Victoria, avec l'intention de les reprendre au retour. Nous louâmes à un Français une petite voiture, et nous nous mîmes en route le soir même.

Je fus frappé, sur le chemin de Lavaca, des ondulations singulières de la plaine. On eût dit une véritable mer de sable; les plis du terrain figuraient à s'y tromper les petites vagues du flux et du reflux, longues, molles et égales. Je serais porté à croire que le golfe du Mexique s'avançait autrefois jusque-là, et que les flots ont été, d'un coup de baguette, changés en sable, si je n'avais déjà rencontré à peu près le

même phénomène dans la plaine de la Leona, à cent cinquante lieues de la mer. Lavaca n'a qu'un hôtel et quelques maisons en planches, assises sur le sable de la plage. C'est là que débarquèrent les familles allemandes qui vinrent former nos colonies; on les jetait à terre, sans leur donner ni abri, ni provisions, ni moyens de transport; aussi, beaucoup moururent de faim, de misère et de chaleur. L'aspect de ces quelques maisonnettes, éparses çà et là, est aussi triste que misérable.

Nous ne pouvions nous embarquer, le bateau à vapeur n'étant pas arrivé. Notre unique passe-temps fut la pêche à la ligne, et encore, il nous était impossible de nous livrer à cette agréable occupation durant la chaleur étouffante du jour. Le manque de verdure et d'ombre nous interdisait aussi la promenade. Nous résolûmes de dormir le jour et de veiller la nuit; mais des milliers de maringouins, auxquels nous n'avions pas songé, nous obligèrent à modifier ce projet. Une nuit, ne pouvant dormir, j'allai me baigner dans la baie. A peine étais-je dans l'eau, que, grâce au clair de lune, je vis arriver de mon côté un énorme requin; je me sauvai à grande vitesse. Les requins sont très-nombreux et très-voraces dans le golfe du Mexique; j'avais entendu raconter des histoires tragiques arrivées sur ces plages, et je craignais de devenir un héros de légende.

Enfin, nous nous embarquâmes, et vingt-quatre heures après, nous arrivions à Galveston. Notre bon évêque était absent. Je portais depuis quatre ans une

redingote noire de coton; le soleil et la pluie l'avaient rendue multicolore; le temps et l'usage en avaient fait une guenille; mon pantalon était en harmonie avec la redingote; mon chapeau n'avait ni forme ni couleur. Les habitués de l'évêché m'assurèrent que je ne pouvais aller à la Nouvelle-Orléans, avec un pareil costume: un d'eux me prêta un habit, et j'allai au couvent prier les dames Ursulines de raccommoder le mien. Les bonnes religieuses crurent ne pouvoir mieux faire que d'y mettre des manches neuves, et par conséquent noires, qui juraient tellement avec le reste de l'habit, que j'étais réellement ridicule dans un pays civilisé. Mais le mal est quelquefois bon à quelque chose: les habitués de l'évêché se cotisèrent entre eux, et me firent cadeau d'une redingote neuve. C'était là un luxe dont j'avais perdu l'habitude.

Nous nous embarquons de nouveau, et, deux jours après, nous débarquions à la Nouvelle-Orléans. La grande cité du Sud était alors en proie à trois fléaux: le choléra, la fièvre jaune, l'inondation. Le Mississipi avait rompu sa digue au-dessus du faubourg La Fayette et coulait dans les rues. Presque partout, on allait, de l'un chez l'autre, en bateau, ce qui devait rendre plus longues et plus difficiles les visites que j'avais à faire pour ma quête. Par surcroît, plusieurs autres quêtes venaient d'être faites, et le commerce allait fort mal. Le pieux et généreux archevêque, en m'accordant la permission de quêter, me dit: « Si vous pouvez obtenir vingt-cinq piastres, vous ferez bien de vous en servir pour retourner au Texas. »

Mais je n'étais pas venu de si loin pour me décourager si vite, et, plein de confiance en Dieu, je commençai ma quête. Dès le premier jour, je reçus vingt piastres d'un catholique irlandais ; pendant les jours suivants, je recueillis environ dix piastres quotidiennement. Un tailleur juif, à qui j'avais commandé un pantalon, me fit causer de ma mission tout en prenant ma mesure. Après une conversation d'une demi-heure, il me fit cadeau d'un habillement complet pour moi et de cinq piastres pour ma future église, trait de générosité qui a laissé dans mon cœur une profonde reconnaissance. Je ne pus cependant avancer beaucoup mon œuvre, car j'étais souvent employé au service des cholériques. Je résolus de quitter la Nouvelle-Orléans aussitôt que possible.

A la première occasion, je me rendis dans les bourgades qui bordent le Mississipi, comptant plus sur les riches planteurs que sur les négociants de la ville. J'allai à Donaldsonville, sur la rive droite du fleuve, à quatre-vingts milles de la Nouvelle-Orléans. Le curé se chargea de ma collecte, et il réunit en quelques jours une petite somme, à laquelle il ajouta des ornements d'église. Je remontai ensuite à cheval le *bayou* (rivière) la Fourche jusqu'à Thibaudeauville, trente milles environ plus loin. La route est bordée d'une suite non interrompue de plantations de sucre et de maïs ; de magnifiques habitations rouges, blanches et vertes, ornées et couvertes d'arbres, de plantes tropicales, de rosiers en fleur et d'althéas. Au fond se voit l'interminable cordon des forêts qui longent partout

les bords du fleuve. Je rencontrai sur mon chemin une *crevasse*. C'est le nom qu'on donne aux ouvertures que le Missisipi et ses affluents pratiquent dans leurs digues, et par lesquelles les eaux s'échappent pour dévaster les campagnes. Je vis une multitude de nègres enfoncés dans l'eau boueuse jusqu'à mi-corps : ils s'efforçaient de boucher la crevasse avec des fascines, des branches et une sorte d'étoupe végétale, provenant d'une plante parasite, nommée *barbe d'Espagnol*, qui pend aux arbres par longs filaments, qui en absorbe le suc au point de les faire périr, et qui, séchée, sert à rembourrer les matelas.

Thibaudeauville est moins une ville qu'un jardin, tant les catalpas, les magnolias, les platanes, les pins couvrent et cachent les maisons. Le curé, jeune Français, construisait une belle et vaste église, et, plus heureux que nous, qui ne savions pas encore si nous pourrions commencer la nôtre, il avait presque achevé la sienne. Quoique tout son argent fût absorbé par cette grande entreprise, il me fit quelques cadeaux précieux. Une dame juive, qui venait d'acheter une robe de soie pour le bal, ayant entendu parler de notre pauvre mission, m'apporta cette robe, pour que j'en fisse des ornements d'église ; j'en tirai deux belles chasubles blanches. Décidément, les juifs sont moins juifs qu'on ne croit. Bel exemple pour les catholiques de voir une dame juive se priver d'un amusement, afin d'aider un prêtre catholique dans son œuvre de charité !

J'allai ensuite à Natchez, petite ville bâtie sur un

plateau élevé : à ses pieds, elle regarde les sinuosités majestueuses du Mississipi, et sa vue s'étend sur les immenses et monotones forêts de la Louisiane. Les maisons sont en briques et ont l'air triste. Les rues sont larges, à angle droit, et ombragées de jeunes arbres. Le plus beau monument de la ville est l'église, qui a déjà, quoique récente, éprouvé des fortunes diverses. Sur la garantie des souscriptions signées par les plus riches habitants, qui voyaient dans l'édifice un embellissement pour leur ville, elle s'éleva rapidement; mais les souscripteurs ne payèrent qu'en partie, et il fallut, pour l'extinction des dettes, vendre l'église aux enchères. Heureusement, le père Raho, vicaire général, parcourut en quêteur la Louisiane et le Mexique : il n'eut pas de peine à se procurer de la sorte l'argent nécessaire au rachat de l'église, qui fut rendue au culte. Cet exemple était bien propre à m'encourager. L'évêque de Natchez était encore à Rome, où il fut poignardé en 1848 ou 1849. Son vicaire général me reçut à bras ouverts : je l'avais connu lorsqu'il était président du séminaire de Saint-Louis ; comme l'abbé Dubuis, c'était un cœur d'or dans un corps de fer. Je m'étais vivement attaché à lui, et il conservait de moi un bienveillant souvenir. Je visitai quelques familles catholiques, et j'en tirai quelque chose.

Dans une de mes tournées aux environs, je vis campé dans un bois un petit reste de la fameuse tribu des Natchez. Rien n'est plus misérable que leur aspect, rien n'est moins intéressant ; aucune trace de

leur gloire passée, si tant est qu'ils aient eu une autre gloire que celle d'avoir été chantés par M. de Chateaubriand.

Quand je partis, le bon père Raho, quoique fort pauvre lui-même, emprunta de l'argent pour m'acheter des chemises et des souliers ; car je commençais à n'en plus avoir.

Je m'embarquai pour descendre le fleuve jusqu'à Bâton-Rouge. Le bateau sur lequel j'étais sombra au moment de partir ; j'eus le temps de sauter sur la rive, avant l'accident. Heureusement, personne ne se noya, et nous en fûmes quittes pour attendre le passage d'un autre bateau à vapeur. C'est à Bâton-Rouge, que la législature de la Louisiane tient ses séances, dans un immense palais *gothico-américain* de fer, de marbre et de granit. Là aussi se trouve une de ces *pénitenceries*, dont madame la contesse Merlin a longuement parlé dans ses *Lettres sur la Havane.* Le curé me reçut de la façon la plus cordiale : c'était un Français, très-savant en histoire naturelle et possesseur de belles collections d'animaux et de plantes ; sa science était souvent utile aux habitants. Pendant mon séjour, le feu prit tout à coup en plein champ, sur une surface de quelques mètres ; on crut que c'était le signe avant-coureur d'une éruption volcanique : on courut chez le curé lui demander conseil. Il se fit apporter une pelletée de cette terre enflammée, et reconnut la présence de beaucoup de phosphore et d'ammoniaque ; il attribua le phénomène au voisinage d'un cimetière et d'une fosse d'aisan-

ces; la ville fut rassurée. Un dimanche, je pus prêcher sur ma mission, devant une petite assemblée, et, quoique en été les planteurs n'aient pas encore recueilli les bénéfices de la récolte, je reçus trois ou quatre cents francs; le curé y ajouta quelques beaux ornements d'autel, et, en partant, je bénis dans mon cœur cette ville si charitable.

Je traversai le Mississipi pour aller à West-Bâton-Rouge; je rencontrai sur ma route une autre *crevasse* fort large. Ces crevasses forment des marais, souvent profonds et dangereux. Celle-ci était attribuée, le croirait-on, à de simples écrevisses. Il est vrai qu'en cet endroit les écrevisses sont innombrables; cependant, plus je comparais la cause à l'effet, moins je trouvais le mot de l'énigme. Voici l'explication que me donna un jeune créole qui se trouvait avec moi: les écrevisses font dans la terre des trous en forme de tubes, qui, prolongés, transpercent les digues; il en sort un mince filet d'eau, que la force de la rivière élargit peu à peu. Si deux de ces trous sont très-rapprochés, l'eau, en rongeant leurs bords, finit par les confondre en un seul, et le filet, devenu plus gros et plus puissant, élargissant son étroit canal, gagnant de proche en proche les autres trous d'écrevisses, détruit la digue et forme une rivière qui inonde la plaine. Dans le jour, les nègres s'occupent à détruire les nids d'écrevisses; aussi, ces accidents arrivent-ils d'ordinaire pendant la nuit. Mais la crevasse, dont je parle ici, était si large et si profonde, qu'on fut obligé d'attendre, pour la réparer, que les eaux du fleuve fussent

moins élevées. Ne pouvant la traverser à cheval, nous prîmes un bateau et j'allai dans la famille de mon jeune créole, qui me reçut avec beaucoup de bonté et de grâce, et qui grossit encore de ses dons la somme que j'avais déjà recueillie.

Cette somme s'élevait à deux cents piastres, et je n'avais pas à me plaindre du succès de mon entreprise, quand diverses circonstances m'empêchèrent de la poursuivre. Le curé de Donaldsonville, où j'arrivai le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance des États-Unis, avait été invité par ses paroissiens à prononcer un discours solennel. Comme ce choix était un honneur, il l'avait accepté et était lié par cet engagement. Au moment où il se rendait à l'assemblée, on vint le chercher en toute hâte pour aller administrer, à la rivière Jaune, des malades qui mouraient du choléra : le discours devait durer au moins deux heures; impossible donc de se rendre ce jour-là à la rivière Jaune, éloignée de trente-cinq milles, car il était près de cinq heures du soir. Cependant on ne pouvait abandonner ces pauvres moribonds. Le curé me pria de le remplacer auprès d'eux et je dus ne pas refuser. Comme le temps était à la pluie et que les chemins, qui m'étaient inconnus, formaient des marécages, le curé me prêta *Zéphir*, son cheval favori, animal rapide et agile qui sautait par-dessus les clôtures, quand la porte était fermée; il me donna un nègre pour guide, et pour compagnon un artilleur de la garde nationale.

Nous passâmes, vers cinq heures du soir, le Missisipi, dans un bateau qui nous déposa sur une sorte

de plage que le fleuve avait laissée récemment à découvert. Débarqué le premier, j'attendais que mes compagnons fussent descendus et que le batelier fût payé, quand l'artilleur me cria : « Montez vite à cheval et jouez de l'éperon, ou vous êtes un homme perdu ! » Je m'aperçus que, sans y prendre garde, mon cheval et moi nous enfoncions peu à peu dans ce sable mouvant; nous en avions déjà jusqu'aux genoux. Après de longs efforts, je parvins à me dégager et à enfourcher Zéphir, qui, en quelques élans vigoureux, se tira et me tira d'embarras.

La pluie tombait alors par torrents; notre militaire, sans doute pour ne pas gâter son uniforme, se réfugia dans une maison voisine, et je suivis avec le nègre une route longue, boueuse et monotone, bordée à gauche par la muraille de terre, qui indique le Missisipi et qui nous cachait le fleuve, ayant vue à droite sur des plantations assez tristes et des champs incultes. La nuit venait. Mon guide me conseilla d'accélérer la marche, parce que nous avions deux crevasses à traverser. « Encore des crevasses ! » m'écriai-je, très-contrarié de cette nouvelle. Je ne redoutais ni les fatigues, ni les dangers, mais j'avais une aversion profonde pour ces crevasses, et je me promis de ne jamais habiter la Louisiane, affligée de ce fléau qui tous les ans fertilise le pays et ruine quelques planteurs. La clarté de la lune nous aida à passer celles-ci; nos chevaux enfonçaient dans l'eau et dans la boue jusqu'au poitrail; en certains endroits, ils nageaient et avaient à lutter contre le courant.

Ces obstacles franchis, nous obliquâmes à droite, en nous enfonçant dans l'intérieur du pays, et nous prîmes une route meilleure à travers une forêt épaisse. J'étais trempé jusqu'aux os et couvert de boue; j'écoutais avec plaisir la voix de l'orage qui grondait dans l'espace, le mugissement du vent dans les feuilles, le craquement des arbres, le bruit des branches qui s'entre-choquaient, les coups de tonnerre qui se succédaient rapides et imposants, la colère de la nature enfin. De gros nuages couraient devant la lune; par moments, elle se montrait et projetait devant nos chevaux effrayés les grandes ombres des arbres du chemin. Nous galopions toujours.

Après avoir traversé un vaste marais improvisé par la pluie, nous frappâmes à la porte d'une cabane : nous étions arrivés. La vieille femme qui vint nous ouvrir m'offrit du café pour me réchauffer; mais il était plus de minuit, et, quoique n'ayant pas dîné, mort de fatigue et de faim, je fus forcé de rester à jeun, devant dire la messe dans la matinée. J'avais une épaisse couche de boue sur mes souliers et mes habits comme sur les mains et la figure; il m'était impossible de me présenter en cet état devant un public quelconque, et je n'avais pas trop de toute la nuit pour faire une espèce de toilette. Cependant je tombais de sommeil, et j'avais besoin de dormir pour oublier ma faim. Comment concilier toutes ces nécessités? J'avisai un tonneau plein d'eau : je m'y plongeai résolûment tout habillé, et, armé d'une brosse, je me nettoyai de la tête aux pieds, en une demi-heure; puis, je me déshabillai, je plaçai

mes habits devant le feu, et me couchai. Levé de bonne heure pour aller préparer les malades à la réception des sacrements que je ne pouvais leur donner qu'après la messe, j'endossai mes habits, qui n'étaient pas encore secs, et dont le froid humide me donnait des frissons; mais je ne pouvais attendre davantage car je tombais d'inanition. Après la messe, je baptisai plusieurs négrillons. Il me fut enfin permis, vers midi, de prendre quelque chose; mais j'étais si faible, que je n'eus ni la force ni l'envie de manger : j'avalai seulement une tasse de café noir, et je retournai à Donaldsonville, sans avoir vu aucune trace de rivière Jaune, et sans savoir qui avait donné ce nom à cette agglomération de misérables cabanes.

Le lendemain, je retournai à la Nouvelle-Orléans, emportant plusieurs caisses de linge et d'ornements d'église. Je commençais à sentir des douleurs rhumatismales qui me roidissaient tous les membres et me torturaient au moindre mouvement. Les roses des missions ont beaucoup d'épines! A la Nouvelle-Orléans, je trouvai deux lettres : l'une de l'abbé Chanrion, jeune compatriote, que les souffrances obligèrent de quitter sa mission et qui vint mourir un mois plus tard à la Nouvelle-Orléans, après avoir longuement langui et traîné douloureusement ici-bas un souffle de vie inutile; il me demandait des prières, en m'annonçant sa fin prochaine. L'autre lettre était de l'abbé Dubuis, qui me pressait de revenir au plus vite à Castroville, où le choléra, sévissant de nouveau, l'accablait de travail; lui-même avait eu une seconde

attaque et s'était guéri, grâce à notre fameux remède. J'interrompis ma quête ; je fis à la hâte mes préparatifs de voyage, pour voler au secours de mon bien-aimé confrère ; j'emballai les vases de fleurs, linges, ornements d'église, cadeaux de toutes sortes, et je m'embarquai pour Galveston où Charles me rejoignit.

Nous nous rendîmes à Indian-Point, petite ville, aux trois quarts allemande, située sur une langue de sable, dans la baie de Matagorda. Nous espérions y trouver, plus facilement qu'à Lavaca, un conducteur et une charrette pour transporter nos bagages à Castroville. Nous fîmes marché avec un Allemand, et j'écrivis aussitôt au missionnaire de Victoria, le père Fitz-Gérald, que nous serions bientôt dans sa ville, et je le priai de faire tenir prêts les chevaux, que nous y avions laissés. Ensuite nous montâmes sur la charrette, traînée par deux vigoureuses mules, et nous nous mîmes en route.

Comme nous cheminions dans la plaine de Lavaca, sous une température insupportable (c'était au commencement d'août), nous vîmes venir au-devant de nous un petit tilbury, conduit par un nègre et mené à grande vitesse par un cheval lancé au galop. Le tilbury s'arrêta près de notre charrette, et le nègre me demanda : « Êtes-vous le père Domenech ?

— Oui.

— Alors venez vite ! le père Fitz-Gérald se meurt à Victoria.

— Comment ! qu'a-t-il donc ? m'écriai-je, accablé par une si douloureuse nouvelle.

— Il a été en mission à Corpus-Christi, sur le golfe du Mexique; les pluies l'ont mouillé, il est revenu malade, et, ce matin, il m'a envoyé vous chercher, pour recevoir de vous les derniers sacrements. »

Je m'élançai dans le tilbury, qui repartit à fond de train. Je vis une panthère énorme, sur le bord du chemin; elle avait bien cinq pieds, de la tête à la queue; mais notre cheval était si animé, qu'il souffla seulement deux ou trois fois un peu fort, et passa sans faire d'arrêt ni d'écart. Arrivé à la maison qu'habitait le père Fitz-Gérald, et qui appartenait à un de ses compatriotes irlandais, nous trouvâmes sur le seuil le propriétaire, qui me dit : *Il est moru !* Sans chercher à comprendre, j'entrai dans la chambre, j'appelai le malade : il ne répondit pas; son regard était fixe; je voulus l'embrasser : ses lèvres se glaçaient. Il venait de mourir. Il avait cessé de vivre, à vingt-six ans, loin de sa patrie, de sa famille et de ses amis, sans même avoir été accompagné au départ par les secours de la religion ! En voyant cette jeune victime de la charité chrétienne, mon cœur se serra : je tombai sur mes genoux, et, ne pouvant prier, je pleurai. Je pensais que pas une parole amie n'était venue adoucir les souffrances de ses derniers moments, et lui parler du ciel qu'il avait bien mérité ! Cet abandon, cette solitude amère où s'endormit le missionnaire, enveloppa mon âme d'une morne tristesse. Pauvre abbé ! sa tombe, perdue sur une terre étrangère, ne sera jamais saluée par une visite, bénie par une prière, arrosée par une larme ! Du moins, sa

vie avait servi à la gloire de Dieu et au bonheur éternel de ses semblables ; la mort seule avait arrêté ses pieux travaux.

Oh ! qui dira tout ce qui se passe dans le cœur d'un jeune missionnaire, depuis le dernier baiser de sa mère jusqu'à son dernier soupir dans les solitudes lointaines ! A genoux au pied de cette couche funèbre, je voyais se dérouler devant moi, comme un vaste et lugubre panorama, cette vie de dévouement, de travail, de fatigues et d'épreuves, qui venait aboutir à une mort prompte, inattendue, isolée. Malgré la triste fin de mon pauvre ami, j'enviais son sort, car pour lui les incertitudes de l'avenir n'existaient plus, et il était mort en travaillant. Faisant un retour sur moi-même, je songeai à ma santé si profondément altérée, à mes forces détruites ; je n'avais pas l'âge du père Fitz-Gérald, et déjà j'étais usé ; comme l'abbé Chanrion, je me sentais déjà un être presque inutile, et qui serait bientôt à charge aux autres et plus encore à lui-même.

L'existence d'un missionnaire infirme ou épuisé par les fatigues de son ministère est fort triste, humainement parlant. Il est pénible et difficile pour lui de traîner, sur le théâtre de ses premiers travaux, près de ses confrères pauvres et occupés, son embarrassante oisiveté. Dans son pays, l'hospice et la misère l'attendent indubitablement. Pendant qu'il prêchait le christianisme et la civilisation aux peuples d'outre-mer, ses amis sont morts ou dispersés ; les amitiés se sont éteintes ou affaiblies ; il est devenu à son tour

étranger dans son propre pays : heureux encore si la charité locale ou privée le place dans une sinécure, où, à l'abri des nécessités de la vie, il attend près de son berceau que la tombe vienne clore une carrière abreuvée de fiel et de souffrances cachées ! Le prêtre qui se dévoue aux missions étrangères peut bien dire, comme son divin Maître : *Mon royaume n'est pas de ce monde.* Il sait que, pour lui, toutes les épines ne sont pas dans les forêts sauvages, et toutes les douleurs sur les plages désertes; mais Dieu, qui a soin du passereau solitaire et du lis des champs, donne à l'homme qui a confiance en lui quelque chose de plus précieux que le pain gagné à la sueur du front ; c'est la foi, la charité, l'espérance : avec cela, on n'est jamais pauvre, jamais soucieux du lendemain, et l'on brave toutes les tempêtes qui soufflent sur nos têtes.

Au pied du cadavre de mon malheureux confrère, je voyais cet avenir devenir le mien, je ne me sentais pas digne de mourir pour la noble cause que j'avais embrassée, je pleurais toujours. Mais un rayon du ciel vint me rappeler les douleurs du Fils de Dieu dans le jardin de Gethsémani, et, comme tous les rayons du ciel, il porta dans mon âme le calme et la résignation. La crainte s'était éloignée : j'étais prêt à tous les sacrifices. Je priai pour mon pauvre ami, avec ferveur. Je passai la nuit, seul, près de son corps. Le lendemain, aidé d'un autre prêtre français qui vint à Victoria, nous enterrâmes dans la petite église notre jeune confrère. La cérémonie fut simple et touchante ; protestants et catholiques versaient des larmes,

tribut de l'estime que s'était attirée le défunt par ses vertus.

Je quittai Victoria, fort triste ; le temps était sombre et pluvieux. Nous avions des provisions pour trois jours ; afin de camper le moins souvent possible, à cause de la pluie qui menaçait de durer, nous changeâmes notre route, en nous dirigeant plus au nord. L'un de nos chevaux était perdu ou volé ; je montai celui qui restait et Charles se mit dans la charrette. De temps en temps, je prenais sa place, et lui la mienne. La pluie ne cessa de tomber et défonça les chemins ; les mules qui traînaient notre lourd véhicule marchaient lentement et péniblement dans la boue. Dès le premier jour, j'étais glacé sous mes habits mouillés, tandis qu'une partie de mon corps était roidi par des douleurs rhumatismales.

Cinq jours se passèrent en efforts, en luttes de toute espèce, tantôt contre les intempéries de l'air, tantôt contre les difficultés du chemin. Nous n'avions pu dormir une seule nuit dans une ferme, car l'état des routes avait détruit nos combinaisons, en retardant notre marche. Nous avions fait durer nos provisions un jour de plus, et nous étions à jeun depuis vingt-quatre heures ! Nous campions sous la charrette, mais l'eau passait à travers les planches. L'insomnie et le froid commençaient à me donner la fièvre. Mes compagnons plus robustes dormaient, sans s'inquiéter de la pluie ni de la faim. Il y a des êtres dont l'organisation complaisante et incompréhensible se plie facilement à leurs besoins et à leur

volonté ; ils dorment quand ils veulent, jeûnent quand il le faut, sans être troublés le moins du monde des exigences de la nature.

Enfin, le cinquième jour, nous rencontrâmes, à droite de notre route, une petite rivière encaissée dans un ravin : je crois que c'était le Cibolo ; de l'autre côté de cette rivière, il y avait une ferme où nous espérions pouvoir dîner. Pendant que notre Allemand dételait les mules, Charles et moi, nous descendîmes le ravin, en trébuchant à chaque pas. Arrivés au fond, nous vîmes un endroit où la rivière était couverte d'arbres morts et de pièces de bois, qui surnageaient ; partout ailleurs elle tombait en cascatelles, comme les torrents qui descendent des Alpes. Pressé par la faim, je prends mon élan et, courant sur ce plancher mobile, j'arrive à l'autre bord. Charles, moins agile ou plus paresseux, alla plus lentement ; les pièces de bois enfonçaient et tournaient sous lui ; il perd l'équilibre et tombe à califourchon sur un arbre mort ; il me rejoint enfin, mais tout mouillé par ce bain improvisé. « Un peu plus, un peu moins, dit-il, ne fait pas grand'chose. » Durant ce triste voyage, Charles ne quitta jamais cette humeur joviale que les Français perdent rarement, même dans les circonstances les plus critiques de la vie.

Un bon dîner et un bon feu nous firent oublier nos mauvais jours, et nous reprîmes notre route. La pluie cessa pendant quelques instants. Nous étions loin de prévoir que le sixième jour de notre voyage serait encore plus pénible que les précédents. Il fallut, ce jour-

là, traverser d'abord un *creek* (large ruisseau) profond, plein d'une eau bourbeuse et noire. Mon cheval s'y enfonça jusqu'au poitrail, et, affaibli par la fatigue, il ne put en sortir seul. Je fus obligé d'entrer dans l'eau jusqu'à la ceinture, et de tirer de toutes mes forces la pauvre bête, par la bride. Quant à la charrette, ce fut bien pis : son poids la fit descendre si avant dans la vase, que les mules, désespérant de la ramener sur un terrain solide, se couchèrent tranquillement, sans vouloir se relever. Le cocher les frappait de son fouet, Charles et moi, nous poussions les roues: peine perdue! Il ne restait d'autre parti que d'aller à la recherche d'une ferme, où nous pussions trouver des renforts. Quelques Mexicains, qu demeuraient dans le voisinage, eurent enfin l'obligeance de venir avec une paire de bœufs, qui, attelés devant les mules, les retirèrent du bourbier, et la charrette avec elles. La pluie, qui avait cessé un moment, recommença pour ne plus s'arrêter. Mon cheval bronchait ou glissait à chaque pas : j'étais horriblement fatigué des efforts continuels que je faisais pour l'empêcher de tomber. Le chemin devenait de plus en plus impraticable, et les roues de notre charrette enfonçaient parfois d'un pied dans la boue.

Après le dernier accident, nous espérions enfin atteindre sans encombre un endroit convenable pour établir notre dernier campement. Par malheur, quand la nuit arriva, nous étions encore en plein bois. Un coassement de grenouilles nous annonça le voisinage

de l'eau : c'était une clairière transformée en lac par la pluie. L'herbe étant abondante sur les bords, mon cheval et nos mules pouvaient paître : nous les mîmes en liberté. Nous ne savions où nous coucher ; la route était inondée ; notre charrette dans l'eau ; le bois plein de ronces, et si épais qu'il semblait impénétrable. Pour trouver un campement plus commode, il eût fallu passer cette mare, dont nous ignorions la profondeur. Notre conducteur, sans plus de souci, s'enveloppa de sa couverture et s'étendit sur les caisses dans la charrette ; Charles et moi, nous passâmes la nuit contre un arbre, assis sur nos selles, les pieds dans l'eau. L'orage éclata, plus fort qu'il ne l'avait encore été ; les roulements du tonnerre étaient incessants ; la foudre sillonnait l'espace presque sans interruption, tandis que le vent agitait avec fureur la forêt et faisait craquer les arbres les uns contre les autres. Je laisse à penser si je pus fermer l'œil : l'insomnie, le froid, la faim me donnèrent la fièvre. Je grelottais, tandis qu'une sueur brûlante coulait par tout mon corps ; mon pouls était violent, des bruits étranges bourdonnaient dans mes oreilles ; des vomissements de sang m'affaiblissaient de plus en plus. Je n'y pus pas tenir.

« Charles, dis-je à mon compagnon à moitié endormi, si je restais ici, je n'en pourrais sortir ; je vais continuer ma route.

— C'est imprudent, répondit Charles en ouvrant un œil ; vous ne connaissez pas les chemins, vous vous égarerez.

— Oh ! dis-je, je ne puis craindre rien de pis que ce que j'éprouve en ce moment ! »

Charles se rendormit, pendant que je sellais mon cheval qui n'était guère plus valide que moi. Il était environ une heure du matin. Pour ne pas m'engager dans les bourbes de la route, je tirai un peu à droite, en marchant à travers les arbres. Le bois s'éclaircit bientôt, et fit place à une prairie couverte de hautes herbes et de grands tournesols qui me fouettaient le visage. J'allais à l'aventure, sans penser que j'avais eu tort de quitter la route frayée : du reste, je croyais la côtoyer, lorsqueje rencontrai des broussailles et des arbres qui me barraient le chemin ; je m'y frayai un passage, en me déchirant les mains et la figure. Après de laborieux efforts, je trouvai un taillis plus épais encore : il était impossible de faire un pas de plus. Je cherchais de tous côtés une issue, mais sans réussir à la trouver ; les éclairs, ma seule clarté, n'en montraient aucune. L'obscurité, la foudre, la maladie me donnaient des vertiges ; j'avais des éblouissements dans les yeux, un feu brûlant dans le corps, un froid glacial à l'épiderme, et de continuels bourdonnements dans la tête. L'orage continuait, le tonnerre roulait, le vent mugissait, et j'étais là, dans cette double tempête de mon être et de la nature, perdu au milieu de ces solitudes, seul, sans guide, sans direction, sans force pour sortir du tombeau qui s'entr'ouvrait sous mes pas. Toute énergie physique ou morale m'abandonnait ; je sentais tout finir ; nulle puissance humaine ne pouvait venir à mon secours.

Après avoir épuisé, je crois, tout ce qu'il peut y avoir de courage, d'intelligence et de volonté dans le cœur de l'homme, pour sortir de cette terrible position, je n'avais plus d'autre recours que de m'adresser à Dieu. Je lançai vers le ciel un de ces regards suprêmes, dans lesquels l'âme tout entière semble parler. Cete prière muette fut pour moi comme une douce rosée qui tombe dans une atmosphère de feu : quelque chose de suave, de doux envahit tout mon être ; je compris que Dieu veillait sur moi, et que s'il m'éprouvait, c'était afin de m'apprendre à mettre moins de confiance en mes propres forces et à m'attacher plus étroitement à lui. Un sourire de bonheur vint effleurer mes lèvres ; je priai avec une ferveur tendre et naïve, en demandant que la volonté de Dieu se fît. Je savais bien qu'il ne me laisserait pas mourir ainsi tout seul dans les bois. Plein d'espérance dans la bonté divine, je laissai mon cheval aller où bon lui semblerait. Il prit à gauche, passa de lui-même à travers les broussailles et déboucha dans la prairie. Le reflet d'un éclair me montra la route envahie par l'eau. Je ne me risquai plus à quitter le bon chemin, et chevauchai dans des flots de boue avec résignation. Bientôt la route monta un peu et traversa un bois de chênes. Je sentis que les pieds de mon cheval avaient trouvé un terrain sec et solide. Malgré la fièvre qui me dévorait, j'eus un moment de joie. Il fut court !

Mon cheval semblait écouter ; il tendait les oreilles, il était inquiet, il soufflait avec bruit : tout à coup il s'arrêta. Je ne pouvais rien distinguer dans l'obscu-

rité, mais évidemment le cheval ne s'effrayait pas sans raison. Je pris un de mes pistolets et donnai de l'éperon pour avancer. Un miaulement effroyable retentit, et deux lumières phosphorescentes brillèrent, à vingt pas de distance : je reconnus un tigre ou une panthère, peut-être plusieurs, car ma tête pleine de vertiges me faisait voir, de tous côtés, des yeux ardents fixés sur moi. Je n'avais que deux pistolets. Blesser un de ces animaux eût été trop dangereux ; le tuer était impossible, à cause de l'obscurité de la nuit et de la fièvre qui ne me permettaient pas de viser juste ; je tirai en l'air. Mon cheval, fou de terreur, se cabra ; mais je tins bon en selle, il repartit comme un trait. Les panthères, qui s'étaient éloignées, revinrent près de la route ; j'en conclus, tout en galopant, que leur repaire était inondé, et que j'allais tomber dans quelque *creek*. Le coassement des grenouilles, de plus en plus rapproché et distinct, ne me laissait aucun doute, et bientôt j'entendis un clapotement d'eau sous les pas du cheval, je sentis le froid qui me saisissait les pieds et montait à chaque enjambée. Mon cheval, enfoncé jusqu'au poitrail, s'arrêta brusquement ; paroles, coups d'éperon, rien n'y fit : il semblait de marbre.

J'attendis qu'un éclair me montrât où j'étais ; à sa lueur rapide, je vis devant moi un lac formé par la pluie ; je n'aperçus aucune herbe à la surface, ce qui prouvait une profondeur assez grande pour qu'il fût insensé de tenter de nuit le passage. Je rebroussai donc chemin ; mais, n'osant retourner dans le bois, à

cause des panthères, je descendis de cheval et m'appuyai contre un arbre, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, tenant mes pistolets à la main, les abritant sous ma couverture et faisant face aux panthères, qui étaient revenues. J'étais résolu à vendre chèrement ma vie, mais elles rôdèrent autour de moi sans approcher, poussant des rugissements terribles. Mon cheval avait tellement peur que, quoique non attaché, il resta immobile à mes côtés toute la nuit. La foudre vint tomber avec un fracas horible à quinze mètres de nous ; elle forma comme une pluie d'étincelles qui mit en feu les herbes rares de la forêt; le feu se propagea, et je crus un instant qu'il allait me chasser de ma position, et allait me griller ; mais la pluie l'éteignit.

Enfin, cette nuit fit place à la douce clarté de l'aube, qui vint me rendre la vie et jeter ses faibles lueurs autour de moi. Je me sentis de nouveau courageux et gai ; je montai à cheval ; je traversai ce lac, qui avait au moins un mille de long ; ce fut le travail d'une bonne heure : mon cheval glissait, s'embourbait ; il chancelait et trébuchait comme un homme ivre. Je songeai plusieurs fois à descendre pour le soulager ; mais j'étais incapable de me tenir sur mes jambes. Quand le pauvre animal mit le pied sur la terre ferme, je poussai un long soupir de satisfaction. La pluie avait cessé, le soleil faisait mine de se montrer, le vent chassait les nuages; le soleil et le vent allaient sécher mes habits. La route était très-accidentée : des deux côtés s'élevaient de gracieuses collines couron-

nées de blanches vapeurs ; des milliers de perdrix s'envolaient bruyamment à mon approche ; des troupeaux de chevreuils me regardaient passer avec surprise, tout en secouant les gouttes de pluie qui brillaient sur leur dos : tout cela me réjouissait. Il y avait bien çà et là quelques nappes d'eau à traverser ; mais je ne me plaignais plus. Enfin le soleil paraît et avec lui revient la chaleur dont j'avais tant besoin pour me réchauffer. J'avais les mains blanches et ridées comme la peau d'un noyé.

Vers dix heures du matin, je rencontrai une petite rivière dont je n'avais jamais entendu parler. Je pensai que c'était un cours d'eau improvisé par la pluie, et j'y entrai gaiement, même avec un peu de dédain ; mais les chevaux de ce pays ont un instinct d'une incroyable finesse, pour deviner le danger : le mien n'était que trop impressionnable, et, depuis notre départ, il avait acquis à cet égard une délicatesse désolante. Dès que l'eau lui monta au poitrail, il s'arrêta, craignant d'en avoir par-dessus la tête ; il refusa obstinément d'avancer ; je le priai, je le conjurai, je l'encourageai des pieds et des mains, je le frappai ; rien n'y fit. Je descendis, conduisant la bête par la bride et allant à la découverte. Après quelques minutes de marche, je vis à fleur d'eau des feuilles de nénuphar ; je ne réfléchis pas que ces feuilles pouvaient avoir des tiges hautes de cinq ou six pieds, et j'entrai hardiment dans l'eau, tout habillé. Dès le premier pas, j'en eus jusqu'à la ceinture, début qui m'effraya et me fit rétrograder. Je remontai à cheval et tentai le

passage en d'autres endroits ; mais j'avais beau faire, mon cheval s'arrêtait toujours dès que l'eau lui montait au poitrail.

Ce dernier obstacle, que je ne savais comment surmonter et devant lequel je ne pouvais rester indéfiniment prisonnier, me rejeta dans le désespoir, quoique j'eusse passé par des difficultés plus rudes. C'était la dernière goutte qui fait déborder le vase. Le courage me manqua subitement. Ingrat que j'étais, j'osai me plaindre, et je dis : « Mon Dieu ! c'est trop souffrir ; mon énergie a des bornes, et mes peines n'en ont pas ; j'ai payé à l'humanité ma dette de dévouement. Que d'autres me remplacent ! Je vais rentrer en France et n'en sortirai plus. » Je pleurais comme un enfant qui n'a pas ce qu'il veut ; un instant après, je riais en songeant à l'abondance de ce calice amer, que je ne pouvais épuiser ; ce petit accès de folie passa bientôt. Je m'étendis sur l'herbe pour faire sécher au soleil mes habits ; puis, reprenant toute mon énergie, je remontai à cheval et me dirigeai du côté du Cibolo.

Après une heure de marche, j'aperçus une charrette, et je fus bien étonné, en reconnaissant notre cocher et Charles qui dormaient sur les caisses. Je croyais sortir d'un autre monde ; j'étais si heureux de les rencontrer, que je les secouai pour les embrasser.

« Où allez-vous donc ? me dit Charles.

— Je crois que je vais en France, répondis-je piteusement.

— Allons donc ! quelle idée ! »

Je leur racontai ce qui m'était arrivé depuis que je les avais quittés.

« Il n'y a pas de *creek* par ici, dit le cocher ; ce ne peut être qu'un fossé peu profond, un ancien cours d'eau que je suis sûr de passer.

— Nous verrons bien. »

Et, oubliant la France, je grimpai sur la charrette pour aller avec eux vérifier le fait. Arrivés à l'endroit fatal, notre Allemand se dépouilla de tous ses habits, entra dans l'eau jusqu'aux aisselles, et parvint sans encombre à l'autre bord. J'étais confus, humilié ; je maugréai contre la susceptibilité de mon cheval et contre mon peu de patience. Nous passâmes tous, sans trop de difficultés. Mon cheval, à moitié fourbu, fut attaché derrière la charrette ; mes compagnons continuèrent leur sommeil interrompu, et je tâchai de les imiter. Au bout d'un instant je fus tout à coup tiré de mon assoupissement par une secousse épouvantable, qui fit rouler les hommes, les bêtes et les caisses, les uns sur les autres. Nous étions tombés dans un ravin qui coupait la route et que notre sommeil nous avait empêchés de voir. Par un hasard providentiel, nous n'eûmes à déplorer aucun accident : hommes, bêtes et caisses, rien n'était avarié. Cette scène de confusion nous parut comique, et nous nous mîmes à rire tous les trois de cette aventure qui nous tint éveillés le reste du jour.

Vers trois heures de l'après-midi, le chant du coq nous annonça le voisinage d'une ferme ; peu après, à travers le feuillage des mesquites et des chênes, nous

aperçûmes une cabane, auprès de laquelle étaient couchés des bœufs, des vaches et des moutons. Nous entrons. Une femme longue et maigre nous demande ce que nous voulons. Je réponds :

« A dîner, si c'est possible, car nous mourons de faim.

— Vous serez servis dans une demi-heure, me dit cette bonne femme ; et, en attendant, si vous voulez passer dans ma chambre, vous trouverez un piano pour vous distraire.

— Merci, madame, mais dans ce moment-ci mes dents ont plus besoin d'exercice que mes doigts ; j'attendrai en soignant mon cheval. »

Je me creusai longtemps la tête, pour savoir comment ce piano était venu se nicher dans cette cabane. Le dîner arriva ; il fut dévoré en un instant. Je règle les comptes, selle mon cheval et pars de nouveau, tout seul, laissant mes compagnons derrière moi. A peine sorti de la ferme, je fus mouillé par une nouvelle ondée ; mais j'étais trop près du terme de notre voyage pour me plaindre encore. Je traversai le Salado ; je crus voir sur ma route trois Indiens qui me barraient le passage ; depuis vingt-quatre heures, j'avais vu trop de choses effrayantes pour avoir peur désormais ; je passe, mes Indiens étaient trois énormes troncs d'arbres brûlés et entourés d'herbes rougies que mes vertiges faisaient ressembler à des géants bariolés de noir, de rouge et de jaune. Enfin j'entends les cloches de l'église de San-Fernando qui sonnent l'Angelus : j'arrive à San-Antonio, et cours

chez le curé. Cet excellent homme me donna un verre d'alicante, que j'avalai d'un trait; je m'enveloppai d'une triple couverture de laine, et je dormis d'un sommeil profond qui dura plus de vingt-six heures. Lorsque je m'éveillai, il était, pour tout le monde, l'heure de se coucher. Je causai un peu avec le curé, puis je me recouchai, et je dormis de plus belle.

CHAPITRE VII

Assassinats à San-Antonio. — Les *Rangers*. — Une partie de plaisir. — Une menace qui n'a pas de suites. — Trop de citrouilles et pas assez à manger. — Une nuit d'hiver. — La veille de Noël. — Manière de bâtir une magnifique église à bon marché. — Une victoire facile. — Départ de Castroville. — Mes adieux. — Un ami devenu ennemi. — Voyage à pied dans les prairies. — Arrivée en France.

Dès le lendemain, je me rendis à Castroville. Sur ma route, je rencontrai un de mes paroissiens, qui fut assassiné dix minutes après cette rencontre ; l'assassin lui vola son cheval qui ne valait pas quarante piastres. San-Antonio était renommé pour les assassinats ; chaque nuit, dans les faubourgs, les Mexicains faisaient jouer leurs couteaux ; les Américains, leurs *revolvers ;* le sang coulait à chaque instant.

Un jour, un cavalier, à moitié ivre, armé jusqu'aux dents, entra dans un *bar-room* (espèce de café), pour boire de l'eau-de-vie; le garçon lui demanda s'il avait de l'argent ; le cavalier, offensé de la question, prit pour toute réponse son *revolver* et fit feu, la capsule seule partit. Alors le garçon, saisissant un énorme couteau, bondit sur son adversaire et lui ouvrit la poitrine en deux endroits ; puis, il mit à la porte le cheval et le cadavre.

Une autre fois, un presbytérien, se sentant un vif désir de tuer quelqu'un, entra chez un ministre de sa religion et lui tira deux coups de pistolet, qui, par bonheur, n'atteignirent que son chapeau. Un matin, comme j'allais dire la messe, un Mexicain, qui balayait le seuil de sa maison, envoya, sans prendre garde, un peu de poussière à un Américain qui passait ; l'Américain tira son couteau, se jeta sur le malheureux sans défense, et lui fit à la tête et aux épaules dix-sept blessures graves. Ces faits n'avaient rien d'exceptionnel ; ils étaient fort communs et presque journaliers.

La plupart des meurtres étaient commis par les *rangers*, volontaires de l'armée américaine, qui, licenciés après le traité de Guadelupe-Hidalgo, s'étaient engagés au Texas, pour faire la chasse aux Indiens : c'était le rebut de la société et tout ce que la nature humaine fournit de plus hideux et de plus dégradé. Ces hommes sanguinaires, sans foi ni loi, massacrèrent toute une partie de la tribu des Lipans, qui campaient tranquillement près de Castroville. Ils ne laissèrent en vie ni les femmes ni les enfants. Ils dépouillèrent tous ces cadavres de leurs costumes ; la moitié des bourreaux s'en revêtit, et ils simulèrent une petite guerre. Un colon, qui était à la recherche de ses bestiaux, entendit les détonations des armes à feu, vit de loin le combat et crut que c'était une attaque réelle des Indiens ; les habitants de Castroville s'émurent, s'armèrent, firent des patrouilles jour et nuit et barricadèrent la ville. Ce ne fut que deux jours

après que l'on apprit la vérité. Les *rangers* étant devenus le fléau des colons, on les remplaça, en 1850, par des troupes régulières. Ces troupes, il est vrai, furent pour le pays une protection morale plutôt qu'efficace, leur nombre étant toujours insuffisant. Leurs camps se composaient ordinairement d'une compagnie de dragons et d'une compagnie d'infanterie ; ces compagnies étaient censées compter soixante hommes chacune, mais quelquefois il n'y en avait pas six sous les drapeaux. Les mauvais traitements, qu'on leur infligeait, les faisaient déserter avec armes et bagages.

San-Antonio était le quartier général de l'armée du Texas. J'y vis une fois une revue, sur la grande place, où de distance en distance on avait planté des guidons pour les manœuvres. La musique se composait de douze instruments ; l'état-major et les officiers comptaient huit personnes; l'armée se composait de... *quatre* hommes, y compris un sergent. On fit comprendre au général le ridicule d'une pareille revue, et depuis il n'en passa plus d'autres du même genre. Il y avait des camps où la cavalerie manquait absolument; alors, on mettait l'infanterie à cheval pour courir après les Indiens, si la nécessité l'exigeait. Ces hommes, pour la plupart, avaient toutes les peines du monde à se tenir en selle et ne pouvaient se servir de leurs armes, tant qu'ils restaient à cheval. Sur les bords du Rio-Grande, une fois, peu s'en fallut que les Indiens ne fissent prisonnière une de ces compagnies d'*infanterie montée*, comme on les appelle.

La meilleure protection pour les colons était donc de ne jamais marcher sans porter de bonnes armes avec eux.

Je trouvai à Castroville une lettre de l'abbé Dubuis qui me priait d'aller le rejoindre à Braunfels, où il faisait bâtir une église en bois. Je confiai notre maison à Charles et retournai à San-Antonio, où je laissai mon cheval. Afin d'éviter les mésaventures du voyage, je pris la poste, qui, pour cette course, était une assez bonne voiture. A mon grand étonnement, j'arrivai à Braunfels sans incident fâcheux.

Je passai trois jours avec mon confrère, que j'aidais dans ses travaux, nous nous racontions l'un à l'autre ce que nous avions fait durant notre séparation, et combinions ensemble la prompte érection de notre future église. Le troisième jour, l'abbé vint en souriant m'annoncer qu'il allait me procurer une vraie partie de plaisir ; une excellente occasion, disait-il, pour retourner à San-Antonio sans qu'il nous en coûtât un centime. J'acceptai aveuglément, et ne lui demandai pas quelle était cette occasion agréable et économique. A cinq heures du soir, nous avions terminé nos affaires ecclésiastiques à Braunfels. L'abbé Dubuis me dit qu'il lui restait deux baptêmes à faire dans une cabane, sur la route de San-Antonio, à trois milles de là ; qu'il irait à pied et qu'il nous rejoindrait en passant. Moi, je devais partir avec une famille alsacienne, qui conduisait une charrette chargée de volailles ; la charrette me transporterait ainsi avec les poulets.

L'abbé Dubuis partit le premier.

Un peu avant le coucher du soleil, je vis arriver la charrette. C'était un misérable véhicule, tout disloqué, traîné par un cheval d'une telle maigreur, qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes. Cette vue me fit regretter ma trop grande confiance dans les surprises que me ménageait mon confrère; je trouvais cette *occasion*-là fort piteuse, et regrettais de n'avoir pas pris la poste pour m'en retourner; mais il était trop tard, et je me résignai à monter dans la charrette. La route était mauvaise; les chemins défoncés par les grandes pluies avaient été subitement durcis par les feux du soleil, et les ornières étaient comme pétrifiées; de sorte que chaque pas du cheval amenait un cahot insupportable. Ne pouvant y tenir, je descendis et marchai. Arrivés dans un bas-fond, cheval et charrette s'embourbèrent dans une fondrière, et nous fûmes obligés d'y entrer aussi, pour les en sortir. La femme tirait le cheval; l'Alsacien et moi, nous poussions les roues. Cette opération accomplie, j'étais dans un état de malpropreté tel que j'aurais bien eu besoin d'un second tonneau d'eau pour me décrotter. Je continuai de marcher, en maugréant un peu contre les *occasions* de l'abbé Dubuis, et me promis bien de ne plus en profiter. L'abbé, son baptême fait, était reparti sans nous attendre. A minuit, j'aperçus en travers du chemin deux ombres qui ressemblaient à des cadavres.

« Qui est là ? m'écriai-je en anglais.

— Ami ! me répondit la voix bien connue de l'abbé.

— Eh bien! que faites-vous donc là, étendu de cette manière?

— Je dormais en vous attendant.

— Eh bien! je vous remercie de votre occasion, elle est belle! J'ai été obligé de venir à pied, cette rosse, qui traîne les poulets, ne pouvant me traîner : c'est ça que vous appelez une partie de plaisir. »

L'abbé écouta mes plaintes en riant aux éclats. Ne pouvant me fâcher, je l'imitai. Il y avait avec lui un Allemand d'une longueur démesurée, qui se réveilla au bruit de la charrette. Le cheval fut dételé, et nous campâmes. L'Alsacienne nous servit un souper de viandes froides; puis, quoique privés de couvertures, nous nous endormîmes sur l'herbe.

Le lendemain, nous fîmes, sur le Cibolo, une halte pour déjeuner; ensuite, l'abbé, l'Allemand et moi, nous continuâmes notre route à pied. Nous étions alors à la fin du mois d'août : la chaleur était excessive, et la sueur ruisselait abondamment sur tout mon corps. Il était environ midi, lorsque nous arrivâmes à San-Antonio. J'étais exténué de fatigue et j'avais les pieds tout écorchés. Une heure après, l'abbé Dubuis vint m'annoncer qu'il avait une autre occasion pour aller à Castroville sans payer, et qu'il m'engageait à en profiter avec lui. Je le remerciai vivement, sachant à quoi m'en tenir sur ce qu'il appelait des parties de plaisir; je lui dis seulement qu'ayant un cheval à ma disposition, je partirais dès que je serais un peu reposé. A cinq heures, je me mis en route, tout seul, un peu contrarié de voyager encore de nuit;

mais, à cause de notre école,je n'aimais pas m'absenter de Castroville, lorsque l'abbé Dubuis n'y était pas, de sorte que je ne couchais presque jamais à San-Antonio.

Dans la plaine, je fus rejoint par mon confrère qui était dans une belle voiture emportée par deux magnifiques chevaux ; il passa devant moi comme un éclair, en me faisant signe de le rejoindre : je mis mon cheval au grand galop pour le suivre. En quelques minutes, nous arrivâmes au *creek* de la Leona. Dans la voiture, il y avait, avec l'abbé, un docteur européen et un colon de Vandenberg, qui, au moral comme au physique, ressemblait à don Quichotte de la Manche. Nous soupâmes tous les quatre, au bord de l'eau ; le docteur repartit pour San-Antonio avec sa voiture ; l'abbé et le colon restèrent pour attendre un Alsacien qui devait passer avec une charrette traînée par des bœufs. L'Alsacien arriva, sa charrette était chargée de caisses et de sacs de maïs; l'abbé et le colon se mirent dessus, et je les accompagnai sur mon cheval. La nuit venue, on détela les bœufs pour les laisser paître, et, après avoir fait une légère collation avec des pastèques et du fromage, nous nous endormîmes jusqu'à minuit.

Sur l'invitation de mon confrère, lorsque nous nous remîmes en route, mon cheval fut attaché derrière la charrette et je montai près d'eux sur une caisse de savon. Cette charrette était faite tout bonnement avec deux arbres attachés sur deux essieux ; les caisses et les sacs étaient entassés sans ordre les uns sur les

autres, de sorte qu'il me fut très-difficile de trouver une position, sinon commode, du moins supportable; je ne rencontrai partout que des angles qui m'entraient dans les reins, ou qui me brisaient les membres à chaque cahot; de plus, je sentais également que ma jambe droite était exposée à une température par trop fraîche.

« Il y a des courants d'air dans cette voiture, dis-je à l'abbé Dubuis.

— Ce n'est pas étonnant, me répondit-il, puisqu'elle n'a pas de fond. »

Je me baissai alors pour savoir d'où provenait cette fraîcheur inusitée, lorsque tout à coup je reçus une bonne quantité d'eau sur la figure. C'était le mot de l'énigme. Il y avait près de moi une barrique d'eau bouchée avec de la paille; le bouchon était parti, et chaque cahot m'envoyait une petite douche sur la jambe.

Enfin, nous arrivâmes à Castroville, et, le premier dimanche qui suivit notre retour, nous assemblâmes les colons, après la messe, pour leur faire promettre que chacun apporterait les matériaux nécessaires à la construction de l'église, et pour prendre de notre côté l'engagement de commencer la besogne, dès que les pierres et le bois seraient arrivés. C'était l'été, les colons travaillaient encore à leurs récoltes et ne pouvaient s'occuper sérieusement des pierres de l'église; l'abbé Dubuis profita de ce moment de loisir forcé, pour aller chercher, à Gonzalès, petite ville de l'intérieur, où résidait un de nos confrères, un repos de

quelques jours, dont il avait un extrême besoin, et qu'il ne pouvait goûter à Castroville, où il était sans cesse obsédé par les habitants. En l'attendant, je repris mes occupations ordinaires, c'est-à-dire l'instruction des enfants de l'école et l'administration des sacrements dans toutes les colonies de la mission, mangeant de la citrouille quatorze fois par semaine, faute d'autre nourriture, ne me laissant jamais décourager par les ennuis et les misères d'une existence précaire et nomade, faisant mon devoir avec zèle, mais sans enthousiasme, acceptant avec plaisir ou résignation le bien ou le mal qu'il plaisait à la divine Providence de m'envoyer.

Pendant l'absence de mon confrère, je fus mis dans une de ces positions pénibles et embarrassantes, où le prêtre, obligé de se conformer à la discipline ecclésiastique, montre une sévérité de juge, lorsqu'il voudrait témoigner la condescendance d'un ami. Grâce à Dieu, j'en sortis assez bien. Un colon, du rite grec, et fort riche, voulut faire baptiser son enfant dans la religion catholique. Les parrain et marraine étant protestants, je n'avais ainsi aucune garantie pour m'assurer que l'enfant serait instruit et élevé dans le catholicisme.

Je dis aux parents que je ne pouvais faire le baptême sans avoir cette garantie, et que le parrain ou la marraine devait être catholique. Le père me répondit qu'il me forcerait bien, avec son fusil, à baptiser son enfant. Cette réponse n'était pas propre à me faire changer d'avis. C'eût été, d'ailleurs, manquer à mon devoir, que de céder à une pareille contrainte et de

causer ainsi un grand scandale, car la population aurait certainement attribué à la position élevée des parents de l'enfant toute infraction que j'aurais eu la faiblesse de faire à la discipline ecclésiastique. Je ne fis donc pas attention à la menace, et le lendemain j'allai à Dhanis pour un mariage.

J'étais parti en compagnie d'un négociant suisse, que j'aimais beaucoup, quoiqu'il fût protestant. Il allait au camp pour des motifs d'intérêt, et, comme je pouvais lui être utile dans ses démarches, il m'avait offert une place dans sa voiture. Arrivés dans le bois de Vandenberg, nous vîmes arriver au galop, derrière nous, le shérif, qui n'était autre que le parrain refusé la veille. Il allait également au camp de Dhanis, et, pour plus de sûreté, il voulut faire la route avec nous. Pour lui montrer que la rigueur de mon devoir n'avait rien à faire avec les personnes, en dehors de mon ministère, je lui présentai la main : il l'accepta, et nous déjeunâmes tous les trois dans le bois avec des provisions que nous avions apportées. Au camp, j'eus le bonheur d'être utile à mes deux compagnons, et nous allâmes ensemble à Dhanis pour la célébration du mariage ; le shérif était un des témoins. Malheureusement, le mari avait oublié de prendre à Castroville la licence civile, sans laquelle un prêtre ou un ministre ne peut célébrer un mariage, sous peine de prison et de cinq cents piastres d'amende. De peur de me mettre en contravention avec la loi, je refusai mon ministère jusqu'à ce que la licence fût prise. Les époux et les parents

étaient vivement contrariés de ce retard. Le shérif alors me pria de faire le mariage, en me promettant que, sitôt arrivé à Castroville, il irait prendre la licence et me la porterait lui-même. Je consentis à cet arrangement, non sans faire comprendre au shérif que je faisais preuve d'une grande confiance en sa loyauté. Il me sut gré de cette confiance, et depuis ce fut pour moi un ami dévoué.

A son retour, l'abbé Dubois nous trouva, Charles et moi, dans un complet dénûment ; nos paroissiens n'étaient pas devenus plus généreux. Nous avions mangé notre dernier morceau de porc fumé. Depuis ce triste repas, nous étions absolument réduits au café et au maïs. Un jour que je n'avais que quelques œufs, j'allai dans les bois chercher un fagot pour les cuire, et, en revenant, je frappai de porte en porte, demandant un peu de beurre pour les accommoder, un peu de maïs pour faire du pain. On me refusa le plus poliment possible, et ce ne fut qu'après de nombreuses visites, que j'obtins de la compassion d'une bonne vieille de quoi manger ce jour-là. Notre plus grande ressource était toujours les citrouilles de notre jardin. Nous accommodions à toutes les sauces ce légume fade et insipide, en employant toute sorte de ruses fort ingénieuses pour lui donner quelque goût, s'il était possible ; mais nous en étions rebutés à ce point que nous ne pouvions plus en manger que par un suprême effort. J'avais entre les mains l'argent recueilli pour la construction de l'église, mais c'était un dépôt sacré auquel personne ne devait toucher.

L'abbé Dubuis voulut mettre un terme à ce déplorable état de choses, et le dimanche suivant, après le sermon, il s'adressa à tous les fidèles, leur rappelant le bien moral et matériel que nous avions fait à la colonie : « Nous instruisons soixante-douze de vos enfants, et vous ne nous donnez rien, pas même pour leurs livres, que souvent nous fournissons gratis. Nous allons bâtir une église qui ne vous coûtera presque rien, grâce à nos quêtes ! et vous nous laissez mourir de faim. Rappelez-vous qu'un jour je ne pus prêcher, parce que je n'avais pas mangé depuis quarante-huit heures ; rappelez-vous que mon premier collègue, l'abbé Chazelle, est mort de misère plus encore que de tristesse. Or, comme nous sommes de chair et d'os et que nous ne pouvons vivre sans manger, nous vous prévenons que dès demain nous quitterons la colonie pour chercher une autre résidence où l'on ait plus d'égards pour nous, si, à partir d'aujourd'hui, vous ne nous donnez pas chaque mois et d'avance, soit en nature, soit en espèces, les moyens de vivre, plus une demi-piastre par élève allant à l'école ; nous n'excepterons de cette règle que les enfants des pauvres et des veuves. Si le premier versement n'est pas fait avant ce soir, demain vous ne nous verrez plus. » La population eut honte de son avarice : elle se cotisa sur-le-champ, et, depuis ce jour-là, nous n'avons plus souffert de la faim.

L'hiver arriva, c'est-à-dire le moment de construire une véritable église. Les matériaux commençaient

à venir, mais lentement, et ils ne s'amoncelèrent en quantité suffisante qu'après la fête de Noël. Voulant donner à cette solennité encore plus d'éclat que le jour de Pâques, j'allai à San-Antonio, afin de me procurer quelques étoffes pour orner notre petite église provisoire. Je revins à Castroville le même soir.

La nuit était tellement noire, que je voyais à peine la tête de mon cheval. Il tombait une pluie fine et glacée, qui rendait la route glissante et dangereuse. Mon manteau était roidi par une couche épaisse de verglas. Je souffrais horriblement de ce froid inusité ; mes mains violacées ne pouvaient tenir la bride : je laissai mon cheval marcher à sa guise. Le temps que je restai dans le chaparal me parut si long, que je crus m'être égaré. Si je n'avais eu peur de mourir gelé, j'aurais attendu contre un arbre la clarté du jour. Me rappelant que des colons avec une charrette de provisions étaient partis une heure avant moi, je conclus qu'ils devaient être campés dans la plaine de la Leona, et que, si je n'étais pas égaré, j'apercevrais bientôt leurs feux. J'avançai, et, pour me réchauffer, je me mis à mâcher du tabac ; ce moyen ne me réussit que trop : j'eus des maux de tête, une espèce de mal de mer et une chaleur fiévreuse, accompagnée de vertiges. Au bout d'une heure, je vis à l'horizon un feu qui semblait marcher en décrivant un cercle et qui s'approchait insensiblement de moi. Un moment, je crus que c'était le *cheval de la mort* des Indiens, cette poétique

superstition de la vieille Amérique ; puis, je songeai que ce devait être le feu du campement des colons, et mes vertiges lui donnaient une marche circulaire. Effectivement, lorsque le feu parut s'arrêter, je n'en étais plus qu'à dix pas. Sûr alors de ne point m'être égaré, j'échangeai des compliments avec mes paroissiens et continuai ma route. Dans la plaine de Castroville, j'entendis des loups hurler près de moi. Mon cheval eut peur, je le mis au galop ; les hurlements s'approchaient de plus en plus ; l'obscurité m'empêchait de reconnaître le nombre de ces animaux qui nous poursuivaient ainsi. Enfin j'arrivai et promis de ne plus voyager de nuit ; malheureusement, nous n'étions pas souvent maîtres de choisir nos heures.

Notre église fut ornée cette fois avec un luxe extraordinaire, grâce aux cadeaux que j'avais reçus dans la Louisiane. Les colons étaient émerveillés et regrettaient que la nouvelle église ne fût pas encore faite. La veille de Noël, comme je devais chanter la messe de minuit, j'allai me coucher de bonne heure pour compenser un peu les fatigues de mon service nocturne. A onze heures du soir, je fus réveillé par les chants harmonieux d'un chœur de jeunes gens, qui chantaient un noël allemand en mon honneur, car le 25 décembre était ma fête. Je me levai pour les remercier, mais ils avaient déjà disparu. La température s'était adoucie, la nuit était étoilée, et notre maisonnette s'emplissait de colons qui venaient nous fêter et nous apportaient des gâteaux et de la viande

de porc. Au milieu de cette bruyante gaieté qui m'environnait, j'avais de la peine à me défaire d'une vague tristesse qui m'oppressait. Il y avait déjà quatre années que cette fête n'était plus pour moi une réjouissance de famille, et mon imagination me reportait à un autre temps, où caresses et amis ne manquaient pas à cette touchante solennité. Hélas! la vie semble n'être qu'un adieu continuel aux hommes et aux choses!

Je secouai énergiquement, comme un vêtement embarrassant, ces souvenirs importuns, et j'allai à l'église, où j'avais préparé une surprise à mes paroissiens. En m'habillant, je mis le feu, sans que personne s'en aperçût, à une flamme de Bengale rouge, cachée derrière une corbeille de fleurs. Au moment où, revêtu d'une chasuble de drap d'or, j'entonnai le *Te Deum*, la flamme illumina tout à coup l'église comme une aurore boréale. L'or, les cristaux, les chandeliers, les tentures, les fleurs, tout éblouissait. Les assistants furent électrisés. L'hymne sacrée fut chantée avec un redoublement de courage; mais, dit le proverbe, « il n'y a pas de feu sans fumée, » et j'avais compté sans elle. Avec la flamme s'échappaient des tourbillons de fumée qui ne tarda pas à nous suffoquer. Pendant cinq minutes, toute l'assistance toussa d'une manière effrayante. Heureusement, notre église était percée de tous côtés et la fumée se dissipa facilement.

Après la fête de Noël, nous pûmes enfin creuser les fondements de notre nouvelle église. L'architec-

ture devait être de style gothique et le monument assez spacieux pour contenir la population tout entière. Seulement, nos moyens étaient plus bornés que nos projets. Les machines manquaient; il fut impossible de trouver une seule poulie dans toute la colonie, et l'on était réduit à enlever les pierres et les poutres à la force des bras. Pour le salaire des maçons et des charpentiers, nous n'avions pas deux mille francs! Ne pouvant surmonter cet obstacle, nous résolûmes de le tourner. L'abbé Dubuis décida que nous ferions nous-mêmes presque toute la charpente, sous la direction des charpentiers, qui ne seraient que nos professeurs et dont nous serions les élèves. Ils n'avaient qu'à tracer sur les arbres couchés ce que nous devions couper ou scier; nous leur épargnions le plus d'ouvrage possible, afin de ménager notre argent. L'abbé Dubuis était fort adroit; par son intelligence et son habile économie, il parvint à réduire nos frais dans des proportions extraordinaires.

Il ne suffisait pas que notre édifice fût élégant, il fallait aussi qu'il fût solide; la pierre devait entrer pour la plus grande part dans la construction. Cependant, les journées d'un tailleur de pierres auraient été bien nombreuses et auraient absorbé une bien grosse somme. Nous allâmes, dans le bois, à la recherche de pierres toutes taillées; nous découvrîmes à fleur de terre toute une carrière de blocs de rochers unis et carrés, mesurant environ huit à dix pouces d'épaisseur, et de grandeurs différentes. Quelques-

uns, ayant dix pieds de long sur quatre de large, servirent de marches pour l'escalier ; d'autres moins gros furent employés pour les soubassements et les fenêtres. En l'absence de machines pour charger ces poids peu ordinaires, il fallut recourir aux systèmes les plus ingénieux et les plus simples. Quand la charrette traînée par des bœufs avait été amenée le plus près possible de ces énormes pierres, nous enlevions les roues, et la caisse de la charrette tombait à terre ; alors, armés de leviers en chêne, nous faisions glisser sur des rouleaux de bois les blocs jusque dans la charrette. Cette tâche accomplie, nous nous cramponnions à l'un des essieux pour l'enlever, et nous mettions une pierre dessous ; puis, nous passions à l'autre essieu pour y faire la même opération ; ensuite nous retournions au premier pour l'enlever de nouveau et placer dessous une seconde pierre ; nous en faisions autant au second essieu, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les essieux se trouvassent à la hauteur voulue. Il était facile alors d'y faire entrer les roues et de diriger le tout sur la ville. Une pierre d'un gris verdâtre, tendre et facile à tailler, nous servit à sculpter un écusson et des croix pour orner le haut du portail. Pour avoir de la chaux, nous allâmes, à la tête de huit ou neuf colons, dans une espèce de carrière de pierres calcaires, d'où il était aisé d'en extraire un grand nombre. On fit un amas de broussailles et d'arbres morts, on le couvrit d'une première couches de pierres calcaires, on accumula ensemble les branches et les pierres, de façon à former une

sorte de pyramide, puis on mit le feu au bois, et on s'en alla. Trois jours après, on revint, et l'on trouva près de quatre-vingts barils d'une chaux excellente. Quant au sable, il se prenait à la rivière.

Il était moins facile de se procurer du bois de construction. Dans ce pays, où les vents violents du nord sévissent chaque année, on trouve peu de grands arbres en bois dur, qui soient parfaitement droits. On en rencontrait bien sur les bords de la Médina, mais là ils étaient propriétés particulières et avaient une certaine valeur vénale. Quant à ceux qui n'appartenaient à personne, il n'en restait guère, les colons les abattaient pour en faire des planches, qu'ils allaient vendre à San-Antonio. Nous fûmes encore obligés de courir à la découverte dans les bois; nous y trouvâmes huit chênes énormes, parfaitement droits jusqu'à une hauteur de trente pieds, ce qui faisait merveilleusement notre affaire. Ils furent abattus et placés sur la charrette par les mêmes procédés que les blocs de rocher. Ils devaient devenir des piliers et des supports pour le toit de la nef centrale. Plusieurs mesquites, de venue magnifique, servirent à la charpente des fenêtres; c'est un bois pareil à l'acajou et dur comme la pierre. Des colons inoccupés se chargèrent de nous apporter tous les matériaux nécessaires pour les soliveaux du toit et pour la couverture du clocher et des trois nefs.

Ces préparatifs terminés, il fallut façonner. L'abbé Dubuis et moi, nous nous mîmes à scier et à couper, comme de vrais charpentiers. J'étais peu expert

en cette besogne, et même, quand je quittais la hache et la scie pour prendre le marteau ou le ciseau, et sculpter dans la pierre les croix et l'écusson destinés à la façade, mes mains se remplissaient d'ampoules et de durillons douloureux qui me forçaient bientôt à quitter la partie. L'abbé Dubuis, au contraire, était infatigable. Nous ne donnions plus l'instruction aux enfants, que le matin jusqu'à midi.

Quoique l'enseignement ne me plût guère, je le préférais, et de beaucoup, au métier de charpentier et de tailleur de pierres ; aussi, je remplaçais à l'école mon confrère, qui me remplaçait sur le chantier. De la sorte, je ne hachais et ne taillais que dans l'après-midi, ce qui m'allait mieux, et ce qui avançait aussi les travaux, car l'abbé Dubuis s'en tirait beaucoup plus habilement que moi. Rien ne le lassait; il se reposait, en allant chercher çà et là tout ce qui pouvait être utile à notre entreprise. Un jour, nous nous aperçûmes qu'il manquait des poutres pour la charpente du clocher; l'abbé courut jusqu'à ce qu'il eût découvert de beaux arbres sur le bord de la rivière, dans un terrain neutre. Il n'hésita pas à descendre dans l'eau jusqu'à la ceinture pour couper ces arbres à la racine; ce travail lui prit tout une journée; nous étions en janvier, et je ne comprends pas qu'il en soit revenu sans rapporter au moins un gros rhume.

Comme j'étais, un jour, occupé à arrondir, avec un couteau, des planchettes de sapin et à les tailler en écailles de poisson pour en revêtir les toits du

clocher, il m'arriva une aventure qui m'obligea à un petit acte d'énergie.

Un de nos colons, qui n'avait jamais mis les pieds dans l'église, qui vivait dans un état d'ivresse perpétuelle, qui était un scandale et une honte pour la colonie, mourut ivre dans une rue, en plein midi. Je refusai d'assister à son enterrement, soit comme prêtre, soit comme simple habitant de Castroville. Ce refus était un exemple nécessaire, car la moindre faiblesse dans l'accomplissement des devoirs du prêtre, le moindre relâchement dans les justes et salutaires rigueurs de l'Église mettent le missionnaire à la merci du premier venu, en ces pays, où les lois sont insuffisantes pour la protection des particuliers. Si l'on croit qu'on peut avoir bon marché de vos résistances par un moyen quelconque, vous êtes perdu. Aussi, les parents du mort me demandant impérieusement ma présence à la cérémonie funèbre, je déclarai nettement que je m'abstiendrais.

« Si vous ne l'enterrez pas de bon gré, nous vous le ferons bien enterrer de force. »

Alors je quittai tranquillement ma soutane et leur dis :

« Maintenant, vous n'avez plus affaire à un prêtre, mais à un Français qui saura faire respecter son domicile, et qui, si par malheur vous vous représentez avec des armes, aura deux pistolets pour vous répondre.

— Nous verrons bien ! dirent-ils.

— Oui, nous verrons. »

Et je repris mon travail. Ayant plusieurs milliers de planchettes à façonner pour le clocher, je n'étais pas d'humeur à perdre mon temps. Une demi-heure après, ils revinrent au nombre de quatre, avec des fusils et des pistolets, voulant, sinon me tuer, du moins m'effrayer. En les voyant venir, je saisis mes pistolets, qui n'étaient pas chargés, j'ouvris la porte, et dirigeai mes armes inoffensives sur la poitrine des deux premiers.

« N'avancez pas, leur dis-je, ou je fais feu! »

Ils s'arrêtèrent aussitôt, croyant peut-être à un danger sérieux, ou se laissant imposer par mon attitude.

« Si le jeune curé menace de faire feu, dit l'un d'eux à ses compagnons, soyez sûrs qu'il fera feu. »

Ce mot les décida à battre en retraite, et je repris mes planchettes. Cette nécessité de se défendre soi-même explique pourquoi tout le monde, dans l'ouest du Texas, est plus ou moins armé; encore, faut-il que les armes soient très-apparentes; autrement, vous risquez d'être insulté par les querelleurs avinés, race qui est fort nombreuse et fort redoutable en ce pays.

Cependant la construction de l'église avançait rapidement : les murailles étaient faites, les maçons travaillaient au clocher, et, sans en attendre l'achèvement, nous élevâmes les huit piliers destinés à la nef centrale : opération difficile, car il fallait non-seulement ériger perpendiculairement des chênes énormes, mais encore les placer sur des assises en

pierres, de deux pieds de haut, et cela, sans machines ni poulie. Heureusement, nous comptions dans la ville un grand nombre d'habitants d'une force herculéenne ; nous les réunîmes, et tous ces bras athlétiques installèrent les huit piliers sur leurs piédestaux, en une journée, et sans accident. Le progrès rapide de nos travaux éveillait la curiosité et l'intérêt de nos colons ; ils s'assemblaient souvent par groupes nombreux, pour admirer le nouvel édifice, et là, entraînés par notre exemple, ils nous prêtaient leurs bras, dès qu'ils pouvaient nous être utiles. Les enfants de l'école, dans l'après-midi, se chargeaient du mortier ; ils allaient chercher à la rivière l'eau et le sable nécessaires pour le composer.

Un jour, l'abbé Dubuis remuait le mortier, vêtu de son pantalon de cotonnade bleue, d'une chemise de flanelle rouge, d'un chapeau sans forme ni couleur, il était tout parsemé d'éclaboussures de chaux et de plâtre, lorsqu'un jeune négociant irlandais, du nom de Thomas Dowyer, qui passait à Castroville, vint lui demander où était l'abbé Dubuis. L'abbé alla près d'un seau d'eau, se débarbouilla vivement, et relevant la tête :

« Le voici, lui répondit-il ; que lui demandez-vous ?

— Ah ! répondit le jeune homme en riant, comment pouvais-je vous reconnaître, avec votre figure barbouillée et votre costume multicolore ? »

Et, en sa qualité d'Irlandais, c'est-à-dire de catholique pieux et généreux, il donna dix piastres pour notre église.

En dépit de ces dix piastres inespérées, à mesure que le monument s'élevait, notre bourse diminuait dans la même proportion. L'abbé et moi, nous étions forcés par économie de travailler sans ouvriers, et nous fîmes seuls la plus grande partie des toits et des fenêtres. Quand nous ne pouvions nous passer d'un manœuvre, nous le payions souvent avec un de nos habits, une de nos paires de souliers, un de nos pantalons ou une de nos chemises. Je vendis mon fameux cheval de quinze francs, qui était dans les bois depuis plusieurs mois, et cet argent paya quelques tournées d'ouvriers. Nous parvînmes ainsi à achever notre église au bout de trois mois, sans faire de dettes, ce qui est presque un miracle aux États-Unis, où les souscriptions charitables sont aussi illusoires que nombreuses. Pour cacher à l'intérieur les soliveaux du toit, je les tapissai de *manta*, coton écru très-fort, et je peignis dessus des rosaces gothiques, dont l'effet était superbe. Pour comble de bonheur, nous trouvâmes plus tard, à Galveston, des vitraux représentant l'histoire de saint Louis et des portraits de quelques princes de la maison de Bourbon. Ils s'adaptaient merveilleusement aux dimensions de nos fenêtres, et comme notre église etait dédiée à saint Louis, il était impossible de faire une rencontre plus heureuse.

Enfin, le jour de Pâques 1850 arriva, c'était le cinquième que nous passions loin de la France ; notre église parut dans tout son éclat, entièrement achevée, et la messe y fut célébrée solennellement. Ce fut un

événement dans tout le pays. Cette église nous avait coûté environ 3,300 francs, et elle en valait certainement plus de 40,000. Ausssi, à San-Antonio comme à Castroville, la modicité de la somme employée étonna tout le monde : on venait voir l'église par curiosité, et l'on ne comprenait pas qu'elle pût être aussi grande et aussi belle.

Ce succès dépassait toute espérance, mais il avait usé ce qui nous restait de forces. Les voyages continuels, les fatigues, les privations de toute sorte, la misère, avaient profondément altéré notre santé ; la construction de l'église acheva de la ruiner. Nous crachions le sang : mon confrère, plus âgé, plus aguerri, plus robuste que moi, avait mieux résisté et pouvait encore faire sa besogne ; mais j'étais tourmenté par une toux continuelle et par des rhumatismes aigus ; je ne pouvais rester cinq minutes à genoux sans défaillir, et des spasmes nerveux, revenant sans cesse, m'empêchaient de célébrer le saint sacrifice quotidiennement. Alors, pour ne pas tomber dans des langueurs incurables et traîner inutilement un corps embarrassant, comme avait fait le pauvre abbé Chanrion, nous résolûmes tous deux de retourner en France, pour demander au sol natal le repos et y retrouver la santé perdue. Ce n'était pas fort aisé, car nous étions sans argent ; mais nous savions y suppléer, et, après tout, sans argent, un voyage n'est pas plus impraticable que la construction d'une église. Il ne restait plus qu'à obtenir le consentement de notre évêque, et nous croyions pouvoir y compter. Le départ fut renvoyé à la semaine

qui suivait les fêtes de Pâques. Je devais me rendre le premier à San-Antonio, pour confesser et faire remplir le devoir pascal aux Allemands et aux Alsaciens de la ville et des environs ; je devais aussi vendre quelques effets qui me restaient afin de me procurer quelques ressources pour le voyage, et en attendant l'abbé Dubuis.

Mes préparatifs furent bientôt terminés, et je dis adieu à cette colonie, où j'avais supporté tant de peines, où j'avais quelquefois versé des larmes secrètes, où j'avais aussi éprouvé de grandes consolations et de grandes joies, à la vue du bien qui se faisait par mes mains. Ce bien n'était pas seulement religieux et moral : il était même matériel. Nous avions décidé Charles à établir à Castroville un vaste magasin qui contenait toutes sortes de marchandises et d'ustensiles à l'usage des colons : auparavant, ceux-ci allaient tout chercher à San-Antonio, où ils payaient chaque chose beaucoup plus cher. La construction de l'église prouva aux colons qu'ils pouvaient à peu de frais remplacer leurs misérables cabanes par des maisons de pierres, bonnes et solides, et cet exemple les convainquit si bien, que la valeur des terres augmenta du triple, ce qui les enrichit presque tous, car presque tous possédaient des étendues de terrain assez considérables. Nos connaissances théoriques et nos conseils avaient été aussi très-utiles à l'agriculture ; le maïs était mieux cultivé, chaque pied portait deux ou trois épis ; chaque épi portait 800 à 1,400 grains, ce qui faisait en moyenne deux ou trois mille pour un ; entre les sillons,

on récoltait des melons et des pastèques qui se vendaient, à San-Antonio, cinquante centimes la pièce. On commençait à semer du froment, qui venait bien, et l'on plantait une grande variété de légumes aussi utiles que productifs. En revanche, les essais de plantation de la vigne n'avaient pas réussi : les grandes sécheresses la faisaient périr; mais des greffes de vigne européenne portées sur des ceps sauvages avaient donné d'heureux résultats. La confiance et la joie animaient les habitants, qui voyaient leur bien-être s'accroître, la colonie prospérer et grandir.

En me séparant de ma pauvre cabane, qui, ouverte à tous les vents, laissait pénétrer la pluie, pousser les herbes, fourmiller les insectes, je ne pus retenir mes larmes : des soupirs d'attendrissement oppressaient ma poitrine. En regardant une dernière fois le hamac qui pendait sous la galerie, ce hamac où je m'étais si souvent endormi sous un ciel étoilé, je pensai aux longues rêveries qui me rendaient si chère l'heure du silence, du repos et de l'obscurité, à la brise chargée de parfums forestiers qui venait rafraîchir mon front brûlant, à la voix plaintive de l'oiseau de paradis ou de la *veuve*, comme l'appellent quelques habitants du pays, dont le cri monotone et mélancolique dominait les longs murmures de la rivière et du feuillage. En disant adieu à la tombe solitaire de l'abbé Chazelle, en m'agenouillant encore une fois sur les résédas touffus qui la couvraient et l'embaumaient, je pleurai comme un enfant et je songeai que mes mains n'y

répandraient plus leurs soins assidus, ni ma bouche ses meilleures prières.

Je ne quittais pas, sans la regretter, cette nature vigoureuse, luxuriante et torride, au sein de laquelle j'avais trouvé des scènes, des épisodes, des émotions et des sentiments, si divers, si rapides, si nombreux, que chaque année me semblait avoir eu la durée d'un siècle, tant mes jours, mes heures, mes minutes avaient été remplis. Je dis même adieu aux animaux domestiques qui avaient vécu près de moi, à ces honnêtes compagnons de la vie quotidienne; j'embrassai tout ce qui m'entourait dans un regard suprême, où je mis tout mon cœur; puis, je montai à cheval, allant lentement, m'arrêtant à chaque endroit où je rencontrais le souvenir d'une action, d'une chose, d'une pensée. Je traversai une dernière fois cette petite rivière de la Médina, gracieuse, pleine de caprices et de détours, coulant tantôt impétueusement et avec fracas sur un lit de rochers, tantôt nonchalamment et silencieusement sous un dôme de verdure. Je saluai encore ces vastes prairies et les chevreuils qui y prenaient leurs ébats; je crois que je regrettais même les serpents à sonnettes qui m'avaient si souvent effrayé.

J'étais devenu un véritable enfant des solitudes et des bois; j'avais pris, dans le nouveau monde, des habitudes de vie nomade; je m'étais accoutumé à cette existence de grands labeurs; je n'étais plus l'homme de la société européenne, et la France m'allait apparaître comme un pays trop civilisé, trop prosaïque, trop con-

traire à mes goûts un peu sauvages. On dirait que la moitié de la vie de l'homme se passe à regretter l'autre moitié. Pourtant, mon cœur battait avec violence, quand je songeais à mon pays, à ma famille, à mes amis.

L'abbé Dubuis vint, au bout de quelques jours, me rejoindre à San-Antonio, non sans avoir couru encore un danger. Un maçon de Castroville avait demandé en mariage une jeune fille qu'on lui avait refusée par la simple raison qu'elle était promise et fiancée à un autre. Il déclara à l'abbé, que, s'il célébrait le mariage de la jeune fille avec son rival, il nous tuerait, lui et moi. L'abbé eut beau lui faire remarquer que nous n'avions pas à régler les affaires de cœur; que nous ne pouvions pas refuser notre ministère à ceux qui le demandaient et qui n'en étaient pas indignes, cet homme ne voulut rien entendre. Le mariage se fit pourtant, et le lendemain matin, l'abbé Dubuis partit pour San-Antonio, escorté par quelques colons armés. Au gué de la Médina, il vit sur l'autre rive le maçon, armé aussi jusqu'aux dents, prêt à faire feu sur le premier qui avancerait. Pour éviter un accident, il résolut avec ses compagnons de traverser la rivière sur un autre point. Le maçon, comprenant la manœuvre, courut au galop vers un endroit de la route où l'abbé était obligé de passer. Les colons voulaient accompagner l'abbé jusqu'à San-Antonio; mais, au bout de quinze milles, celui-ci les congédia, jugeant leur secours inutile, ou craignant une collision sanglante. Cependant il plongeait ses regards dans chaque broussaille et dans chaque bouquet d'arbres.

Arrivé au *rancho* de la Leona, il pensa que le fourré qui borde ce petit *creek* était favorable au projet criminel de son ennemi, et par prudence il le traversa au grand galop. Il avait deviné juste : le maçon était dans le bois, mais, n'attendant pas sitôt l'abbé et le voyant tout à coup passer si vite, il n'eut pas le temps de l'ajuster.

Arrivé à San-Antonio, l'abbé me dit, en descendant de cheval :

« Ne sortez pas, ou vous êtes un homme mort !

— Eh bien ! qu'y a-t-il maintenant? lui demandai-je d'un air inquiet.

— Il y a que votre ami le maçon (le même que j'avais entendu chanter, peu de jours après mon arrivée, à San-Antonio) veut vous tuer, et que je l'ai échappé belle.

— Voilà une très-vilaine idée de la part d'un ancien ami. »

L'abbé me raconta son aventure ; par prudence, nous nous contentâmes de ne sortir que de jour seulement et par nécessité.

Faute d'argent, nous dûmes gagner Lavaca à pied. Moyennant quelques piastres, deux Mexicains s'engagèrent à porter sur leurs lourdes charrettes nos malles et nos provisions. Un jeune Français, qui retournait en France, se joignit à nous ; il était enchanté de cette vie aventureuse et libre que nous allions mener, et qui avait pour lui le charme de la nouveauté et de l'imprévu. Je savais par expérience combien l'intempérie de l'air, les sables et les mau-

vaises routes rendent ces sortes de courses pénibles et fatigantes. J'étais mauvais marcheur et je redoutais de faire près de cent lieues à pied, sous un ciel qui semble être de feu, même au mois de mars. Pour l'abbé Dubuis, c'était une bagatelle.

Le premier jour, nous campâmes sur la lisière d'un bois, où se trouvaient plusieurs mares d'eau pleines de canards. J'en tuai cinq à coups de fusil. Nos Mexicains avaient eu soin d'apporter une marmite ; chacun de nous s'ingénia de son mieux pour préparer le dîner. L'un était chargé d'entretenir le feu ; un autre, de plumer le canard ; le soin de la cuisine me fut dévolu, et nous fîmes un excellent dîner, qui, joint à la gaieté et à la bonne humeur de mes compagnons, me permit d'oublier les fatigues du jour. Le lendemain, nous avions à traverser le *creek* de Calavera, qui coule dans un ravin profond et escarpé : notre compatriote, fatigué, était resté couché dans une de nos charrettes ; l'abbé et moi, arrivés sur l'autre bord, nous regardions avec anxiété les bœufs escalader péniblement la montée : tout à coup, la cheville qui retient le timon se casse, et la charrette est précipitée dans le ravin, tandis que les bœufs continuent tranquillement leur chemin. Notre compatriote, qui était étendu sur les malles, en fut quitte pour la peur. Nous campâmes près du San-Antonio. Nos Mexicains firent des lignes, je ne sais avec quoi, et prirent trois énormes poissons, je ne sais comment. Nous avions ainsi de l'abondance et de la variété dans nos repas.

Le cinquième jour, au lever du soleil, nous étions dans un bois magnifique de cèdres odorants ; l'air était frais et pur. L'abbé et moi, nous faisions, comme de coutume, notre méditation en marchant. Je vis sortir du milieu des broussailles un petit oiseau qui ne pouvait voler ; je le pris sans difficulté et le montrai à l'abbé Dubuis, qui l'examina et vit sur l'épiderme de sa langue une excroissance de peau dure qui l'empêchait de manger. L'abbé, faute d'épingle, prit une épine et lui enleva fort adroitement cette excroissance, lui fit avaler quelques gouttes d'eau et lui donna la liberté. Le pauvre petit oiseau se sentit immédiatement soulagé et se mit à voltiger aussitôt dans les bois, en poussant de petits cris de contentement.

Le sixième jour était un samedi. Nous avions une grande prairie à traverser, dans laquelle on ne voyait ni arbres ni broussailles ; avant d'y entrer, nous fûmes obligés de recueillir du bois pour le campement de la nuit. Nos provisions de bouche étaient à peu près épuisées, notre bonne humeur s'était un peu calmée, et la route nous parut d'une longueur horrible. L'eau nous manquait, et, pour souper, nous n'avions qu'une boîte de sardines et du fromage en guise de pain. Au moment de m'étendre sur l'herbe pour dormir, l'abbé Dubuis me dit :

« Fumez donc une pipe, cela vous désaltérera, et nous causerons. »

Je trouvai ce genre de rafraîchissement pitoyable, et je m'endormis.

A une heure du matin, l'abbé me réveilla, en me disant :

« Partons maintenant, afin de pouvoir dire la messe de bonne heure.

— Mais que vous prend-il donc? Vous êtes comme le Juif errant, vous ne pouvez jamais rester tranquille : à peine arrivé, vous voulez déjà partir.

— Non, mon cher, vous vous trompez; vous avez dormi au moins trois heures, il est une heure du matin et nous avons encore une dizaine de lieues à faire avant d'arriver à Victoria, et comme nous avons faim et que nous sommes dans un costume peu élégant, il est plus convenable d'arriver avant l'heure ordinaire de l'office. »

Je cédai à ces raisons et nous nous mîmes en route. Après deux heures de marche, nous atteignîmes le bois qui borde le Coleto. Ce bois semble planté dans le sable: nous enfoncions jusqu'aux genoux, ce qui était un surcroît de fatigue. Le Coleto nous apparut peu après; sa largeur était effrayante, et je craignais qu'il ne fût d'une profondeur proportionnée. L'abbé, sachant nager, passa le premier: l'eau lui venait à peine au-dessus du genou. Les rivières au Texas sont fort trompeuses: en prenant une carte exacte et détaillée, on dirait que c'est le pays le mieux arrosé du monde; je crois qu'il en est, au contraire, le plus sec. Je trouvai l'eau très-froide, et le sable me coupait les pieds. Enfin, aux premières lueurs du jour, nous entrâmes dans la plaine qui avoisine Victoria. Les poules de prairie, au vol pesant et bas, s'échappaient

à notre approche, en poussant un cri singulier; ce furent les seuls êtres vivants que nous aperçûmes.

A six heures du matin, nous arrivions à la forêt du Colorado; nous rencontrâmes des wagons américains ; leurs conducteurs parurent fort étonnés de voir à pareille heure deux prêtres voyageant à pied dans ces régions. Nous traversâmes le Colorado en bateau : en quelques minutes, nous étions à la chapelle de Victoria où nous célébrâmes la messe. Le curé était ce compatriote qui vint nous voir à Castroville et qui m'accompagna à Braunfels : nous passâmes la journée avec lui, et, le soir, l'abbé et moi, nous allâmes rejoindre nos Mexicains et nos bagages dans la plaine de Lavaca. En quittant Victoria, trois routes étaient devant nous ; nous étions embarrassés de savoir laquelle nous devions prendre ; le vent soufflait avec une telle violence, qu'il balayait les chemins et effaçait les traces des roues. A tout hasard nous nous engageâmes dans une de ces trois routes : au bout d'une heure, cette route s'enfonçait dans un bas-fond inacessible au vent ; elle était sillonnée de nombreuses traces de roues; mais nos voitures n'y tétaient pas. Nous en conclûmes que nous nous étions trompés de chemin, et, coupant à travers la prairie, nous allâmes à la recherche de nos compagnons de voyage. La nuit arrive ; un feu brille au loin, nous y allons, et nous trouvons notre jeune compatriote et les Mexicains occupés à faire une fricassée avec des poules de prairie qu'ils venaient de tuer. C'était la dernière nuit

que nous couchions dans la prairie, et cette idée augmenta notre bonne humeur.

Les pipes s'allument, les causeries s'animent ; enveloppés de nos couvertures, les yeux tournés vers le firmament, nous chantons en chœur les cantiques et les souvenirs d'enfance qui se présentent à notre esprit. A deux heures du matin, nous cessons nos chants pour continuer la route ; mais quelle ne fut pas notre surprise, lorsqu'en nous levant, nous vîmes autour de nous des Américains, des Irlandais et des Mexicains, qui s'étaient approchés pour nous entendre chanter ; près d'eux, nous aperçûmes un vrai troupeau de bœufs et de chevaux qui faisaient cercle et qui avaient été sans doute attirés également par nos chants. J'appris alors que nous avions campé près d'une mare d'eau, où se reposaient ordinairement les voituriers pour abreuver leurs animaux. Vers dix heures du matin, nous arrivâmes près d'une autre mare d'eau noire, boueuse et infecte, appelée *chocolata* sans doute à cause de sa couleur ; c'est aussi un lieu ordinaire de campement. Nous nous y arrêtâmes; de toutes nos provisions, il ne nous restait qu'un peu de fromage qu'il nous fallut arroser de cette eau mauvaise pour nous désaltérer : elle nous servit pourtant à faire notre café. J'ai rarement fait un dîner plus désagréable que celui-là. Les quolibets n'y manquèrent pas. Le soir, nous soupions à Lavaca, et le lendemain, nous faisions voile pour Galveston.

Notre évêque ne consentit pas à perdre à la fois

deux missionnaires, il avait plus que jamais besoin de monde, car plusieurs prêtres étaient morts, et le choléra venait encore d'en emporter un à Indian-Point. Il permit cependant à l'un de nous de partir et à l'autre de prendre du repos. Comme j'étais le plus malade, le plus jeune et le moins nécessaire, que des raisons de famille m'appelaient d'ailleurs en Europe, et que je promettais de revenir bientôt, l'abbé Dubuis se résigna à rester, et s'en alla à la Nouvelle-Orléans collecter un peu d'argent pour avoir une cloche digne de notre nouvelle église. Le bon évêque, qui ne possédait que 25 piastres, m'en donna 15, et y ajouta un effet de 200 francs, pour mon voyage. Pauvre évêque! il devait faire lui-même un voyage dans l'intérieur du Texas, et il se privait du nécessaire pour aider un de ses prêtres à demander au pays natal une santé perdue sur le sol étranger.

J'allai à la Nouvelle-Orléans où je trouvai des secours parmi mes confrères. Je remontai le Mississipi jusqu'au Cairo; puis, l'Ohio jusqu'à Cincinnati. Je traversai le lac Érié, en compagnie de six cents méthodistes de tout âge et de tout sexe, qui revenaient d'un *camp-meeting*, et continuaient sur le bateau à vapeur leurs exercices religieux et leurs prédications. Je visitai les belles et imposantes cascades du Niagara, qui ne sont pas flattées dans les tableaux qu'on en a faits, car elles se refusent à toute description. Je mis le pied au Canada, et m'embarquai à New-York, pour l'Angleterre.

Après quatorze jours de traversée, j'étais à Southampton. Je vis Londres pour la première fois, mais n'eus pas envie de m'y arrêter. Je m'embarquai de nouveau, et le même soir, je saluais les côtes de France. Avec quel transport je débarquai à Boulogne! Je foulais enfin avec bonheur cette terre chérie! je me retins pour ne pas embrasser les douaniers ou les gendarmes, car c'étaient les premiers Français que je rencontrais. Je passai quelques heures au milieu d'une famille à qui j'étais recommandé, et qui me combla des soins les plus touchants, des attentions les plus délicates ; je ne m'attendais pas à cette bienveillante et cordiale hospitalité, j'en fus aussi surpris qu'ému. La France est le pays où le tact, la délicatesse et toutes les qualités du cœur atteignent leur apogée. J'étais étonné d'entendre tout le monde parler français ; ma langue maternelle était devenue presque étrangère à mes oreilles. Deux jours après, j'arrivai à Lyon. Il était dix heures du soir, quand je sonnai à la porte de ma mère : comme le cœur me battait !

« Qui est là ?

— C'est moi.

— C'est Emmanuel ! »

Et nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, avec des larmes de joie. Les baisers d'une mère sont doux à tout âge. Le lendemain, je me présentai à mes parents et à mes amis ; mais je fus obligé de leur dire mon nom et de leur affirmer mon identité, pour qu'ils se décidassent à voir, dans l'homme hâve,

jaune, aux joues creuses, aux tempes ridées, qui était devant eux, le jeune homme qui les avait quittés avec une figure fraîche et une mine passable : je n'avais été reconnu que par le cœur de ma mère !

FIN DU PREMIER VOYAGE.

SECOND VOYAGE

CHAPITRE PREMIER

Une visite au Saint-Père. — Retour en Amérique. — Un voyage très-accidenté. — Descriptions et impressions de voyage. — Sermons à bord. — Un naufragé imaginaire. — Le Brazos. — Point-Isabella. — Brownsville. — Nouveau procédé municipal pour l'alignement des rues. — Opinion de mes paroissiens sur les missionnaires.

Après un séjour de trois semaines à Lyon, je me mis en route pour aller voir le Saint-Père à Rome, afin de lui parler de ma mission, et de lui offrir une paire de mocassins magnifiques brodés par nos Indiens. Pour toute fortune, j'avais cinq francs dans ma bourse, et la permission du ministre de la marine pour voyager gratis sur les navires de l'État. J'arrivai à Toulon, le 14 octobre, après avoir parcouru une partie du midi de la France, tantôt à pied, tantôt en diligence, selon mes ressources et la nécessité. Je m'embarquai, le 15, sur le *Véloce,* avec plusieurs officiers d'infanterie qui accompagnaient un détachement de soldats à Rome. Le temps était beau, la mer calme : le voyage fut charmant.

Le soir, au clair de lune, je me mêlais aux soldats,

avec lesquels j'avais de longues causeries pleines d'entrain et de cordialité. Arrivé à Civita-Vecchia, j'avais encore cinq francs en poche, mais ce n'était pas assez pour aller à Rome, et je savais déjà, par expérience, qu'il est beaucoup plus difficile de voyager sans argent dans un pays civilisé que dans un pays sauvage; néanmoins, je ne me laissai pas décourager pour si peu et je résolus d'aller à Rome, à pied et par étapes, comme font les militaires. Dans la ville éternelle, je cherchai en vain une hospitalité gratuite. Je me mis entièrement entre les mains de la Providence, pour payer mes dépenses, et je demandai une audience du Saint-Père, ce qui me fut immédiatement accordé.

J'étais fort mal vêtu, mais, au Vatican, on ne juge pas l'homme par l'habit. Sa Sainteté m'accueillit avec sa bienveillance accoutumée : elle m'empêcha de lui baiser sa mule et me donna sa main. De ma vie, je n'avais vu une figure aussi sympathique, aussi bonne, aussi vénérable. Notre conversation fut longue et roula naturellement sur les missions, sur les Indiens en général, et sur mes affaires en particulier. Je fis un court récit de mes aventures. Le Saint-Père me répondit :

« Je vois, cher enfant, que vous êtes bien accoutumé à la misère.

— Je le suis tellement, répliquai-je, qu'elle ne me quitte pas même à Rome.

— Comment cela ? »

Alors j'avouai franchement mon embarras pécu-

niaire, car mes cinq francs avaient absolument disparu. Sa Sainteté sourit, en voyant ma confiance en Dieu, et me dit :

« Puisque vous voyagez pour le compte de la Providence, son vicaire fera les frais du voyage. »

Et, joignant l'action aux paroles, Sa Sainteté me donna une poignée d'or. De mon côté, je tirai de ma poche les mocassins qui étaient enveloppés d'un morceau de papier déchiré, et je les présentai au Saint-Père qui examina les broderies et loua le talent des Indiens. La noble simplicité et la touchante bienveillance du pape Pie IX sont trop connues, pour que je m'arrête sur la profonde impression que me fit éprouver ce tête-à-tête, dont le souvenir est encore une douce consolation pour moi.

Le 1er novembre, je quittai l'Italie pour la France, que je parcourus dans tous les sens. La révolution de février avait effrayé les esprits et resserré les bourses. J'échouai à peu près complétement dans mon entreprise de rassembler de l'argent pour notre pauvre et intéressante mission du Texas. Je fus plus heureux dans mes recherches pour trouver de jeunes séminaristes prêts à partager nos travaux et nos épreuves; mais la plupart étaient pauvres, et leur zèle fut inutile : ils ne pouvaient aller au Texas à leurs frais. J'étais encore maladif et faible de santé, mes forces revenaient lentement; cependant les pays lointains où j'avais couru tant d'aventures et supporté tant de fatigues conservaient leur attrait à mes yeux. Dans les solitudes du nouveau monde, j'avais contracté l'ha-

bitude de vivre toujours près d'un danger ; les grandes scènes de la nature, les grandes émotions du cœur étaient devenues pour moi des besoins impérieux ; l'Europe, avec ses petits préjugés, ses intérêts mesquins, sa bourgeoise monotonie me paraissait inhabitable.

Je perdais chaque jour une illusion, dont mon cœur de vingt-cinq ans s'était bercé. En voyant le monde de près et avec des idées plus larges et moins casanières, j'y découvrais à chaque instant des misères, et des plaies morales et physiques qui me répugnaient. D'un autre côté, les missions n'avaient plus pour moi le charme de l'inconnu, qui aurait pu du moins contre-balancer l'amertume des épreuves à venir. Je savais combien sont durs, dans ces contrées lointaines, la souffrance et l'isolement, et quelle puissance d'énergie il faut mettre en action, pour se tenir constamment uni avec Dieu et ne pas s'arrêter, à moitié chemin, fatigué et découragé. Néanmoins, je ne pouvais songer à ces pauvres colons du Texas, avec lesquels j'avais vécu trois ans, que j'avais guidés par mes exhortations, éclairés et soutenus par les secours de la religion, et à qui j'avais la conscience de m'être rendu utile dans la mesure de mes forces, je ne pouvais, dis-je, songer à eux sans éprouver une grande envie d'aller les rejoindre au plus tôt pour achever une tâche que je regardais comme sacrée. Je me décidai à repartir et quittai la France le 7 mars 1851. Mon départ fut triste; le voyage devait être fabuleusement accidenté.

J étais sur le *Franklin* qui faisait son premier ou second voyage ; nous allâmes d'abord à Cows où nous attendîmes la reine d'Angleterre qui désirait voir ce beau navire. Le lendemain, nous voguions sur l'Océan : le vent soufflait avec violence dans les cordages ; les vagues hautes comme des collines nous ballottaient de telle manière, qu'il nous était impossible de rester assis ou debout. Bientôt l'orage fait place à la tempête ; les flots passent sur le pont à chaque instant et balayent tout ce qu'ils rencontrent ; les mâts sont abaissés, les tambours des roues brisés, le gaillard d'avant enfoncé. On a bouché toutes les ouvertures qui donnent sur le pont, et, malgré cela, nous avons quatorze pieds d'eau dans la cale ! Pendant ce temps, je lisais dans ma cabine inondée, et j'entendais les marins jurer, les passagers pleurer, prier ou se lamenter : durant quarante-huit heures que dura cette tempête je crus que c'était la dernière que je verrais.

Le septième jour de notre navigation, le vent devint moins violent ; je m'aventurai sur le pont : il était couvert de glace, et d'énormes stalactites brillantes pendaient aux cordages et près des roues. Le charpentier du *Franklin*, suspendu sur l'abîme par des cordes, réparait les avaries. Le soir, nous vîmes d'énormes montagnes de glaces flottant au gré des courants. Sur le banc de Terre-Neuve, la mer était couverte de millions de canards qui se reposaient et se balançaient sur les flots. Enfin, nous arrivâmes dans la magnifique baie d'Hudson ; le ciel était serein, le

soleil était chaud, la mer calme et huileuse n'était ridée par aucune brise : nous admirions à notre aise les rivages enchantés de cette baie, une des plus belles du monde, ornée de villas mignonnes et coquettes, d'habitations de plaisance gracieuses et belles, éparpillées sur les collines vertes et bleues de Long-Island et de New-Jersey.

Le lac Érié étant gelé, je fus obligé de m'arrêter quinze jours à New-York. Je m'embarquai ensuite sur un des steamers monstres, qui remontent l'Hudson jusqu'à Albany. Grâce à une concurrence active, nous devions parcourir cette distance, qui est d'environ cent cinquante-six milles, en quelques heures et pour la bagatelle d'une piastre. Les deux bateaux concurrents partirent ensemble rivalisant de vitesse. Nous faisions vingt-cinq et même vingt-sept milles à l'heure, en remontant le courant; néanmoins, notre capitaine, trouvant que ce n'était pas encore suffisant, fit jeter des barils de graisse dans les fourneaux. Le feu prit au navire deux fois. Lorsque la rivière formait un coude, les deux concurrents cherchaient à couper tout droit, afin de prendre la ligne la plus courte, et pendant cette manœuvre, les deux steamers s'entre-choquaient au risque de se couler mutuellement. Nous étions environ sept à huit cents passagers à bord. La lutte devenait sérieuse : notre vie était menacée par la vapeur, le feu et l'eau; on s'assemble, on discute, une députation est envoyée au capitaine, pour faire cesser cette course dangereuse; le capitaine répondit *poliment* à la députation :

« Que Dieu vous damne ! pour ce que vous payez, vous pouvez bien aller tous en enfer. »

Et il cria aux chauffeurs :

« Feu, feu, ! mettez du lard dans les fourneaux. » Notre position devenait intolérable, un passager y mit fin, il prit un fusil et tira sur le pilote de notre concurrent : le malheureux fut sinon tué, du moins blessé grièvement, car il lâcha la roue du gouvernail et tomba sur le pont.

Arrivé à Albany, je pris le chemin de fer qui allait à Buffalo. Nous fîmes ces trois cent quarante-cinq milles en douze heures, mais non sans accident ; le train qui nous précédait avait déraillé ; lorsque nous arrivâmes sur le lieu du désastre, le chemin n'était pas encore libre, et malgré les efforts du mécanicien, nous heurtâmes un wagon : le choc blessa grièvement trois personnes de notre convoi. A Buffalo, malgré un vent violent qui nous présageait une tempête sur le lac, je m'embarquai pour Sandusky, où nous n'arrivâmes qu'après quarante-huit heures d'une navigation horrible et après avoir échoué deux fois sur des bancs de sable. Durant tout ce temps, les passagers, armés chacun d'une chaise ou de *life-preserver*, s'attendaient à chaque minute à être jetés dans le lac. De Sandusky à Cincinnati, il y a deux cent vingt-cinq milles. Je fis ce trajet en chemin de fer. Il y a peu de routes aux États-Unis aussi accidentées et aussi merveilleusement pittoresques que celle-ci. Lorsque j'étais à Cincinnati, on y voyait encore la femme du premier colon qui était venu défricher ces belles collines. C'est

certainement une des plus belles villes de l'Union; les Allemands en ont fait une des plus riches. La vigne y produit de très-beau raisin; c'est le seul pays des États-Unis où cette culture se fasse sur une grande échelle.

Je descendis l'Ohio dans un magnifique steamer. Le surlendemain de notre départ, nous heurtâmes un bateau qui remontait la rivière et qui coula presque instantanément; nous eûmes néanmoins le temps de sauver seize passagers. Nous étions au mois d'avril, le temps était triste et portait à la rêverie : un vent froid mugissait dans l'espace. Je montai sur le sommet du bateau et m'étendis à terre contre la cabine du pilote : je préférais cette solitude glaciale du dehors au tumulte des passagers qui causaient bruyamment dans le salon, autour d'énormes poêles rougis, dans une atmosphère enfumée. Je voyais se dérouler devant moi un de ces panoramas d'une beauté sauvage, qui avaient toujours pour moi un charme nouveau et plein de suave mélancolie.

De belles collines boisées, mais uniformes, bordaient l'Ohio, et formaient une double rangée de vastes et monotones ondulations, qui, semblables à de gigantesques digues, resserraient la rivière dans un lit moins large et entravaient sa marche : les eaux jaunâtres de l'Ohio coulaient lentement et serpentaient en formant mille gracieux contours. Un léger duvet de verdure ornait à peine la cime des arbres jetés avec profusion par la nature sur ces collines : on aurait dit deux armées de géants campées dans une vallée

antédiluvienne. De distance en distance l'œil apercevait, du côté du Kentucky ou de l'Ohio, des clairières où était planté le germe de quelques villes américaines : on distinguait des maisons de bois ou de briques, isolées ou agglomérées de chaque côté d'une ou de plusieurs rues boueuses, dans lesquelles se vautraient une multitude de porcs. Rien ne me parut plus triste que ces quelques maisons rouges ou blanches, assises sur les bords du fleuve, attendant une destinée, un avenir. Parfois ces embryons de ville, ces germes miniatures d'une cité absente sont joints ensemble par un cordon de cabanes en planches ou en troncs d'arbres, et offrent quelque intérêt à cause du site qu'ils commandent. En face de ces différents tableaux de la nature et des hommes, mon imagination errait dans le vague d'une tristesse indéfinie, car, en Amérique comme partout, je trouvais toujours les hommes détruisant la poésie de la création et de la nature primitive, par des œuvres de spéculation qui peuvent avoir du mérite sous le point de vue du progrès et du commerce, mais qui, pour le voyageur intelligent et le touriste, seront toujours comme un linceul jeté sur les suaves pensées que fait naître dans l'âme la vue des magnifiques scènes des solitudes.

Je restai bien des heures ainsi couché et rêvant ; lorsque je songeai à redescendre dans le bateau, le soleil disparaissait derrière les collines ; les branches des arbres et leurs touffes légères de verdure se dessinaient en silhouettes noires sur un ciel d'un bleu

verdâtre; la rivière s'élargissait et formait un grand lac, encadré dans une ceinture de couleur sombre, qui devenait de plus en plus informe. Une île gracieuse se voyait au milieu du fleuve sur l'horizon ; une vapeur blanche et légère, ressemblant à une écharpe de gaze, enveloppait dans ses plis moelleux l'île lointaine : à mesure qu'elle s'élevait au-dessus des arbres, elle se colorait mystérieusement des dernières lueurs du jour. Ce caprice de la nature vint ajouter un sentiment de plus à ce chaos d'impressions diverses qui faisaient depuis plusieurs heures vibrer en moi toutes les cordes poétiques de mon âme : le froid était vif pourtant, et tandis que mes yeux et ma pensée couraient à l'aventure, mes dents claquaient, et je ne m'apercevais pas que j'étais transi et gelé.

En rentrant dans dans le salon, je vis mes compagnons de voyage, entourant un évêque épiscopalien qui développait une thèse assez curieuse : il cherchait à prouver que, puisqu'il n'y avait pas d'eau dans la lune, il ne pouvait y avoir des hommes, car les hommes ne pouvaient vivre sans eau. J'aurais bien désiré qu'il prouvât qu'il n'y avait pas d'eau dans la lune, mais je craignais que ma demande ne fût trouvée indiscrète par le prédicateur ; je dis *prédicateur*, car ce discours avait la forme d'un sermon. Après lui, deux ministres presbytériens prêchèrent sur l'infériorité de la race indienne comparativement à la race blanche, et sur l'impossibilité de civiliser les Indiens. Ces deux ministres avaient habité un des forts amé-

ricains de la Rivière-Rouge, et ils avaient eu l'occasion de prêcher à quelques Indiens, lorsque ceux-ci allaient au fort pour recevoir le prix de leurs terres. On sait que le gouvernement américain a exproprié des tribus indiennes de leur territoire, moyennant une redevance annuelle plus ou moins insignifiante. Les deux ministres nous dirent que les Indiens étaient abrutis par les boissons alcooliques et que la prédication religieuse n'avait aucune influence salutaire sur leurs mœurs. Et, pour preuve, ils nous racontèrent qu'ils avaient été témoins des paiements que le gouvernement américain leur faisait : au lieu d'acheter des habits ou des couvertures, les Indiens, qui étaient complétement nus, achetèrent des parapluies, des chapeaux et de l'eau-de-vie. Lorsqu'un ministre protestant se trouve sur un steamer, il est rare qu'il ne soit pas invité à prêcher n'importe quoi ; ces sermons de circonstance servent de distraction aux passagers, mais généralement ils sont dépourvus d'intérêt sérieux comme d'utilité morale.

A mesure que nous descendions le fleuve, nous passions rapidement de l'hiver au printemps ; les arbres se couvraient de verdure, et les buissons de fleurs ; les touffes légères, qui verdissaient à peine sur les bords de l'Ohio, se changèrent le long du Mississipi en un feuillage épais et parfumé. La température devenait également plus chaude. En face de Wicksburg, le feu prit à une trentaine de balles de foin qui étaient imprudemment placées près des fourneaux du steamer. Afin de n'être pas rôtis au milieu de l'eau, tous

les passagers coururent aux pompes, et nous maîtrisâmes la flamme.

Arrivé dans la Louisiane, je me sentis renaître à la vie brûlante des tropiques : les peupliers, les sycomores, les lianes et les plantes étaient dans toute la pompe de leur riche beauté ; l'air était embaumé des parfums des fleurs et des forêts, et pourtant, nous n'étions encore qu'au mois d'avril. Enfin nous arrivâmes à la Nouvelle-Orléans ; n'ayant pas assez d'argent pour aller jusqu'au Texas, je retournai au bayou Lafourche, pour collecter parmi mes amis. Le bon archevêque de la Nouvelle-Orléans augmenta mes ressources par un don considérable, et, le 5 mai, je continuai mon voyage. J'arrivai à Galveston, deux jours après, grâce à un temps magnifique.

L'évêque de Galveston m'annonça qu'au lieu de me faire retourner à Castroville, il me donnait une nouvelle mission sur les frontières occidentales du Texas, tracées par le cours du Rio-del-Norte, appelé plus communément Rio-Grande, qui prend sa source au pied de la Sierra-Verde et va se jeter dans le golfe du Mexique. Cette nouvelle destination me contrariait beaucoup, car non-seulement elle me séparait pour toujours de mon excellent ami et confrère l'abbé Dubuis, mais encore elle me privait entièrement de toutes mes anciennes connaissances; je n'aimais pas à être seul, car l'isolement dans ces contrées, plutôt barbares que civilisées, offre une multitude de dangers et d'ennuis, que la volonté la plus énergique ne pourrait supporter, sans les secours puissants de

la grâce. J'objectai mon ignorance de la langue espagnole que parlent la plupart des catholiques de ces contrées ; mais je dus céder aux pieuses exigences du vénérable évêque, qui me promit de m'envoyer un prêtre pour collaborateur, dès qu'il le pourrait, et, le 11 mai, je m'embarquai, malgré une tempête affreuse qui faillit nous faire périr, une heure après notre départ. J'avoue que, connaissant le peu de solidité de notre navire, la tempête était sans charmes pour moi, et puis j'en avais déjà tant vu ! Aussi le courroux des vagues me paraissait-il monotone.

La première nuit de notre navigation nous eûmes une scène dont le burlesque est plus facile à comprendre qu'à écrire. Le commis du steamer s'était endormi sur un sofa du salon ; un domestique, n'ayant point de lit, vint s'étendre près du sofa, et le sommeil ne tarda pas à clore ses paupières. L'orage qui grondait toujours eut, sans doute, une certaine influence sur les songes du commis, car il rêvait que le navire était brisé par la tempête et qu'il s'était jeté au milieu des flots, n'ayant pour se sauver qu'une planche qu'il voyait devant lui et à laquelle il s'accrochait de toutes ses forces. En ce moment, une vague énorme prit notre navire par tribord et nous jeta tous en bas de nos couchettes. Le commis, sans s'éveiller, tomba naturellement sur le domestique, et, le prenant pour la planche de salut de son rêve, il le saisit à la gorge, en criant à haute voix : « — Ah ! Dieu merci, je la tiens, elle ne m'échappera pas. »

Le domestique, éveillé en sursaut par cette vigou-

reuse étreinte, cria au secours, à l'assassin. Attirés par les cris des deux antagonistes, nous allâmes aussitôt porter secours au malheureux, mais nous avions compté sans le roulis qui ne nous permit pas de rester debout, et la plupart d'entre nous allèrent tomber sur le commis et le domestique. Le comble fut mis à cette confusion par l'arrivée d'une dame, dans un costume aussi étrange que désordonné; éplorée et effrayée par l'orage, elle se jeta aux genoux du commis, en pleurant et criant :

— Capitaine, capitaine, sauvez-moi, mettez-moi à terre, et je vous donne dix mille piastres.

Le commis, complétement éveillé, rit de sa méprise, et, voyant cette dame, il lui répondit brusquement :

— Je ne suis pas le capitaine, et, pour tout l'or du monde, nous ne pouvons vous débarquer, car nous sommes très-éloignés de terre.

Enfin, nous arrivâmes au Brazos-Santiago. Un étranger, qui ne serait pas habitué à entendre prodiguer, aux États-Unis, le nom de ville chercherait en vain les traces de celle-ci dans quelques cabanes éparpillées sur la plage. Je crois avoir dit que les côtes du Texas sont protégées, sur presque toute leur étendue, par une ceinture d'îles sablonneuses, très-étroites et de longueur inégale : les espaces qu'elles laissent entre elles sont nommées *passe* ou *bar :* les baies, formées par ces îles et le continent, sont si peu profondes, que les navires ne peuvent aborder ; le transport des passagers et des marchandises se fait par le moyen de chaloupes et de bateaux plats et légers. Le

Brazos est situé à l'extrémité orientale d'une de ces îles et à quatre milles seulement de l'embouchure du Rio-Grande. A part les quelques cabanes dont j'ai déjà parlé, il y a encore, dans cette ville, de larges constructions en planches, faites à l'époque de la guerre contre le Mexique, et qui servaient alors de dépôt pour le matériel de l'armée américaine. Ces constructions sont maintenant désertes et à peu près inhabitées. En été, la chaleur est suffocante au Brazos ; le manque d'arbres, l'absence de verdure et la réverbération du soleil sur le sable rendraient cette ville inhabitable, si la brise de la mer ne venait, soir et matin, rafraîchir l'atmosphère embrasée.

Une chaloupe nous conduisit du Brazos à Point-Isabella ; c'est la première ville que l'on rencontre sur le continent, dans ces parages ; elle sert d'entrepôt aux marchandises qui viennent des États-Unis et vont ensuite se répandre sur les frontières du Texas et dans l'intérieur du Mexique. Cette ville est aussi maussade et misérable que le Brazos ; elle est habitée principalement par des Mexicains, dont les cabanes sont mal assises dans le sable de la grève ; on y rencontre toujours une quantité d'*arrieros* ou charretiers mexicains, dont les grossiers véhicules, traînés par des bœufs, attendent les marchandises pour les transporter à Brownsville. La plage de Point-Isabella est élevée de quelques mètres au-dessus de la baie et forme un amphithéâtre de sable et de terre jaunâtre sur laquelle végètent çà et là quelques touffes d'herbes et des nopals rabougris, brûlés par le soleil. A l'ho-

rizon, les yeux ne rencontrent rien qui puisse les reposer ; partout l'image du désert dans toute son aride sécheresse.

Deux voitures, attelées de quatre chevaux, étaient destinées aux voyageurs. A peine assis dans ces voitures, nous partons au galop. J'avais près de moi le directeur de la banque de Brownsville ; c'était en même temps un naturaliste américain, nommé Couthway, homme d'un esprit remarquable et de manières distinguées, à qui je m'étais sincèrement attaché durant notre voyage de Galveston au Brazos. Quoique épiscopalien fervent, et sachant que j'étais un missionnaire catholique, il se lia avec moi d'une amitié qui ne s'est jamais démentie. Il me ménagea, par de chaudes recommandations, un excellent accueil dans la société aisée des frontières; il parlait à tous ses amis et à toutes ses connaissances de ce qu'il appelait la libéralité de mon caractère, qui n'était autre chose que la charité chrétienne et la mise en pratique de l'esprit de l'Évangile. Aussi, je dois l'avouer, cet excellent protecteur aplanit, plus tard, bien des difficultés pour moi, en m'attirant la confiance et l'estime de la plupart des habitants avec lesquels je devais me trouver journellement en contact.

En quitttant Point-Isabella, la route qui conduit à Bronwsville longe, pendant quelque temps, la baie ; puis, elle oblique à gauche et entre dans une grande plaine marécageuse, coupée par des salines naturelles et dans laquelle le phénomène du mirage est très-fréquent : cette plaine, au nord-ouest, se joint à celle

de Palo-Alto où eut lieu la première bataille entre les Américains commandés par le général Taylor, et les Mexicains commandés par le général Arista. Ce fut par un grand succès, dû en grande partie à la supériorité de leur artillerie, que les Américains débutèrent dans cette campagne qui dura près de deux années. La route passe au milieu du champ de bataille.

Après la plaine de Palo-Alto, nous entrâmes dans un *chaparal* très-épais, autrefois fréquenté par les Indiens qui y massacrèrent toute une famille irlandaise : on voit encore, à gauche de la route, les ruines de l'habitation de cette famille. Au seizième et au dix-septième siècle, cette partie du Texas était appelée *Costa deserta*, par les historiens espagnols : elle paraît n'avoir jamais été bien peuplée même par les Indiens. Nous passâmes ensuite par la *resaca della Palma*, également célèbre par un combat sanglant qui eut lieu, le lendemain de la bataille de Palo-Alto. Les Mexicains donnent le nom de *resaca* au lit desséché d'une rivière qui a disparu. Les *resacas* sont nombreuses sur les bords du Rio-Grande. Enfin, nous arrivâmes à Brownsville, qui devait être ma résidence.

Pendant la guerre de l'intervention, le colonel américain Brown construisit un fort en face de *Matamocas*, ville mexicaine ; il fut tué et enterré dans ce fort qui portait son nom. Autour de ce formidable tombeau, s'établirent des marchands français et américains, ainsi que grand nombre de familles mexi-

caines, et Brownsville fut fondée. Quand j'arrivai, la ville comptait à peine quatre années d'existence, et déjà sa population s'élevait de cinq à six mille âmes, la plupart Mexicains.

La position de Brownsville est excellente pour le commerce de transit; placée sur la limite du Texas, elle expédie les marchandises pour toutes les villes mexicaines de l'Est et du Nord. Elle est située vers le quatre-vingt-dix-huitième degré de longitude ouest, méridien de Greenwich, et le vingt-sixième degré de latitude nord, à trente-cinq milles environ du golfe du Mexique. Les eaux jaunâtres et sablonneuses du Rio-Grande baignent les jardins de la ville et son quai en amphithéâtre. Le sol est formé d'un sable fin et blanc, qui, par le vent du nord, s'élève en tourbillons si épais, que l'atmosphère devient obscure et la circulation, dans les rues, impraticable. En revanche, la pluie, qui dans ces régions fait tomber brusquement d'énormes masses d'eau, change en quelques instants les rues en rivières où se plongent vaillamment les pieds des passants, des chevaux et du bétail. Aux environs, la terre est fertile et la végétation d'une richesse tropicale. On ne trouve ni pacaniers ni sapins; les chênes même sont rares ; mais partout le dattier, le palmier éventail, l'ébénier, l'aloès, le *cocus mauritia*, les fougères colossales, les cactus de toutes sortes abondent ; dans les bois, des lianes, des plantes odorantes, mille fleurs aux couleurs brillantes, aux formes singulières, aux parfums enivrants, et au-dessus de cette magnifique fécondité, un ciel éter-

nellement pur, un soleil éternellement éclatant.

L'église de Brownsville s'élevait en face du fort Brown, au milieu d'un vaste terrain inculte et sans clôture. Elle était en planches et formait un carré long, capable de contenir deux ou trois cents personnes ; le clocher ressemblait assez à une cage surmontée d'une croix. L'irrégularité des murailles et du toit était dissimulée à l'intérieur par des tentures de coton que je fis peindre par la suite. La cure faisait corps avec l'église et formait un carré, divisé en quatre petites chambres, dont une servait de sacristie. Je n'y trouvai pas trace de meubles et fus forcé, la première nuit, de coucher sur le plancher. Le lendemain, un jeune officier de la garnison me donna un pliant, des draps, une couverture et des chaises, en m'offrant sa table et sa bourse. J'avais grand besoin de ces bons offices, car j'étais à peu près dénué d'argent. J'acceptai avec reconnaissance, et cette offre diminua singulièrement les épreuves et les privations inséparables d'un premier établissement. Cet officier s'appelait M. Garresché; il était d'origine française et excellent catholique.

L'aspect de la ville est assez agréable et riant. Quelques établissements sont en briques ; la plupart des maisons sont en planches, mais de forme élégante, et entourées de jardins. Les façades regardent la voie publique ; elles se cachent à demi derrière les lilas de Chine, les saules et les acacias qui donnent de l'ombrage et de la fraîcheur aux maisons. Les rues sont larges et tracées à angle droit. Il n'en a pas tou-

jours été ainsi. Dans le principe, chaque colon, chaque marchand plantait sa cabane où bon lui semblait. Quand le développement de la ville nécessita l'organisation d'une municipalité, celle-ci signala son entrée en fonctions en ordonnant l'alignement des rues ; le shérif, homme d'action, fort brutal, peu accommodant et dont je parlerai plus amplement par la suite, fut chargé de l'exécution du décret. Il publia que, sous huit jours, toutes les maisons devraient être sur l'alignement tracé par l'arpenteur municipal ; celles qui ne seraient pas alignées assez vite, seraient détruites sans rémission. On connaissait le caractère du shérif ; on savait que sa menace n'était pas vaine, et pendant une semaine, toutes les maisons furent en branle ; les unes avançant, les autres reculant, au moyen de grands rouleaux sur lesquels on les faisait glisser. Le terrain était inégal et sablonneux ; à chaque instant, des maisons, allant ou venant, se rencontraient ; arrêtées dans leur acheminement, elles s'accumulaient sur le même point, la circulation était obstruée, et comme le shérif ne plaisantait pas et qu'il fallait arriver à temps, il s'ensuivait des cris, des disputes et des collisions sérieuses. Cependant presque toutes les maisons en planches furent alignées au terme fixé. Quant aux cabanes de roseaux et de branches d'arbres, elles n'avaient pu bouger, et elles furent abattues impitoyablement par le shérif, accompagné d'une vingtaine d'hommes armés de haches.

La mission que je venais d'accepter était très-étendue. Autour de Brownsville, sur un rayon de soixante

milles, résidait une population très-compacte, et jusqu'à trois cents milles, au nord, il y avait plusieurs villes, échelonnées sur les bords du Rio-Grande, et plusieurs établissements considérables que je devais visiter : je n'avais pas à m'écarter du fleuve, mais je devais le remonter aussi loin que possible. Ce n'étaient plus, comme dans ma première mission, les Allemands et les Alsaciens qui formaient la majorité des catholiques confiés à mes soins ; j'avais surtout affaire aux Mexicains, qui composent le fond de la population sur ce sol annexé récemment aux États de l'Union.

Dans ma première mission, les vices que l'abbé Dubuis et moi nous avions eu à combattre étaient principalement la cupidité, la méchanceté, l'ivrognerie ; dans la seconde, j'allais me trouver seul au milieu d'hommes ignorants, superstitieux, nonchalants, enclins à l'immoralité. Je n'avais plus l'indigence et la famine pour compagnes inséparables ; mais, à chaque instant, mon cœur devait se briser à la vue des vices et de l'indifférence incurable de mes nouveaux paroissiens. En outre, j'ignorais complétement la langue espagnole, qui m'était indispensable.

Malgré ce dernier inconvénient, je commençai mes visites de reconnaissance le lendemain de mon arrivée. Partout je fus reçu avec empressement et cordialité. Le fait est que l'arrivée d'un prêtre est un événement important dans ces nouvelles missions, et, je le répète, les bons offices de M. Couthway entrèrent pour beaucoup dans cette bienveillante réception : catholiques, protestants et juifs me souhaitèrent la

bienvenue et m'offrirent leurs services. Je ne me laissai pas éblouir par ces amicales démonstrations, qui, généralement, sont personnelles, et disparaissent avec la même facilité qu'on vous les témoigne, dès que l'homme se retire pour faire place au prêtre : néanmoins, j'acceptai ces marques d'intérêt avec satisfaction et promis d'en profiter, lorsque l'occasion le demanderait.

La presque totalité de mes nouveaux paroissiens n'avait aucune idée du dévouement des missionnaires et ne pouvait comprendre l'unique mobile qui nous fait agir. Il est vrai que chez des hommes qui n'estiment et ne recherchent ici-bas que l'argent, comme moyen de se procurer les jouissances matérielles de la vie, leur cœur et leur âme sont fermés aux sentiments intellectuels si pleins de joies secrètes ; la vie apostolique, avec ses sacrifices, ses souffrances, ses dévouements, est un livre fermé pour eux ; aussi, ne pouvaient-ils croire que je venais de faire pour la seconde fois plus de trois mille lieues, en m'exposant à toutes sortes de dangers et de fatigues, uniquement pour améliorer leurs mœurs et les instruire de leurs devoirs religieux : ils trouvaient que pour tant de peines, c'était une chétive compensation. Plusieurs d'entre eux, qui, je ne sais pourquoi, me montrèrent immédiatement de la sympathie et un intérêt réel, me dirent :

— Mais qu'avez-vous fait pour être envoyé ici ?

— Personne ne m'a envoyé, je suis venu de mon plein gré.

— Comment, vous n'avez pas été obligé de quitter la France pour quelque raison grave?

— Pas le moins du monde; je suis venu pour vous instruire. Si un prêtre se conduit mal, l'Église l'interdit, c'est-à-dire qu'elle lui retire la faculté d'exercer ses pouvoirs ecclésiastiques, mais elle ne l'envoie nulle part.

— Alors vous venez ici, comme les soldats vont à la guerre, afin d'avoir de l'avancement et de devenir évêque?

— Encore moins; l'épiscopat est un fardeau trop lourd et une charge trop dangereuse pour l'ambitionner; les bons prêtres ne le désirent jamais.

Alors, comme les disciples de Jésus-Christ, ils branlaient la tête en signe d'incrédulité, et pensaient : *Ce discours est difficile à comprendre.*

Par le moyen de ces visites, je recevais de précieux renseignements sur le pays et la population. Je fus bientôt fixé sur le compte de ma nouvelle mission ; malheureusement, les choses étaient loin d'être couleur de rose. Je fus effrayé, je l'avouerai, du travail qui se présentait devant moi. Que de peine il me faudrait pour jeter dans ces âmes, je ne dirai pas des éléments religieux, mais seulement un peu d'ordre, de raison et de morale ! Je savais cependant que les Mexicains étaient doux, débonnaires, faciles à persuader, et j'entrepris ma tâche avec courage, sachant que les secours du ciel ne me manqueraient pas et que, si j'échouais dans ma pieuse entreprise, Dieu me saurait gré de mes efforts et de mon labeur.

CHAPITRE II

Des *barilleros*. — *Bar-Room*. — De la ferveur des Brownsvilliens. — État de la société américaine en général et du Texas en particulier. — Application de la loi de Lynch. — Moralité des autorités municipales. — Le shérif. — Deux *blood-hounds* gardiens de la prison. — Les francs-maçons et l'enterrement d'un Irlandais. — De la magistrature dans les nouveaux États de l'Union. — Partialité des juges. — Les procès. — Les élections. — Un docteur à la mode.

Pendant que je faisais mes visites, je remarquai combien il y avait d'animation dans cette petite ville; on me fit comprendre que cela tenait à une multitude de *rancheros*, ou fermiers des frontières qui venaient journellement à cheval ou avec des charrettes faire des provisions et des emplettes pour eux, leurs familles et leurs amis; les rues étaient continuellement sillonnées de cavaliers aux montures richement enharnachées, d'*arrieros*, qui chargeaient ou déchargeaient leurs marchandises, de *barilleros*, appelés dans d'autres contrées *aguaderos*, porteurs d'eau. Ces pauvres gens sont à peu près vêtus comme les *lazzaroni* de Naples, c'est-à-dire qu'ils le sont fort peu : une chemise ouverte, qui laisse leur poitrine à découvert, les manches retroussées jusqu'aux épaules; un caleçon de cotonnade roulé jusqu'au haut des cuisses, et quel-

quefois un chapeau de feuille de palmier, voilà le costume des *barilleros*. Ce sont eux qui fournissent aux habitants l'eau dont ceux-ci ont besoin ; ils vont la chercher au Rio-Grande dans un tonneau ayant deux axes de fer aux extrémités : une longue corde est attachée aux axes, et le *barillero*, en la tirant, fait rouler le tonneau, comme une roue, procédé aussi simple que peu fatigant. Le Mexicain est très-inventif, lorsqu'il s'agit de s'éviter de la peine.

Je remarquai également un grand nombre d'hommes ivres, couchés au soleil et dormant sur le sable en face des cabarets où ils s'étaient enivrés. Ces cabarets ou tavernes, appelés *bar-room*, sont souvent le théâtre de scènes barbares qui font honte à l'humanité. Une fois, un Irlandais de bonne famille se prit de querelle, dans une de ces tavernes, avec un négociant américain, grand batailleur par nature. Les amis des deux adversaires jugèrent que le sort des armes pouvait seul réparer l'offense ; le duel fut décidé immédiatement et eut lieu dans la taverne même ; on donna donc à l'Irlandais un pistolet qui n'était pas chargé, il fut tué naturellement par l'Américain. La majorité des hommes ivres que je rencontrai étaient des Mexicains peu habitués aux boissons alcooliques, et des Américains appartenant aux sociétés de Tempérance ; ces sociétés, quoique nombreuses dans les États-Unis, sont loin de diminuer le nombre des ivrognes, et, si leurs membres font vœu de ne pas boire du vin, ils devraient bien également faire vœu de ne pas s'enivrer avec d'autres boissons fermentées.

La nouvelle de mon arrivée se répandit bientôt dans les *ranchos* voisins de Brownsville, et, comptant sur un nombreux auditoire pour le dimanche suivant, je fis traduire en espagnol ma lettre d'installation, à laquelle j'ajoutai quelques mots pour inviter mes paroissiens à venir me voir, afin de m'instruire plus rapidement des besoins spirituels des localités où ils se trouvaient. L'église effectivement fut pleine de Mexicains, d'Européens et d'Américains de toutes les religions ; la lecture de ma lettre leur plut, et, dès ce jour-là, les visites ne me manquèrent pas. Pendant la semaine, l'église ne recevait la visite que de M. et madame Garresché : la ferveur des catholiques n'allait pas si loin ; je sonnais ma messe, je la disais et me la servais la plupart du temps, étant entièrement seul. Pour essayer si les cérémonies religieuses attireraient la population, j'organisai à la hâte un chœur de chant et je voulus célébrer le mois de Marie avec les cérémonies usitées en France. Le mois de mai étant presque fini, je réussis mal. Vingt-cinq personnes seulement firent leur devoir pascal cette année, quoique les catholiques fussent au nombre de dix ou douze mille dans le voisinage immédiat de Brownsville, mais aussi quelle population !

A Brownsville, comme sur toutes les frontières texiennes, comme dans tous les États nouveaux de l'Union, la population présente les mélanges les plus bizarres, les plus hétérogènes et les plus variables, que l'on rencontre dans les États-Unis. La société américaine se refuse à l'analyse et à la description,

tant sa physionomie est mobile et son caractère multiple; aussi, est-elle peu connue; les romanciers et les historiens en ont beaucoup parlé, mais toujours d'une manière insuffisante, car on ne saurait faire un tableau complet d'une société aussi diverse et aussi mobile; la description sera vraie, à un certain moment, et dans certaines localités; à quelque temps ou à quelques lieues de là, elle deviendra fausse.

Sans parler de cet immense pays dont tous les points diffèrent essentiellement entre eux, par leur physionomie, leur climat, leurs produits, leurs intérêts et leur politique intérieure, il y a une multitude d'émigrants européens répandus annuellement sur la surface de l'Union, qui est elle-même un assemblage confus d'hommes de toutes nations, Espagnols, Anglo-Saxons, Français, Mexicains. Les Américains proprement dits se ressemblent si peu, par leur éducation, leurs goûts, leurs idées, que l'on dirait que ce n'est pas un même peuple, et, pour comprendre ces anomalies de caractères, on est obligé de se rappeler l'histoire de la formation de ces colonies, avant leur indépendance de la mère patrie. A côté de personnes qui se font remarquer par leurs connaissances, leur intelligence, leur caractère honorable et qui brilleraient dans nos meilleurs salons européens, se trouvent des individus d'une dépravation telle, que nos bagnes n'offrent rien de plus hideux dans ce genre, et dont les actions surpassent en atrocité et en barbarie tout ce que l'histoire a enregistré dans les annales du crime. Entre ces deux extrémités, il y a des

qualités et des vices qui offrent des détails curieux pour l'historien et qui se produisent par des faits bizarres et publics, non-seulement lorsque les grandes questions de politique et de parti sont en jeu, mais encore dans les questions secondaires et locales d'administration et de municipalité.

Les Américains des frontières texiennes sont, pour la plupart, l'écume de la société ; ce sont des banqueroutiers, des repris de justice, d'anciens volontaires, qui, après le traité de Guadalupe-Hidalgo, sont venus chercher des aventures et des profits illicites, dans un pays où n'existait, à proprement dire, aucun pouvoir judiciaire constitué. Les grandes villes de l'Union possèdent une police quelconque ; mais, sur les frontières des nouveaux États, la loi a peu d'empire ; on l'élude ou on lui résiste, et il n'y a pas de force armée pour la faire respecter.

Avant l'organisation municipale, la loi de Lynch était en pleine vigueur à Brownsville. Les habitants avaient été obligés d'en venir à cette extrémité, car c'était le seul moyen de pourvoir à leur sûreté. Les jugements du peuple avaient, sans doute, le mérite de l'impartialité dans la punition des coupables ; mais ils avaient un défaut, la précipitation. On pendait l'homme qui en avait blessé un autre, sans s'informer si la blessure était grave ou légère.

Un soir, dans un *fandango*, un Américain à moitié ivre se querella avec un Mexicain, l'attira en dehors de la danse et le frappa d'un coup de couteau dans le ventre. Le Mexicain cria au meurtre, et, tout couvert

de sang, se traîna jusqu'à la porte du bal. A la vue de ce malheureux, les danseurs se mirent à la poursuite de l'Américain, qui s'était sauvé vers le Rio-Grande et qui espérait le traverser à la nage, avant que l'on s'aperçût de son crime, mais il n'en eut pas le temps : il fut pris au moment où il se jetait dans le fleuve. On le garrotta. Il fut emprisonné dans une cabane de bois et gardé à vue toute la nuit.

Le lendemain, au bruit du tambour, on assembla la population dans un carrefour de la ville, pour prononcer le jugement. Un homme (le futur shérif) se mit un peu à l'écart, et, sans préambule ni préparation oratoire, cria : « Que ceux qui votent la mort du coupable passent de mon côté. Que les autres restent où ils se trouvent ! » Un hourrah épouvantable accueillit cette allocution d'un laconisme sauvage : le prévenu fut condamné à l'unanimité. La foule se rendit immédiatement auprès de lui ; il fut placé sur une charrette, et le cortége de mort se mit en marche vers l'abattoir, car la potence n'était pas encore construite.

Ce lieu, infecté par le sang et les détritus des animaux que l'on égorgeait pour l'alimentation publique, était un petit espace découvert, sans toit et sans ombrage, brûlé par le soleil et frequenté par les chiens qui se disputaient les ossements des animaux égorgés. Il était situé près de l'église. La charrette s'arrêta sous les poteaux qui servent à hisser les bœufs qu'on doit écorcher. Le futur shérif saisit la corde et se mit en devoir de faire le nœud fatal. Il paraît qu'il s'y prenait mal-

adroitement, car le condamné, qui n'avait plus les mains liées, lui dit : « Laissez-moi faire ; vous ne connaissez pas votre métier. » Il fit le nœud coulant, et se le passa lui-même autour du cou. Lorsqu'il eut fini, il s'adressa à la foule en ces termes : « Messieurs, écoutez un bon con-
« seil : Si vous désirez n'avoir jamais la corde au cou,
« ne vous enivrez pas : c'est l'ivresse qui m'a mis sur
« cette charrette. Maintenant, j'ai une dernière grâce
« à vous demander : ne mettez pas mon nom dans
« les journaux, afin que ma mère puisse ignorer le
« plus longtemps possible le sort de son fils. » Puis, après ces quelques paroles qui firent une vive impression sur son auditoire, il cria aux chevaux de marcher, et son corps resta suspendu aux poteaux et se balança pendant quelques minutes dans le vide.

Le Mexicain, qui avait été frappé d'un coup de couteau, ne mourut que dans la journée qui suivit cette exécution.

Plus tard, ces exécutions, qui continuaient à être assez fréquentes, prirent un caractère plus solennel : le condamné était assisté par un ministre de sa religion. La barbarie pourtant ne perdit pas tous ses droits. Un jour, on pendit à la fois et sur la même potence deux Mexicains et un Américain. Celui-ci, dans une querelle de jeu, avait tiré son *revolver* et fait feu sur son adversaire ; quelqu'un, derrière lui, voulut retenir son bras, mais le coup partit et la balle alla frapper un des assistants.

Le jour de l'exécution, les amis de l'Américain avaient enivré ce malheureux pour adoucir ses der-

niers moments, et il marcha à l'échafaud, en chancelant, en chantonnant, un cigare à la bouche. Il était accompagné d'un ministre presbytérien; un prêtre catholique assistait les Mexicains. Les cordes furent arrangées, et les condamnés placés sur la planche fatale. Alors le prêtre catholique se mit à genoux sur l'échafaud et invita l'assemblée à prier pour les patients. La prière finie, le ministre presbytérien fit un long discours, dont les condamnés durent attendre la fin, avant que la planche fatale, en faisant la bascule, les jetât dans l'éternité. Pour moi, je ne pouvais supporter qu'on prolongeât de la sorte ces horribles tortures morales. Je me contentais d'accompagner les condamnés jusqu'au lieu du supplice et à les exhorter en route à mourir chrétiennement.

En Europe, ces procédés de la justice mexicaine seraient jugés avec sévérité; néanmoins, les mœurs de ces pays sont si différentes des nôtres, que ce qui paraît souvent atroce, ici, est trouvé, là-bas, fort humain. Ce qui choque nos habitudes, notre raison, nos susceptibilités, semble quelquefois, dans les solitudes du nouveau monde, non-seulement naturel, mais même nécessaire, car les solitudes aussi ont leurs exigences aussi bien que leur civilisation.

Sur les frontières du Texas, où la vie d'un homme était considérée comme une chose de peu d'importance, les habitants n'avaient, pour toute sécurité personnelle, que leurs armes; aussi, marchaient-ils toujours armés. Pour réprimer les malfaiteurs qui ne voulaient pas se soumettre à l'organisation régulière de

la justice, les habitants n'avaient pas hésité à confier la direction de cette justice expéditive à des gens de sac et de corde, dont les antécédents étaient de nature à intimider les plus récalcitrants; si l'on avait pendu tous ceux qui méritaient la potence, on aurait commencé par les autorités, en les faisant suivre d'un bon nombre de juges, d'avocats, de docteurs; le shérif de Brownsville eût été pendu le premier.

C'était un homme d'une haute stature, aux proportions herculéennes; sa figure animée était impassible et sauvage. Portant toujours à sa ceinture un pistolet à six coups (*revolver*), et dans sa main un fouet en nerf de bœuf, il faisait un fréquent usage de l'un et de l'autre. Lorsqu'il était envoyé à la poursuite d'un malfaiteur quelconque, on n'était pas sûr qu'il le ramènerait, mais on était sûr que le malfaiteur ne reviendrait pas. Un jour qu'il avait couru après un voleur, le marchand volé lui demanda, à son retour, s'il l'avait trouvé.

« Oui, répondit froidement le shérif. Je n'ai pu l'amener; mais c'est égal : il ne volera plus. »

Bientôt après, on découvrit dans un *chaparal* le cadavre du voleur avec une balle dans le cœur et à moitié recouvert de broussailles et de mousse. Les honnêtes gens ne pouvaient trouver un justicier plus énergique. Comme on le voit, le shérif ne cachait pas ses exploits; ils étaient connus, et, chaque semaine, on apprenait quelques traits de ce genre, qui, vrais ou faux, augmentaient sa réputation et le faisaient craindre des malfaiteurs.

La prison de Brownsville était une petite cabane de planches, construite en face de l'église et entourée d'une haie de broussailles. Quoique tous les prisonniers fussent enchaînés, beaucoup brisaient leurs fers; les évasions n'étaient pas rares. Pour les rendre moins nombreuses, le shérif confia la garde des prisonniers à deux *blood-hounds*, espèce de *bull-dogs* d'une férocité proverbiale, qui chassent les nègres marrons et dont les Américains se servirent contre les Indiens dans la guerre de la Floride. La nuit, ces féroces gardiens étaient mis en liberté dans l'enceinte de la prison.

Plusieurs fois, comme je revenais de visiter les malades et que je passais en face de la prison, ces chiens franchirent la haie, me poursuivirent, et je ne dus mon salut qu'à la rapidité de ma fuite. J'allai trouver le shérif, pour l'avertir du danger continuel dont me menaçaient ses chiens, et je le priai de les attacher, la nuit, ou du moins de les empêcher de s'échapper sur la voie publique. Il rit beaucoup de mes plaintes. Alors je lui dis :

« Mon cher shérif, je ne m'enfuirai plus, la première fois que vos chiens m'attaqueront : je les tuerai tout net. Lorsque je trouve sur ma route une tarentule, ou un serpent qui veut me mordre, je l'écrase sans hésiter. Tenez-vous donc pour averti.

— Ah! ah! vraiment! »

Et il s'éloigna d'un air incrédule et narquois. L'occasion de lui prouver que je parlais sérieusement ne tarda pas à se présenter. Quelques jours après, j'étais

appelé, vers onze heures du soir, au chevet d'un moribond. J'y allai, ayant, comme de coutume, mon pistolet dans ma poche, ainsi que mon assommoir (*life preserver*) à la main, et prêt à toute éventualité. En passant près de la prison, je vis les chiens se frayer un passage à travers la haie de clôture et se diriger sur moi ; mais j'étais résolu d'en finir avec eux. Un magnifique clair de lune me permettait de diriger mes coups ; en deux secondes, j'avais brisé le crâne de l'un, qui mourut sur le coup, et la mâchoire de l'autre, qui s'enfuit en hurlant. Désormais tranquille sur les suites de mes voyages nocturnes, j'allai visiter mon malade, satisfait que j'étais de ne plus courir la chance d'être mis en pièces à mon retour. Le lendemain matin, le shérif arriva chez moi, furieux, avec son fouet, qu'il n'avait peut-être pas l'intention de laisser inutile; mais je le surveillai de près, car j'attendais sa visite...

— C'est vous qui avez tué mes chiens ? me dit-il.

— Oui, répondis-je tranquillement; vous étiez averti : vous n'avez tenu nul compte de mes avertissements, vous n'avez fait qu'en rire, et comme dit le proverbe : J'ai préféré tuer le diable, que me laisser tuer par lui.

Sa colère ne connut plus de bornes; il leva son fouet pour m'en frapper ; mais, tirant aussitôt mon pistolet de ma poche, je le lui appliquai sur la poitrine, et lui dis froidement :

— Shérif, je ne suis pas un Mexicain, et si vous tenez à votre vie, traitez-moi en *gentleman.* »

Ma résolution produisit l'effet que j'en attendais : il devint pâle comme la mort ; son fouet lui tomba des mains, sa colère s'apaisa ; il essaya de sourire.

— Voyons, shérif, lui dis-je ; touchez-moi la main, et restons amis.

— De grand cœur, répondit-il en me serrant vigoureusement la main. Ah ! vous êtes un homme... Je suis content de vous. Si quelqu'un, par hasard, vous manquait de respect, il aurait affaire à moi, soyez-en sûr. Diable ! dit-il ensuite d'un air moitié sérieux, moitié comique, vous êtes plus décidé que je ne pensais. Avant de vous chercher querelle, il faut prendre ses précautions.

— Ah ! cher shérif, répliquai-je sur le même ton, votre courage, soit dit entre nous, est très-grand devant les poltrons ; mais, pour votre sûreté personnelle, ne me rangez pas dans cette catégorie, car lorsqu'il s'agit de mon honneur et de mes droits comme citoyen et comme ministre de religion, je vous assure que je ne me laisserai jamais intimider par personne, et soyez persuadé que pour me faire respecter, j'aurai toujours la main ferme et l'œil sûr.

Le shérif tint sa parole ; depuis ce jour-là, il fut pour moi un ami dévoué.

Les Américains, pour obliger un étranger à faire leur volonté, recourent facilement à la violence, mais ils cèdent avec la même facilité, lorsque, ne se laissant pas intimider, on répond à leurs menaces par l'énergie du langage et de l'action.

Voici un exemple qui m'est encore personnel. Un

vieil Irlandais, qui vivait aux États-Unis avec sa fille unique, vint au Texas vendre des terres qu'il possédait sur les frontières du Rio-Grande. Après avoir réalisé deux ou trois mille piastres par la vente de ces terres, il se disposait à retourner aux États-Unis, lorsqu'il tomba malade à Brownsville et mourut peu de jours après. Avant sa mort, un de ses neveux m'avertit de la maladie de son oncle et me pria d'aller le voir. J'y allai immédiatement. Le moribond était franc-maçon ; mais, désirant recevoir les secours de la religion, il abandonna la franc-maçonnerie devant deux témoins, et reçut les derniers sacrements. Le neveu, voyant que les soi-disant amis de son oncle ne quittaient pas les abords de son lit, eut peur d'un détournement de fonds (car l'argent était dans la malle de l'Irlandais) et resta près du corps du défunt. Mais, sous prétexte qu'il s'adonnait à la boisson, le neveu fut mis aux fers dans la prison.

Le même jour, quatre des principaux personnages de la ville, chefs de la loge maçonnique, vinrent me trouver et me dirent que le défunt étant catholique, ils désiraient que je fisse l'enterrement avec le plus de solennité possible, vu la richesse du défunt, et que la loge entière, avec tous ses insignes, assisterait à la cérémonie. Ne désirant entrer dans aucune question d'intérêt profane qui ne me regardait pas, je répondis que j'étais prêt à donner à l'enterrement toute la solennité possible en pareille circonstance, mais que je ne pouvais recevoir la loge dans mon église, si les membres portaient les insignes d'une société réprou-

vée par la législation ecclésiastique. J'ajoutai que cette détermination de la loge n'était ni logique, ni convenable, puisque le défunt avait renoncé à la franc-maçonnerie devant témoins. Mais ces messieurs m'objectèrent qu'ils étaient seuls juges compétents pour savoir ce qui était convenable ou non, dans cette affaire, et que de gré ou de force l'enterrement se ferait comme ils le demandaient. Voyant que la conversation tournait à la menace, je répliquai sur le même ton :

— Vous savez, Messieurs, par l'histoire du shérif et de ses chiens, que je ne me laisse pas facilement intimider : je suis maître chez moi, l'église est mon domaine et non une propriété publique ; personne n'a le droit d'y entrer sans mon bon vouloir ; en matière de droit et de devoir, je ne céderai jamais, à la force surtout, et je vous assure qu'aucun franc-maçon avec ses insignes n'entrera dans l'église sans qu'il n'en coûte la vie à l'un de nous deux. Je connais assez les mœurs du pays, pour ignorer que le jour où je fléchirais dans l'accomplissement de mes devoirs, serait le commencement d'une série d'abus dont je ne recueillerais que le mépris et l'outrage, et je respecte trop l'habit que je porte pour le déshonorer par une lâcheté.

Mais alors que faire ? me répondirent-ils, sur un ton plus adouci.

—Écoutez, je ne vois que deux moyens d'accorder vos désirs avec les exigences de notre discipline ecclésiastique, et soyez convaincus que je n'agis pas par caprice, mais bien par devoir; car, si je fais ce que

vous voulez, je m'attirerai peut-être votre amitié et recevrai, en tous cas, la rémunération attachée à cette cérémonie ; tandis que, si je refuse, je me fais des ennemis des personnes les plus influentes de la ville et me prive d'un secours pécuniaire dont j'ai grand besoin. Or, voici ce que vous pouvez faire : venez à l'église sans vos insignes et je vous laisserai entrer, car je ne suis pas obligé de demander aux individus ce qu'ils sont, avant de leur permettre l'entrée du temple. Le diable lui-même peut y venir, si bon lui semble; je ne suis pas tenu de le connaître, pour l'en empêcher. Si ce moyen ne vous plaît pas, allez en procession comme vous l'entendrez, de la maison du défunt au cimetière public, où je me rendrai également de mon côté pour bénir la tombe : de cette manière, ma conscience sera tranquille, et le défunt ne sera pas privé des prières de l'Église.

Ce dernier parti fut approuvé comme étant le plus conciliant, et nous nous séparâmes amis comme auparavant.

Aux États-Unis, comme en Europe, chaque individu est libre de choisir la profession qui lui plaît, mais les examens, les diplômes, les certificats de capacité sont inconnus. Chacun peut, à tout moment, quitter le commerce, pour devenir juge, médecin, avocat, administrateur, ou même ministre de religion. Si sa nouvelle profession n'est pas assez lucrative ou lui déplaît, il l'abandonne pour une autre ; quelquefois il en exerce plusieurs à la fois, surtout dans les États nouveaux de l'Union. La conséquence de cet état de

choses est que juges, avocats, médecins, représentants et ministres de religion sont pour la plupart d'une ignorance incroyable. Lorsqu'ils entrent en fonctions, ils étudient tant bien que mal quelque ouvrage élémentaire et facile, et ils se croient suffisamment instruits, illusion qui est, certes, plus dangereuse qu'une naïve ignorance. Aussi, les individus qui sont obligés de se mettre entre de telles mains pour un intérêt quelconque, ne le font qu'à leur corps défendant.

La magistrature est loin de donner des garanties suffisantes à la sécurité publique. En matière criminelle, la partialité des juges est d'un cynisme révoltant. Si l'inculpé est Américain, on l'incarcère rarement ; quand ce serait le plus mauvais garnement de la ville, on le laisse libre, sans lui demander d'autre caution qu'une somme d'argent, qu'il lui suffit de promettre, et qu'il ne paye jamais. Si le crime a eu trop d'éclat pour rester impuni, on condamne l'auteur du vol ou du meurtre à un emprisonnement dont la durée est dérisoire, et souvent même on lui donne les moyens d'éluder la condamnation et de quitter la ville où le crime a été commis. Cette impudente partialité des juges américains est la meilleure justification de la loi de Lynch ; c'est par ces motifs que cette loi draconienne a été mise en vigueur dans tous les États nouveaux de l'Union. Quant aux Allemands, aux Irlandais et aux Mexicains, la loi civile leur était appliquée dans toute sa rigueur. Souvent même, dans le cas où la faute était plus probable que prouvée, on

commençait par incarcérer le prévenu ; il était mis aux fers, en attendant son jugement ou plutôt sa condamnation, car la procédure finissait presque toujours par là.

Envers les Irlandais et les Mexicains, on usait généralement d'un surcroît de rigueurs, qui flairait d'une manière palpable la haine de caste et de religion, excitée encore par un sentiment de lâche cruauté contre les faibles, contre des individus pour qui les représailles étaient impossibles. J'ai vu, à Brownsville, des Mexicains que le shérif meurtrissait à coups de nerf de bœuf : ils étaient attachés, à moitié nus, avec des cordes, les bras tendus contre les portes de la prison, puis frappés sur les reins avec une violence inouïe. On ne voulait pas se donner la peine de les mettre en prison et s'imposer la dépense de les nourrir jusqu'au jugement; on les renvoyait, sans les juger, le corps meurtri de coups; quelques-uns moururent des suites de ces traitements barbares. De pareils actes n'ont pas besoin d'être qualifiés; ils parlent d'eux-mêmes.

Je n'aurais jamais pu comprendre la résignation du Mexicain, supportant à la fois la cruauté et le mépris d'une nation qu'il abhorre souverainement, si je n'avais été si souvent témoin de sa nonchalance inconcevable et de sa mansuétude à toute épreuve. Dans ce pays de mœurs relâchées, le Mexicain pourrait facilement se venger de ses persécuteurs, qui sont en grande minorité sur les frontières texiennes ; mais la vengeance n'est ni dans sa nature, ni dans son cœur;

il préfère oublier une injure, plutôt que de se donner la peine de la punir.

Les tribunaux, cependant, ne manquent pas au Texas. Les uns sont à demeure et à époques fixes; d'autres sont ambulatoires et servent de cours d'appel aux premiers. Tout village, décoré du nom de ville, a sa magistrature et ses tribunaux pour les matières civiles et criminelles. Au-dessus d'eux, se trouve un tribunal plus important, qui envoie tous les ans un juge suprême dans les chefs-lieux de comté du Texas. Celui qui venait à Brownsville était un grand bel homme *Yankee*, ni trop malhonnête, ni trop déraisonnable; il jugeait même assez convenablement, dans les rares instants où il n'était pas ivre. Je le rencontrai un jour dans une buvette, entouré d'Américains qui célébraient sa bienvenue, le verre en main, et je l'entendis porter ce toast, d'une langue épaissie : « A la santé de la justice modifiée selon les circonstances ! » L'auditoire aviné couvrit sa voix d'applaudissements frénétiques. Après ce succès, il alla, comme il put, au prétoire pour rendre sa justice « modifiée selon les circonstances. »

Avec de pareils juges, on ne peut guère attendre une *juste justice;* voilà pourquoi on se la rend soi-même si souvent. Lorsque l'ivresse est le seul défaut des juges, vous pouvez espérer, selon l'adage *in vino veritas*, que sur plusieurs sentences, il y en aura quelques-unes raisonnables, et la vôtre peut être du nombre; mais lorsque à l'ivrognerie se joint l'ignorance des lois, de la nature des contrats, des

règles générales qui garantissent la propriété et régissent la société; quand à l'ivrognerie et à cette ignorance se joignent encore la vénalité, la crainte du plus fort, la cupidité et l'esprit de parti, alors il n'y a guère que les Mexicains, les niais et les timides qui aient la simplicité de s'adresser à un tribunal pour obtenir justice; les Américains et les Européens, qui connaissaient la nature des choses dans ces contrées encore sauvages, se passent de l'intervention des magistrats, et les officiers de justice ne les dérangent pas dans leurs disputes, où ils seraient assez mal reçus.

Les questions de propriété étaient à Brownsville, comme dans la plus grande partie du Texas, une source féconde de querelles et de procès. Au Texas, surtout vers les frontières, quand on veut acquérir un terrain, le parti le plus court et le plus simple, est d'en choisir un à sa guise, près d'une rivière ou d'un cours d'eau, et de s'y installer sans aucune formalité. On peut courir la chance d'avoir le droit de prescription par la suite. La plupart des Américains du Kentucky et de l'Est des États-Unis, qui viennent s'établir au Texas, n'ont pas d'autre façon de devenir propriétaires. Au besoin, le pistolet, le *bowie-knife* (couteau) et la carabine feront valoir leurs droits de propriété.

Le titre de premier occupant a une valeur terrible dans ces contrées. Il faut avouer, du reste, que rien ne serait plus difficile que de se procurer des titres dont le mérite ne fût pas contestable. Ceux dont

l'origine est espagnole sont les meilleurs, mais ils ne sont guère respectés. Après l'annexion du Texas aux États-Unis, des spéculateurs se procurèrent des titres espagnols vrais ou factices, pour vendre, soit aux États-Unis, soit même en Europe, d'immenses terrains qu'ils n'avaient pas même vus, et dont quelques-uns étaient depuis longtemps occupés. De plus, le gouvernement américain distribua trois cent vingt acres de terre aux émigrants et six cent quarante aux maîtres d'école, ministres de religion et colons mariés établis au Texas avant 1847. Après la guerre contre le Mexique, il fit une nouvelle distribution de terre aux volontaires et aux soldats; mais, comme les registres de l'état civil avaient toujours été fort mal tenus, il arriva que, parmi ces terres distribuées et considérées comme vagues, un grand nombre avaient déjà de ligitimes possesseurs, et que d'autres étaient situées en des endroits inhabitables. Alors les nouveaux venus se répandirent dans tout le pays, s'établissant où bon leur semblait, et de là une multitude de procès, embrouillés et interminables, laissés à la discrétion des juges, qui rendaient leur sentence, plutôt selon la qualité des plaideurs, que selon la justice de la cause.

Quand on voit la façon dont les juges texiens sont élus, on ne s'étonne pas que l'équité ne soit guère considérée comme un devoir. Vers la fin de mon séjour, un grand procès éclata : il ne s'agissait de rien moins que de savoir à qui appartenait le terrain sur lequel la ville est bâtie. Ce procès devait venir au tribunal

après l'élection des nouveaux juges. La validité des titres était une question secondaire dans une affaire si importante; tout dépendait du nombre d'hommes déclarés pour ou contre l'une des deux parties qui seraient nommées juges; aussi, de part et d'autre, tous les moyens furent-ils employés pour obtenir des votes, et nous vîmes se renouveler les scènes curieuses et tragicomiques qui excitent la population des États-Unis, à l'époque des élections importantes. La liberté du vote existe, pourtant, dans les nouveaux comme dans les anciens États de l'Union, mais partout elle est annulée et rendue dérisoire par la force, la menace, la pression et la corruption.

On dressa des tables dans les rues; on les couvrit de bouteilles; on servait un verre de whiskey à quiconque voulait prendre un bulletin portant le nom de tel ou tel candidat. Ceux qui n'avaient pas leur opinion faite prenaient des billets et buvaient dans les deux camps. Les deux partis adoptèrent chacun une couleur: l'un, le rouge; l'autre, le bleu. Tout le monde portait au chapeau ou à la boutonnière un ruban bleu ou rouge; on en attachait à la crinière des chevaux et à la queue des chiens; on en distribuait même à ceux qui venaient du Mexique pour leur commerce, et qui se souciaient aussi peu des uns que des autres. On alla jusqu'à faire venir une immense quantité de chapeaux en feuilles de palmier, que l'on ornait des couleurs caractéristiques, et que l'on donnait gratuitement à ceux qui acceptaient des bulletins. Puis, vinrent les processions bleues et rouges. C'était à qui, des deux

partis, promènerait par la ville la procession la plus longue et la plus belle. Comme résultat, on rencontrait chaque soir, dans les rues, bon nombre d'électeurs ivres ou meurtris, et souvent on reconnaissait parmi eux les futurs magistrats, pour lesquels tant de bruit se faisait et tant de bouteilles se vidaient.

La science médicale, dans les nouveaux États de l'Union n'est guère mieux représentée que la magistrature. Le docteur, qui avait le plus de vogue à Brownsville, était un *Yankee*, qui, à l'époque de la guerre contre le Mexique, eut à faire l'amputation d'une jambe. Il ne savait comment s'y prendre et n'avait aucun instrument de chirurgie. Il alla chercher la scie d'un boucher, et, avec une ingénuité horrible, il se mit à scier cette jambe comme un morceau de bois. Il n'avait jamais assisté à une amputation. Le patient mourut au milieu même de cet atroce supplice. Quand Brownsville fut fondée, notre docteur avait trouvé bon de se faire portefaix, métier lucratif alors, mais très-fatigant; aussi, reprit-il bientôt sa profession de médecin. Il tua tant de monde et si vite, qu'il dut y renoncer encore. A force d'intrigues et d'audace, il réussit à se faire nommer représentant au congrès d'Austin. La session finie, il revint à Brownsville, et, ne pouvant vaincre son funeste penchant pour son premier état, il se refit docteur, après avoir lu rapidement quelques livres de médecine. Ses connaissances thérapeutiques étaient telles, que, pour une femme qui mourait de phthisie, il ordonna une forte dose d'acide sulfurique, *afin de brûler les tubercules pulmonaires*. Deux jours après,

j'enterrai la pauvre femme. Pour une maladie d'intestins, il ordonna des *injections de cire d'Espagne fondue!* On riait de ses remèdes, comme on riait des exploits du shérif; les pauvres malades seuls n'en riaient pas; malgré tout, il était à la mode; aussi, lui prit-il fantaisie d'accumuler titres et bénéfices, et à la prochaine élection, il se porta candidat pour la place vacante de juge de paix.

CHAPITRE III

Un mot à double interprétation. — Le ministre et ses trois filles à marier. — Un renégat. — De la liberté générale et individuelle aux États-Unis. — De la démocratie. — Les Mexicains des frontières. — Visite à Matamoros. — Souvenirs du vieux Mexique.— Vie mexicaine. — Les *Rancheros*. — Les troubadours. — Poésie du peuple. — Religion des *Rancheros*. — Cérémonies religieuses aux frontières. — Mariage du dernier rejeton des Montézuma.

Après avoir parlé de la magistrature et de la science médicale dans les nouveaux États de l'Union et surtout au Texas, je dois dire quelques mots sur mes adversaires, les ministres protestants des frontières, sans crainte d'être accusé de partialité. Les personnages dont je parle ne sont pas des exceptions excentriques d'une seule localité; ce sont de vrais types dont les parfaites copies se rencontrent dans toutes ces contrées.

Je crois l'avoir déjà dit, dans la première partie de ce journal, les méthodistes et les presbytériens forment, parmi les Américains, les sectes les plus nombreuses; leurs ministres sont également les plus ignorants et les plus intolérants. Ceux de Brownsville n'étaient guère plus forts en théologie, que le docteur dont j'ai raconté les exploits ne l'était en pathologie et en thérapeutique. Le ministre méthodiste quitta la

frontière, faute d'auditoire, peu après mon arrivée à Brownsville. Le presbytérien ne fut guère plus heureux : il s'aliéna l'esprit de ses coreligionnaires par une conduite équivoque dans une circonstance assez grave. Faute de temple, il était obligé de prêcher dans sa maison construite en planches et très-petite. Un jour, il proposa à ses auditeurs de bâtir en briques un local assez vaste pour contenir tous les presbytériens de la ville. Le projet fut adopté, et, à cette fin, on lui remit trois mille piastres : mais, au lieu de construire une église comme l'attendaient ses paroissiens, il se fit faire une très-belle maison, dans laquelle il était parfaitement logé avec sa nombreuse famille. Le mot *house* (maison) avait donné lieu à une équivoque, que les presbytériens ne lui pardonnèrent pas. Dès lors, il se vit abandonné de tous; sa famille et quelques amis furent les seuls qui, depuis, composèrent son auditoire. Ses discours étaient généralement des diatribes contre le pape et les papistes, sujets très-goûtés des presbytériens, comme je crois l'avoir déjà dit. A l'époque du siége de Matamoros, dont je parlerai plus tard, il se tenait durant des heures entières à genoux sur le toit de sa nouvelle maison, les bras étendus comme Moïse sur le Sinaï, implorant la protection du ciel sur les armes des envahisseurs. Malgré sa haine contre les prêtres catholiques, il ne m'a jamais été hostile. Toutes les fois que je le rencontrais dans les rues, je le saluais, et il me rendait amicalement mon salut.

Un de ses confrères, plus heureux que lui sous le

rapport pécuniaire, avait trois filles qui, depuis longues années, étaient en âge d'être mariées. Le ministre, voyant qu'aucun parti ne se présentait pour obtenir leur main, jugea à propos de ne pas attendre plus longtemps pour les établir; dans ce but, il mit à exécution une idée essentiellement américaine. Un dimanche, il prêcha sur le mariage; il développa le texte de la Genèse : *Croissez et multipliez*, etc., en déclarant à son auditoire que c'était un commandement et non un conseil divin ; il parla, avec éloquence et chaleur, des agréments de l'hyménée, et finit son sermon en offrant ses trois filles avec trois mille piastres de dot pour chacune, à qui les voudrait épouser ; il ajouta qu'il recevrait, après l'office, le nom des concurrents, et que son choix tomberait sur ceux qui lui présenteraient le plus de garantie morale. Un Irlandais facétieux, qui se trouvait là (on en trouve toujours partout), n'attendit pas le moment indiqué par le ministre pour élever la voix : il demanda qu'on mît sur la liste son nom POUR DEUX. L'assemblée se prit à rire ; personne ne se fâcha contre cet ambitieux prétendant.

Il y avait aussi à Brownsville un renégat qui tenait école pour les garçons et les filles ; il recevait de la Société biblique de New-York une somme annuelle de cinq cents piastres, à la charge de répandre des billets et des pamphlets contre le catholicisme parmi la population mexicaine. Quoique je fusse sans préjugé contre lui, il ne m'était pas sympathique. Il me détestait aussi par instinct et me le prouva, à la pre-

mière occasion. Plusieurs fervents catholiques vinrent se plaindre que ce renégat enseignait la religion protestante dans son école et cherchait à corrompre la foi de ses élèves catholiques. J'allai le trouver et le priai de borner son éducation à l'enseignement des lettres; sinon, lui dis-je, je serais obligé en conscience d'avertir les familles, et les enfants catholiques lui seraient tous retirés. Il me reçut très-mal et me fit des menaces. Les familles furent alors averties par moi, et les enfants allèrent dans une autre école dont le maître était Mexicain. Mon individu, furieux, alla sur la place du marché, le dimanche suivant, prêcha contre les prêtres en général, contre moi en particulier, parla sur l'idolâtrie, l'inquisition et autres choses de ce genre. Ses sermons durèrent un mois et furent imprimés. Ensuite il rentra dans le silence, car ses diatribes ne produisirent aucun effet. J'étais aimé dans ma paroisse ; dès les premiers jours de mon arrivée, je m'étais mis sur un pied de franchise et d'indépendance qui m'attira l'estime de la population; il n'était donc pas facile de me faire du tort dans son esprit. Du reste, les ministres protestants ne sont pas un obstacle à la propagation du catholicisme au Texas : ils sont trop violents contre nous, missionnaires, lorsqu'ils veulent nous faire du mal, et la violence est toujours un mauvais moyen.

Si les individus offraient des types intéressants et remarquables comme étude de mœurs, le caractère général et l'esprit de la population étaient d'une nature non moins curieuse et qui se révélait surtout, en

toute sa véridique nudité, dans les assemblées publiques et les discussions politiques.

En Amérique, si l'on était libre dans le choix des professions, on l'était moins dans l'expression des opinions politiques. Ainsi, lors de l'invasion de Cuba par les Américains, sous le commandement du général Lopez, les agitateurs multipliaient les démonstrations et poussaient aux enrôlements. Au Texas, ces manœuvres étaient faciles, car les individus prêts à s'enrôler pour une expédition quelconque, et à jouer leur vie dans l'espérance d'un pillage probable, ces individus, dis-je, ont toujours été très-nombreux. Il y eut à Brownsville plusieurs *meetings* où l'on invitait tous les Américains à prononcer des discours sur la question du moment ; quelques-uns, modérés et honnêtes, essayèrent de parler contre la légitimité de cette invasion ; vingt pistolets se dirigèrent aussitôt contre leur tête, pour les forcer à se taire.

N'en déplaise aux admirateurs aveugles ou passionnés des États-Unis, je dirai, avec les écrivains qui ont étudié impartialement l'histoire de ce pays, depuis son indépendance jusqu'à nos jours : La liberté, à dater de la présidence du général Jackson, n'existe, aux États-Unis, que d'une manière très-relative et très-limitée. La république telle qu'elle a été fondée par Washington n'est plus reconnaisable que dans ses formes. Ce n'est pas la démocratie qui gouverne, c'est la démagogie. L'opinion et la volonté des masses ignorantes, vicieuses, intélorantes, passionnées, règnent par la pression, la violence, la corruption et

l'arbitraire. Ce sont ces masses aveugles, qui sont partout maîtresses des élections, et leur vote, guidé toujours par des noms et des opinions, ne l'est jamais par la probité et la science du candidat en matière de gouvernement. Or, depuis le juge de paix jusqu'au président des États-Unis, toutes les places s'obtiennent par le moyen du vote. Le vice est libre, on dirait qu'il est protégé, surtout dans les nouveaux États de l'Union; mais il y a fort peu de sécurité personnelle pour l'homme tranquille, vertueux et indépendant dans ses opinions politiques ou religieuses.

Les Américains aiment à avoir les coudées franches, chez eux et ailleurs, mais ils ne savent pas supporter la peine du talion. Quel est l'Américain qui oserait dire à ses compatriotes: « Vous êtes, en croyance et en religion, le peuple le plus superstitieux de la terre; en politique, le plus inconséquent, sinon intolérant; en opinion, le plus absolu; en science, arts et civilisation, le moins avancé; en morale, le plus corrompu; en liberté, l'esclave soumis du despotisme populaire; pour vos esclaves noirs ou de couleur, le plus impitoyable et le plus barbare? » Aucun citoyen des États-Unis n'oserait dire cela maintenant, quoique beaucoup le pensent; car ceux qui, voyant se décomposer l'œuvre de Washington, ont tenté de démontrer, par la parole et par la presse, à leurs concitoyens, l'abîme vers lequel ils se dirigeaient aveuglément; ceux-là, dis-je, ont payé cher leur patriotisme honnête: les persécutions, les coups, l'incendie, voilà quelle a été leur récompense. Anomalie étrange! les historiens

politiques et les romanciers européens qui n'ont pas habité les États-Unis ont beaucoup parlé de la démocratie de ce pays ; si elle existe, ce n'est pas la faute des Américains, car ils font tout ce qu'ils peuvent pour *s'aristocratiser*. Le goût de l'égalité y est moins prononcé qu'on ne pense en Europe. Prenez au hasard, même dans les nouveaux États de l'Union, sur un steamer ou dans une rue, dix hommes, et demandez à chacun ce qu'il est. Il sera capitaine, major, colonel, général, juge, *esquire* docteur (Dieu sait de quoi !) ; aucun ne sera simple citoyen.

Voilà les remarques que feront les observateurs consciencieux, qui étudieront les mœurs et le caractère du pays, dans l'unique but de s'instruire. Soyez persuadés que ceux qui voient les choses autrement ont une opinion fixe, faite par avance, ou bien qu'ils ont habité ces contrées trop peu de temps pour en connaître le vrai caractère.

Les mœurs américaines à Brownsville n'occupaient pas toute mon attention. Le tableau que je viens de faire de cette population étrange, tableau d'une triste et déplorable exactitude, me présageait de graves difficultés dans l'accomplissement de mon ministère. A côté des *Yankees*, il y avait là, je l'ai dit, une population mexicaine très-nombreuse. Chez les Mexicains des frontières, je trouvai donc une grande ignorance à dissiper, des opinions religieuses à modifier, des cérémonies à épurer de tout alliage hétérogène et contraire à la gravité du culte. Cette tâche n'était pas facile, car le peuple tenait beaucoup à ses coutumes,

qui avaient toute la puissance d'une longue habitude. Je ne m'en décourageai pas néanmoins; je savais que le peuple mexicain, malgré ses défauts et sa nonchalance, est intelligent et docile, et que, si le ciel bénissait mes efforts et mes fatigues, je pouvais répandre un peu de bonheur sur ce coin de terre où la Providence m'avait envoyé. Je savais qu'avec Dieu on peut tout, et que sans lui on ne peut rien; je comptais sur son secours pour vaincre les obstacles qui s'opposaient à la propagation des pures lumières de l'Évangile, et ma confiance en Dieu ne fut pas vaine. Avec de la douceur et de la condescendance pour tout ce qui était libre ou permis, de l'impartialité et de la charité dans mes rapports avec les personnes différentes de caste, de religion et de caractère, de l'énergie et de la fermeté dans l'accomplissement de mes devoirs, je m'aperçus bientôt qu'il y avait moyen de dompter et d'assouplir toutes ces natures diverses, un peu sauvages et complétement ignorantes.

La plupart des Mexicains qui habitent les bords du Rio-Grande, depuis son embouchure jusqu'au Paso-del-Norte, même ceux des villes, sont d'origine indienne ou indo-mexicaine. La race espagnole est en grande minorité sur ces frontières. Ils sont de taille moyenne; leurs traits sont, en général, réguliers, quelquefois distingués et nobles; leurs yeux grands et vifs; leurs cheveux longs, noirs, touffus et durs; leur peau brune, mais douce; leurs dents très-blanches et belles, leurs mains et leurs pieds très-petits; leur visage rond. Ils sont doux, généreux et nonchalants.

Les principales passions du Mexicain sont les chevaux, le jeu et la danse. Les combats de coqs et de taureaux font leur joie. Parmi les *toréadors* amateurs, se trouvent même des femmes, qui savent renverser le taureau avec grâce et hardiesse ; j'en ai vu trois, à Matamoros, qu'un nombre raisonnable de taureaux vaillamment renversés avaient rendues presque célèbres.

Pour me faire une idée plus exacte de la vie mexicaine, j'avais voulu visiter Matamoros, qui est situé dans le Mexique, en face de Brownsville. Mon ministère pouvait, un jour ou l'autre, me créer des relations avec le curé, les autorités et les habitants de cette ville, parmi lesquels on compte des négociants français et américains. Matamoros est peu éloigné du fleuve; c'est la ville la plus considérable des frontières. Je priai le consul mexicain de Brownsville de me servir de guide et d'introducteur ; ce digne représentant de son pays se mit immédiatement à ma disposition, et m'offrit ses services, accompagnés d'une cigarette, que je fumai tranquillement, en le questionnant sur les personnes que je désirais voir. Quelques coups d'aviron nous transportèrent sur l'autre rive, où s'élève une baraque qui sert d'abri aux douaniers et à quelques soldats. Ces soldats étaient vêtus de brun ; un bonnet de police leur servait de coiffure ; ce costume s'harmoniait admirablement avec leurs figures basanées, rondes et sans barbe ; ils avaient une apparence plus sauvage que guerrière. Les officiers étaient bien vêtus et avaient un air très-distingué. Ces soldats dorment, presque toute la journée, sous un bosquet

de palma-christi planté près de leur baraque. Sur cet échantillon de l'armée mexicaine, je jugeai que les succès remportés par les Américains n'avaient rien de surprenant. La cavalerie est plus militaire ; elle a un cachet original de localité, qui n'est pas dépourvu de mérite et d'intérêt.

Mon cœur bondit de plaisir, en foulant cette terre merveilleuse, où l'or et l'argent abondent, qui est dotée du climat le plus délicieux de la terre et de la végétation la plus luxuriante. Je sentais renaître en moi toute cette poésie du jeune âge, fécondée par le souvenir des conquêtes des Espagnols dans cette contrée si riche et si belle. Mon imagination se reportait au temps de Cortez et de ce bon Las Casas, l'apôtre des Indiens, sur les malheurs desquels il pleurait si tendrement. Je repeuplai dans mon esprit Palenca, la ville du désert, dont les ruines, découvertes au milieu d'une forêt vierge, il n'y a pas encore un siècle, couvrent encore une étendue de huit lieues; et Mitla, la ville des morts, qui n'est guère moins grande que Palenca. Je voyais les multitudes de Cicimecos, les Toltèques, les Astèques et les Tlaxcallaniens aller au Papeutla, au Teocalli et aux autres immenses temples de l'Yucatan, de Teotihuacan, d'Anahuac, de Cholula et de Tenuctitlan (appelée maintenant Mexico), pour offrir leurs sacrifices à Viltzlipultzi, le dieu suprême ; à Tlaloch, le dieu vengeur et leur Neptune ; à Ametochtli, leur Bacchus, qui portait sur la tête un vase, espèce de mortier, dans lequel on mettait du vin ; à Quetzalcoat, leur Mer-

cure ; à Matlalmie, déesse de l'eau, qui était représentée en chemise de couleur céleste ; à Tescatlipuca, dieu de la Providence, qui portait des lunettes pour mieux y voir, etc. Mais les empires s'éteignent et disparaissent comme les individus ; autres temps, autres mœurs ; les ceintures de plumes et les colliers de perles ont été remplacés par un costume moins primitif ; le temps enlève tous les jours une pierre à ces immenses ruines d'un peuple non moins immense qu'elles, et dont l'antique civilisation a laissé de gigantesques *manuscrits* de marbre et de granit que la science moderne ne lit pas encore. Pendant que mon imagination me reportait ainsi à l'époque où les Mexicains se servaient de cacao en guise de monnaie, j'étais dans une voiture ; plusieurs stationnaient en cet endroit, et deux chevaux légers et fougueux nous firent franchir en quelques minutes le kilomètre qui sépare la cabane des douaniers de la ville, et nous arrêtèrent sur la Plaza-Mayor.

Cette place est un carré parfait, orné d'un jardin au milieu et entouré d'une double rangée de grands lilas de Chine, qui sert de promenade. La partie occidentale de ce carré est occupée par l'église, monument moderne, vaste, mais n'offrant rien de remarquable. En face de l'église sont les édifices et les bureaux de l'*ayuntamiento ;* les maisons, comme celles des deux autres côtés de la place, sont d'une architecture simple, en briques rouges, à un seul étage garni d'un large balcon de fer. Le toit est plat et forme une terrasse qui sert de séchoir plutôt qu'aux réunions de

famille. Derrière les maisons s'étendent des jardins, plus ou moins vastes, où croissent les orangers, les grenadiers, les pêchers, les palmiers, les figuiers. Les rues sont larges et à angles droits.

Pendant la plus grande partie du jour, tout semble désert; les magasins sont à demi fermés, chacun reste chez soi; mais, aux premiers sons de l'*Angelus*, un peu avant le coucher du soleil, les fenêtres et les portes s'ouvrent, les rues se remplissent, les dames paraissent sur les balcons en robes de mousseline claire; la Plaza-Mayor se peuple de promeneurs qui flânent, causent, rient et fument jusqu'à minuit. Tout s'anime, tout retentit d'éclats de rire ou de paroles joyeuses; le riche sur son balcon, le pauvre sur le seuil de sa cabane, sont également heureux de vivre et de secouer le repos du jour. On fume la cigarette partout; partout on prend du chocolat ou du café avec de petits gâteaux, à la fraîcheur du soir. Les causeries deviennent plus bruyantes; il semble qu'on veuille regagner le temps perdu, car pendant la journée on parle peu: on dirait que le soleil fait expirer les paroles sur les lèvres et ôte la force de les prononcer. Les conversations roulent généralement sur la poésie, la religion, l'amour, les chevaux, la musique et la danse; la médisance et la politique n'occupent guère cette population favorisée du plus beau ciel et du climat le plus doux du monde.

Ma première visite fut pour le curé, charmant jeune homme qui employait sa fortune particulière et les revenus de sa paroisse au soulagement des pau-

vres et à l'achèvement de son église. Il me reçut avec autant d'empressement que de cordialité, et m'offrit ses services de bon cœur. Le préfet et les autorités civiles me comblèrent également de politesses. Je terminai mes visites par une entrevue avec le général Avalos, commandant des forces mexicaines sur les frontières, qui avait alors une grande prépondérance dans le gouvernement du pays. Cet homme, sur le compte duquel j'aurai à revenir plus tard, était d'une corpulence énorme. Il me parut faux et rusé; sa personne m'inspira de l'antipathie, et la suite des événements me prouva que mes premières impressions étaient bien fondées.

Sur les deux rives du Rio-Grande, les Mexicains, qui n'habitent pas les villes et qui ne sont pas marchands, sont des *rancheros :* on appelle souvent *rancho*, qui équivaut au mot *ferme*, un assemblage de fermes, ou un village. Les Mexicains des campagnes égalent en indolence ceux des villes. Ils ont toutes les qualités et tous les défauts d'un peuple enfant. La volupté est certainement leur vice favori ; mais ce n'est pas l'effet d'une dépravation de mœurs, c'est plutôt le résultat de l'ignorance et de la mollesse. Je n'ai jamais su comment pouvait vivre un *ranchero*. Il n'use du travail qu'avec une extrême réserve ; un rien l'accable ; il ne comprend l'activité qu'en affaire de plaisir. Du reste, il est très-frugal ; sous ce ciel doux et tiède, il peut coucher où il veut, en plein air, à l'ombre d'un figuier ou d'un mesquite, plus agréablement que sous un toit. Il se nourrit de café, de chocolat, de *tortillas*,

petits pains plats et cuits sur la cendre ou sur des pierres chaudes, et de *tassajo*, viande de bœuf séchée au soleil et coupée en lanières, qui se conserve longtemps. Les riches *rancheros* se permettent le riz, les épices, la viande d'agneau cuite avec des raisins secs, quelquefois même le *tamales*, mets favori des Mexicains, mélange de viande hachée, de légumes, d'épices et de fruits secs, qui est roulé en forme de cigare et cuit dans une feuille de maïs. A Tempico et dans la plupart des villes de l'intérieur, les jeunes filles préparent et vendent des *tamales* au marché. Après le repas de midi, les Mexicains font la sieste, qui dure, selon la saison, plusieurs heures.

Quand le *ranchero* ne se repose pas ou ne joue pas, il monte à cheval et court dans les plaines et les bois, pour surveiller ses troupeaux, visiter ses amis, acheter des provisions, ou pour se rendre à une fête, à un baptême, à un mariage, où il dansera le *fandango*. Le ranchero ne marche jamais : n'aurait-il qu'une distance d'un demi-kilomètre à parcourir, il la franchit toujours à cheval. Le cheval est son compagnon inséparable et son orgueil. S'il se contente d'une méchante cabane pour lui, il couvre d'ornements d'argent la selle et la bride de sa monture. S'il est malpropre chez lui, il se pare, dès qu'il monte à cheval, de ses plus beaux habits. Alors il met son chapeau à larges bords, doublé de vert, garni d'une ganse ou d'une chaîne d'argent; alors il met une chemise blanche et brodée ou son pantalon de velours bleu aux larges bandes de velours noir, dont les ouvertures laissent paraître

un ample caleçon blanc; il ceint son écharpe de crêpe de Chine rouge ou bleu, et il attache à ses pieds d'énormes éperons d'argent. Le *ranchero* cultive la terre, mais les troupeaux de bœufs, de chevaux, de chèvres et de moutons font sa principale fortune. Ce genre de revenu lui coûte peu de travail; aussi, lui plaît-il beaucoup. Les pâturages sont gras, beaux et nombreux; les bestiaux y vivent en pleine liberté; le *ranchero* les visite de temps en temps, pour voir quel sera le cheval qu'il vendra prochainement afin d'acheter des robes à ses commères; quel sera le bœuf qui fournira le plus de *tassajo*, et l'agneau qui fera les frais d'un repas de noce ou de baptême.

Beaucoup de *rancheros*, sans avoir jamais appris la musique, pincent de la guitare ou de la mandoline avec autant de goût que de talent. Ils s'accompagnent parfois en chantant des mélodies et des romances de leur composition, dont les principaux sujets sont tirés de leurs amours, des beautés de la nature tropicale ou de quelques souvenirs de leurs ancêtres. Plusieurs ballades des anciens troubadours espagnols ont encore une grande vogue. Il m'est souvent arrivé d'entendre des *rancheros* chanter le soir, près de la cabane où je reposais, durant mes excursions dans l'intérieur des solitudes : leurs voix étaient assez agréables et leurs chants pleins de naïve poésie. La plupart de leurs nuits se passent à danser, à chanter, à raconter des histoires fantastiques, en fumant la cigarette sous quelque arbre favori. Durant les longues veillées d'hiver, assis sur l'herbe des prairies, j'ai puisé bien des informa-

tions précieuses et intéressantes, en écoutant quelques-uns de ces conteurs. On voit encore, dans cette partie des frontières, des espèces de troubadours ambulants, qui vont de *rancho* en *rancho* chanter en s'accompagnant de la mandoline, faisant danser les jeunes gens, causant de ce qu'ils ont vu ou entendu durant leurs pérégrinations, et recevant pour salaire l'hospitalité avec quelques réaux.

Ce qui caractérise le Mexicain des campagnes, c'est une extrême mansuétude, une insouciance poussée jusqu'à la débonnaireté. On remarque aussi chez lui un sentiment très-vif des beautés de la nature. Par une belle nuit d'été, j'étais étendu dans mon hamac, sous une galerie de planches et de lianes que j'avais établie contre le bâtiment de la cure. De mon hamac, je voyais un joli jardin, que j'avais fait durant mes heures de loisir; derrière ce jardin, je voyais également celui du fort Brown. Isidore, vieux soldat mexicain, que j'employais à toutes sortes de services, tour à tour domestique, sacristain ou cuisinier, vint s'asseoir près de mon hamac, et, tout en poussant nonchalamment dans les airs la fumée de sa cigarette, il se mit à faire tout haut, sans s'inquiéter si je dormais ou non, un monologue à mon adresse, sur les magnificences de la terre et du ciel : « Voyez, seigneur don Emmanuel, « disait-il, comme la nuit est belle, quelle douceur « dans la température; comme l'air est pur et em-« baumé; quel silence dans la nature!... Combien ce « silence de la nuit me plaît Entendez-vous le cri de la « *veuve* (oiseau à la longue queue) qui voltige dans l'es-

« pace? Où va-t-il, pauvre oiseau? Pourquoi ne dort-« il pas sous l'ombre épaisse des ébéniers? Mystère de « Dieu ! » ajouta-t-il, et il s'enfonça dans une profonde rêverie. Au bout d'un instant, il reprit : « Voyez ces milliers d'étoiles dont la splendeur éclaire « la plaine, comme la lumière douteuse du crépuscule ! « Et ces grands ombres des palmiers, dont les palmes « gracieuses se balancent mollement sous ce ciel bril-« lant : on dirait, la nuit, qu'ils portent des fruits de « feu attachés à leurs feuilles ! Et ces étoiles qui tom-« bent et disparaissent, laissant après elles comme une « légère cascade de diamants ! Oh ! comme les œuvres « de Dieu sont admirables ! »

Ce n'était pas la première fois que j'entendais parler ainsi ces pauvres gens, dont peu savent bien lire et écrire; néanmoins, je restai ébahi en admirant la verve poétique de mon vieux soldat, et certainement je n'aurais pu mieux exprimer les sentiments que j'éprouvais moi-même à la vue de ce tableau si simple et pourtant si grandiose d'une des plus belles nuits du tropique.

Les romanciers et les touristes ont beaucoup exagéré les défauts des Mexicains. Ces messieurs se sont fait des aventures de commande, des histoires de voleurs et d'assassins dont ils sont sortis sains et saufs, des intrigues où le poignard et le mystère jouaient un grand rôle : ces sortes de choses donnent beaucoup d'intérêt à un récit, mais la vérité m'oblige à dire qu'il faut se méfier un peu de ces récits dramatiques. Il y a sans doute beaucoup de voleurs parmi les Mexicains

pauvres, mais ils le sont par nécessité, et ils font assez maladroitement leurs vols. Quant à ce qu'on raconte des assassinats qui se commettent au Mexique, il y a plus que de l'exagération, il y a de l'inexactitude. Un meurtre est ordinairement la suite d'une querelle de jeu; la vengeance d'un mari outragé ne lui met pas le poignard à la main, car le Mexicain est peu jaloux; il donne à la compagne de sa vie autant de liberté qu'il en prend lui-même. A Brownsville, et sur toute la frontière texienne, il y avait des meurtres fréquents; mais les Américains pouvaient bien en réclamer la moitié pour leur part, et en voyant la manière dont étaient maltraités les Mexicains, il y avait lieu de s'étonner que ceux-ci ne fussent pas plus vindicatifs. Du reste, sous le rapport des crimes, l'Amérique et l'Europe n'ont rien à envier aux Mexicains.

Quant à la religion, les *rancheros* n'en avaient que des notions vagues et des souvenirs obscurcis. Ils ne connaissaient guère que deux sacrements, le baptême et le mariage, et encore se passaient-ils trop facilement de ce dernier. La confession n'avait de prix pour eux qu'à l'article de la mort. Le mariage se divisait en deux cérémonies distinctes : l'une n'avait que la valeur de nos fiançailles, et s'appelait *las tomadas de las manos* (la prise des mains) : c'était le mariage simple; l'autre était l'acte définitif et le plus important, nommé *velacion*. A cette cérémonie, les futurs époux sont enveloppés d'un voile, et le prêtre récite sur eux des prières. Les époux, les parents et les témoins portent des cierges allumés qu'on appela *vela*, par allusion au nom

même de la cérémonie. Puis, le marié dépose sur un plat des pièces de monnaie; le prêtre les bénit et les rend au marié, qui les donne à l'épouse comme prix de sa liberté. En réalité, cette cérémonie est regardée par les *rancheros* comme le vrai sacrement du mariage. Souvent, des personnes mariées m'ont demandé de les remarier à d'autres, sous prétexte qu'elles n'avaient été unies que par la *prise des mains*.

Les enterrements des enfants étaient toujours accompagnés de réjouissances publiques. L'*angelito* (petit ange), comme ils appelaient le corps du défunt, était habillé de blanc et orné de fleurs; quelquefois on y ajoutait des ailes et une couronne de papier doré. La toilette achevée, le corps du défunt était placé debout ou assis sur une chaise, quelquefois couché sur une table recouverte de linges blancs et de fleurs naturelles. Un ami ou un parent portait le léger fardeau sur sa tête, ou sur ses épaules, et l'on se rendait à l'église en procession. A la tête du cortége était un orchestre composé d'une grosse caisse et d'un violon ou d'une clarinette, qui jouait des polkas, des valses et des contredanses. Le convoi était suivi d'une foule de gamins qui lançaient en route des pétards, des fusées, et qui riaient aux éclats, lorsque les artifices retombaient sur les parents ou les invités.

Mais si les croyances et les coutumes des *rancheros* n'étaient point irréprochables, il n'y avait pas là trop de leur faute. Avant la guerre de l'indépendance mexicaine, les villages et les populations les plus reculés dans les terres recevaient assez régulièrement la

visite des missionnaires espagnols, quoique les énormes distances rendissent ces visites rares et courtes. Ces missionnaires ne pouvaient donner que l'instruction la plus élémentaire en l'appropriant à l'intelligence de leurs ouailles, de manière à frapper les sens par la forme du culte, plutôt que les esprits par des enseignements plus complets. Les cérémonies de l'Église empruntaient à l'époque et aux lieux des couleurs locales particulières, auxquelles ces populations attachèrent un grand intérêt, une grande importance. Il est plus facile et plus commode d'aller à l'office et de suivre une procession, que de réformer ses mœurs. Quand les missionnaires espagnols cessèrent de venir, tout ce qui tenait au dogme et à la morale s'obscurcit : l'ignorance, les passions, la nonchalance, eurent bientôt fait oublier les leçons du prêtre; mais ce qui avait frappé les sens fut plus tenace : le fond fut oublié pour la forme, et les pratiques extérieures, par suite du penchant naturel des Mexicains, devinrent les objets principaux et les plus dignes de l'affection du pauvre peuple. L'aspect de cette décadence religieuse était triste à voir ; mais, par la grâce de Dieu et avec de l'énergie, on triomphe de bien des obstacles : ma tâche à Brownsville, quoique plus fatigante, était moins difficile qu'à Castroville.

J'eus l'honneur de bénir le mariage de la dernière descendante de la royale famille de Montézuma, qui épousait un riche propriétaire de l'État de Cohahuila. Elle avait vingt-quatre ans ; ses traits étaient fort beaux, très-réguliers, nobles et doux; sa démarche

aisée et un peu nonchalante; l'antique gloire de sa race apparaissait dans toute sa personne. Je l'interrogeai sur sa position ; elle me dit qu'elle était orpheline, sans parents, au degré même le plus éloigné, et que, de tous les biens de sa famille, il ne lui restait plus que des terres au Texas. Ces terres étaient vastes, il est vrai ; mais, depuis l'annexion du Texas aux États-Unis, ses droits de propriété avaient été diversement contestés et attaqués ; on lui avait offert d'acheter ses titres pour six mille piastres, et, comme elle craignait d'être dépouillée entièrement de son héritage, elle avait accepté cette faible somme. Elle faisait un mariage d'inclination. Telle est la simple histoire de l'héritière d'un grand nom, du dernier rejeton de ce puissant monarque qui avait de si immenses trésors et qui périt victime de la cupidité cruelle des conquérants espagnols. Elle alla avec son mari continuer dans l'obscurité son existence ignorée, mais sans doute paisible et heureuse.

CHAPITRE IV

Un voyage de reconnaissance. — Les bords du Rio-Grande. — Reynosa. — Reynosa-Vieja. — Un camarade de lit israélite. — Rio-Grande-City. — Projets. — Rencontre d'un serpent à sonnettes. — Roma. — L'Alamo. — Les baigneurs. — Mier. — Cadeaux embarrassants. — Une apparition utile. — Départ de Roma. — Tête-à-tête avec neuf indiens. — Camargo. — Une surprise. — Une noce de *Rancheros*. La parenté spirituelle. — L'aurore dans un bois.

Un mois après mon arrivée à Brownsville, comme je commençais à parler convenablement l'espagnol, j'entrepris un voyage de reconnaissance parmi les populations disséminées sur les deux rives du fleuve. Je devais pousser vers le nord jusqu'à un petit établissement américain, nommé Alamo. De Brownsville jusqu'à ce point, il y a plus de trois cents milles. Je m'embarquai sur le bateau à vapeur *le Comanche*, qui devait remonter le fleuve avec des marchandises pour les divers établissements échelonnés sur ses rives.

Le Rio-Grande, je crois l'avoir dit, prend sa source au pied de la Sierra-Verde, qui est une des deux grandes ramifications méridionales des montagnes Rocheuses ; il arrose et fertilise une immense vallée sur une longueur de plusieurs centaines de lieues, du

nord au sud ; avant de se jeter dans le golfe du Mexique, il fait mille détours ; quelquefois, au moment des grandes eaux, les sables, en se déplaçant, lui tracent un nouveau lit, et les cours d'eau qui se détachent ainsi de la rivière deviennent des lacs dont l'aspect est souvent gracieux. Les bords du fleuve sont plats et plus sauvages que pittoresques. Quelques bois peu épais, des terres couvertes de hautes herbes ou de roseaux, de nombreux chaparals, quelquefois une plage de sable blanc et fin dans lequel s'enfonçaient des troupeaux solitaires qui venaient se désaltérer dans le fleuve, ou bien des falaises peu élevées que le courant creusait continuellement; çà et là la petite cabane d'un *ranchero*, d'où s'échappait une légère fumée blanche : tels étaient les principaux tableaux qui, en s'alternant, interrompaient la monotonie de ces solitudes.

Durant le jour, la chaleur était suffocante; nous étouffions dans une atmosphère embrasée. Le soir, nous transportions nos matelas sur l'arrière du pont, afin de jouir de la fraîcheur de la nuit. Après deux ou trois jours d'une navigation non interrompue, notre bateau vint à s'engraver si bien qu'aucun effort ne put le dégager. Le capitaine était obligé de décharger le navire pour l'alléger et le remettre à flot, chacun débarqua et fut obligé de continuer sa route par terre. Cet accident modifia singulièrement mon itinéraire ; pour aller à Alamo par terre, je devais faire plus de chemin dans le Mexique que dans le Texas, car cette partie des frontières texiennes est

dépourvue de routes; dans le Mexique, au contraire, on trouve les anciennes routes espagnoles, de sorte que souvent le chemin le plus court et le seul possible entre deux *ranchos* texiens est de traverser le Rio-Grande, de voyager dans le Mexique, puis de traverser encore le fleuve près du *rancho* où l'on veut arriver. J'allais donc faire encore un de ces longs voyages à cheval, auxquels je m'étais accoutumé dans ma première mission ; mais je devais, dans celui-ci, rencontrer moins de privations et de dangers.

Nous nous dirigeâmes d'abord sur la bourgade mexicaine de Reynosa. Toutes ces petites villes des frontières offrent peu d'intérêt. L'église de Reynosa est en pierre ; c'est un carré long orné d'une tour massive, lourde et carrée. Quelques maisons sont bâties comme au temps de Fernand Cortez, avec des *adaubes*, larges briques séchées au soleil ; le reste se compose de cabanes faites de roseaux et de branches d'arbres. En cet endroit, nous traversâmes le Rio-Grande, pour aller au Texas, où nous trouvâmes, les autres passagers et moi, des chevaux dans un établissement américain du nom d'*Edinburgh*.

Après avoir pris un modeste déjeuner, nous retournâmes à Reynoasa. Le curé de cette ville nous procura des guides, et nous poursuivîmes notre route malgré un soleil de feu. Le chemin était tantôt bordé d'arbres odorants et de lianes parfumées ; tantôt il passait sur une terre aride et nue, ou sur des terrains calcaires, qui n'avaient pour toute végétation que des

cactus, des nopals, ou des plantes épineuses sans feuilles. Aucun oiseau, aucun animal, ne venaient animer par leurs chants et leurs ébats ces solitudes brûlantes.

Mes compagnons étaient des marchands juifs, méthodistes, ou *free-thinkers* (libres penseurs). Je ne pouvais éviter quelqu'une de ces discussions religieuses tant recherchées en Amérique ; mais la chaleur nous accablait tellement, que le débat ne fut vigoureusement soutenu par personne. Les paroles expiraient sur nos lèvres sans que nous eussions la force de les articuler. Nos chevaux marchaient lentement, les uns derrière les autres comme un troupeau d'oies. Une sueur abondante coulait sur tout notre corps, et nous respirions avec la plus grande difficulté. Il fallait attendre la fraîcheur du soir.

Enfin les arbres se colorèrent d'une teinte rougeâtre, les ombres s'allongèrent vers l'orient, les feuilles se balancèrent mollement sous la brise naissante. Le chant du coq et les mugissements des troupeaux annoncèrent un *rancho*. Nous étions à Reynosa-Vieja : c'est une vaste place carrée, sur les côtés de laquelle s'alignent les cabanes des principaux habitants. A chaque angle aboutit un chemin tapissé d'une herbe touffue. Les environs sont bien cultivés, et la population de ce vaste *rancho* vit dans l'aisance. En ce moment, les hommes et les bestiaux prenaient le frais çà et là sous les arbres des chemins et des cours.

Nous allâmes nous installer dans la basse-cour

d'un des plus riches propriétaires de Reynosa-Vieja. Nos chevaux furent dessellés et attachés pour la nuit devant une grande quantité de feuilles de maïs, qui forment un des meilleurs fourrages du pays. Pendant que l'on préparait notre souper, un de mes compagnons de voyage me présenta à plusieurs riches *rancheros*. Partout nous fûmes accueillis avec empressement et cordialité ; on nous offrit des cigarettes, du chocolat et de délicieux petits gâteaux au miel. Ce fut dans ce *rancho* que j'acquis la certitude que beaucoup de Mexicains enterrent leur fortune et leur argent, quand ils ne veulent pas s'en servir. Les anciens Espagnols avaient également cette coutume ; et dans les villes comme dans les campagnes, on trouve souvent des vases de terre remplis de piastres et de doublons, cachés dans les murailles ou au pied des arbres. La population de Reynosa-Vieja, qui comptait certainement plus de cent familles, était à peu près abandonnée à elle-même sous le rapport religieux ; elle ne recevait presque jamais la visite d'un prêtre. On allait à Reynosa pour les baptêmes et les mariages ; quant aux malades, ils mouraient sans sacrements. J'appris aussi que de nombreuses familles éparses sur ces frontières se trouvaient dans la même situation.

Une heure après notre arrivée, un des guides vint nous annoncer que le souper était prêt : il se composait de volailles bouillies, de riz et de raisins secs, le tout accompagné de piment et de poivre. Les *tortillas* nous servaient de cuiller et de pain tout à la fois. Ce souper était assez peu rafraîchissant ; heu-

reusement, à la fin du repas, on nous servit à chacun une tasse de lait. Nous fûmes assez heureux pour trouver dans le *rancho* quelques matelas, que nous étendîmes dans la basse-cour ; mais, comme ils étaient en nombre insuffisant, nous fûmes obligés de prendre chacun un camarade de lit. Le mien était un jeune juif, du nom de Moïse : avant de s'endormir, il me dit en riant :

— Avez-vous réfléchi que vous alliez dormir avec un juif ?

— Non. Et vous, avez-vous songé que vous étiez sur le même matelas qu'un prêtre catholique ?

— Pas le moins du monde ; c'est vous qui m'y faites penser.

— Croyez-vous, pour cela, que nous dormirons plus mal côte à côte ?

— Je ne crois pas.

— Eh bien ! bonne nuit.

— Bonne nuit.

Et bientôt je l'entendis ronfler comme une machine à vapeur.

Pour moi, malgré la fatigue d'une longue course sur un mauvais cheval et sous un ciel embrasé, je ne pouvais dormir. Je regardais briller au-dessus de ma tête ces milliers d'étoiles, que j'avais si souvent admirées durant mes premières pérégrinations : je cherchai parmi les constellations l'étoile du berger, que dans mon enfance j'aimais tant à regarder en France, lorsque la nature, ensevelie sous le voile mystérieux du crépuscule, n'avait encore pour luminaire que

cette étoile isolée qui scintillait au firmament. Les branches du palmier sous lequel j'étais étendu se balançaient lentement dans le vide. Le souffle tiède de la brise, embaumée par les odeurs suaves des fleurs des bois, se jouait dans l'espace, en donnant des voix étranges et harmonieuses aux feuilles des sycomores qui protégent les cabanes du *rancho :* on aurait dit les soupirs mélancoliques de plusieurs harpes éoliennes. Je respirais avec délices ces parfums du soir ; j'écoutais attentivement le murmure langoureux des feuilles et de la brise, entrecoupés par les cris plaintifs de la *veuve*, qui voltigeait d'arbre en arbre ; je m'endormis enfin, bercé par des songes dorés.

Nous fûmes réveillés, avant le jour, par le hennissement de nos chevaux, que nos guides avaient sellés. Nous nous mîmes en route, malgré l'obscurité qui nous empêchait de reconnaître le chemin que nous suivions. De Reynosa-Vieja à Camargo, la route se fraye avec peine un passage à travers les acacias, les nopals et les chaparals, qui sont très-épais en cet endroit. Vers le milieu du jour, nous fîmes une nouvelle halte, pour faire reposer nos chevaux et pour prendre un peu de nourriture. Le lait de chèvre composa tout le menu de notre dîner. Nous arrivâmes à Camargo ; mais, au lieu de nous y arrêter, nous prîmes sur notre droite un petit sentier, qui serpentait dans un bois épais, et qui nous conduisit en face du *rancho* Davis. Nous traversâmes encore une fois le Rio-Grande, qui est en cet endroit large et profond, car ce fleuve vient de recevoir le tribut de plu-

sieurs rivières, le Rio de San-Juan, le Rio-Alamo, et le Salado, grossi lui-même par le Rio-Sabinas, qui descend des montagnes de la Sierra-Madre.

Le *rancho* Davis est plus connu maintenant sous le nom de Rio-Grande-City; c'est un vaste assemblage de magasins américains et de cabanes mexicaines. La contrebande se pratique là sur la plus large échelle: le gouvernement mexicain ne peut y entretenir beaucoup de soldats et de douaniers, et les produits des États-Unis pénètrent très-facilement dans le Mexique; aussi, les marchands américains du *rancho* Davis réalisent-ils d'énormes bénéfices. Le gouvernement des États-Unis entretient à Rio-Grande-City deux ou trois compagnies de l'armée régulière, qui se sont établies au sud de la ville. Les casernes, les magasins de dépôt, les maisons des officiers et les jardins couvrent un emplacement de plusieurs acres. J'avais des lettres d'introduction pour le commandant du fort et le docteur: je portai ces lettres à leurs destinataires; mais, témoin des traitements barbares qu'on faisait subir à des soldats irlandais catholiques, je quittai cette garnison avec dégoût et n'y remis plus les pieds. J'avais vu un Irlandais mourant et enchaîné dans son lit!

La ville est abritée des vents d'est par une chaîne de collines de formation diluvienne; les arbres et la verdure y sont rares; aussi, la réverbération des sables du fleuve, des rochers et des graviers des collines font de cette ville un vrai brasier; il faudrait avoir les propriétés incombustibles de la salamandre pour y

vivre longtemps, et je doute que cet établissement prenne jamais un développement plus considérable, malgré son excellente situation commerciale.

Un de mes compagnons *free-thinker* m'offrit l'hospitalité dans sa maison ; ne sachant où aller me loger, j'acceptai son offre avec reconnaissance. La nuit, son comptoir me servait de lit ; le jour, je recevais mes visiteurs, assis sur des sacs de café, où des tonneaux de farine, qui étaient les uniques siéges du magasin.

Désirant construire une église à Rio-Grande-City, je sondai les habitants, à l'effet de connaître leurs intentions à ce sujet. Catholiques et protestants s'empressèrent de me seconder dans mes vues et m'offrirent leur concours et leur argent. Cet empressement était assez naturel. Une église donne de suite de l'importance et de la physionomie à un nouvel établissement, de même qu'elle contribue à l'amélioration morale des individus. Bien des Mexicains de Camargo et des frontières avaient envie de s'établir à Rio-Grande-City où les denrées étaient à bas prix ; mais ils hésitaient, à cause du peu de moralité des habitants ; ils avaient, en outre, une forte répugnance à se priver entièrement des secours de la religion. La construction d'une église devait remédier à ces deux inconvénients, et tels étaient les motifs de l'empressement général à me venir en aide. Mais, lorsque le plan de l'édifice fut arrêté, quand tous les frais de construction eurent été calculés, je ne trouvai personne qui voulût se charger de la direction des travaux et prendre sur soi la responsabilité de l'achève-

ment de l'église. Pour moi, qui ne pouvais m'absenter trop longtemps de Brownsville, je dus refuser aussi de prendre cette grave responsabilité, et je me vis forcé, bien à regret, de remettre cette entreprise à une autre époque.

Après avoir consacré plusieurs jours en courses aux environs de Rio-Grande-City, je partis seul pour me rendre à Roma, établissement américain situé plus au nord. Le chemin qui y mène serpente entre le Rio-Grande et une chaîne de collines qui va rejoindre la Sierra-Verde et autres ramifications des montagnes Rocheuses. A cette latitude, les plaines du Texas occidental disparaissent; le terrain est accidenté, mais le caractère en est triste. Les mesquites, les acacias, les arbousiers, les caroubiers et l'innombrable famille des cactus deviennent la seule parure de ces monticules pierreux et arides. Parfois on marche sur un roc blanc qui reflète les rayons du soleil et brûle les yeux. Si par hasard une plante essaye de pousser dans quelque crevasse où se trouve un peu de bonne terre, le soleil ne tarde pas à la faire mourir sur pied. En revanche, quand il se rencontre un ravin, un filet d'eau, un terrain humide, la végétation déploie une vigueur et une richesse incomparables. Dans quelques-uns de ces ravins, j'ai vu de gigantesques polypodiums, des aspléniums et autres espèces de fougères, que les longues sécheresses rendent très-rares au Texas. Un silence profond règne dans ce désert; c'est à peine si l'on entend parfois un chant d'oiseau, un rugissement de bête fauve. Le seul

être vivant que je rencontrai sur ma route me donna un mouvement de joie : c'était, faut-il le dire? un serpent à sonnettes. Je n'en avais pas encore vu depuis mon retour en Amérique. Si sa morsure n'eût pas été mortelle, je serais volontiers descendu de cheval pour le caresser; il me rappelait Castroville. Après cette rencontre, je suivis mon chemin, triste et rêveur.

J'arrivai à Roma vers le soir, et j'allai m'installer chez un des principaux marchands, qui était juif comme tous les marchands de cet établissement. Roma est assez difficile à décrire. C'est un pêle-mêle de cabanes de pierres et de bois, de huttes de roseaux et de boue, jetées çà et là sur un mamelon, moitié nu, moitié boisé. Il n'y a pas trace de rue. Les habitants sont pour la plupart américains; les Mexicains sont pauvres et peu nombreux. Ils désiraient bien avoir un prêtre pour les instruire de leurs devoirs, pour les aider dans leur misère, et pour leur fermer les yeux au moment suprême de la mort; mais il fallait d'abord avoir une église. Les Mexicains me promirent les matériaux: les dix marchands juifs, qui formaient l'aristocratie financière de Roma, m'offrirent chacun cinq cents francs; mais là, comme à Rio-Grande-City, au moment de mettre notre projet en voie d'exécution, je ne trouvai personne qui voulût se charger de la direction des travaux. Quoique ce voyage dans l'intérieur du pays fût nécessaire pour m'instruire des besoins et de l'état religieux des localités dépendant de ma juridiction, je ne pouvais abandonner la nom-

breuse population de Brownsville pour me faire architecte et maître maçon pendant deux ou trois mois.

Je me rendis ensuite à l'Alamo et à Mier. Je désirais prier le curé de cette ville de visiter quelquefois les catholiques de Roma et des environs. J'étais accompagné du shérif de Roma, jeune homme aimable et cordial. La route, en s'élevant sur les sommets des collines, ouvrit devant nos yeux une perspective d'une immense étendue. A l'orient, les plaines sans bornes du Texas se perdaient dans les vapeurs de l'horizon ; à l'occident, se dressaient les montagnes bleues de la Sierra-Madre : on distinguait facilement, malgré la distance, leurs masses énormes et leurs cimes fantastiques dorées par les rayons du soleil couchant; au nord, les collines sur lesquelles nous cheminions se perdaient dans un demi-cercle de pics lointains; de toutes parts, nos regards se plongeaient dans un océan de lumière.

Avant d'arriver à l'Alamo, il nous fallut monter et descendre un vrai chaos de mamelons éparpillés ou entassés sur le versant occidental de ces collines. Nous traversâmes des terres très-fertiles et bien cultivées. L'Alamo est un petit village américain, de date récente, qui tire son nom de la rivière mexicaine la plus voisine qui se jette dans le Rio-Grande. Il est très-bien situé, et le séjour en doit être agréable. D'un côté, le Rio-Grande arrose les jardins; de l'autre, de gigantesques sycomores, entrelaçant leurs branches, forment au-dessus des maisons un vaste dôme de feuillage qui les protége paternellement

contre les ardeurs du soleil. Nous traversâmes le Rio-Grande dans un bateau plat. La rive droite du fleuve en cet endroit est sablonneuse et assez élevée. Le plateau, sur lequel se trouve la route qui conduit à Mier, est couvert d'herbes joncées, de nopals et de mesquites. Çà et là on rencontre des *ranchos* isolés et d'un aspect misérable. La route se divise en une multitude de sentiers formés par les troupeaux qui vont se désaltérer au fleuve. Avant d'arriver à Mier, il nous fallut traverser un ruisseau, large mais peu profond, formant un bassin dans lequel se baignent quantité de personnes de tout âge et de tout sexe. Au premier abord, je crus que ces baigneurs étaient des chercheurs de paillettes aurifères; je reconnus bientôt mon erreur. Sur les frontières mexicaines, les idées de convenances sociales et de décence sont encore dans leur enfance.

Mier, par sa position, ne le cède à aucune ville des frontières; elle est bâtie en amphithéâtre; c'est une petite ville blanche, gracieusement assise sur des masses de rochers peu élevés, et qui découpe sur l'azur du ciel la silhouette de son église, de ses palmiers et de ses aloès. Elle a gardé sa physionomie mexicaine; on voit que la race anglo-saxonne n'a point passé là. Il nous fallait monter des escaliers creusés dans le roc, et nos chevaux ne se tirèrent pas, sans quelques risques, d'une pareille escalade. Comme toutes les villes mexicaines, Mier a sa place carrée, sur laquelle se trouvent l'église et les principaux édifices. De larges rues aboutissaient à cette place.

Notre première visite fut pour le curé; il nous fit le meilleur accueil, nous offrit tout de suite la cigarette, le chocolat et les gâteaux obligés, et me donna même un de ces colliers de perles bleues de Venise, que portent les prêtres au Mexique. Il voulait aussi me faire présent d'un cerf et d'un petit âne. On pense bien que je refusai. Ce refus étonna beaucoup le curé; car, à ce qu'il paraît, il faisait le plus grand cas de ces deux quadrupèdes. Je lui expliquai la peine que j'aurais à franchir une distance de plus de trois cents milles, menant à la fois un cheval, un petit âne et un petit cerf; je lui représentai tous les dangers que courraient ces chers animaux, s'il m'arrivait quelque mésaventure. La crainte que son cerf et son petit âne n'éprouvassent trop de fatigue par les chemins décida le bon curé à ne pas insister.

Je fis deux ou trois visites dans la ville; mais comme j'étais obligé dans chaque maison de fumer une cigarette et d'avaler une tasse de chocolat, je dus régler le nombre de ces visites d'après les convenances de mon estomac. Je remarquai qu'à Mier les habitants ont la peau plus blanche que dans les autres villes des frontières; les deux sexes ont généralement une grande beauté; leurs traits sont réguliers, fins et pleins de noblesse; leur langage est un espagnol plus correct, plus pur et moins composé de paroles et de locutions indiennes.

Il était nuit depuis longtemps, lorsque nous quittâmes Mier. Ne pouvant reconnaître, parmi de nombreux sentiers, quel était celui qui devait nous

reconduire au Rio-Grande, nous laissâmes nos chevaux errer à l'aventure. Après une course d'une heure, nous aperçûmes au loin des lumières que nous prîmes pour les feux de l'Alamo. C'était une erreur. Nos chevaux, par une marche circulaire, nous avaient reconduits à Mier sans que nous nous en doutassions. Chacun de nous réfléchissait aux moyens d'éviter une nouvelle erreur semblable, lorsque tout à coup nous vîmes surgir près de nous l'ombre d'un homme habillé comme l'Apollon du Belvédère : c'était un Mexicain *peoné*, qui revenait des champs et allait à Mier. Nous lui demandâmes le moyen d'aller à l'Alamo, sans s'égarer au milieu de ce dédale de sentiers : au lieu de répondre, il prit mon cheval par la bride, nous fit monter le plateau, nous accompagna pendant dix minutes, puis il nous dit : « Laissez aller les chevaux sans les toucher, » et disparut comme une apparition fantastique.

Nous arivâmes sur les bords du fleuve sans accident. Il était environ minuit. Le batelier quittait le bac pour aller se coucher dans sa cabane. Je fus obligé de lui décliner mes titres et qualités afin de le décider à nous passer sur la rive gauche du Rio-Grande. La nuit devenait plus claire, la brise plus fraîche et plus parfumée ; la route était large, de sorte que notre retour aurait été une délicieuse promenade, si un sommeil prosaïque ne nous eût pas empêchés d'en apprécier les charmes. Lorsque nous arrivâmes à Roma, il était trop tard pour aller passer le reste de la nuit chez mon juif hospitalier ;

le shérif me pria de rester avec lui. Il avait perdu la clef de sa maison ; nous fûmes donc obligés d'entrer par les fenêtres. Nous accomplîmes cette opération gymnastique, sans trop de difficultés. Le shérif n'avait qu'un lit ; malgré mes refus continuels, je fus obligé de l'accepter, et il se coucha sur le plancher enveloppé de sa couverture.

Chaque jour m'apportait une nouvelle preuve, que le missionnaire français, en Amérique, se concilie aisément la sympathie d'une multitude de juifs et de protestants, pourvu qu'il leur manifeste un peu de confiance et de franchise, tout en demeurant inflexible dans l'accomplissement de ses devoirs. Ces pauvres gens, qui n'ont pas le bonheur de professer et de pratiquer le catholicisme, se dépouillent insensiblement de leurs préjugés contre notre religion et contre nous, lorsque nous leur montrons un cœur bienveillant malgré la différence de nos opinions. Une conduite contraire ne serait ni politique ni charitable ; elle ne ferait qu'aigrir nos adversaires et élargir le fossé qui nous sépare de ceux que nous cherchons à attirer à nous.

Étant à bout de mes ressources financières, je résolus de retourner à Brownsville et fis mes adieux au shérif. Pauvre jeune homme ! il devait plus tard périr assassiné dans l'exercice de ses fonctions. Je remerciai de bon cœur les braves marchands qui m'avaient donné l'hospitalité, et je me remis en route pour Rio-Grande-City.

Je pris la première route que je trouvai devant

moi; elle me conduisit sur les bords du fleuve: je m'étais fourvoyé. Pour regagner le vrai chemin, j'entrai hardiment dans un fourré, en dépit des épines et au prix de quelques écorchures et de quelques lambeaux de vêtements laissés aux branches d'acacia et de mesquite. Je persistais depuis une heure et j'avais fait à peine un demi-mille, quand tout à coup je me trouvai devant neuf Indiens; trois étaient des femmes, les six autres étaient armés de flèches. Je saisis mes pistolets et criai: « Arrêtez! » Ils s'arrêtèrent, comme des soldats à la voix de leur capitaine. Un d'eux s'approcha et me parla en mexicain: le son de cette langue me fit un vif plaisir. Je respirai, reconnaissant que j'avais affaire à des Indiens *manzos* (doux).

—Où allez-vous? demandai-je.

L'Indien me dit qu'ils chassaient et que le manque de gibier sur la frontière mexicaine les avait poussés dans le Texas.

— Moi, dis-je, je suis chef de la prière, sur les bords des Grandes-Eaux; je suis venu dans l'intérieur pour visiter les adorateurs du Grand-Esprit, et je retourne dans ma cabane.

Il me regarda tout surpris.

— Pourquoi, dit-il, le chef de la prière ne prend-il pas le grand sentier qui est près de lui? Le chemin des grandes herbes est difficile.

Je n'osais dire que je m'étais égaré, de peur qu'il ne leur prît envie de me tuer, pour avoir mon cheval et mes armes.

— C'est vrai, répliquai-je; le chemin des grandes

herbes est difficile, mais le souffle du Grand-Esprit y agite les feuilles des arbres ; il rafraîchit le front des visages pâles, et les branches des mesquites empêchent les feux du ciel de nuire au voyageur.

Pendant cet entretien, les autres Indiens s'étaient insensiblement rapprochés, et le plus vieux d'entre eux me demanda du tabac. Je n'avais ni argent ni tabac ; je le leur dis, et les quittai à la hâte, en leur souhaitant bonne chasse. Je songeais cependant qu'ils m'avaient dit que le grand sentier était près de moi ; par grand sentier, ils entendaient sans doute la grande route. Je me dirigeai à gauche, et, en effet, je me retrouvai bientôt dans le vrai chemin. La rencontre des Indiens m'avait donné la fièvre, je crois. Je n'ai jamais pu voir ces figures couleur de vermillon, bleu de Prusse et gomme-gutte, sans éprouver des battements de cœur à me faire étouffer. J'allai au fond d'un ravin, où un léger filet d'eau coulait tranquillement sur un lit de rocher et de mousse ; après m'être rafraîchi et remis de mon émotion, je remontai à cheval et arrivai bientôt à Rio-Grande-City.

Je ne m'arrêtai dans cette ville que pour faire mes adieux aux habitants. Je traversai le Rio-Grande et me dirigeai vers Camargo. J'étais seul et à pied. La route que j'avais à suivre était coupée dans l'épaisseur d'un bois ; elle était large et belle, mais le sable et la chaleur rendaient ma marche lente et pénible. La ville n'est qu'à quelques milles du fleuve ; néanmoins, lorsque j'y arrivai, j'étais accablé de lassitude.

Camargo ressemble à toutes les villes de ces fron-

tières : on les dirait bâties sur un plan unique par le même architecte. Le digne curé, pauvrement logé, dans une cabane formée de pieux fichés en terre et de branches dont les interstices étaient bouchés avec de la terre glaise, me logea du samedi au lundi. La musique sacrée était exécutée par une grosse caisse, un trombone, deux clarinettes et plusieurs violons ; du reste, tous faisaient de leur mieux, et cet orchestre singulier ne produisait pas un trop mauvais effet dans cette vieille et simple église. Une grande surprise m'était réservée. Pendant l'élévation, on se mit à jouer la *Marseillaise*. En un pareil lieu, en un pareil moment, le choix de l'air était bizarre. Il est vrai que dans toute l'Amérique la *Marseillaise* est chantée à la fureur ; souvent, dans les salons ou sur les steamers, on m'a prié d'entonner l'hymme révolutionnaire ; peut-être même, dans l'église de Carmago, l'a-t-on joué ce jour-là en mon honneur.

Le curé me procura un guide et deux chevaux, et le lundi suivant, à trois heures du matin, je me remis en route malgré l'obscurité. La route était large et ferme. Nous allions au grand trot, afin de faire le plus de chemin possible avant les grandes chaleurs. Je cheminais depuis deux heures, quand j'entendis galoper derrière nous un grand nombre de cavaliers : c'étaient une cinquantaine d'hommes et de femmes en habits de fête. Ils passèrent près de nous, à toute bride ; les uns poussaient des cris aigus, les autres chantaient des airs de *fandango ;* c'était comme une bande de fous échappés ou d'Indiens endimanchés. Je demandai à

mon guide ce que signifiait ce tourbillon humain qui venait de passer. Il me répondit que c'était la noce où nous étions invités. J'ignorais complétement l'invitation, et même la noce; néanmoins, je vis dans cette circonstance une excellente étude de mœurs à faire, et je m'en réjouis. Mon guide m'engagea à suivre les invités, car la route était longue et monotone. Nous partîmes au galop, pour rejoindre la noce qui allait toujours à fond de train, en criant, hurlant, chantant au milieu d'épais nuages de poussière soulevés par les pieds des chevaux. Vers dix heures du matin nous étions arrivés. Le *rancho* se composait d'une vingtaine de misérables cabanes de pieux et de roseaux. On avait préparé, pour le dîner, de longues tables dressées sous un toit de circonstance en feuillage.

A peine fus-je installé dans une cabane dont le propriétaire était parent de mon guide, que l'on m'apporta de toutes parts des images, des médailles, des croix et des chapelets à bénir. Pour chaque bénédiction, le propriétaire de l'objet choisit un parrain et une marraine qui deviennent, avec lui et le prêtre, *compadre* et *comadre de benedicion,* de sorte qu'au bout d'une heure j'étais apparenté avec tout le *rancho.* Le Mexicain des frontières aime à multiplier ces liens spirituels; aussi, pendant ses pérégrinations, est-il sûr de rencontrer dans le plus petit *rancho* quelque parent ou quelque ami de ses parents. Alors il ne reçoit pas précisément l'hospitalité ; il la prend sans la demander, comme une chose due naturellement,

et il s'installe sans façon comme chez lui. Après deux ans de ministère sur les bords du Rio-Grande, mes parents se comptaient par milliers parmi les *rancheros* et les citadins ; je ne reconnaissais pas toujours celui qui me saluait par ces mots : *Buenos dias*, *señor compadre don Emmanuelito !* Les Mexicains sont très-prodigues du diminutif *ito* qu'ils mettent à la fin des mots : c'est une marque d'affection.

A midi, on fit le repas de noce. J'occupai la place d'honneur. Le repas se composait d'une soupe de riz sans bouillon, abondamment fournie de raisins secs et de piment. On nous servit ensuite du chevreau rôti, coupé en morceaux qui baignaient dans une sauce horrible faite de graisse de bœuf, de poivre et de piment. Dès la première bouchée, je crus avoir le gosier grillé. Cette graisse de bœuf avait un goût de chandelle fondue, qui me soulevait le cœur. Après le chevreau vint du *tassajo*, également cuit dans cette infernale sauce. Il me fallut toute mon énergie pour avaler ces ragoûts atroces. Mon étude de mœurs me coûta cher, et j'enrageai contre mon guide qui avait accepté cette invitation, sans m'en faire part ; mais, ainsi que les autres convives, son estomac était plus solide et plus habitué à ces sauces nationales, et il mangeait comme Sancho Pança aux noces de Gamache. Pour toute boisson, on fit circuler à la fin du repas une dame-jeanne pleine de whiskey ; cette fois, je refusai et demandai de l'eau : j'avais une soif inextinguible et je me serais cru capable d'avaler le Rio-Grande. Après le dîner, on se retira dans des cabanes

ou sous les arbres, pour faire la sieste. A quatre heures je partis avec mon guide, non sans avoir dit adieu à tous mes nouveaux parents, ce qui me prit un si long temps, que nous ne pûmes arriver que fort tard à Reynosa-Vieja. Tout le monde était couché ; mon guide éveilla une de ses parentes qui me donna un melon d'eau pour souper et un matelas que j'étendis sur la Grand'Place. J'étais profondément endormi, quand à une heure du matin mon guide me secoua avec une obstination dont je ne pus triompher. Il me donnait mille raisons pour me convaincre de la nécessité de partir au milieu de la nuit, et il m'obséda si bien que je finis par me lever à contre-cœur.

Pour abréger la route, nous passâmes par un bois d'acacias tellement épais, que j'y laissai une bonne partie de mes vêtements. N'y voyant goutte, je me heurtais à chaque instant contre les branches des arbres ; les épines mettaient en sang mes mains et ma figure. Le sentier que nous suivions était parfois si étroit, si encombré, que j'étais obligé, pour passer, de m'étendre de tout mon long sur mon cheval. Je regrettai vivement alors d'avoir cédé aux instances de mon guide, mais il était trop tard pour rebrousser chemin. Je me promettais bien de ne plus voyager de nuit, comme si le pauvre missionnaire pouvait choisir son temps, et comme s'il n'était pas obligé, quand le devoir l'appelle, de marcher sans se plaindre. Cependant l'aurore, en se levant, chassa tous mes ennuis, j'oubliai bien vite mes souffrances passées.

Une odeur pénétrante se répandait dans les bois ;

la vanille, le patchouli, le jasmin, l'ébénier et des milliers de lianes embaumées chargeaient de parfums la brise matinale. La voix bruyante des cardinaux, le roucoulement langoureux des tourterelles, le gémissement triste et doux de l'oiseau bleu, le chant de l'oiseau de paradis et du moqueur jetaient dans les airs un pêle-mêle charmant de notes éclatantes et plaintives. Une fine rosée répandait sur les feuilles des plantes et des arbres mille perles où la lumière se brisait en rayons brillants. J'étais heureux de ces parfums, de cet air tiède, de ces chants et de ces rayons de lumière. Ce réveil de la nature portait dans mon âme un sentiment de bonheur indéfini, un bien-être vague que je n'aurais échangé contre aucune joie du monde, et qui élevait ma pensée vers le ciel. Dans ces vastes solitudes, la nature offre à chaque instant aux yeux de l'homme des tableaux où le sublime se rencontre toujours, tantôt sous les formes riantes et variées des forêts vierges et des montagnes inconnues, tantôt sous la forme triste d'un désert aride, d'une prairie monotone ; partout elle infiltre dans l'âme du chrétien des sentiments et des trésors de poésie, de paix et de reconnaissance pour le Créateur de ces merveilles.

CHAPITRE V

Un homme fort. — Un orage dans les bois. — Une chute sérieuse. — Une erreur désagréable. — Commencement d'un long jeûne. — Une mauvaise nuit. — Voyages à l'aventure. — Les croix funéraires. — Le *rancho* della Palma. — Retour à Brownsville. — Un confrère, — Souffrances. — Deuil. — Médecine chez les *rancheros*. — Les pleureuses. — L'enterrement d'un juif converti. — Une journée bien employée. — Une cruelle séparation. — Devoir d'amitié.

J'arrivai à Reynosa, après bien des fatigues essuyées dans les bois. J'allai chez le curé que je trouvai en conférence avec un certain Antonio Rodriguez, renommé, ainsi que son frère, pour sa force herculéenne. On me raconta qu'un jour Antonio, pour prouver sa vigueur, saisit une mule par les jambes de derrière, et que, malgré les cris et les coups de fouet des spectateurs, la bête ne put avancer d'un pas. La célébrité des deux frères servait à la police locale. Quand un cheval était perdu ou volé, on répandait le bruit que les deux Rodriguez étaient chargés de le retrouver, et l'animal rentrait bientôt à l'écurie.

Je retournai à Edinburgh, avec l'intention de me frayer une route le long du Rio-Grande jusqu'à Brownsville. Je ne pouvais trouver de cheval ; nous étions à la veille de la fête de saint Jacques : les Mexicains, qui ont pour *santo Iago* une particulière véné-

ration, étaient dispersés, avec leurs chevaux, dans les *ranchos* voisins. Je ne découvris, après de longues recherches, que deux méchants poneys, et je me décidai à me rendre chez un certain Ignacio Garcia de ma connaissance, qui sans doute me procurerait des chevaux pour le long trajet qui me restait à faire.

A peine étions-nous engagés dans un sentier fort étroit, qui serpentait à travers un bois très-épais, semblable aux forêts vierges de la Louisiane, que des torrents de pluie tout à fait inattendus nous percèrent jusqu'aux os, inondèrent le sentier et le parsemèrent de véritables mares où nos chevaux enfonçaient jusqu'aux genoux. Le bois devenait de plus en plus touffu et serré, les agaves, les nopals et les pitas comblaient tous les vides de la forêt, tandis que les branches supérieures de gigantesques sycomores s'arrondissaient au-dessus de nos têtes en forme de voûte, qu'enlaçaient de leurs plis vigoureux d'énormes lianes. L'orage mugissait avec fureur et faisait craquer d'une manière effroyable ce dôme de branches, de feuilles et de verdure. Le guide m'avoua qu'il s'était égaré dans les détours de la forêt.

— Marchons toujours, lui dis-je ; nous rencontrerons peut-être quelqu'un qui nous remettra dans le bon chemin.

La nature est capricieuse au tropique : l'orage s'apaisa presque aussi vite qu'il était venu, et nous arrivâmes au bord d'une prairie, au-dessus de laquelle brillait un arc-en-ciel étincelant. Les lueurs rougeâtres du soleil couchant doraient d'une manière

fantastique la cime des arbres. De gros nuages roulaient encore avec rapidité dans l'espace, tandis que la voix imposante du tonnerre se faisait entendre par intervalles. Un troupeau de vaches et de chèvres paissait tranquillement et broutait l'herbe couverte de gouttelettes brillantes : ce troupeau était gardé par un cavalier entièrement nu. Ses cheveux longs et hérissés, sa peau brune, son fusil, lui donnaient un air sauvage et terrible. Cependant, quand je lui demandai s'il connaissait le *rancho* de don Ignacio Garcia, il fit un signe de tête affirmatif et m'indiqua simplement du doigt un sentier qui y conduisait. Ce sentier faisait des tours et des détours pareils aux replis convulsifs d'un reptile blessé, et décrivait à droite et à gauche entre les arbres des circuits si fréquents qu'il fallait sans cesse tirer la bride et tracer de petits demi-cercles. C'était à donner des vertiges à un Hollandais.

Après une demi-heure d'évolutions, je vois se dresser un énorme serpent à sonnettes. Mon cheval épouvanté se jette à droite, je donne de la tête contre une grosse branche si violemment, que j'en suis désarçonné et tombe par terre sans connaissance. Si je n'avais eu un épais chapeau de feuilles de palmier, au lieu d'être étourdi, j'étais tué. Mon cheval s'échappa ; mon guide, qui était assez loin derrière moi, passa par-dessus mon corps, emporté par sa bête, également effrayée. Tout cela fut l'affaire d'une minute. Je restai dans cette critique position plus d'un quart d'heure. Mon étourdissement passé, je repris ma route à pied, maudissant cette fois les serpents à

sonnettes. Au bout d'un mille, je retrouvai mon guide, qui, devenu maître de son cheval et ayant rattrapé le mien, revenait à ma rencontre, et j'aperçus une ferme inconnue, qui était, selon lui, la ferme que nous cherchions. Je vis bien qu'il y avait quelque erreur. Une vieille femme était assise sur la porte d'une cabane, fumant sa cigarette.

— Est-ce ici, lui dis-je, le *rancho* de don Ignacio Garcia ?

— Oui ; mais il est parti pour la fête.

— Y a-t-il plusieurs Ignacio Garcia dans les environs ?

— Il y en a beaucoup.

J'avais été trompé par une similitude de nom.

— Avez-vous des chevaux ?

— Il n'y en aura qu'après la fête.

— Avez-vous de quoi manger ? Je n'ai rien pris depuis hier.

— Non, señor, je viens de manger la dernière tortilla.

— Pouvez-vous, du moins, nous faire du feu ?

— Hélas ! je n'ai pas de bois, et les cannes de maïs, que vous voyez dans la basse-cour, sont trop mouillées pour pouvoir s'allumer.

J'étais si fatigué, la nuit était si noire et mon guide si peu sûr, qu'il m'était impossible de rebrousser chemin. Je restai au *rancho*, et me décidai à retourner à Brownsville par le Mexique, étant maintenant persuadé qu'il serait imprudent de passer, par des chemins impossibles, au risque d'être tué ou de mourir de faim. Le

terrain, autour de moi, était tellement détrempé par la pluie, qu'il ressemblait à un marais; l'intérieur de la cabane ne valait guère mieux. Désespérant d'y trouver une place sèche pour me coucher, je m'étendis dans une mauvaise charrette. Mes habits étaient collés à mon corps, mes dents claquaient, j'avais des frissons de glace, la faim me tiraillait l'estomac d'une manière horrible, mes membres étaient rompus par ma course et par ma chute; je ne pus dormir. Malgré ces souffrances cruelles, je n'étais pas triste le moins du monde; je savais que Dieu veillait sur moi, et que son ange comptait chacune de mes douleurs, pour les inscrire sur le Livre de vie. C'était bien la moindre des choses, que de souffrir quelques peines pour Celui qui mourut pour nous sur le Calvaire. Quoique d'une constitution peu robuste, j'ai toujours supporté avec beaucoup de résignation les souffrances purement physiques; malheureusement, les épreuves morales avaient, au contraire, beaucoup d'influence sur ma pauvre organisation, et c'est alors que j'avais besoin de tous les secours du ciel, pour ne pas me laisser abattre et décourager.

Nous nous levâmes de bonne heure et nous pûmes enfin regagner Edinburgh sans accident. Je retournai à Reynosa, où, après bien des recherches infructueuses, le curé finit par me procurer un mauvais petit cheval, mais pas de guide. Je fus donc obligé d'aller seul à l'aventure, sans autre indication que le cours des astres. Le pays était plat, mais les arbres et les pâturages avaient été disposés par la nature avec une

gracieuse coquetterie. C'était tantôt un coin de forêt qu'il me fallait traverser; tantôt une petite prairie verte ou fleurie, entourée d'un cadre de palmiers, d'ébéniers et de mesquites; tantôt un champ de maïs aux épis dorés ou de cannes à sucre aux feuilles lancéolées; tantôt une *resaca* où se baignaient des canards sauvages, des grues et des hérons. Le chemin était large et bon; malheureusement, comme celui de Camargo à Reynosa dont il était une prolongation, loin d'être entretenu, il disparaissait de temps en temps sous l'herbe; quelquefois, il était couvert d'arbustes; ailleurs, il était même labouré et cultivé; de sorte que, le perdant de vue, je risquais souvent de m'égarer. Je ne sais si l'*indépendance* a donné plus de bonheur et de liberté aux Mexicains, mais ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis que le Mexique a renversé le gouvernement espagnol, la république n'a rien fait pour améliorer et conserver les routes, et, si elle ne finit pas par s'en occuper, les communications internationales deviendront impossibles.

Vers le milieu du jour, je vis sur la lisière d'un bois une cabane d'où s'échappait en blanche spirale une légère fumée. Je conclus que les habitants de ce domicile n'étaient pas allés à la fête de Santo-Iago, et, comme depuis quarante-huit heures je n'avais mangé que quelques tranches de melon d'eau, nourriture fort agréable, mais peu nourrissante, j'allai frapper à la porte. Une vieille femme était en train de faire du feu pour cuire des *tortillas* et du *tassajo*. Je lui demandai si elle pouvait disposer de quelque

comestible en ma faveur. Elle me répondit qu'elle n'avait que du lait pour le moment, mais que, si je voulais attendre, je pourrais partager son dîner. Avant d'accepter, je m'informai si le *rancho* della Palma où je comptais passer la nuit était encore loin.

— Non, señor, me dit-elle, il est près d'ici.

Les Mexicains ne sont pas très-forts sur les distances, et le mot *près*, lorsqu'il n'est pas accompagné d'un superlatif et de deux ou trois diminutifs, veut dire quelquefois *très-loin*. Mais je n'avais pas encore acquis cette expérience sur la valeur relative des mtos, et, désirant arriver le plus tôt possible au bout de mon étape, je pris seulement un peu de lait et continuai mon chemin.

A droite et à gauche de la route, je remarquais depuis quelque temps une multitude de croix plantées en terre de distance en distance. Je crus un instant qu'elles indiquaient le lieu où un meurtre s'était commis, et, en cela, je partageais l'erreur de la plupart des voyageurs qui ont remarqué ces croix dans les campagnes mexicaines. Je m'imaginais être dans un coupe-gorge et je me préparais à tout moment à entendre la formule ordinaire des brigands de profession : *la bourse ou la vie*. En m'approchant de plus près, je m'aperçus que plusieurs de ces croix portaient le nom d'une seule et même personne, avec la même date de la mort; alors réfléchissant que cette personne n'avait pu être tuée en même temps en différents lieux, je conclus que ces croix désignaient la place où le corps d'un défunt s'était

arrêté, tandis qu'on le transportait d'un lieu à un autre. Cette opinion me fut confirmée plus tard par des Mexicains très-versés dans les coutumes de leur pays. Néanmoins, quelques-unes de ces croix indiquent réellement le lieu où un meurtre fut commis.

Un peu avant le coucher du soleil, j'arrivai (me dirigeant toujours vers Brownsville), au *rancho* della Palma, où se réunissaient de nombreux cavaliers, les uns en habits de fête et joyeux, les autres déguenillés et de mauvaise mine. Ce *rancho* est presque une petite ville ; sa population s'élevait à un millier d'âmes. Ce jour-là, il s'y trouvait plus de trois mille personnes venues de tous les environs pour la fête de Santo-Iago. La Palma n'a pas de grande place comme les autres villes ou *ranchos* de ces contrées, mais elle est coupée par une rue très-large d'une longueur démesurée. C'était dans cette rue qu'avaient lieu les courses et les danses. Je m'assis sur le seuil de la cabane, où je devais loger, et, en attendant le dîner, je considérai les réjouissances publiques.

La plupart des *rancheros* montaient de superbes chevaux ; les selles et les brides étaient rehaussées d'argent ; deux chevaux avaient même des chaînes d'argent massif pour brides. Après les courses, les cavaliers se promenèrent par groupes serrés, en se donnant le bras et en chantant avec accompagnement de mandolines et d'accordéons. Quelques-uns s'amusaient à prendre une femme en croupe, à partir au galop jusqu'au bout de la rue pour revenir déposer leur fardeau, et à recommencer successivement avec

d'autres. Vers le soir, cependant, les chevaux furent attachés aux arbres du *rancho*, quelques lanternes furent pendues aux branches, et on disposa des bancs en forme de carré long : les *rancheras*, parées de leurs plus beaux atours et sans mantilles, vinrent y prendre place ; les hommes se groupèrent derrière elles. Deux violons, deux clarinettes et une grosse caisse se mirent à jouer un *fandango*, et le bal commença.

A ce moment, mon dîner se trouva prêt ; c'était un morceau de chevreau, cuit sur la braise ; je le mangeai sans assaisonnement et sans pain, dans l'intérieur de la cabane, où il n'y avait pas de lumière. Faute de couteau et de fourchette, je me servis de mes doigts pour le dépecer ; j'aurais bien voulu le débarrasser du charbon et de la cendre, qui s'y étaient attachés en cuisant, mais cela m'était impossible, et, pendant tout le temps que dura mon repas, je croyais mâcher des graviers trempés dans de la graisse. Après le dîner, je me dispensai de voir le reste de la fête, et, comme j'avais à peu près passé les deux nuits précédentes dans une complète insomnie, je m'enveloppai de ma couverture, et j'allai me coucher dans la basse-cour ; mais, pendant toute la nuit, le *boum-boum* de la grosse caisse, les sons discordants et aigus de la clarinette, les éclats de rire et les bruyantes acclamations des danseurs m'empêchèrent de fermer l'œil.

Le lendemain, les principaux habitants du *rancho* vinrent me prier de rester quelque temps auprès d'eux pour établir une mission, bénir un cimetière,

arranger une chapelle, organiser des prières publiques, baptiser et faire des mariages; mais la Palma, se trouvant dans le Mexique, ne faisait pas partie de ma juridiction; il m'eût fallu la permission expresse du gouverneur ecclésiastique de Monterey; je promis de la demander.

Cette fois, pouvant continuer ma route par le Texas, je pris un guide qui devait me conduire jusqu'à Galveston, petit *rancho* sur la rive gauche du Rio-Grande. Nous n'avions que des champs cultivés à traverser; aussi, la route se fit-elle sans accident. Deux heures après, nous étions sur les bords du fleuve que nos chevaux traversèrent à la nage. Je déjeunai chez un *compadre de bautismo*. A trente milles de Brownsville, je rencontrai, dans un petit *rancho*, un Mexicain qui se rendait à Reynosa: je le chargeai d'y ramener mon cheval. J'en cherchai un autre; il ne me fut pas facile de le trouver; il n'avait ni selle ni bride : je le harnachai de mon mieux avec des cordes et je partis au galop pour Brownsville.

Quatre *rancheros* faisaient route avec moi; leur nombre s'accrut beaucoup le long du chemin, et je rentrai à Brownsville avec un cortége imposant, au milieu d'un tourbillon de poussière. Le soleil m'avait noirci la figure; ma barbe et mes cheveux avaient atteint une longueur démesurée; mes vêtements étaient en lambeaux; la faim et les fatigues m'avaient amaigri: personne ne me reconnut. Cependant j'étais satisfait de ce voyage, qui m'avait mieux fait

connaître les mœurs, le caractère de ces populations abandonnées à elles-mêmes, plus nombreuses que je n'avais pensé, et tellement privées de secours spirituels, pour la plupart, que, sur les deux frontières, j'avais trouvé non-seulement des familles, mais des *ranchos* entiers, où un prêtre n'avait pas paru depuis vingt et même trente ans ; où mon arrivée était un événement extraordinaire ; où l'on s'étonnait de voir un missionnaire fait comme le reste des hommes. Je conçus de grands projets pour l'amélioration morale et matérielle de ces pauvres populations, si dignes d'intérêt ; malheureusemedt, les projets sont plus faciles à concevoir qu'à réaliser.

De retour à Brownsville, je tombai dangereusement malade ; aussi, je vis arriver avec bonheur un confrère que l'évêque de Galveston m'avait envoyé. C'était un excellent prêtre irlandais, d'une piété exemplaire et d'un zèle infatigable ; il me soulagea d'une partie de mon fardeau, et sa compagnie fut pour moi une vraie consolation ; par malheur, il n'était plus assez jeune pour supporter impunément les épreuves du climat. Souvent j'étais obligé de le laisser seul, pour courir dans les *ranchos* et les villages les plus éloignés, et comme il ne connaissait pas l'espagnol, sa position durant mes absences était aussi pénible que critique. Lorsque je résidais à Brownsville, mes occupations étaient si nombreuses et si multipliées que nous passions parfois des journées entières sans avoir eu le temps de nous adresser quelques paroles. Sa santé fut ébranlée par ces dif-

férentes causes; ses forces s'affaiblissant, il fut obligé de retourner en Irlande.

Peu de temps après mon retour à Brownsville, mon compagnon avait été atteint d'une fièvre violente qui l'obligeait à garder le lit. Le dimanche suivant, j'étais allé prêcher et officier, à dix milles de Brownsville, au *rancho* de Santa-Rita; je revins à la ville, souffrant et fatigué, pour y chanter la grand'messe et prêcher de nouveau, selon mon habitude. J'eus peine à la terminer. J'avertis l'assemblée qu'une subite indisposition me mettait dans l'impossibilité de faire l'instruction ordinaire, et je n'étais pas encore rentré dans la sacristie, que je perdis connaissance. Quand je repris mes sens, je me trouvai sur mon lit entouré de personnes bienveillantes qui me prodiguaient des soins empressés dans une chambre voisine de celle où gisait mon confrère malade.

En ce moment, Isidore m'apporta des lettres de France; malgré ma faiblesse, je sautai à bas du lit, pour les avoir plus tôt; je les lui pris des mains: hélas! elles m'annonçaient la perte de trois membres de ma famille. Pendant longtemps, la surprise et la douleur m'ôtèrent la force de pleurer; enfin la nature eut son cours; mes larmes coulèrent en abondance; une fièvre violente se déclara; durant douze jours, je fus entre la vie et la mort. Un jeune et pauvre Irlandais, nommé Phillip, abandonna ses affaires avec une abnégation touchante, pour aider Isidore et nous soigner mon confrère et moi, tous deux gisants, tous deux à demi morts. A mon insu, il alla trouver le

shérif et les autorités de la ville : il leur dit qu'il y avait près de ma maison un *fandango*, qui, faisant chaque soir un bruit intolérable, me privait de repos et empirait mon état. Ces messieurs eurent la bonté de faire transporter le *fandango* ailleurs. Le quinzième jour de ma maladie, étant un dimanche, je me levai pour dire la messe; j'étais hors de danger, mais les souffrances m'avaient vieilli de dix ans. Phillip, comme pour se soustraire à notre reconnaissance, était allé à la Nouvelle-Orléans. J'eus du moins la joie de le revoir dans cette ville. Le docteur qui me soigna était aussi Irlandais; il ne voulut pas être rétribué pour ses visites et ses soins. J'étais destiné, je crois, à être l'enfant gâté de tous les Irlandais qui s'approchaient de moi; aussi, cette nation généreuse et persécutée a-t-elle toujours eu ma sympathie la plus vive et ma reconnaissance la plus dévouée.

Pour surcroît, de nombreuses maladies sévirent parmi la population féminine des frontières. A cette époque, les fatigues de mon ministère étaient inouïes, et pourtant je ne suffisais pas à la peine, car ma paroisse proprement dite avait une étendue de trente à quarante lieues, dont Brownsville était le centre, et elle contenait près de trente-cinq mille âmes. Je ne pouvais me rendre dans les *ranchos*, villes et villages, situés au delà de cette distance, qu'à des époques déterminées, de sorte que les malheureux, qui mouraient avant ou après l'une de ces époques, étaient privés des sacrements. Cependant je multipliais mes courses autant que je le pouvais; j'étais souvent à

cheval toute la nuit, je prenais à peine le temps de manger, et quelquefois je m'égarais.

Un jour, je fus éveillé de bonne heure pour administrer les derniers sacrements à la meilleure catholique de Brownsville, madame Mariquita Garesché, femme de ce bon officier d'artillerie, M. Jules Garesché, qui m'avait offert, à mon arrivée, sa bourse, sa maison et ses services. Je m'étais attaché par les liens de la plus vive amitié à ces deux excellentes natures, qui m'aimaient comme un frère. M. Jules, je crois l'avoir dit, était d'origine française, et madame Mariquita, comme je l'appelais, avait demeuré longtemps à Paris, au couvent de Sainte-Clotilde. Lorsque j'étais à Brownsville, je prenais mes repas près de mes deux bons amis, avec lesquels je pouvais souvent causer de la patrie absente. Lors de ma maladie, madame Garesché eut pour moi les soins délicats d'une sœur de charité; aussi, est-ce avec une profonde émotion que je donnais les dernières consolations de la religion à cette âme pieuse et résignée qui m'avait été si secourable.

J'étais encore près du lit de la malade, lorsque Isidore m'avertit que j'étais appelé, à six milles de Brownsville, au *rancho* de Sainte-Rosalie, pour administrer une femme qui se mourait d'un coup de sang. Sachant que cette maladie expédie promptement ses victimes dans ces contrées, je montai immédiatement sur le cheval qui m'attendait, et partis au galop. Lorsque j'arrivai près de la mourante, je trouvai près d'elle une autre femme qui, se pressant

le sein, recueillait le lait dans une cuiller et le versait sur les lèvres de la mourante. Ce remède eut un effet contraire à celui qu'on en attendait; la malade mourut immédiatement. En fait de médecine, les femmes des *ranchos* ont une confiance particulière dans les propriétés curatives du *lait de chrétienne*, comme elles disent. Malheureusement, l'expérience ne prouve pas qu'elles aient raison. Mieux vaut encore le système Raspail, qui est très-répandu dans le pays, et employé avec beaucoup de succès. J'ai vu vendre à des prix fabuleux la traduction espagnole de l'*Annuaire de la santé* par Raspail. Pour les coups de soleil et les attaques d'apoplexie, on ne connaît pas d'autre remède, dans ces contrées, que l'eau sédative. Dans les *ranchos*, à la mort d'une personne, toutes les femmes pleurent, crient, s'arrachent les cheveux, se frappent le sein, avec toutes les marques d'une douleur qui, si elle est vraie, ou de commande, n'en est pas moins violente. Dans tous les temps, chez tous les peuples primitifs ou peu cultivés, on retrouve ces bruyantes manifestations de la douleur. A Sainte-Rosalie, je vis cette scène pour la première fois : j'en fus effrayé et même ému. Je me sauvai en toute hâte ; aussi bien devais-je assister à l'enterrement d'un juif converti.

De retour à Brownsville, je fis l'enterrement ; en arrivant au cimetière, nous fûmes assaillis par un de ces orages subits, comme les tropiques seuls savent en fournir. En un instant, nous fûmes mouillés jusqu'aux os par une pluie torrentielle. La terre fut

tellemeut détrempée par ce déluge improvisé, qu'elle s'éboula sur le bord de la fosse où je récitais les prières des morts, et je tombai sur le cercueil avec une huitaine de personnes qui, comme moi, furent à moitié enterrées avec le mort. Néanmoins, nous en fûmes quittes pour quelques entorses et une forte couche de boue jaunâtre dont nos vêtements furent recouverts.

Pendant ce temps, les rues avaient été métamorphosées en autant de petites rivières, qu'il me fallut traverser à pied. L'orage passa aussi subitement qu'il était venu : le soleil reparut dans toute sa brûlante splendeur. Arrivé au presbytère, j'y trouvai deux chevaux sellés, qui m'attendaient avec un guide ; celui-ci me pria de partir sans tarder, pour assister deux femmes qui se mouraient dans un *rancho* situé à trente-deux milles de Brownsville ; il ajouta qu'afin d'aller plus vite, il avait laissé, à moitié chemin, des chevaux de rechange.

Il n'y avait pas à balancer : je ne pris pas même le temps de déjeuner. J'échangeai ma soutane mouillée contre ma redingote, j'enfonçai sur ma tête mon chapeau de feuilles de palmier, afin de me garantir des rayons du soleil, et nous partîmes au galop. Après avoir galopé ainsi une heure et demie, nous changeâmes nos chevaux fatigués contre ceux qui nous attendaient, et continuâmes notre route avec la même rapidité. Je m'aperçus alors que j'avais eu tort de ne pas déjeuner : je me sentais très-mal et très-faible, j'avais des tiraillements atroces dans l'estomac, mes

vêtements étaient mouillés, non plus par l'eau de la pluie, mais bien par la sueur qui me coulait par tout le corps en nombreuses rigoles tièdes. Le ciel semblait être de feu, l'atmosphère était embrasée; nous étions à la fin du mois d'août et au plus fort de la chaleur : le soleil laissait tomber avec complaisance ses rayons perpendiculaires sur nos têtes. Nous passâmes dans une grande *resaca*, où l'hydrogène carboné, qui s'échappait de terre, troublait l'air, comme la vacillation de la flamme, à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds : on aurait dit que nous passions au milieu d'une fournaise ardente.

Lorsque j'arrivai dans la cabane où gisait une des malades, je n'étais guère mieux portant qu'elle, et je tombai évanoui près de son lit, avant que l'on eût le temps d'empêcher ma chute. Pour me ranimer, on m'inonda d'eau froide. En tombant, je m'étais fait une énorme bosse au front. Après avoir administré les derniers sacrements à la mourante, j'allai remplir le même office auprès de l'autre malade, mais j'étais dans un tel état de faiblesse, que je perdis connaissance une seconde fois. Heureusement, ma pâleur et ma démarche chancelante indiquaient visiblement mon état de souffrance, et cette fois je m'évanouis dans les bras des *rancheros* qui m'accompagnaient. Durant mon évanouissement, je dus subir une seconde aspersion d'eau froide. Décidément, j'étais destiné à passer ma journée dans un continuel bain d'eau froide ou tiède. Ayant terminé les fonctions de mon ministère, je pris une tasse de café ; je n'avais pas la force

de manger, et je retournai au galop à Brownsville, où ma présence était nécessaire.

Mais ma journée ne se termina pas ainsi. Arrivé dans le chaparal qui lie le *rancho* de Santa-Rita à Brownsville, et qui était appelé coupe-gorge, à cause de la fréquence des meurtres qui s'y commettaient, je trouvai un Mexicain qui m'attendait depuis plusieurs heures pour aller sur le bord du Rio-Grande dans un *rancho* où l'on réclamait mon ministère. Ce brave homme était venu me chercher à Brownsville. Isidore lui dit où j'étais allé ; alors, il vint tout bonnement s'installer sur ma route, attacha son cheval à un arbre et se mit à fumer force cigarettes, en m'attendant. Je me détournai donc de mon chemin, et suivis mon nouveau guide.

Nous entrâmes dans le fourré d'un chaparal très-épais et presque uniquement composé d'ébéniers énormes, odorants et de beaux mesquites. La veille j'avais assisté dans ce même endroit à la levée du corps d'un Américain qui avait été assassiné mystérieusement. Un de ses amis avait proposé de faire l'autopsie du cadavre, afin de se procurer quelques renseignements sur sa mort. J'assistai à l'autopsie qui eut lieu immédiatement avant la sépulture. Le défunt avait recu à bout portant un coup de feu qui lui avait mis le cœur en lambeaux ; on trouva dans sa poitrine le papier qui avait servi à bourrer le fusil ; mais on ne put tirer de là aucun éclaircissement à l'égard du coupable.

Nous passâmes sous l'arbre même où ce malheureux

avait été tué. Le sentier que nous suivions était très-étroit ; les arbres étaient touffus, les broussailles épaisses ; la nuit commençait à répandre de grandes ombres sur ce lieu sauvage, solitaire et mal famé ; le roucoulement plaintif des tourterelles était le seul bruit qui, par intervalles réguliers, rompait le silence. La nuit, la solitude, le silence, le cri des oiseaux, tout cela inspirait un vague effroi dont on ne pouvait se rendre compte. Je me sentais triste, mal à l'aise ; par amour-propre, je crois, j'attribuai cet état de l'âme à la faim, à la faiblesse et à la fatigue. Enfin, nous arrivons.

Je trouvai une vieille femme étendue sur une peau de buffle ; elle s'était brûlé tout le corps avec de l'eau bouillante, et elle se mourait dans des souffrances atroces. Pour la soulager, ses voisines lui avaient recouvert la peau avec de la râclure de nopal, qui est un puissant émollient fort en usage dans le pays. Pauvre créature ! la joie de voir le ministre de Dieu visiter sa cabane lui fit oublier, un instant, ses douleurs. Ne pouvant la guérir, je jetai dans son cœur des paroles de consolation ; je lui parlai de la passion douloureuse du Fils de Dieu, de Celui qui a dit : « *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* »

Je parlai avec attendrissement, car je n'ai jamais pu m'habituer à rester impassible devant les douleurs d'autrui ; et pourtant, j'en ai tant vu que mon cœur aurait bien dû s'aguerrir ; mais il y a des natures qui changent difficilement. Lorsque je quittai cette bonne femme, elle me serra la main avec reconnaissance :

elle paraissait plus calme et plus résignée. Pour moi, j'étais plus abattu qu'elle, et je ne songeais pourtant plus à mes fatigues.

Le guide qui devait m'accompagner à Brownsville n'était plus le même que celui qui m'avait amené ; c'était, au reste, la troisième fois que je changeais de guide dans la journée. J'eus un vrai frisson de terreur, en le voyant aiguiser un énorme couteau, qu'il plaça à sa ceinture ; sa figure avait une expression patibulaire : il m'avait tout l'air d'un bandit fieffé. J'étais bien libre d'avoir peur, mais il n'était ni convenable ni prudent de le montrer ; je me contentai donc de me tenir derrière lui et aussi éloigné que possible. Nous marchions déjà depuis quelque temps, lorsque je crus entendre des branches craquer devant nous. Mon guide ne paraissait pas se préoccuper de ce bruit ; mais comme dans ces pays la méfiance est quelquefois une qualité, je lui criai de s'arrêter et d'écouter s'il n'entendait rien, car y voir était chose impossible, l'obscurité étant trop grande. Nous entendîmes, en effet, le bruit rapproché de quelqu'un qui marchait dans les broussailles.

— Qui est là ? cria mon guide.

— *Gente* (gens), lui répondit-on.

— *Muy bien* (très-bien) reprit-il.

Et il continua son chemin.

Mais cette réponse vague ne m'avait par rassuré, car j'aurais préféré la rencontre d'une panthère à celle d'un homme, à cette heure et dans cet endroit. Aussi, criai-je à mon guide :

— Comment ! malheureux, vous dites que c'est très-bien, mais il me semble, au contraire, que c'est très-mal; savez-vous à qui vous avez affaire au moins?

— Oh ! señor curé, me répondit-il, ne craignez rien, j'ai reconnu la voix de don Antonio : c'est un bon chrétien.

Je ne connaissais pas don Antonio le moins du monde. Quand il passa près de moi, je regardai ce bon chrétien qui me fit l'effet d'un mauvais sujet en guenilles ; mais les apparences sont souvent trompeuses, et je souhaitai une bonne nuit à don Antonio, qui, de son côté, m'envoya mille bénédictions. Il était près de minuit, lorsque j'arrivai à Brownsville. Au moral comme au physique, j'étais dans un état pitoyaple, et j'allai me coucher sans avoir le courage de prendre aucune nouriture.

Il se passait rarement de semaine, où je n'eus une succession d'événements semblables, qui me retenaient un jour ou une nuit, et quelquefois dix-huit heures, à cheval, par la pluie et le beau temps. Je m'aperçus bientôt qu'une existence pareille ne pouvait durer, que mes forces trahissaient ma volonté, et que mon séjour dans cette nouvelle mission serait de bien courte durée. Pourtant, il m'était impossible d'agir autrement. Je ne pouvais en conscience me résigner à ne pas instruire ce pauvre peuple que j'aimais tant, à laisser mourir dans les *ranchos* éloignés les malades qui, sur le bord de la tombe, m'appelaient pour les réconcilier avec leur Dieu et leur ouvrir les portes du ciel. Aussi, malgré l'épuisement de ma santé

qui n'avait jamais été entièrement rétablie depuis mon départ de Castroville, je me décidai à continuer ce pénible labeur tant que je pourrais me tenir à cheval, ou au pied des autels.

Une grande épreuve vint jeter dans mon âme le deuil et la tristesse : mon cher Jules (M. Garesché) partit pour les États-Unis. Je trouvais dans l'amitié de ce pieux chrétien, d'une foi si ardente, bien des encouragements et des consolations. Sa conversation était pleine d'onction et d'un charme inexprimable. L'isolement a toujours été pour moi comme un voile sombre, qui répand de la mélancolie et de l'amertume sur ma pensée. Souvent les natures les mieux organisées pour le dévouement ont besoin de s'accrocher à quelque chose de visible, pour se reposer d'une fatigue morale. L'esprit ne peut pas être toujours tendu, il s'use trop vite. Lorsqu'on revient d'une longue course, l'âme est attristée par les souffrances des malheureux que l'on a consolés ; le corps est accablé par des privations impossibles à éviter. Alors la fleur qu'on aime, qu'on voit croître et qu'on arrose avec soin soir et matin, l'oiseau qui gazouille ses joyeuses chansons sous votre toit, le chien fidèle qui attend votre retour en poussant des hurlements plaintifs, ne suffisent pas pour chasser cette mélancolie naturelle que produit l'isolement. Je m'étais donc vivement attaché à ce couple chrétien que les maladies éprouvaient cruellement. Deux fois madame Garesché fut conduite aux portes du tombeau, deux fois elle fut sauvée contre toutes les prévisons de la science.

Lorsque nous étions libres, M. Jules et sa compagne venaient, le soir, passer quelques heures sous la galerie de ma maisonnette. Au bonheur de parler ma langue maternelle, en respirant l'air pur, tiède et embaumé des nuits délicieuses du tropique, se joignait pour moi l'utilité de puiser à bonne source des renseignements précieux sur ce pays que M. Jules avait longtemps habité. A mon âge, ces conversations avaient encore pour moi le charme que les épanchements de l'amitié procurent à ceux dont les années, les malheurs et l'expérience n'ont pas encore blasé et détruit une à une leurs plus chères illusions. Mon fardeau était souvent bien lourd pour de si jeunes épaules, et parfois Dieu me laissait tomber dans le découragement, comme pour m'apprendre que lui seul est le consolateur par excellence, le maître de tous les cœurs, qu'en lui seul je devais mettre ma confiance et puiser toutes mes forces. Malheureusement, au milieu des épreuves, mes yeux n'étaient pas constamment tournés vers le ciel; parfois ils s'abaissaient vers la terre pour y chercher un appui : j'y trouvais la main pieuse de cet ami, et je m'en emparais avec toute l'énergie dont j'étais capable. Ces entretiens du soir étaient comme un remède contre cette tristesse étrange, née de l'isolement et dont je ne pouvais me défaire. Je puisais dans le cœur de mon cher Jules la force et le courage que la Providence semblait me refuser pour rendre mon labeur plus méritoire.

Je n'ai jamais cru que le sacerdoce fût un mécanisme qui dût fonctionner froidement et régulière-

ment comme une horloge. La charité et l'amour de l'humanité, les vrais principes de l'Évangile, doivent être aussi les principaux mobiles des actions du prêtre ; ces sentiments sont souvent le baromètre du succès dans le ministère apostolique. Saint François Xavier, saint François de Sales, saint Vincent de Pau et tant d'autres apôtres de l'humanité, ont converti des peuples entiers, en mettant dans leurs paroles et dans leurs actions les trésors de la charité, qui avait son foyer dans leurs âmes ardentes. Un prêtre, qui agirait autrement que ces illustres modèles, prêcherait dans le désert ; il se débattrait dans le vide, et son ministère serait aride. Mais, si la chaleur du cœur est le principe du vrai zèle, elle est aussi le principe d'une foule de misères pour celui qui s'attache sincèrement au peuple qu'il évangélise. Pour entretenir ce feu sacré de la charité et pour le diriger à la plus grande gloire de Dieu et au profit de nos semblables, il faut des forces qui ne se trouvent qu'aux pieds du crucifix ; il faut des encouragements, que l'on rencontre surtout dans la lecture de l'histoire des hommes apostoliques et dans le devouement d'une pieuse affection.

Jules était donc pour moi un de ces êtres qui laissent dans notre âme, en nous quittant, un vide difficile à combler. Le jour de son départ arriva ; je l'embrassai en pleurant et le quittai pour ne plus le revoir. Sa pieuse compagne, à peine remise de sa dernière maladie, l'accompagnait ; elle avait témoigné le désir d'aller prier sur la tombe de ses deux enfants, morts

au berceau et enterrés dans l'église; mais elle en fut empêchée par des circonstances imprévues. Au moment de partir, elle me fit promettre de m'acquitter de ce pieux devoir pour elle.

Je rentrai triste dans ma maison qui ne devait plus recevoir la visite de mes amis. Lorsque la nuit arriva, j'allai dans la chapelle, à peine éclairée par un pâle rayon de lune. La brise était muette, les oiseaux dormaient dans leurs nids, la nature entière était plongée dans un profond silence. Je me dirigeai vers la tombe des deux petits anges, pour accomplir ma promesse. Hélas! il n'y a que les mères qui peuvent pleurer sur le bonheur de leurs enfants, lorsque leurs âmes innocentes jouissent au ciel d'une félicité éternelle. Pauvre mère! elle ne devait plus visiter ces deux tombes, sur lesquelles j'étais agenouillé et qui l'avaient vue si souvent prier et gémir. Je ne pouvais prier pour des anges dont le bonheur était assuré, mais je priai pour toutes les mères dont la tendresse, aveugle à l'égard de leurs enfants, est si souvent cruelle dans ses résultats; tendresse fatale qui couvre la terre de malheureux et l'inonde de vices. C'est ainsi que je m'acquittai de cette dette de piété maternelle : des larmes mouillaient ma paupière, car je me rappelais qu'en France j'avais aussi des tombes chéries qui, peut-être, ne recevraient jamais l'empreinte de mes genoux. Je restai longtemps la tête appuyée dans mes deux mains, les yeux tournés vers l'autel, plongé dans un abîme de réflexions plus tristes les unes que les autres. J'avais un ami, et Dieu me l'en-

levait ; il voulait sans doute par là me détacher de toutes ces consolations terrestres, sur lesquelles j'aimais tant à me reposer.

Puisque Dieu devait être désormais mon unique guide, mon seul soutien, je le priai, avec ferveur, de ne jamais m'abandonner. Lorsque je rentrai dans ma chambre, j'étais, quoique triste encore, calme et résigné, et je pensais à cette immense quantité de souffrances qui couvrent la terre, et qu'une prière, un regard vers le ciel, rendent si légères.

CHAPITRE VI

Événements extraordinaires. — Aventures d'un Européen. — Folie d'une créole. La secte des Vaudoux. — Danse au milieu des serpents. — Sorcières. — Les *Peones*. — Passion du jeu. — Histoire de mon guide. — Les fourmis à miel. — Grotte merveilleuse. — Le secret des trois feuilles. — Sacrifices humains des anciens Mexicains. — Un savant de village. — Une messe en plein air. — La poule et ses poussins. — Une désolation sans pareille. — Le receveur général de Brownsville.

Dans mes conversations avec les *rancheros*, j'avais reconnu que le manque d'éducation religieuse vouait leur esprit à la superstition, et qu'il n'y avait pas de chose, quelque peu singulière, qui ne leur parût surnaturelle et merveilleuse. Tout ce qui avait quelque ombre de mystère, tout ce qui se faisait par des pratiques adroites ou secrètes les frappait d'un étonnement craintif. Ils se contentaient de croire que les choses surprenantes étaient inexplicables, sans faire le moindre effort pour en pénétrer les causes, souvent faciles à saisir. Je dois dire, pour leur excuse, que, dans ces vastes pays incomplétement explorés et fort peu gouvernés, on rencontre presque à chaque pas des faits étranges et extraordinaires ; les uns viennent de la méchanceté artificieuse des hommes, les autres sont des phénomènes peu connus ; d'autres

enfin se rattachent à l'idolâtrie des anciens habitants.

Un Européen demeurant à Matamoros avait séduit une jeune Mexicaine et lui avait promis de l'épouser. Au moment du mariage, il hésita et finit par se rétracter. Les parents de la jeune fille ne témoignèrent aucun ressentiment en apparence; ils continuèrent leurs relations amicales avec le séducteur, qui se persuada bientôt que la chose était pardonnée. Un jour, on l'invita à dîner; à la fin du repas, des vertiges accompagnés d'affreuses douleurs de tête le prirent; il s'écria qu'il était empoisonné, se sauva et courut se jeter dans le Rio-Grande, en face de Brownsville. A cet endroit, il y a toujours des passants, des promeneurs et des *barilleros;* on le tira de l'eau, et sa vie fut sauvée, mais sa raison était perdue. Recueilli par un Français, il remplissait sa maison de cris de terreur; chaque personne qu'il voyait était pour lui un empoisonneur, il ne voulait prendre aucune espèce de nourriture. Il s'échappa, se jeta de nouveau dans le Rio-Grande et en fut encore retiré vivant. C'est alors qu'une femme de couleur ayant vécu longtemps dans la Louisiane déclara que cette folie offrait tous les caractères de celle que provoque l'absorption de liquides, drogues ou parfums, connus seulement de la secte des Vaudoux. Elle raconta que sa mère était devenue subitement folle, après avoir visité une maison de Vaudoux; elle assura que, si l'on pouvait décider ce malheureux à contracter le mariage projeté et rompu, sa folie cesserait. La suite prouva l'exactitude de cette assertion. Après une visite que fit ce

jeune homme dans un moment de lucidité chez les parents de la femme qu'il avait abandonnée, la raison lui revint, et le mariage fut célébré quelques jours après.

Ce fait bizarre, qui s'est passé sous mes yeux, me rappela que j'avais vu sur un bateau à vapeur une lithographie représentant une danse de Vaudoux. C'étaient des nègres, des personnes de couleur et des blancs des deux sexes, entièrement nus, formant un rond en se donnant la main et gambadant joyeusement au milieu d'une quantité de serpents qui s'enroulaient autour de leurs membres, sans leur faire aucun mal. Trouvant l'occasion d'apprendre quelque chose sur cette secte singulière, dont l'immoralité surpasse celle des Mormons et dont la puissance mystérieuse éclate par de funestes effets, j'interrogeai cette femme, originaire de la Louisiane, où les Vaudoux sont très-nombreux.

« Un jour, me dit-elle, ma mère reçut un billet qui l'engageait à se rendre, à minuit, dans une maison qu'on indiquait, pour une affaire très-grave et très-importante. Le signataire du billet paraissait si bien informé, que ma mère résolut d'aller au rendez-vous. Elle n'osa pas avertir de cette démarche ses deux enfants, ni sa négresse; mais la négresse, ayant remarqué la tristesse et la préoccupation qui s'étaient empreintes sur le visage de ma mère à la lecture de cette lettre, voulut en savoir la cause; n'osant lui faire des questions, elle attendit son départ pour prendre la lettre dans la poche de sa robe, et me

pria de la lire tout haut. Le contenu n'avait rien d'extraordinaire; mais quand je lus l'adresse de la maison, la négresse s'écria: « Oh! maîtresse, il va peut-être arriver un grand malheur; votre mère a été dans une maison de Vaudoux! » Je partis aussitôt avec cette négresse. Nous trouvâmes la maison; elle était basse et n'avait qu'un rez-de-chaussée. La porte n'était pas fermée à clé; nous entrons. Hélas! monsieur, ma mère était étendue sans connaissance sur le plancher au milieu d'un triple cercle de cendres noires. Une personne voilée et vêtue de noir sortait de la chambre par une porte de derrière, au moment où nous entrions. Que s'était-il passé? Je ne l'ai jamais su. Je pris ma mère entre mes bras, et, aidée de la négresse, la portai dans la rue. La fraîcheur de la nuit lui rendit l'usage de ses sens; mais elle était folle, et depuis elle n'a jamais recouvré l'usage de la raison.

La secte des Vaudoux, originaire d'Afrique selon toute apparence, est très-répandue parmi les nègres des États-Unis et des Antilles. Quel est son but véritable ? On n'a pu encore s'en rendre compte : mais ce qu'on sait bien, c'est que les Vaudoux ont pour mobiles l'intérêt, la cupidité, la vengeance. Ils possèdent des secrets importants sur les propriétés de quelques plantes plus ou moins inconnues ; ils font des parfums ou des poisons, dont les effets sont très-divers : les uns tuent lentement, d'autres, comme la foudre ; d'autres attaquent la raison à différents degrés ou la détruisent absolument. Ils connaissent aussi

des antidotes particuliers. Beaucoup de créoles, des blancs, et des gens de couleur, font partie de cette secte ; quelques-uns même occupent dans la société de très-hautes positions.

Ce serait une curieuse étude que de pénétrer le mystère dont s'entourent les Vaudoux, mais il est aussi difficile que dangereux de se mêler de leurs affaires. Voici ce qu'on m'a affirmé touchant quelques-unes de leurs cérémonies, qui se célébraient souvent à la Nouvelle-Orléans, au faubourg Trémé, dans une maison isolée, entourée d'une barrière de planches, et n'ayant qu'une étage très-bas. Une grande chambre occupait la maison presque entière. Au fond, du côté de l'orient, s'élevait un autel recouvert de pièces de laine rouge ; cet autel était creux et tout rempli de serpents à sonnettes, de congos et autres reptiles venimeux, qui en sortaient pendant la danse pour se répandre dans la chambre et s'enrouler autour des membres de la plupart des danseurs. Les Vaudoux se déshabillent sans doute dans un vestiaire du rez-de-chaussée, car ils sont complétement nus, lorsqu'ils entrent par la porte située à gauche de l'autel. Alors ils se mettent en rond, en se prenant par la main; un nègre se place au milieu d'un cercle, fait brûler sur une cassolette une matière qui répand dans l'appartement une fumée épaisse et blanche, se baisse vers le plancher, probablement pour tracer des signes cabalistiques, prend sur l'autel cinq serpents à sonnettes, et s'en entoure les membres et le cou. La ronde se met aussitôt en mouvement, et toute la compagnie,

le nègre compris, tourne et gambade pendant un temps considérable. Enfin on éteint les lumières, et le bruit cesse, quand arrive l'obscurité.

Cette secte inspire une telle frayeur aux pauvres gens de couleur et aux nègres qui n'en font pas partie, qu'il est impossible de les décider à prendre des informations personnelles et directes sur ces pratiques mystérieuses. Ce qu'ils en disent est si extraordinaire, qu'on ne peut y ajouter foi. J'ai rencontré souvent à la Nouvelle-Orléans, dans les rues éloignées du faubourg Trémé, des boîtes de fer-blanc pleines d'huile où se trouvait une pierre carrée dont la grosseur variait avec le volume des boîtes. Elles étaient placées à la nuit tombante sur le seuil des maisons. Je fus longtemps avant de trouver quelqu'un qui m'expliquât ce que ces boîtes faisaient là : personne ne les avait remarquées ; ce n'est que pendant ma dernière année de séjour au Texas que j'appris que c'était un spécifique contre les maléfices des Vaudoux. Du reste, dans le Texas, les Vaudoux sont peu nombreux, et leur secte y reste à peu près inaperçue, à moins qu'un fait singulier, comme la folie momentanée de l'Européen de Matamoros, ne vienne tout tout à coup d'une façon sinistre en rappeler l'existence.

Ce qui me frappa le plus, c'est l'indifférence de la police américaine à l'égard des Vaudoux, indifférence qui est la même dans tous les pays où cette secte se trouve répandue. La police sait pourtant à quoi s'en tenir sur des faits qui, quoique secrets et peu

connus, ne sont pas hors de sa juridiction. Pourquoi tolère-t-elle ces orgies, ces actes arbitraires et cruels ? Serait-ce qu'elle a peur elle-même des Vaudoux ?

Mais si les Vaudoux sont peu nombreux au Texas, il n'en est pas de même d'une autre espèce de gens de ce genre, qui pullulent dans les *ranchos* des frontières texiennes et mexicaines, je veux dire les sorcières. Il ne se passait pas de semaine où de pauvres gens ne se plaignissent de mauvais sorts, jetés sur eux, sur leurs terres et leurs bestiaux. La sorcière la plus célèbre et la plus redoutée parmi les *rancheros* habitait le Ramireno, à une lieue de Brownsville. Sachant les passes magnétiques et connaissant les propriétés des plantes, elle surprenait les pauvres Mexicains par ses prestiges et ses guérisons, ou les épouvantait par des artifices nuisibles. Elle était entourée d'un respect superstitieux mélangé de beaucoup de crainte. J'essayai de diminuer son crédit sur ces faibles imaginations, en expliquant aux *rancheros*, dans des conversations familières, les moyens dont elle se servait, mais je réussissais mal. Les faits frappent plus que les paroles. Le plus simple était de leur donner le conseil d'éviter la rencontre des soi-disant sorciers, de n'avoir aucun rapport avec eux, et de vivre en bons chrétiens, leur rappelant cette parole de l'Écriture : « *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* » Je sommai en même temps la sorcière de changer de métier, la menaçant, si elle se permettait de faire du mal, de provoquer une enquête et d'avertir les juges

de Brownsville. La pauvre femme n'était pas plus sorcière que moi; mais elle exploitait adroitement la crédulité de ses voisins.

Il circule, dans les campagnes de cette partie des frontières du Texas, des traditions ou des récits sur des secrets d'histoire naturelle. On apprend des choses qui étonnent, mais qu'il serait aussi déraisonnable de nier sans preuve, que d'admettre sans examen. Dans le courant du mois de novembre 1851, je me rendais, sous la conduite d'un *péon* (espèce d'esclave blanc), dans un *rancho* où se mourait une pauvre femme. Ayant également un mariage et plusieurs baptêmes à célébrer dans un autre *rancho* encore plus éloigné, je pris avec moi les ornements nécessaires pour dire la messe dans les deux endroits.

Ces *peones* sont presque tous réduits à l'esclavage par la misère, la paresse ou le jeu. Leur servitude n'est pas héréditaire, elle est même rarement viagère. Le *péon* s'engage pour un certain nombre d'années, pendant lesquelles il doit travailler à la terre, soigner les bestiaux, faire les commissions de son maître. De son côté, le maître doit subvenir à ses besoins ; quelquefois même il lui donne un petit salaire. Dans les pays que j'habitais, la condition de l'esclave blanc n'est pas malheureuse ; elle est très-différente de celle des nègres aux États-Unis. En général, le *péon* mange avec son maître et porte des vêtements presque semblables : il est difficile au premier abord de les distinguer l'un de l'autre. Il

jouit d'une grande liberté, et son travail est modéré, quelquefois nul. C'est le jeu particulièrement qui multiplie les *peones*.

Cette passion du jeu atteint dans ces pays une fureur inouïe. Quand on a perdu tout ce qu'on possède, même sa chemise, on joue sa liberté pour cinq, dix ans, ou plus, quelquefois pour toute sa vie. Je rencontrai sur les bords du Rio-Grande, dans un bois isolé, deux Mexicains jouant aux cartes sur le sable; l'un avait perdu jusqu'à sa chemise, que l'autre tenait roulée entre ses jambes, et se dépouillait déjà de son caleçon pour le jouer. Je n'attendis pas la fin de la partie, mais peut-être dix minutes après y avait-il un *péon* de plus.

Celui qui me conduisait était d'humeur joviale, poétique et conteuse. Il chanta longtemps des complaintes amoureuses de sa composition. Lorsqu'il fut fatigué de chanter, il récita des vers mystiques dont quelques-uns attirèrent mon attention. Je lui demandai ce qu'il récitait.

— C'est mon rôle de Noël.

— Quel rôle ?

— Ah! c'est vrai, señor; vous ne connaissez pas encore toutes nos coutumes. Eh bien! pour la veille de Noël, nous représentons, au *rancho*, la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme cela se pratique dans bien des villages du Mexique. Trois *rancheros* jouent le rôle des rois mages, et je suis un d'eux; d'autres sont les bergers et entonnent des hymnes en s'accompagnant de la mandoline. Les

plus jeunes et les plus jolies *rancheras* font les anges et chantent des cantiques.

Il continua pendant plus d'une demi-heure à me donner des détails sur la cérémonie. Je ne retrouvai pas sans plaisir, à plus de trois mille lieues de la France, la répresentation des mystères, jadis si répandus en Europe.

Tout en causant, nous arrivâmes sur les bords d'une grande *resaca*, d'une couleur limpide et transparente. Elle formait un lac ovale, régulier, que bordaient, comme un cadre, des palmiers, des ébéniers, des cèdres, des chênes verts et des sycomores; les lianes les unissaient entre eux par de gracieuses guirlandes. Un talus, couvert de verdure, de fougère et de fleurs, descendait du pied des arbres jusque dans l'eau, où se baignaient une multitude d'oiseaux aquatiques. Au loin, on voyait des cerfs et des bêtes fauves qui se désaltéraient. Au milieu du lac était une île boisée. Un ciel d'azur et sans nuage complétait ce tableau plein de charme et de poésie. J'étais enivré par la vue d'un spectacle si enchanteur ; je fis part de mon admiration à mon *péon*.

— Oh ! me dit-il, si vous alliez du côté de la Rivière-Rouge, vous verriez des sites plus beaux que celui-ci.

— Il y a donc encore près d'ici une Rivière-Rouge?

— Oui, elle est très-curieuse, surtout au *paso del Gigante*. C'est un gué qu'on appelle ainsi à cause des ossements de géants qui y sont enterrés. J'ai vu de ces ossements qui avaient de douze à quatorze

pieds de longs ; mais on a enlevé tous ceux que l'on avait mis à découvert, et la terre est si dure que la pioche ne peut l'entamer. Du reste, si les curiosités du pays vous intéressent, je pourrai vous raconter des histoires extraordinaires, car don Ignacio Garcia a beaucoup marché dans des vallées solitaires et appris bien des choses que ses compatriotes ignorent.

— Et quel est encore ce don Ignacio Garcia ?

— *Caramba!* señor don Emmanuel, vous ne comprenez pas que c'est moi ?

— Eh bien! señor don Ignacio, vous avez vu chez moi assez de serpents, d'animaux vivants et de minéraux, pour penser que je suis très-amateur de curiosités ; faites-moi donc le plaisir de me raconter vos voyages et vos découvertes.

— Je le veux bien, mais à une condition, c'est que vous me garderez le secret tant que vous serez sur les frontières du Mexique.

— Je vous le promets.

— D'abord, je vous jure que tout ce que je vous dirai est vrai, comme il est vrai que Notre-Dame de Guadeloupe est la bonne patronne des Mexicains.

— Je vous crois, mais commencez.

— Il y a, reprit gravement don Ignacio, dans l'État de Tamaulipas, une vallée peu connue, où l'on trouve des fourmis d'une grosseur extraordinaire qui font du miel, et ce miel est d'une saveur plus agréable que celui des abeilles sauvages, lequel est pourtant le meilleur du monde. Ces fourmis semblent à demi enter-

rées dans le sol; d'autres fourmis de la même famille les nourrissent, dès qu'elles se mettent à produire le miel. Ce miel se forme dans une vésicule adhérente à la fourmi; quand la vésicule est pleine, la fourmi meurt.

J'interrompis ici don Ignacio, pour lui dire que j'avais vu à Matamoros un *gentleman* américain, nommé Langstroth, qui conservait dans un vase de verre quelques-unes de ces vésicules. Elles ont la grosseur et la forme d'un grain de raisin; le miel a la couleur et la transparence d'une belle topaze du Brésil. Quant à la fourmi, elle reste dans la vésicule, comme enterrée dans son propre ouvrage; elle a l'apparence d'une grosse fourmi ordinaire. Je demandai des détails sur sa reproduction; mais l'existence de cet insecte est si peu connue, que je n'ai jamais pu avoir d'autres informations à cet égard.

Don Ignacio m'avait promis cependant des révélations inattendues. Voyant que j'en savais sur les fourmis autant que lui, il réfléchit un peu et commença un nouveau récit que, cette fois, je n'interrompis pas.

« Il y a dix ans (c'était l'époque où je gardais les troupeaux de doña Trinidad Flores), comme j'étais à la poursuite d'un *mustang*, je pénétrai dans une gorge très-étroite de l'État de Nuevo-Léon. Ce n'étaient, à droit et à gauche, que rochers amoncelés, comme après l'éboulement d'une montagne. En fait d'arbres, je ne vis qu'un plaquemine, espèce de néflier, qui végétait dans ce chaos. Je voulus m'en approcher pour me reposer sous son ombre et me rafraîchir avec ses fruits

noirs et doux. En grimpant le long d'un tapis de mousse en forme de talus, je fis rouler des pierres que la mousse recouvrait, et qui, en roulant, me montrèrent l'entrée d'une espèce de grotte profonde et basse. Je me décidai à y entrer. Au bout de vingt pas, je fus arrêté par un mur; je tâtai et reconnus que les pierres n'étaient pas cimentées. En moins de cinq minutes, elles furent à bas. Alors m'apparut une grande chambre très-élevée, éclairée par une fente de rocher. Au fond, se dressait un autel carré en pierres polies; celle de dessus était d'un seul bloc. Sur l'autel reposait un morceau d'or pur et massif; il était carré, long d'un pied sur chaque face et épais de deux pouces. Contre le mur, au-dessus de l'autel, grimaçait une figure affreuse, faite d'une terre rouge et dure; le corps se cachait dans un faisceau de maïs, où se trouvaient sept épis en or et beaucoup de feuilles en argent devenu noir. Près de la figure, on voyait un vêtement en plumes rouges, jaunes et bleues, dont la forme rappelait la chasuble de nos prêtres. A la vue de ces choses extraordinaires, je restai ébahi, sans savoir ce que j'avais à faire. Ce premier moment passé, je mis le morceau d'or dans mon mouchoir, les sept épis dans mes poches, et laissai les feuilles d'argent, qui étaient trop minces pour avoir grande valeur. Je refermai avec soin les deux entrées de la grotte et retournai au *rancho* de doña Trinidad, dont j'étais très-éloigné. Avant d'y arriver, j'enterrai mon trésor dans un lieu écarté. J'en vendis une partie à Monterey, rachetai ma liberté, et fus à San-Luis de Potosi pour

vendre le reste. Quoique les orfévres m'aient volé, je crois, ils me donnèrent encore deux talègres d'or (1).

« J'avais de quoi acheter un beau *rancho*, le faire cultiver et m'enrichir; mais j'aimais le jeu et les voyages, et ne pus rester tranquille. Après avoir envoyé à ma mère, qui demeurait à Tula, trois talègres d'argent, je fis l'acquisition d'un magnifique cheval avec une bride et une selle toutes couvertes d'argent, et je fis une excursion d'agrément à Puebla, à Mexico, à Guadalaxara. Je jouais beaucoup partout où je passais, et fis si bien, qu'au bout d'un an j'étais à peu près ruiné. L'idée me vint alors de faire une visite à ma mère. Je retournai sur mes pas, et, avant de traverser l'État de Zacataca, je m'arrêtai à Saltillo, chez un de mes *compères de baptême*, qui s'appelait Médina, et dont la mère était Indienne.

« Médina était vieux et malade. Un jour, il me prit à part et me dit: « Don Ignacio, je veux vous confier un secret important qui n'est connu que de deux Indiens et de moi. Comme il doit être le bénéfice d'un seul, aucun de nous n'en a fait usage ; mais j'ai peur que les deux Indiens ne le divulguent à quelqu'un avant de mourir. Je suis malade et sans enfants, je vous le confierai. Vous comprenez quelles précautions il vous faudra prendre, si vous voulez vous en servir ; autrement, vous courrez de grands dangers. Sellons nos chevaux, je vais vous raconter cela.»

(1) La talègre est une mesure de mille pièces fortes; celle d'or vaut seize mille piastres (quatre-vingt mille francs), celle d'argent, mille piastres (cinq mille francs).

« Nous partîmes pour les montagnes et courûmes toute la journée. Après nous être reposés le soir, nous reprîmes notre course la nuit, « car, disait mon compère, il ne faut pas que nous soyons aperçus de l'un des deux Indiens, qui demeure près de l'endroit où je vous mène. » Nous gagnâmes, à travers les ténèbres, l'entrée d'une vallée étroite. Les chevaux furent laissés là, et alors commença l'ascension d'une colline très-escarpée, sur laquelle je distinguai, malgré l'obscurité, des nopals et des pitas. Nous grimpions depuis un quart d'heure quand mon compère s'arrêta, cueillit trois feuilles, sur trois plantes de même espèce, et me dit : « Prends ces trois feuilles, don Ignacio ; garde-les avec soin ; lorsqu'elles sont séchées, broyées et mises dans le creuset, leur seule présence sépare à l'instant l'or et l'argent de tout alliage. » Je serrai les feuilles dans ma poitrine, comprenant l'importance de ce secret, et nous repartîmes pour Saltillo. Je gravai dans ma tête certaines indications pour reconnaître cette bienheureuse vallée ; et, quand vint le jour, je regardai à la dérobée ces trois feuilles. Jamais je n'en avais vu de pareilles : elles étaient longues comme des feuilles de tabac ; elles en avaient la forme et étaient recouvertes d'un poil blanc qui les rendait, au toucher, aussi douces que du velours.

« Pour exploiter cette découverte, je me rendis aux mines d'argent de Guanaxuato, dans les montagnes qui avoisinent Mexico. Je m'adressai à un des plus riches propriétaires des mines dont la probité était connue, et, avec mon secret, je lui offris de le conduire à l'en-

droit fortuné pour quatre talègres d'or. Il y consentit, mais à la condition de faire un essai préalable sur les trois feuilles que j'apportais. L'expérience réussit au delà de nos espérances. L'emploi d'un procédé si simple devait introduire dans l'exploitation des mines une économie considérable; aussi, sans tarder d'un seul jour, le propriétaire et moi, nous partîmes pour Saltillo. Nous y entrâmes de nuit pour ne pas éveiller l'attention de mon compère. Je retrouvai bien la vallée; mais quel fut mon désappointement, quand je ne pus découvrir la moindre feuille de l'espèce désirée! Nous parcourûmes la vallée en tous sens; peine inutile, et pourtant c'était bien là. En plusieurs endroits la terre semblait avoir été fraîchement remuée. Qui avait fait disparaître les plantes? Je ne l'ai jamais su. Il fallut s'en revenir tout tristes et désespérés. Le propriétaire regretta vivement de n'avoir pas gardé une des trois feuilles, qu'il aurait pu envoyer à un botaniste de Mexico pour en connaître le nom et avoir quelques renseignements sur les endroits où elles poussent.

« Quant à moi, j'achetai, avec le peu d'argent qui me restait, des bœufs et deux charrettes pour faire le transport des marchandises de Matamoros à Monterey. Par malheur, le jeu me fit perdre tout mon gain, puis mes charrettes, puis mes bœufs. Je me fis *barillero* à Brownswille, ensuite *péon*. Maintenant je suis corrigé de ma fatale passion, je me conduis bien, je travaille beaucoup; mon maître va me rendre ma liberté et me donner en mariage une de ses filles dont je suis amou-

reux. Je vivrai tranquille au *rancho;* je vous promets d'y bâtir une chapelle et d'y installer un cimetière. »

— Voilà, lui dis-je, de bonnes résolutions ; espérons qu'elles seront durables, et que des habitudes laborieuses et sages vous apporteront une fortune égale à celle que vous aviez trouvée par hasard et que vous avez dissipée. Quant à votre grotte, j'ai ouï conter à un ecclésiastique de Guadalaxara, que j'ai connu à Matamoros, une aventure qu'il aurait eue dans l'État de Guanaxuato, et qui se rattache à la vôtre par des ressemblances singulières. D'autres données, se joignant à celle-ci, me font croire que les anciens Mexicains ne se bornaient pas aux sacrifices humains publiquement célébrés sur ces immenses pyramides tronquées, ces temples colossaux dont on rencontre encore des ruines si imposantes. Les Indiens avaient, en outre, des sacrifices particuliers qui se consommaient en des endroits solitaires et mystérieux, comme celui que vous avez découvert.

Les historiens espagnols du seizième et du dix-septième siècle nous apprennent, en effet, que, dans plusieurs contrées des Indes occidentales, les Indiens adoraient des divinités locales dans des lieux isolés, dans des grottes, et qu'ils sacrifiaient aussi sur les montagnes. Les Indiens de l'île de Cuba allaient en pèlerinage dans une caverne appelée *Loaboma*, où ils adoraient deux divinités du nom de Maroba et de Bintatel ; ils leur offraient des fruits, des fleurs, de l'or, des perles et des animaux. Dans la même île se trouvait, dans un désert, une autre idole du nom de

Conocotto, qui était fort renommée par ses aventures extraordinaires, ses voyages invisibles, et les dangers auxquels elle avait échappé miraculeusement. Le cacique Guamarea accordait une telle vénération à cette idole, qu'il lui offrait des sacrifices journaliers.

Chaque année, les Tlaxcanalliens offraient un sacrifice humain sur une montagne pour obtenir une bonne récolte. On attendait que le maïs s'élevât à un pied au-dessus du sol, c'est-à-dire au mois de mars; on prenait alors un garçon et une fille de trois ans. Ces enfants étaient nés d'hommes libres, voisins de la ville. On les conduisait en procession sur une montagne et on les sacrifiait au dieu Tlaloc; on ne leur arrachait pas le cœur, comme cela se pratiquait pour les autres sacrifices, mais on leur coupait la tête et on les ensevelissait dans des couvertures neuves. Ce mois de mars, qui était pour les Tlaxcanalliens le premier mois de l'année, avait été particulièrement consacré aux sacrifices pour attirer sur le peuple la protection de leurs dieux. Le dernier jour de ce mois, appelé *Tlaxcaxipenaliztli*, les Tlaxcanalliens offraient un sacrifice à leur dieu favori Camaxtle, sacrifice dans lequel ils égorgeaient cent esclaves. Les victimes étaient couchées sur le dos sur la pierre élevée au haut du temple, et les prêtres leur ouvraient la poitrine avec un couteau en silex ou en obsidienne (1), arrachaient le cœur, qu'ils déposaient au pied de l'autel, et barbouillaient les idoles avec le sang encore chaud des victimes. Puis, une vingtaine étaient écorchés, et

(1) Pierre d'origine volcanique, transparente et verdâtre.

leurs peaux sanglantes étaient distribuées à une vingtaine de guerriers illustres qui s'en recouvraient aussitôt. Les idoles étaient ordinairement en marbre, jaspe, terre cuite, or ou argent, quelquefois composées de différentes matières et ornées de précieux métaux et de joyaux. Il y en avait en maïs et en miel mélangé, ou bien avec toutes sortes de semences mexicaines pétries dans du sang de garçons et de jeunes filles. Après la conquête de Fernand Cortez, lorsque les temples et les idoles furent détruits par les Espagnols, beaucoup de divinités de moindres dimensions furent cachées par les Indiens dans les grottes et les bois, ou bien enterrées.

La quantité de têtes et de statuettes en terre cuite, que l'on rencontre partout, prouve que la plupart des grandes tribus qui formaient l'empire du Mexique avaient des dieux *lares*. Ces petites divinités étaient généralement remises aux prêtres qui les déposaient dans les temples, afin d'être aspergées de sang humain, ce qui leur donnait une espèce de bénédiction. Les prêtres avaient aussi d'autres petites figures sacrées, qu'ils donnaient aux pèlerins. Au pied des grands temples et surtout à San-Juan de Teotihuacan, on trouve une multitude de ces figurines. Les Espagnols obligèrent ensuite les Mexicains à leur livrer toutes ces idoles à cause des métaux précieux dont la plupart étaient faites ou ornées : malgré cela, un grand nombre doivent encore exister dans des lieux ignorés.

Les outils dont se servaient les Mexicains pour les

sacrifices comme pour leur usage particulier étaient en bronze écroui, qui remplaçait assez bien l'acier, et en obsidienne. Les mines d'argent, les mieux situées pour l'exploitation et le climat, sont celles de Guanaxuato, qui étaient très-riches. Avant la découverte du procédé de l'amalgamation à froid, procédé qui permet de retirer sans l'emploi du feu le métal des plus pauvres minerais, avant cette découverte, dis-je, due à un Mexicain nommé Médina, les mines d'argent du Mexique étaient peu exploitées à cause du manque de bois ou autre combustible dans les environs des mines.

Quant à l'habit sacerdotal qui a été découvert dans la grotte, il prouve la véracité des historiens espagnols qui racontent que les anciens prêtres mexicains portaient des vêtements qui avaient pour la coupe quelque analogie avec les ornements des prêtres catholiques. Dans un ouvrage de Gonzalez Fernandez d'Oviédo sur les voyages et conquêtes de Fernand Cortez, ouvrage traduit en français et imprimé, je crois, à Amsterdam en 1588, on lit que, parmi les présents que Cortez reçut du roi Montézuma, il y avait : « Des surplis et vestements de prestres idolâtres, chapes, frontaux et parements de temple et d'autels. »

En somme, ces récits singuliers ont pour fâcheux effet d'entretenir la superstition et l'amour du merveilleux chez ces peuples indolents, qui sont plongés dans une profonde ignorance. Je ne trouvai dans les *ranchos* qu'un prétendu savant : il était petit, ha-

billé de noir, avec un chapeau rond et bas qui lui donnait l'air d'un maître d'école de village; il avait une haute opinion de lui-même et ne doutait pas de son savoir, parce qu'il avait quelques vieux livres français qu'il croyait latins. Il me dit avec orgueil qu'il possédait la *Théologie* de l'apôtre saint Thomas. Je ne voulus pas lui faire tort dans l'esprit de ceux qui étaient là, en lui apprenant que l'apôtre et le théologien étaient deux hommes très-distincts; je me contentai de lui demander le livre ; il m'apporta un traité de médecine française. C'était là sa *Summa theologica.* Pourtant, le brave homme paraissait de bonne foi ; il s'imaginait comprendre ce qu'il ne savait pas même lire.

Nous étions enfin arrivés au *rancho* où j'étais attendu. J'administrai l'extrême-onction à la moribonde, qui n'avait pas vu de prêtre depuis soixante ans. Après avoir mangé une tortilla trempée dans du café fait avec du maïs brûlé, j'allai m'asseoir sur un banc de bois, placé sous un vieux mesquite. Le propriétaire du *rancho* s'assit à mon côté, et une trentaine de *rancheros* de tout âge et de tout sexe s'accroupirent en demi-cercle devant nous. La cigarette fut allumée, et nous nous mîmes à causer des améliorations à faire et de l'avenir du village; quelques-uns me racontèrent des aventures plus ou moins intéressantes qui leur étaient arrivées. Je leur parlai de la France, de sa puissance, de son agriculture, de son armée, de nos institutions civiles et religieuses, de nos vieilles cathédrales ; les chemins de fer et surtout

le télégraphe électrique étaient pour eux des merveilles incompréhensibles; tous m'écoutaient avec le plus vif intérêt. Nous prolongeâmes cet entretien jusque bien avant dans la nuit, sans nous apercevoir de la rapidité avec laquelle le temps s'écoulait. Enfin, nous nous séparâmes, après avoir fait un mutuel échange de poignées de main et nous être souhaité une bonne nuit. Éparpillés sur l'herbe du rancho et enveloppés de nos couvertures, nous dormîmes profondément.

Le lendemain matin, je récitai mon bréviaire, en me promenant sur les bords du Rio-Grande : mon office achevé, je pris une clochette et me mis à parcourir les environs du *rancho*, en sonnant, pour inviter le monde à venir à la messe. Je préparai ensuite au pied d'un sycomore gigantesque un autel fait avec deux tonneaux de farine, sur lesquels je plaçai la porte d'une cabane : deux bouteilles recouvertes de mousse me servirent de chandeliers; je suspendis mon crucifix contre l'arbre, autour duquel j'avais organisé des draperies, en forme de tente, avec des mantilles et des châles de mousseline. Mon autel rustique avait un aspect aussi gracieux que pittoresque. Après mon troisième appel, les rancheros arrivèrent en foule, dans leurs plus beaux costumes; quelques-uns même, ayant su mon arrivée, vinrent de très-loin.

Au moment de me revêtir des ornements sacerdotaux, je m'aperçus que j'avais oublié mon aube à Brownsville. Comment faire? Il n'y avait au rancho aucune étoffe blanche dont je pusse disposer. Après

bien des recherches infructueuses, je me rappelai avoir vu une cabane dont le plafond était recouvert à l'intérieur d'une grande pièce de coton écru. En un moment, je l'eus coupée et cousue en forme d'aube et je commençai le saint sacrifice au milieu du plus profond recueillement.

Les *rancheros* étaient agenouillés sur l'herbe autour de l'autel, ombragés par des feuilles du sycomore. Après l'Évangile, je me retournai du côté de mon auditoire selon ma coutume, et me mis à prêcher sur la parabole du père de famille qui veut ensemencer son champ. Je ne pus m'empêcher d'admirer en ce moment le tableau qui se présentait devant moi. Cette foule bigarrée et silencieuse assise à la façon orientale sur l'herbe des champs ; ce jeune prêtre étranger qui annonçait la parole de Dieu, cet autel si simple et si frais sous un dôme de verdure au milieu d'une vaste campagne, le soleil qui dorait cette nature si riche, les oiseaux qui chantaient leurs plus joyeuses chansons ; tout cela produisait en moi une impression de poésie et de bonheur, que je n'aurais pas échangée contre la joie du cœur la plus bruyante.

Après avoir parlé pendant un quart d'heure, je m'arrêtai quelques minutes pour essuyer la sueur qui ruisselait sur mon visage, car, malgré la saison avancée, il faisait très-chaud.

Durant cet intervalle de repos, un vieillard plus qu'octogénaire, au front chauve et à la figure vénérable, prit la parole.

« Il y avait une fois, dit-il à haute voix, une poule

qui avait douze poussins qui ne la quittaient jamais, plus trois poussins qui becquetaient toujours loin d'elle. La poule faisait tout ce qu'elle pouvait pour nourrir sa couvée; mais le champ était stérile et le grain manquait. Un jour, un faucon qui cherchait une proie vit la poule et la couvée: il fondit sur eux. La poule effrayée appela ses petits ; les douze poussins qui ne la quittaient pas se réfugièrent sous son aile et furent sauvés; mais les trois poussins, trop éloignés, ne l'entendirent pas et furent mangés. Seigneur curé, ajouta le vieillard, vous êtes la poule, les douze poussins sont les chrétiens de Brownsville, les trois poussins éloignés sont les *rancheros,* le faucon c'est le diable qui fait toujours quelques victimes parmi nous.

D'abord étonné, j'écoutai ensuite avec intérêt cette allégorie qui ne fit rire personne. Ma surprise cessa en reconnaissant dans mon interlocuteur un bon vieux prêtre mexicain tombé en enfance depuis quelques années. Sans me déconcerter, je dis à ce sujet à mes bons *rancheros :*

— Il est dit, dans l'Écriture sainte, que le démon, comme un lion, rôde toujours autour de nous pour chercher une proie à dévorer; mais, si nous restons fidèles à la loi de Dieu, si nous observons ses Commandements, en un mot, si nous vivons en bons chrétiens, nous n'avons rien à craindre de l'esprit du mal, et nous mourrons comme de dignes enfants de Dieu.

Après la messe, je pris une légère collation, et, accompagné du même guide et de plusieurs *rancheros*, je continuai ma route pour aller au village où j'avais

un mariage et des baptêmes à faire. Nous fûmes obligés de passer par un sentier tellement étroit, tortueux et encombré, que nos chevaux avaient beaucoup de peine à se frayer un passage à travers les broussailles et les branches qui se croisaient en tous sens. Nous passâmes ensuite par des clairières, par des prairies où la terre était si légère et si molle, qu'elle s'enfonçait parfois sous le poids de nos chevaux. Les *rancheros* appellent ces terrains *tierras falsas* (terres fausses, trompeuses). Après les pluies, ces endroits sont très-dangereux; hommes et chevaux s'enfoncent et disparaissent quelquefois comme dans les prairies tremblantes. Nous y vîmes une grande quantité de dindes sauvages et de chevreuils qui se sauvaient à notre approche.

Nous arrivâmes sans accident à notre destination, dans l'après-midi du même jour. Le village se composait de quinze ou vingt cabanes tout au plus, placées sur la lisière d'une forêt et d'un vaste champ de maïs baigné par le Rio-Grande. Afin de donner plus de solennité aux cérémonies religieuses, il fut résolu qu'elles auraient lieu le lendemain matin à la suite de la messe.

Le village était encombré de *rancheros* qui étaient venus de très-loin et plutôt, je crois, sauf quelques exceptions, pour danser un *fandango* que pour assister à la messe. Quelques-uns résidaient à une distance de plus de quarante milles, ce qui peut donner une idée de leur passion pour la danse, et du peu de cas qu'ils font du temps et des distances.

Lorsque le soir arriva, l'estrade pour les musiciens fut dressée sous un chêne, les bancs pour les *rancheros* furent placés : une barrique de farine, dont les fonds avaient été remplacés par du parchemin servit de grosse caisse ; une clarinette et une mandoline complétèrent l'orchestre. Des lanternes étaient pendues aux branches des arbres, et le bal commença.

La prédication, les jeûnes prolongés, et les fatigues qu'il me fallait supporter, en pareilles occasions, m'avaient donné un violent mal de tête que le bruit de la grosse caisse n'améliorait pas du tout. J'allai me coucher. Le lit qui m'était destiné était dans la cabane de la future épouse ; près du lit se trouvaient ceux de la plupart des membres de la famille qui causaient bruyamment et riaient de manière à me tenir éveillé, si la souffrance m'avait permis de me reposer.

J'étais couché tout habillé, et pour surcroît d'agrément une multitude d'insectes de tous genres s'acharnaient contre moi. Ne pouvant ni rester tranquille ni me reposer, je me levai et allai me promener dans les environs du village ; mais, tombant de lassitude et de sommeil, j'avisai une charrette sans fond et je m'installai sur son timon qui était un arbre équarri à coups de hache. Les efforts que je faisais pour conserver mon équilibre et ne pas tomber m'empêchèrent de dormir. En désespoir de cause, j'allai m'étendre au pied d'un arbre et passai le reste de la nuit à méditer sur ce pauvre peuple que je voyais danser à la lueur blafarde des lanternes. Ces silhouet-

tes noires qui sautillaient dans le lointain, sous les grandes ombres des chênes, au bruit épouvantable de l'éternel *boum-boum*, faisaient un tableau étrange et fantastique; je me rappelai la danse du sabbat. Un des danseurs, poussé par l'ivresse ou l'amour de la soustraction, profita des ténèbres pour commettre quelques vols; il fut pris en flagrant délit, jugé, et, comme punition, attaché à un arbre pour le reste de la nuit. Il s'endormit, et, pendant son sommeil, un de ses juges lui vola ses souliers. Le voleur se réveilla volé.

Au lever du soleil, le bal étant fini, je préparai l'autel comme la veille, sous un arbre; faute de sonnette pour avertir les *rancheros* de l'heure de la messe, je me servis de petits enfants qui allaient de cabane en cabane hâter les paresseux. La foule qui se groupa autour de moi comptait plus de cinq cents personnes. Après la messe et l'instruction, je célébrai le mariage. L'épousée devait partir le jour même pour l'habitation de son mari, qui demeurait à une distance de plus de cinquante milles. Pendant la cérémonie, la mère et les parents commencèrent à pleurer, les filles d'honneur et leurs amies se mirent bientôt également de la partie, et la mariée s'évanouit ainsi que sa mère. De ma vie, je n'avais vu une pareille désolation. Les Mexicaines ont les larmes faciles. Je baptisai ensuite cinq enfants qui mirent le comble à cette scène lacrymatoire, en criant tous les cinq à la fois, avec une force dont je ne les aurais jamais crus capables; je n'entendais pas les prières que je récitais, ma pauvre tête malade

me chantait des airs inconnus ; je pensai devenir fou. On dirait que les larmes sont contagieuses. A peine la cérémonie achevée, je pris mon cheval et me sauvai au galop vers Brownsville.

En route, je rencontrai don Eduardo. C'était un Irlandais qui remplissait les fonctions de receveur général du comté et de collecteur de taxes. Avant lui, les collecteurs recevaient plus de coups de fusil que de piastres ; aussi, cet emploi était-il peu goûté et peu recherché. Don Eduardo, en homme habile, sut par sa douceur et sa modération se faire aimer des Mexicains. Quand on ne pouvait payer les taxes en espèces, on lui donnait des bestiaux et des denrées pour l'équivalent ; bestiaux ou denrées étaient vendus par le collecteur, qui y trouvait son profit : le Mexicain était débarrassé, le trésor public fidèlement payé ; chacun était content. Les Irlandais sont assez habiles pour la plupart à se tirer d'affaire dans les pays où les circonstances les poussent.

Don Eduardo revenait en ce moment d'une tournée d'office, pendant laquelle il avait réussi à faire payer tous les arriérés, ce qui le rendait joyeux et content ; comme il était ordinairement spirituel, sa compagnie me plaisait beaucoup ; il avait toujours des histoires et des aventures extraordinaires à raconter. Il s'arrêtait à chaque *rancho*, donnait une poignée de main à tout le monde ; il était le *compère* de tous les habitants des frontières. Je crus que nous n'arriverions jamais à Brownsville : à minuit, nous n'étions encore qu'à Santa-Rita. Il me proposa de souper chez un de ses

nombreux compères de baptême. J'avais faim, j'étais fatigué, j'acceptai. Après le repas, il visita son *revolver* et changea les capsules. Je lui demandai s'il comptait tuer quelqu'un en route.

— C'est possible, répondit-il ; on peut nous attaquer dans le coupe-gorge, pour avoir nos chevaux, et surtout mon argent ; on sait que je rapporte toujours des piastres de mes excursions.

— Ce que vous me dites là commence à me faire regretter de vous avoir pris pour compagnon, et d'avoir laissé la nuit nous surprendre loin de Brownsville, car je n'ai pas d'armes.

— Oh ! n'ayez pas peur, me dit-il, il fait clair de lune : on vous reconnaîtra, et vous savez que les Mexicains ne font jamais de mal aux prêtres.

Nous continuâmes notre dialogue à cheval, et nous arrivâmes à Brownsville sans avoir tué personne.

CHAPITRE VII

Commerce de *manta*. — Carvajal. — Une guerre de marchands. — Commencement des hostilités. — Des soldats prudents — Je reçois un feu de peloton à vingt pas. — Fin du siége de Matamoros. — Bataille de Camargo. — Deux vainqueurs qui ne s'en doutaient pas. — Prisonniers de guerre. — Tentatives d'évasion. — Histoire d'un général prudent. — Condamnation. — La collation de la mort. — Le saint viatique. — Exécution. — Retour à Brownsville.

Le commerce de coton écru ou *manta* est de première importance sur les frontières mexicaines. Les rancheros font une énorme consommation de cette étoffe, pour linge de corps, vêtements légers et usages manuels. Le gouvernement mexicain, pour développer la fabrication de cet article, en avait concédé le monopole à cinquante-cinq négociants, la plupart anglais et espagnols. Le nombre de personnes qu'occupait cette industrie s'élevait à 214,509, et, depuis l'établissement du monopole jusqu'à 1850, c'est-à-dire pendant dix-sept ans, les fabriques avaient fourni plus de quinze millions de pièces de *manta*. Voulant protéger cette branche de l'industrie nationale, le gouvernement mexicain avait frappé les tissus étrangers de droits d'entrée si élevés, que ces droits équivalaient à une prohibition. C'eût été un coup mortel pour le commerce des frontières texiennes, si la contrebande n'avait pris des proportions colossales sur toute la ligne

du Rio-Grande, très-insuffisamment gardée par quelques douzaines de douaniers.

Cependant les négociants de Brownswille et ceux de Matamoros souffraient également de cet état de choses, parce que le commerce de transit, se faisant par contrebande, s'étendait le long des rives du fleuve, au lieu de se concentrer dans ces deux villes. Ils se concertèrent pour provoquer un mouvement populaire contre le monopole et chargèrent le général Carvajal de révolutionner les États de Cohahuila, de Tamaulipas et de Nuevo-Leon.

Le général Carvajal était un Mexicain courageux et entreprenant, bon soldat, je crois, plutôt que bon capitaine. Il avait été élevé dans un collége de jésuites aux États-Unis. Sa taille était médiocre, mais bien prise, ses traits réguliers, ses yeux vifs exprimaient à la fois la finesse et l'énergie. Durant la guerre entre le Mexique et les États-Unis, son rôle avait été équivoque. Depuis quelque temps, il nourrissait le projet de soulever les États mexicains des frontières, soit pour forcer le gouvernement à des réformes administratives, soit pour former une petite république indépendante du Mexique, qui eût pris le nom de *République de la Sierra-Madre.*

Le général Avalos, commandant des forces mexicaines de Nuevo-Leon, Tamaulipas et Cohahuila, eut vent de ce qui se préparait. Carvajal se trouvant à Camargo, il envoya une compagnie de lanciers pour l'arrêter; mais celui-ci, averti, s'échappa avant leur arrivée, et se rendit à Rio-Grande-City, d'où il s'en-

tendit avec des négociants de Brownsville pour avoir de l'argent, des munitions, et organiser l'insurrection. On promit vingt-cinq piastres par mois à quiconque s'enrôlerait; une foule d'aventuriers américains, qui avaient guerroyé en 1846 et 1847, furent attirés par l'espoir du pillage et l'amour de l'inconnu : cent ou deux cents Mexicains mécontents se joignirent à cette troupe. Carvajal marcha sur Camargo, qui, faute de soldats, fut prise sans coup férir; mais il perdit un temps précieux, attendant sans doute l'effet des promesses des négociants de Brownsville et de Matamoros.

Ceux-ci cependant changeaient de système : peut-être craignaient-ils de fâcheuses conséquences, si Carvajal était vainqueur; ils invitèrent Avalos à un grand déjeuner, où l'on discuta les mesures à prendre contre Carvajal. Il fut démontré que, les troupes du gouvernement étant trop peu nombreuses pour défendre Matamoros avec chance de succès, il fallait immédiatement mettre sur pied la garde nationale et se procurer des fusils et de l'argent. Les négociants, peu disposés à des contributions personnelles, conseillèrent au général de permettre l'entrée de la cotonnade américaine, en la grevant seulement d'un droit léger, dont une partie serait consacrée à la répression du mouvement insurrectionnel, et dont l'autre partie entrerait naturellement dans les poches mêmes d'Avalos. Cette perspective sourit au général, qui décréta d'urgence la réforme proposée, en dépit du directeur des douanes.

On amusait par des promesses Carvajal, qui s'arrêta à Reynosa, comme il avait fait à Camargo, et, pendant plus de huit jours, des balles de *manta* traversèrent le Rio-Grande en si grande quantité, qu'on en peut estimer la valeur à plus d'un demi-million de piastres. Cette transaction fut peu connue et par conséquent peu critiquée. Les marchés mexicains étaient approvisionnés pour longtemps. Les petits marchés des frontières ne trouvaient plus de débouchés pour leurs marchandises ; ils étaient lésés dans leurs intérêts, et avertirent Carvajal ; celui-ci, furieux, brûla quelques-uns des convois qui se rendaient dans l'intérieur. Malheureusement, les marchandises avaient été vendues au comptant par les négociants américains aux marchands de l'intérieur du Mexique, et ce furent ceux-ci qui perdirent.

Carvajal se porta enfin sur Matamoros. Les autorités de la ville, quoique ayant fait tous leurs préparatifs, se rendirent en députation auprès de lui pour connaître ses intentions particulières, et le prier de renvoyer ses soldats américains, en lui affirmant que tout s'arrangerait pour le mieux, si rien dans son entourage ne marquait une intervention étrangère, blessante pour l'amour-propre national. Carvajal refusa, prétextant qu'il ne pouvait se fier à leurs promesses, tant qu'Avalos, son mortel ennemi, resterait à Matamoros, et disant qu'il ne pouvait renvoyer les Américains, qui étaient ses meilleurs soldats.

Le lendemain au soir, il s'installa avec une cinquantaine d'hommes environ dans le fort Paredès.

Ce fort, très-rapproché de la ville, se composait de quelques talus élevés en 1846 pour protéger Matamoros contre l'armée du général Taylor. L'unique canon, possédé par les Américains, tonna immédiatement; mais un accident le mit hors de service au troisième coup. Le second jour, à dix heures du matin, Carvajal s'empara, on ne sait pourquoi, de la cabane des douaniers placée en face de Brownsville. C'était plutôt une promenade militaire qu'un mouvement stratégique. Les habitants de Matamoros lâchèrent sur lui quelques boulets mal dirigés, qui vinrent éclater sur l'autre bord, à Brownsville, et chassèrent les curieux. Carvajal se décida alors à pénétrer dans Matomoros. La colonne se dispersa dans les rues, et commença une guerre d'escarmouche, où chacun tirait de son côté, sans ordre et sans ensemble. Bientôt la fusillade retentit dans toutes les rues de cette ville.

Peu après l'ouverture du feu, le général Avalos fut atteint à la jambe par une balle morte; il se fit aussitôt transporter dans sa maison; quelques combattants et quelques curieux furent tués ou blessés. A ce moment, la panique était si grande, que Carvajal n'aurait eu qu'à pousser un peu ses soldats pour se rendre maître de la ville; mais ceux-ci, au lieu de s'avancer vers la Piaza-Mayor, centre de la défense, prirent le parti plus prudent de se cacher dans les maisons, et de cheminer lentement en pratiquant des ouvertures dans les murs intérieurs. Les assiégés, se rassurant, braquèrent leurs canons sur les maisons où étaient

les assiégeants, et les forcèrent de déguerpir. A la nuit, Carvajal ordonna à ses troupes de rentrer au fort Paredès. Ce fut une lourde faute. Les assiégés se hâtèrent d'établir de hautes barricades avec des balles de *manta*, et de couvrir leurs toits de sacs de terre, derrière lesquels les soldats d'Avalos s'abritèrent pour tirer, soit dans les rues, soit dans les cours, quand Carvajal essayerait de rentrer. Ainsi la défense s'organisa sur un meilleur pied, et, dès ce moment, l'on eût pu prédire que l'hésitation, sinon l'incapacité des Américains leur laissait échapper la victoire qu'ils tenaient entre leurs mains.

J'avais passé une partie de la nuit à donner les soins de la religion aux blessés de l'armée de Carvajal, qu'on transportait du côté de Brownsville, dans un hôpital provisoire. Quand le jour parut, pensant qu'il y avait à Matamoros beaucoup de blessés des deux partis, et que le curé mexicain ne pouvait suffire à la tâche, je traversai le Rio-Grande, je m'emparai d'un mauvais cheval abandonné près de la cabane déserte des douaniers, et le mis au galop, espérant, par une allure rapide, échapper plus aisément aux balles des assiégeants et des assiégés, car je devais passer entre les deux feux.

Je pénétrai sans mésaventure dans la grande rue qui conduit à la place; mais je trouvai en face de moi une forte barricade, et des coups de fusils retentirent de tous côtés, sans que je visse personne; cependant, grâce à la maladresse des tireurs, j'arrivai, sans être atteint, à vingt pas de la barricade. Là, trente fusils

me couchèrent en joue; n'ayant pas le temps de me sauver, je tirai brusquement la bride de mon cheval, et deux violents coups d'éperon le firent se cabrer. Un feu de peloton retentit; quantité de balles sifflèrent autour de mes oreilles; je ne fus pas blessé, mais le pauvre animal qui me servait de bouclier avait reçu trois balles, et il tomba avant que les fusils fussent rechargés. Je courus à la barricade; le capitaine qui la commandait me reconnut et fut très-mortifié de ce qui était arrivé :

— Pourquoi diable venez-vous ici sans drapeau blanc? me dit-il.

— J'ignorais qu'on en eût besoin, quand on est seul et sans armes.

La barricade pouvait être attaquée d'un moment à l'autre, et ma position devenir plus critique. Ce n'était pas le moment de discuter. J'informai le commandant du but de ma visite.

— Je viens confesser les mourants. Où est le curé?

— Vous ne pouvez le voir ; on se bat dans sa rue.

— Où est l'hopital ?

— Ici près.

J'y courus ; mais je fus bien étonné en n'y trouvant que quatre blessés. On s'était battu pendant vingt-quatre heures, on avait tiré plusieurs centaines de coups de canon et brûlé plus de vingt mille cartouches : la perte des deux côtés se bornait à quelques morts et à quelques blessés. Dieu merci ! les maisons avaient plus de mal que les hommes.

Lorsque je quittai l hôpital, un nègre, qui se trou-

vait là, je ne sais comment, me salua par mon nom. Voyant que je le regardais avec des yeux étonnés, il me dit :

— Comment, vous ne me connaissez pas ? J'ai un frère qui est attaché au service de votre évêque. J'en ai un second qui est domestique de l'archevêque de Saint-Louis ; un troisième qui est avec l'archevêque de l'Orégon ; un quatrième qui.....

Mais je l'interrompis en lui disant :

— Vous me ferez la nomenclature de vos frères une autre fois ; le lieu est mal choisi pour une conversation.

Jugeant ma présence à Matamoros peu nécessaire, je retournai à Brownsville, où l'on me croyait mort.

Le soir même, Carvajal me fit rappeler, pour me prier d'aller visiter à Matamoros, dans un endroit caché, les blessés qui ne pouvaient être transportés à Brownsville, soit que leurs blessures fussent trop graves, soit qu'ils fussent les déserteurs de l'armée des États-Unis. Je me rendis immédiatement au fort Paredès, où je trouvai le général dînant à cheval avec des sardines et un morceau de pain. Je me mis à sa disposition. Le lendemain, il m'envoya un guide mexicain, et je partis à pied pour courir moins de dangers.

Arrivé à la rue du Commerce, au bout de laquelle se trouvaient une barricade et une batterie de gros calibre, j'entendis une forte détonation, un sifflement aigu ; une maison de briques s'écroula derrière nous. Mon guide tomba ; un boulet lui avait enlevé le ven-

tre et la cuisse. Je portai mon malheureux guide dans une rue voisine ; je frappai aux portes des maisons pour trouver quelqu'un qui le soignât ; mais tous ceux qui ne se battaient pas avaient fui à Brownsville. Ma position devenait critique. Je ne savais plus que faire, ignorant l'endroit où l'on avait recueilli les blessés de l'armée de Carvajal. Heureusement, un officier américain qui passait me l'indiqua. Je trouvai une méchante cabane, où gisaient six hommes mortellement blessés. Un docteur irlandais, homme capable et d'un dévouement admirable, les soignait. Je le priai d'aller voir mon pauvre guide ; j'exhortai les blessés et leur procurai les dernières consolations de la religion. Cinq de ces malheureux moururent peu de temps après.

En retournant au fort Paredès, je rencontrai cent cavaliers de Carvajal qui allaient se battre près du cimetière, dans le champ des manœuvres, contre cent lanciers d'Avalos. Les deux partis se rencontrèrent, s'examinèrent à distance, et chacun rentra chez soi, tout fier de ce que l'autre n'avait osé l'attaquer.

Le siége dura douze jours : outre la fusillade, le seul événement fut l'incendie de plusieurs maisons, ce dont on accusa les Américains ; accusation très-vraisemblable, car, en différentes fois, ils avaient menacé de mettre le feu à la ville s'ils ne la prenaient pas, et, lorsque les Mexicains cherchèrent à éteindre le feu et à sauver les marchandises, ils reçurent une fusillade bien nourrie, qui leur blessa quelques hommes. Les flammes de l'incendie jetaient une

lueur sinistre à une énorme distance. Cette nuit se passa encore pour moi dans l'insomnie, car j'avais à rassurer nombre de familles éplorées, qui avaient abandonné leurs maisons à Matamoros pour se réfugier à Brownsville, et qui venaient me faire part de leur douleur et de leurs craintes, que justifiait d'ailleurs l'explosion de quelques barils de poudre.

Carvajal se retira, à la nouvelle que Canalès venait au secours de Matamoros avec un millier d'hommes. Canalès avait été chef de bande dans la guerre de 1846 et 1847 ; on l'accusait d'avoir tantôt combattu, tantôt imité les *guerilleros*, en pillant avec impartialité, à la tête de sa bande de voleurs et d'assassins, les convois mexicains et les convois américains. Il avait, dit-on, une fille qui maniait vaillamment la lance, et qui commanda quelques expéditions. Lors du traité de Guadalupe-Hildago, la tête de Canalès avait été mise à prix par le gouvernement mexicain ; mais il parvint à se justifier, et même à se faire mettre dans le cadre des généraux mexicains en activité de service. Il détestait à la fois, pour des raisons personnelles, Carvajal et Avalos ; il aurait voulu trouver Avalos en fuite et mettre en fuite Carvajal. Aussi était-il venu fort doucement pour laisser à Avalos le temps d'être battu ; mais, le trouvant victorieux, il était de fort mauvaise humeur.

Le gouvernement mexicain gratifia la ville de Matamoros du titre de « ville héroïque », en récompense de sa courageuse défense. Les habitants de

Brownsville vinrent en foule contempler les désastres de la guerre et de l'incendie.

Carvajal s'était retiré à Rio-Grande-City. Il voulut rentrer dans le Mexique, et, pour venger sa defaite, il organisa une nouvelle expédition. Canalès fut envoyé à Camargo pour le combattre. Les deux partis se rencontrèrent sur la route de Camargo. Les soldats de Canalès, cachés dans un *chaparal*, criblèrent de coups de fusil l'armée de Carvajal. Alors le colonel Nuñez, qui commandait les Mexicains de Carvajal, s'écria : « Nous sommes trahis ! sauve qui peut ! » On prétend que c'est lui qui trahissait. Quatre-vingts de ses Mexicains se sauvèrent à Rio-Grande-City ; les Américains de la bande s'engagèrent dans le *chaparal*, et la fusillade dura jusqu'à la nuit sans faire grand mal. Les soldats des deux armées se cachaient derrière les arbres, pour tirer avec plus de sécurité : l'on faisait peu de victimes, mais en revanche les arbres étaient criblés de balles. Carvajal, jugeant qu'il n'avait plus assez de troupes pour vaincre, se replia sur le Texas, qui était à portée de fusil du champ de bataille ; Canalès, craignant d'être surpris pendant la nuit, se retira de l'autre côté du San-Juan, qui passe près de Camargo, au nord de la ville. Un espion avertit de cette retraite inattendue Carvajal, lequel revint vers Camargo, voulant y entrer avant le jour. En même temps, les habitants annonçaient à Canalès, que Carvajal s'était retiré dans le Texas, et Canalès, enhardi par ce succès inattendu, marcha aussi vers Camargo, où les deux armées se trouvèrent

en présence, fort étonnées de se rencontrer à force de s'éviter. La lutte fut comparativement sanglante cette fois. On vit durant le combat les généraux Carvajal, Johnson et un troisième, dont j'ai oublié le nom, charger et tirer l'unique canon qui composait toute leur artillerie. Carvajal, manquant de munitions, dut céder, et Canalès publia que sa retraite hors de la ville avait été un mouvement stratégique. Ainsi se termina la guerre.

Les prisonniers que le parti d'Avalos avait faits ne furent pas considérés comme prisonniers de guerre, mais comme traîtres et assassins ; en conséquence, ils furent jugés au bout de quelques mois et condamnés à être fusillés. Avalos, qui souffrait encore de sa blessure, était furieux contre les Américains, et il voulait leur donner une leçon pour l'avenir. L'exécution devait avoir lieu trois jours après la condamnation. Je fus chargé, de la part du général mexicain, de préparer ces malheureux à la mort. Ils étaient gardés dans une chambre de la caserne des lanciers, convertie en chapelle. Cette caserne, qui servait également de prison, était un grand bâtiment carré, en briques, au milieu duquel se trouvait une cour où se promenaient les prisonniers avant leur jugement. On entrait par une grande porte cochère qui donnait dans un large corridor, au bout duquel se trouvait la cour. Le corridor était formé par deux chambres, dont l'une servait de poste et l'autre de dortoir pour les officiers de garde.

Je n'entrai pas sans une vive émotion. Les soldats

me présentèrent les armes, un officier me conduisit à la chapelle dont on avait enlevé les portes. A la vue de mon costume de prêtre français, les condamnés se jetèrent dans mes bras avec de poignantes démonstrations de douleur et de reconnaissance. Un jeune Irlandais, de vingt-deux ans, se suspendait à mon cou en pleurant, en criant : « Ma mère, ma sœur, je ne vous verrai plus ! » Catholiques et protestants me serraient les mains, et me remerciaient vivement d'être venu les visiter dans ce moment suprême. Leur désespoir me fendait le cœur ; au lieu de les consoler, je me mis à pleurer avec eux. Mes larmes leur firent du bien. Intérieurement, je priais Dieu de me donner le courage et les forces nécessaires pour remplir ma triste mission.

Ce ne fut qu'après de violents efforts, que je parvins à me dominer, et que je pus les exhorter à mettre en règle leur conscience avant de paraître devant le juge éternel. Les prisonniers américains étaient peu résignés ; ils s'écriaient que le jugement s'était fait cruellement attendre, et qu'il était injuste. Je leur rappelai les incendies et les meurtres qu'ils avaient commis dans une ville innocente, sans autre but que le pillage, et les engageai à invoquer la miséricorde divine. Je leur donnai des livres de piété et du tabac, et promis de demander pour eux un adoucissement à leur peine, en leur recommandant de ne pas concevoir de trompeuses espérances. Ils me dirent qu'ils avaient plusieurs fois écrit à leur consul pour intervenir en leur faveur, avant le juge-

ment, mais qu'ils n'avaient pas reçu de réponse.

Je me rendis chez les consuls anglais et français qui firent une démarche auprès du général Avalos. J'allai le voir moi-même. C'est un homme petit, gros, au teint olivâtre; sa barbe noire, ses yeux vifs et méchants lui donnent un air de férocité. Son père était Mexicain, sa mère Indienne; on voit que le sang du sauvage coule dans ses veines. Avec des manières polies, affables et parfaites, il est dur, faux, vindicatif. Comme il restait sourd à mes prières, je crus devoir lui rappeler un fait que je tenais de bonne source et qui le concernait.

— Je vais, lui dis-je, vous raconter une histoire. Une ville du Mexique fut attaquée par une bande d'aventuriers; le général, au commencement de l'action, fut blessé sur la grande place. On le porta chez lui; mais, craignant que les aventuriers, s'ils étaient vainqueurs, ne le prissent et ne le pendissent, il abandonna ses troupes et se fit transporter clandestinement pendant la nuit dans un cabane éloignée. Un curé de ma connaissance apprit le fait. Il aurait pu révéler aux assiégeants la cachette du courageux général : le général pris, la guerre était finie. Cependant, comme il y allait, pour le général, non-seulement de la vie, mais de l'honneur, le curé garda son secret. Si vous ne vous montrez pas aujourd'hui aussi généreux que lui, il publiera demain ce récit dans les journaux, en ajoutant les noms propres que je ne vous ai pas cités.

Avalos pâlit, ses yeux lancèrent des éclairs sinistres;

s'il avait pu me plonger un poignard dans le cœur, il l'aurait fait sans scrupule; mais, comme je ne tremblais pas, il me crut armé et répondit :

— C'est bon! L'exécution sera suspendue jusqu'à ce que j'aie reçu des ordres de Mexico.

Je ne demandai pas autre chose, car je savais qu'il existait une loi espagnole qui n'était pas abrogée, en vertu de laquelle un condamné à mort, qui sortirait de la chapelle pour une raison quelconque, ne pourrait y être réintégré, c'est-à-dire qu'il aurait la vie sauve, car on n'exécutait jamais un condamné sans lui avoir fait passer préalablement trois jours dans une chapelle.

Quand je portai cette bonne nouvelle aux prisonniers, ils m'embrassèrent avec transport, et l'espoir de vivre se réveilla en eux avec une vivacité qui m'inquiétait; je ne me sentais pas sûr du succès, et je rédigeai à la hâte, avec l'aide du curé de Matamoros, une pétition qui circula parmi les dames de la ville, et qui demandait au général Arista, président de la république, la vie des condamnés. Il n'était pas politique, en effet, de les faire mourir, car leur mort était considérée par les deux partis comme une vengeance et un assassinat politiques. C'était même une imprudence qui, en aigrissant les ressentiments des ennemis d'Avalos, aurait pu lui coûter la vie.

Pour sauver tous ces malheureux et calmer les esprits, je voulus profiter du sursis en organisant un projet d'évasion. Avec un peu d'argent, ce projet pouvait s'exécuter; je n'avais qu'à faire un trou dans le

mur de la prison, lequel était en briques et n'avait guère plus d'un pied d'épaisseur; le bâtiment était, d'ailleurs, isolé et mal gardé. Les condamnés auraient pu, en moins d'un quart d'heure, passer sur la rive gauche du fleuve; mais je ne fus pas secondé à temps; je ne trouvai, parmi les compatriotes des prisonniers américains, qu'inertie, imbécillité et menaces stupides contre Avalos.

Sur ces entrefaites, le colonel Nuñez, accusé par les Américains d'avoir causé la perte de la bataille de Camargo, fut obligé, pour sauver sa vie, de prier secrètement Avalos de vouloir bien le mettre en lieu de sûreté, c'est-à-dire en prison; il vint donc, sous prétexte d'affaires urgentes, se faire incarcérer à Matamoros. Avalos, qui ne l'aimait point, ne se contenta pas de le prendre; il le fit passer devant un conseil de guerre et condamner à mort. Nuñez trouva que son protecteur allait trop loin, et, de crainte que le jugement ne fût exécuté, il s'enfuit et se réfugia de nouveau à Brownsville, où sa condamnation, prononcée par des Mexicains, le réhabilita. Cette évasion de Nuñez, qui avait été enfermé dans la même prison que les autres prisonniers politiques, m'ôta tout espoir d'assurer la fuite des condamnés; car elle avait dû rendre la surveillance plus active et les précautions plus nombreuses.

Ordre arriva enfin de Mexico de fusiller les condamnés. C'était un samedi, et l'exécution fut fixée au lundi. Cet ordre nous jeta dans la consternation, car nous étions convaincus qu'Avalos, tenant sa position

militaire du président Arista, se refuserait à toute tentative de corruption ou de ménagement, soit pour plaire au président de la République mexicaine, soit pour satisfaire ses sentiments de vengeance. Je n'avais pu sauver ces malheureux, et il ne me restait plus qu'à m'acquitter, avec l'aide d'un excellent prêtre mexicain, don Raphaël, de la terrible mission de les assister à ce moment suprême. La chambre qui leur servait de prison fut de nouveau convertie en chapelle ; on construisit un autel avec une table longue. Le bruit se répandit et les journaux de la Nouvelle-Orléans (1) répétèrent que j'avais essayé, pour faire

(1) Il est curieux, parfois, de voir comment les faits sont dénaturés par les correspondants des journaux. Le *Daily-Delta* de la Nouvelle-Orléans, dans son numéro du 22 juin 1852, raconte ainsi les événements qui accompagnèrent cette exécution.

« . . . .

« Je vais vous raconter maintenant un des meurtres les plus révol-« tants commis de sang-froid, qui aient jamais déshonoré une nation « depuis les jours de l'inquisition. Vous vous rappelez qu'en octobre « dernier, il y a huit mois environ, le général Carvajal attaqua Ma-« tamoros, et que la bataille dura onze jours, etc., etc. Dans sa re-« traite, il fut vigoureusement poursuivi par l'ennemi pendant deux « heures, et quatre de nos hommes, s'etant séparés du corps princi-« pal, furent pris et mis en prison. Ils ont souffert toutes sortes de « fatigues et de traitements barbares jusqu'à hier matin, qu'ils ont « été brutalement assassinés, par les ordres du général Avalos.

« J'ai à vous recommander la conduite de quelques citoyens de « Brownsville dans cette circonstance. Le prêtre catholique, le lieute-« nant-colonel (*), le consul espagnol Nosmand (**), et plusieurs autres « rudes adversaires de Carvajal. Avec le concours des dames de Ma-

(*) Je ne me rappelle pas que ce lieutenant-colonel ait eu rien à faire dans ce drame : il ne s'en est pas mêlé.

(**) Le consul espagnol était mort, et son secrétaire, n'ayant aucune influence, n'a pu rien faire. Le consul anglais, au contraire, s'était dévoué généreusement au salut de ces malheureux; il mettait à ma disposition 2,000 doublons (160,000 francs) pour m'aider dans cette entreprise. Ces consuls n'étaient pas à Brownsville, mais bien à Matamoros.

évader les prisonniers, de pratiquer un trou dans le mur en me cachant sous l'autel. J'en ai eu le dessein ; mais il m'eût été impossible de le faire : les draperies de l'autel furent constamment relevées, j'étais entre deux sentinelles, et deux compagnies de lanciers, le mousqueton au poing, se tenaient l'une en face de la porte, l'autre derrière le mur où s'adossait l'autel. Je me bornai à accomplir mes graves et pénibles devoirs.

Le lendemain dimanche, à quatre heures du soir, le saint viatique fut porté aux prisonniers catholiques. Les rues étaient jonchées de rameaux et de verdure ; des draperies flottaient aux fenêtres ; des guirlandes

« tamoros, ils plaidèrent la cause des prisonniers auprès des assas-« sins (*blood-hounds*) jusqu'à ce qu'ils en eussent tiré la promesse « qu'ils leur permettraient de laisser échapper les condamnés. Le gé-« néral Avalos devait sous un prétexte quelconque, faire retirer la « garde (de nuit) et donner au prêtre le temps de pratiquer un trou « dans le mur de la prison, par où s'échapperaient les prisonniers. « Le prêtre, — que Dieu l'aime (*God love him*) — accomplit sa tâche « avec une barre de fer (*crow-bar*). Un peu avant le jour, après avoir « travaillé toute la nuit, quand l'ouvrage fut achevé, il passa dans la « cour extérieure avec les prisonniers derièrre lui, pleins d'espérance « de revoir encore une fois les chers parents et les amis qu'ils ai-« maient ; ils trouvèrent « cinquante soldats » de garde, au lieu de « dix (le nombre ordinaire), qui les repoussèrent dans la prison. Le « prêtre alors demanda à voir Avalos ; mais on lui refusa sa porte. « Les pauvres garçons furent emmenés à cinq heures du matin et « fusillés devant trois cents soldats. Leur sentence portait qu'ils se-« raient exécutés à huit heures : ainsi, ils ont été privés des trois « dernières heures de leur vie, qu'ils désiraient sans doute consacrer « à Dieu. De tels faits et meurtres ont soulevé d'unanimes sentiments « de dégoût dans cette ville.......

« Le général Avalos a été hier brûlé en effigie.

« *P. S.* Il n'a pas été accordé aux prisonniers les dernières consolations de la religion..... l'Extrême-onction. Le nom du prêtre est : Père Domenech. »

d'étoffes et de foulards pendaient en travers des maisons partout où devait passer le saint sacrement. Le cortége quitta l'église, précédé d'une musique militaire qui jouait des airs funèbres, et le peuple suivait en priant à haute voix. Du fond de la prison, j'entendais les sons lugubres de la musique, et le murmure de la foule qui priait : mon cœur se serra, je me sentis défaillir ; les prisonniers, agenouillés à mes côtés, pleuraient et priaient avec moi. Quelques larmes leur étaient bien permises ; ils étaient si jeunes ! ils regrettaient la vie, une famille absente et chérie qu'ils ne devaient plus revoir. La nature a des exigences auxquelles la volonté la plus ferme est souvent obligée de céder. Pauvres créatures ! en voyant mon émotion et ma sympathie, ils se sentaient moins isolés ; ils puisaient en moi des forces pour supporter leur malheur et songer à Dieu.

Don Raphaël entra, portant le saint sacrement ; ils se jetèrent au-devant de lui, et saisirent la pyxide, demandant grâce d'une voix déchirante, et qu'on leur fît l'application des immunités de l'église, du droit d'asile reconnu par la loi. Ils se calmèrent avec peine ; les prières pour les agonisants furent récitées, et les condamnés catholiques reçurent la communion. Une demi-heure après eut lieu la collation de la mort. Il est d'usage que le prêtre partage ce dernier repas que le condamné fait avant de mourir. Jene me sentais pas le courage de manger, mais, par complaisance et par pitié, je pris un peu de chocolat. Toutes ces scènes ne ménagent pas les sentiments du prêtre, et, à moins

d'avoir un cœur de bronze, les trois jours qu'il passe ainsi avec les condamnés sont trois jours de tortures morales qui laissent en lui des traces ineffaçables.

Le soir, les prisonniers américains reçurent les visites tardives de leur consul, de leur ministre et d'un docteur. Ces messieurs avaient apporté des vestes de toile, afin que leurs compatriotes fussent plus proprement vêtus pour la cérémonie de l'exécution, et ils s'en retournèrent après avoir fumé des cigares avec ces infortunés pendant une heure. Je ne pus m'empêcher de comparer ce genre de consolation philanthropique à la charité chrétienne. Quel abîme les sépare ! Je passai la nuit dans la prison avec les condamnés ; je leur parlais du ciel, de la clémence et de la miséricorde de Dieu, car ils étaient profondément abattus. Les uns, roulant des yeux hagards, murmuraient des mots sans suite ; d'autres restaient muets, le regard attaché à la terre. De temps en temps un des plus jeunes laissait échapper un sanglot sourd et violent, ou poussait un cri en se tordant les mains. Vers deux heures du matin, accablés de fatigue morale, ils témoignèrent le désir de se reposer un instant ; j'arrangeai mes habits en forme de coussin où ils placèrent leur tête. Du temps qu'ils dormaient j'allai respirer un peu d'air dans la cour de la prison ; un officier mexicain, me voyant en manches de chemise, me prêta une couverture, de crainte que je ne prisse froid.

L'exécution était pour sept heures. Au lever du jour, je me rendis à l'église, voulant dire une messe pour les patients ; mais, l'église étant fermée, je dus aller

chercher les clefs chez le curé ; là, j'appris que l'heure fatale avait été avancée. Je revins en toute hâte à la prison ; il était déjà trop tard. Les condamnés étaient partis accompagnés de douze autres prisonniers, détenus pour la même cause et qui n'étaient pas encore jugés. Le lieu de l'exécution était un champ inculte, à cinq cents mètres de la prison. Les condamnés furent attachés sur des espèces de banquettes ; on avait oublié les mouchoirs pour leur bander les yeux ! Les détenus leur firent cette charité ; l'un d'eux, qui avait eu le bras fracassé par une balle, détacha le linge qui recouvrait sa blessure et le donna au jeune Irlandais, qui m'avait particulièrement intéressé. Par une cruauté inouïe, on fit placer, derrière les condamnés, les détenus qui, croyant qu'on allait les fusiller sans jugement, se livrèrent au plus violent désespoir ; deux d'entre eux perdirent connaissance. Huit soldats étaient rangés sur deux files devant chaque condamné ; un bataillon d'infanterie assistait à l'exécution.

Lorsque je vis que l'on avait déjà emmené les prisonniers, je courus au lieu du supplice, pour les rejoindre, pour les consoler encore ; comme j'approchais, j'entendis une horrible décharge, puis une seconde. Ils étaient tous morts !

J'appris qu'un Mexicain et un Écossais avaient reçu la première décharge en priant et sans sourciller : la seconde fut pour les achever. On plaça les cadavres sur le tombereau qui devait les porter au cimetière. Seul, à pied, recevant la pluie qui tombait

en abondance, je marchais derrière la charrette qui dégouttait de sang, en recommandant les victimes à la bonté de Dieu. Le cimetière était éloigné de deux milles; les chemins étaient glissants et marécageux; quand j'arrivai, toutes ces émotions et mes fatigues m'avaient brisé, je ne pouvais plus me soutenir. Il n'y avait là, ni cercueils, ni fosses, préparés pour recevoir les corps. Les Américains m'ayant fait promettre de faire transporter à Brownsville leurs restes mortels, j'allai auprès du général Avalos pour lui en demander la permission, mais je ne pus pénétrer chez lui; soit crainte, soit autre raison, sa porte fut fermée ce jour-là pour tous, excepté pour ses officiers. Je retournai à Brownsville dans un état pitoyable au physique comme au moral. Ces trois jours m'avaient autant fait de mal qu'une année de mission.

Quand je fus de retour à Brownsville, une foule d'habitants vinrent me questionner sur tous ces événements. Leur curiosité m'irritait.

— Qu'avez-vous fait pendant six mois, disais-je aux Américains, pour sauver les prisonniers? Votre conduite est celle d'hommes sans cœur et sans énergie. Vous n'avez pas même cherché à leur procurer quelques soulagements durant leur longue et douloureuse incarcération. Quoique plusieurs d'entre eux fussent protestants et Américains, c'est un prêtre français catholique qui cherchait à les sauver, qui allait les voir, les consoler et adoucir leur sort.

On m'écoutait en silence, et l'on s'avouait tout bas que, dans ce drame lugubre, il n'y avait qu'un

rôle humain et honnête dont personne n'avait osé se charger et que j'avais seul rempli avec tant de constance, d'abnégation, de fatigues, de dangers et de souffrances. Aussi, dès ce jour, j'acquis une grande popularité sur toutes ces frontières et n'eus plus de désagréments avec personne.

CHAPITRE VIII

Une mascarade. — Vengaence d'Avalos. — Des héros... de comédie. — Consolation. — Noël. — La semaine sainte. — Le capitaine Moïse.— La toilette du *Ranchero*.— L'embouchure du Rio-Grande. Rêverie nocturne sur les bords de la mer. — Bagdad. — Promenade au Brazos Santiago. — Notre-Dame de Guadeloupe. — Projet. — Considérations sur le Mexique et l'envahissement des *Yankees*. — Adieux.— Départ. — souvénirs.

Peu de temps après cette exécution, les Américains voulurent se venger d'Avalos ; ils le pendirent en effigie, ainsi que Manchaca, auditeur de guerre, son conseiller. Les potences avaient été dressées sur la rive, en face de Matamoros ; les deux mannequins furent promenés pendant trois jours sur des ânes, suivis d'une mascarade de circonstance et d'un affreux tintamarre; le troisième jour, on les hissa au gibet avec de grands applaudissements. Le peuple croyait faire un magnifique sacrifice aux mânes de ses compatriotes fusillés.

Le général Avalos avait pu voir de sa maison son effigie se balancer au gré des vents. Il la vit, s'en irrita, et l'on sentit bientôt les effets de sa colère. Une bande d'Indiens, venant du Mexique, fit tout à coup de grands ravages sur les rives texiennes du Rio-Grande, depuis Santa-Rita jusqu'à Galveston.

Le bateau à vapeur *le Comanche* fut attaqué plusieurs fois par ces sauvages, pendant qu'il remontait à Rio-Grande-City. Chaque jour, on apprenait de nouveaux assassinats commis par les Indiens. Tandis que j'administrais une malade près de Galveston, quatre Américains furent tués à coups de flèches près de la cabane où je me trouvais.

Ce dernier meurtre décida les Américains à donner une leçon aux Indiens, qui s'étaient installés à vingt-cinq milles de Matamoros, sur les bords du Rio-Grande. On rassembla quarante hommes de bonne volonté, qui marchèrent contre l'ennemi, sous le commandement d'un *Yankee* d'une force herculéenne, mais d'une bravoure douteuse. La petite troupe se mit en route, en faisant autant de bruit que si elle allait à la conquête du monde. C'était à qui ferait le plus de bravades et de menaces. A la première rencontre, les quarante volontaires prirent la fuite. L'expédition rentra de nuit à Brownsville sans tambour ni trompette. On sut cependant quelle était la main qui poussait les Indiens. Les autorités américaines adressèrent de vertes remontrances et de sérieuses menaces à Avalos. Celui-ci dut envoyer un bataillon contre les Indiens, qui se rendirent sans coup férir et se laissèrent mener à Matamoros. On leur assigna près de la ville un champ, où ils s'installèrent tranquillement.

C'étaient les gens les plus doux du monde, dans leur nouvelle résidence, du moins. Ils étaient d'une grande stature, avaient le teint cuivré et jaunâtre.

Chaque famille portait sur la figure un tatouage différent. Les hommes n'avaient qu'une serviette pour tout vêtement. Les femmes étaient plus vêtues. J'ai vu leurs enfants âgés de huit ou dix ans percer d'une flèche une pomme placée à la distance de cinquante pas ; quelques-uns touchaient même, à cette distance, de petites pièces de monnaie. Tous les jours, assis sur les bords du fleuve, ils se livraient aux plaisirs de la pêche. A un certain mouvement de l'eau, ils reconnaissaient la présence d'un poisson, invisible à des yeux civilisés : une flèche partait, et le poisson, percé de part en part, revenait peu à peu à la surface de l'eau. Au bout de plusieurs mois, on leur permit de s'en retourner dans leurs solitudes, et personne depuis n'en a entendu parler.

Après tant d'épreuves, quelques consolations chrétiennes m'étaient réservées. Journellement, je voyais arriver au tribunal de la pénitence des brebis égarées, qui ne s'étaient point approchées des sacrements depuis bien des années. Plus de cent couples qui vivaient dans le concubinage me prièrent de bénir leur union. Le dimanche, mon église était remplie de *rancheros* fervents, qui faisaient, malgré l'intempérie des saisons, deux et trois lieues à pied pour assister aux offices. Les soldats de la garnison y venaient quelquefois, musique en tête, embellir nos petites cérémonies. J'avais acheté au Mexique et placé dans l'église de Brownsville un orgue qui devait donner plus de solennité à nos cérémonies, et guider la voix de nos chantres et de nos choristes. J'eus d'abord un

grand désappointement, quand je m'aperçus que Brownsville ne possédait qu'un seul organiste, lequel était employé par les épiscopaliens. Par bonheur, j'étais lié avec le ministre épiscopalien, jeune homme instruit et libéral, qui ne sentait point de haine contre le catholicisme; il avait même été sur le point de devenir catholique; il n'en fut empêché que par son évêque qui, plus tard, abjura le protestantisme. Il eut pitié de mon embarras, et, comme mon office et le sien se faisaient à la même heure, il me proposa d'avancer l'heure de ma messe, en s'engageant à reculer l'heure de son service religieux. De la sorte, l'organiste put venir jouer successivement dans l'église et dans le temple. J'y gagnai aussi de voir mon auditoire se grossir de protestants et même de juifs; le ministre épiscopalien vint assister plusieurs fois à mes sermons. Je m'efforçais de détruire par mes prédications les préjugés aveugles que conservaient les Américains contre les doctrines et les personnes des missionnaires catholiques. Mes paroles portèrent quelques fruits, et ma conduite dans la guerre de Carvajal facilitait singulièrement ma tâche.

J'avais remarqué que, lorsque je prêchais, plusieurs Français et de jeunes créoles, ayant peu de goût pour les sermons, quittaient l'église pour aller se promener dans mon jardin, où ils s'amusaient à faire des bouquets avec mes plus belles fleurs. Pendant quelque temps, je cherchai un expédient qui, sans blesser la susceptibilité trop facile de ces messieurs, les forçât de rester à l'église et de respecter mes fleurs. Je trou-

vai un moyen bien simple de parvenir à mon but, sans que l'on se doutât de mon intention. Dans la ménagerie vivante que je m'étais formée peu à peu, se trouvait un fort beau sanglier, que j'avais apprivoisé comme un chien de garde. Au moment d'entrer dans l'église pour chanter la grand'messe, je lâchai mon sanglier dans le jardin. A la vue de ce nouveau gardien, les maraudeurs se sauvèrent aussi vite que possible, et rétournèrent à l'église écouter patiemment le sermon.

Le jour de Noël revint, avec ses réjouissances pour le peuple et ses tristesses pour moi, car, on se le rappelle, c'était ma fête ; les souvenirs du passé, de la famille et de la patrie se représentaient à mon esprit, enveloppés d'une mélancolie indéfinissable. Pendant la messe de minuit, j'eus un moment de bonheur, en voyant une foule de tout âge, de tout sexe, de toutes croyances, envahir le temple de Dieu, qui était en ce moment dans toute sa splendeur. Les draperies, les fleurs, la lumière, répandus avec profusion, s'harmonisaient avec ce goût français, devenu proverbial à l'étranger. La messe fut chantée par quatorze de mes compatriotes, qui avaient de très-belles voix. La chasuble que je portais m'avait été donnée par un Mexicain ; elle était de brocart d'or, brodée d'or et de soie, et, quoiqu'elle fût vieille de plus de cent ans, clle jetait des rayons de feu de tous côtés. Plus de trois cents personnes nepurent trouver place dans l'église et assistèrent à la cérémonie en plein air. Un feu d'artifice, tiré par les officiers de la garnison, termina cette

fête qui n'avait jamais été célébrée avec autant de solennité sur les frontières du Texas.

La semaine sainte me causa des fatigues inouïes. Il me fallait, outre mon ministère habituel, entendre de nombreuses confessions, orner l'église, expliquer les cérémonies en deux langues et chanter seul tous les offices, qui sont très-longs.

Le jeudi saint, après les offices, j'allai à Matamoros visiter l'église. Je dus faire cette course à pied, car, durant les trois derniers jours de la semaine sainte, les voitures ne circulent pas dans la ville. Le chœur de l'église était métamorphosé en une montagne de verdure, au sommet de laquelle se trouvait voilé le saint sacrement. Contre cette montagne étaient adossés des arbres naturels, des grottes de mousse et de fougère, dans lesquelles se cachaient des bergers qui imitaient sur leurs galoubets de saule les lamentations des saintes femmes de Jérusalem pleurant la mort du Sauveur du monde. Les notes plaintives et douces de ces instruments répandent dans l'âme la tristesse et la mélancolie; on ne saurait les entendre sans être profondément touché.

Le jour de Pâques fut un des plus beaux de ma vie. Une foule de catholiques s'approchèrent de la sainte table (combien parmi eux en étaient éloignés depuis des années!), et reçurent la communion avec recueillement et ferveur. Dieu me récompensait largement de mes travaux. Ma mission promettait de beaux résultats pour l'avenir. Profondément ému, je répandais des larmes, en prêchant sur les bienfaits

de la religion du Fils de Dieu. Mes paroissiens, attendris par mon émotion, pleuraient aussi pour la plupart. Nous sentions tous la vérité de ces paroles du Sauveur du monde : *Mon joug est doux et mon fardeau est léger.* »

Un juif, capitaine de bateau à vapeur en retraite, lequel assistait régulièrement à nos offices et m'était très-attaché, pleurait à chaudes larmes. Il s'appelait Moïse ; c'était certainement l'homme le plus laid du monde : ce qui ne l'empêchait pas d'avoir un cœur excellent. Sa figure était rouge, ridée, affreusement marquée de la petite vérole ; ses traits grossiers n'avaient ni proportions ni régularité. Si mon cher capitaine était d'une laideur phénoménale dans son état normal, la grimace qu'il faisait en pleurant le rendait épouvantable. J'avoue que cette grimace me fit une certaine impression, et que mon discours en devint moins pathétique. Pendant ce temps, un *ranchero*, qui trouvait sans doute qu'il faisait trop chaud, quitta tranquillement sa chemise dans l'église. Au bout d'un instant, comme le soleil lui envoyait sur ses épaules nues des rayons ardents qui le gênaient, il remit sa chemise sur son cou et en noua les deux manches sur sa poitrine. Cette étrange toilette produisit sans doute sur mon auditoire une impression analogue à celle que m'avait fait éprouver la grimace du capitaine Moïse. C'était de l'eau froide jetée sur du feu. A la fin de mon sermon, les pleurs s'étaient séchés.

Après les fêtes de Pâques, j'allai visiter la partie

sud de ma mission, que je ne connaissais encore qu'imparfaitement. Comme elle était peu habitée, cette visite devait être une espèce de vacance. Le capitaine Moïse m'offrit l'hospitalité dans une maison qu'il avait à l'embouchure du Rio-Grande. J'acceptai, et nous partîmes ensemble sur le bateau à vapeur qui faisait le service entre Brownsville et Brazos.

La distance par eau, de Brownsville à l'embouchure du fleuve, est de quatre-vingts milles environ; en ligne directe, il n'y a pas trente milles. On dirait que le Rio-Grande regrette de quitter cette vallée aussi belle que sauvage : il hésite et fait mille détours, avant de se perdre dans les profondeurs de la mer. Les bords du fleuve sont moins pittoresques qu'au nord de Brownsville ; ils sont plus plats et moins boisés ; on devine le voisinage de la mer. A mesure que l'on approche du golfe, le terrain devient aride, sablonneux ou marécageux ; les arbres deviennent plus rares. Les Espagnols du seizième siècle avaient bien caractérisé cette côte en la nommant *Costa deserta;* c'est un vrai désert. Quelques dunes de sable peu élevées, à mi-chemin, et deux ou trois *ranchos*, interrompent seuls la monotonie de la route. Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivâmes au village, qui est à l'embouchure du Rio-Grande. Les feux mourants de l'astre du jour lançaient dans l'espace des couleurs rougeâtres que la mer reflétait, on aurait dit un lac de sang.

La maison du capitaine était un ancien entrepôt de munitions de guerre, abandonné depuis l'époque

de l'invasion américaine. L'édifice, vaste et construit en planches, était alors occupé par quantité de vieux fers rouillés provenant de navires naufragés, abandonnés ou vendus. Un lit, capable de contenir quatre ou cinq personnes, était au milieu des ancres brisées, des chaînes cassées, des lanternes défoncées, et autres ustensiles de ce genre. Le capitaine, avec un sang-froid merveilleux, me fit les honneurs de son appartement. Le lit se trouvant entre cinq portes et deux fenêtres, je ne pouvais manquer d'air; mais, pour dormir, je comptais sans les maringouins, qui, en cet endroit, sont plus nombreux et plus voraces qu'à Galveston.

Ne pouvant fermer l'œil de toute la nuit, je me levai et allai faire une promenade sur le bord de la mer. Un brillant clair de lune guidait mes pas. Je gravis les dunes de sable blanc qui bordent le rivage; je m'assis sur un débris de naufrage, baigné par les flots. Je contemplai avec un plaisir mêlé de tristesse l'étendue de cette mer calme et belle, que la lune enveloppait de lumineux rayons argentés. Les vagues mouraient sur la grève avec un bruit monotone et régulier. De légers nuages gris planaient dans le ciel. Le cri des oiseaux de nuit s'unissait au bruit des flots, tandis qu'une brise légère rafraîchissait l'atmosphère tiède de cette solitude.

A la vue de ce spectacle si grandiose et si poétiquement simple, dont j'étais le seul témoin, je me sentais comme inspiré. Je portai mes regards du côté de la France, dont j'étais éloigné de plus de trois mille

lieues : je songeai que, si la mort ne m'arrêtait pas au milieu de ma mission, je serais bientôt obligé d'aller traîner dans ma patrie un corps débile, une existence mutilée, désormais inutile et sans but. Pour la seconde fois, mes forces m'avaient trahi au moment de récolter le fruit de mes travaux ; pour la seconde fois, ma frêle nacelle se brisait sur l'écueil de la souffrance au moment d'atteindre le port. Le *Sic vos non vobis* de Virgile me revint alors à la mémoire ; cruelle pensée, qui effleura mon esprit comme une tentation du mauvais esprit. Je me rappelai les paroles de saint Paul : « *Qu'avez-vous, que vous n'ayez reçu? Et, si vous avez reçu, de quoi vous enorgueillissez-vous ?* » C'était avec raison que je pouvais répéter, en ce moment, le mot de l'Évangile : « *Je suis un serviteur inutile !* » Et pourtant, j'étais si jeune, ma courte carrière avait été si remplie : j'avais beaucoup vécu en peu de temps. Il me restait au moins une consolation ; c'est que je n'avais jamais jeté les yeux en arrière avec un regret au cœur, et j'espérais que Dieu me tiendrait compte de mon passé, de mes labeurs, de mes fatigues et de mes sacrifices. Sous prétexte de zèle pour la gloire de Dieu et le salut de mon prochain, je m'étais peut-être usé trop vite, j'avais sans doute commis sans nécessité absolue des imprudences graves, qui avaient accéléré la ruine de ma santé ; mais l'homme peut-il être toujours un bon juge dans sa propre cause ? J'ai pu me tromper souvent ; mais, n'ayant jamais agi qu'avec les meilleures intentions du monde,

j'avais droit d'espérer en la bonté et la miséricorde de Dieu.

Plein de ces douces pensées qui luttaient contre la tristesse de mon âme, je finis par m'endormir sur les épaves de la grève, sous le ciel étoilé, et comme bercé au bruit monotone des vagues mourant sur le rivage.

Je consacrai ma journée du lendemain à la visite des habitants de ce triste village. Ils demeurent pour la plupart dans des maisonnettes en planches, fort basses et adossées contre les dunes de sable du rivage. Je trouvai dans ce villages deux familles irlandaises. Nous passâmes ensemble de longues heures à causer de la verte Erin, leur chère patrie, aux souvenirs poétiques, la terre privilégiée des fées, des revenants, des ballades et des légendes.

Le soir, les rares habitants de cette côte vont en famille se baigner dans les flots tièdes du golfe. J'y allai seul avec mon cher capitaine, qui ne me quittait pas. Je passai ensuite de l'autre côté du fleuve et mis le pied sur la terre du Mexique, pour visiter Bagdad, autre village situé près de l'embouchure du Rio-Grande. Ce misérable village ne ressemble en rien à la ville orientale habitée jadis par le célèbre Haroun-al-Raschid. Quelques huttes de roseaux, recouvertes de boue et de coquilles d'huîtres, abritaient une douzaine de familles mexicaines, dont l'existence était un problème pour moi, car, à plus de vingt milles à la ronde, on ne trouve aucune trace de terre cultivable. Quelquefois il arrive à Bagdad une

barque de Tampico, chargée de bananes, d'ananas, de noix de coco et de citrons. Ces fruits s'exportent aussitôt à Matamoros et à Brownsville, où ils se vendent très-bien.

Près de la demeure de mon capitaine, je vis de grandes maisons en planches, à moitié ruinées, dans lesquelles vivaient des Américains qui passaient leur vie à pêcher et à chasser. Le soir, avant le coucher du soleil, ils se réunissaient pour fumer, lire les journaux à haute voix et faire de la politique. Il faut pousser bien loin l'excentricité et l'amour de l'indépendance, pour végéter ainsi dans des déserts sans nom et sans ombrage, et passer dans la solitude, l'inaction et la nullité une existence sans but.

Le Brazos-Santiago n'étant éloigné de l'embouchure du Rio-Grande que de quatre milles, j'y allai à pied avec le capitaine. Nous suivîmes le bord de la mer. Le rivage était encombré d'un triple rang de navires naufragés et pour la plupart à moitié ensevelis dans le sable. Tout en nous promenant, nous découvrîmes une quantité énorme de verres de table, cinq barriques de vieille eau-de-vie, qui se trouvaient là depuis bien des années, et trois tonneaux de rhum, qui portaient la date de 1825. Nous passâmes ensuite un canal étroit, n'ayant que deux pieds de profondeur, qui nous conduisit dans l'île où se trouve le Brazos. A l'entrée de cette île, je vis une famille irlandaise qui vivait du produit de la pêche aux huîtres. Les bancs d'huîtres, très-nombreux sur les côtes du Texas, sont généralement à fleur d'eau, ce

qui rend la pêche facile. Je remarquai, près de la cabane de ces Irlandais, des poules qui becquetaient les huîtres ouvertes : c'était leur nourriture. Il y avait aussi un cheval ; mais je n'osai demander avec quoi on le nourrissait, je craignais que l'on ne me répondît : « Avec des huîtres. »

Au Brazos, je baptisai un enfant, mais ayant peu de chose à faire dans cette ville, je retournai le même soir à l'embouchure du Rio-Grande. Pour passer le temps, le capitaine et moi, nous chantions les litanies de la sainte Vierge. Le capitaine aimait beaucoup la musique, et surtout les airs des litanies : lorsque nous étions seuls, il me disait souvent : « Chantons l'*Ora pro nobis;* c'est si joli. » Quel duo ! Un prêtre invalide et un juif chantant les louanges de Marie !

Après être resté huit jours dans ces parages, je retournai à Brownsville par la voie de terre. La route, pendant plus de quinze milles, passe au milieu de vastes plaines marécageuses, recouvertes de joncs. A mi-chemin, je vis un joli *rancho* situé sur une petite élévation ombragée de beaux chênes verts. Je m'arrêtai un instant pour boire du lait et m'informer si les *rancheros* avaient besoin de mon ministère. J'entrai ensuite au milieu de riches pâturages, dans lesquels de nombreux troupeaux de moutons se promenaient en broutant.

De retour à Brownsville, je fus obligé de cesser mes grandes missions et de me borner à la visite des malades ; je prêchai rarement, même le dimanche : j'étais au bout de mes forces ; chaque sermon me coû-

tait des flots de sang qui s'échappaient de ma poitrine délabrée ; mes spasmes nerveux étaient si fréquents, que je dus également m'abstenir de célébrer le saint sacrifice de la messe durant la semaine.

Vers le milieu de l'année, nous célébrâmes à Santa-Rita la fête de Notre-Dame de Guadeloupe, la patronne des Mexicains. Le principal propriétaire de Santa-Rita, ayant l'intention d'aller s'établir à la Bahia, voulut pour la dernière fois donner à cette fête toute la solennité possible. A cet effet, il invita les chantres et beaucoup de personnes de Brownsville. La veille de la fête, nous partîmes au nombre d'environ vingt-cinq personnes à cheval, guidées par ce riche *ranchero* qui nous fit faire la route au grand galop à travers des tourbillons de poussière soulevée par les pieds de nos chevaux.

Arrivés à Santa-Rita, nous trouvâmes sept à huit cents *rancheros* accourus des environs. Comme cette foule ne pouvait trouver de cabane pour se loger, elle se divisa en nombreux groupes, qui campèrent dans les jardins, les basses-cours et même dans les rues et les places du *rancho*. Une grande place était au centre du *rancho*. La chapelle, située au nord de la place, construite avec des pieux enfoncés dans le sol et de la terre glaise, avait un toit de chaume. Le clocher, qui était complétement séparé de l'édifice, offrait la forme d'une potence : deux vieilles cloches mexicaines en faisaient l'ornement principal.

Un peu après la nuit tombée, nous nous rendîmes à la chapelle ; on y chanta en chœur les litanies de la

sainte Vierge et les vêpres ; puis, nous fîmes une procession aux flambeaux. Des jeunes filles vêtues de blanc portaient, sur un brancard recouvert de draperies, de fleurs et de rubans, un tableau représentant la patronne des Mexicains ; elles étaient suivies de musiciens jouant du violon et de la mandoline : je marchais seul à la suite des musiciens, et le peuple se pressait derrière moi. Nous portions tous à la main des cierges allumés ou des lanternes, et nous récitions le rosaire à haute voix. Lorsque nous passions devant une cabane, la procession était saluée par des coups de fusil, des pétards et des fusées. J'ai rarement vu un spectacle aussi digne d'intérêt : ces robes blanches, cet autel portatif couvert de fleurs et de lumières, ces flambeaux, ces chants au milieu du silence et de l'obscurité, impressionnaient vivement. Après la cérémonie venaient les amusements : on se battait pendant une heure avec des pétards inoffensifs qu'on se jetait avec force éclats de rire, et, comme il n'y a pas de fête, même religieuse, qui ne finisse nécessairement en ce pays par un *fandango,* on établissait la salle de bal dans un endroit où l'herbe était rare. Dans une énorme marmite bouillait du café qu'on distribuait gratuitement, et les danses commençaient. La foule, accourue à cette fête, étant plus grande qu'on ne l'avait espéré, les provisions furent bientôt consommées, et le café fut la seule nourriture qui ne fit pas faute. Je savais par expérience le tapage qui se fait dans de pareilles circonstances : j'allai donc passer ma nuit sous un figuier loin du bal. Le lendemain,

je célébrai le sacrifice de la messe dans la chapelle et prêchai pour la dernière fois.

Après la messe, la plupart des invités étaient affamés et peu disposés à s'en retourner à jeun. J'étais de ce nombre, et je leur proposai d'aller déjeuner au *rancho* de doña Stefanita, situé à trois milles de Santa-Rita. Nous partîmes à cheval, au nombre de trente personnes. Doña Stefanita, petite femme âgée et fort maigre, mit à notre disposition, avec une générosité antique, sa basse-cour et ses provisions. Un chevreau, des poules et des melons nous procurèrent un déjeuner copieux. À part les Irlandais, je ne connais pas de peuple qui exerce l'hospitalité avec plus de cordialité et d'entrain que les Mexicains.

Au mois d'août 1852, Matamoros reçut la visite d'un haut fonctionnaire du gouvernement mexicain, le général don Emmanuel Robbles, ministre de la guerre et de la marine. Il s'était attiré, par son courage et ses talents, une juste célébrité lors du siége de Mexico par les Américains. Il voyageait alors pour se rendre compte par lui-même des besoins militaires des frontières. Comme j'avais formé un projet concernant l'amélioration morale de ces mêmes contrées, et que, pour la réalisation de ce projet, j'avais besoin de l'appui du gouvernement, je me fis présenter au ministre par le consul mexicain de Brownsville.

Je lui dis que j'avais trouvé sur les rives du Rio-Grande une population considérable, peu connue des statisticiens, laquelle, étant abandonnée à elle-même,

perdait peu à peu le souvenir de sa religion et de sa nationalité. Les enfants de la classe aisée et intelligente étaient envoyés aux États-Unis pour y recevoir une éducation quelquefois préjudiciable à leurs sentiments religieux et toujours au détriment de leur nationalité. J'offris d'aller à Rome soumettre la question au cardinal préfet de la Propagande, et lui demander de diviser ces frontières en missions régulières et distinctes, desservies par des prêtres actifs, zélés, assez nombreux pour fonder des colléges et y donner l'instruction.

— Que deviendra le Mexique, disais-je à don Emmanuel Robbles, en face de ces *Yankees* envahisseurs, qui lui ont déjà pris le Texas, le Nouveau-Mexique et la Californie, si vous ne fortifiez pas chez les Mexicains le sentiment qui leur tient lieu de patriotisme, le sentiment religieux ?

La question mexicaine, en effet, est palpitante d'intérêt, car elle présente la lutte d'un peuple enfant qui veut sortir de son maillot et de l'ornière profonde où l'avait plongée la jalousie de la mère-patrie, qui s'était réservé des monopoles excessifs. Malgré les satisfactions et les lois libérales accordées par Charles III en 1778, le Mexique a trop souffert du système restrictif en matière commerciale et de la préférence systématique accordée aux Espagnols nés en Espagne. Aussi, après la déclaration de son indépendance, dès 1822, le nouvel empire eut-il des difficultés inouïes pour établir une nouvelle organisation politique. Après le règne d'Iturbide, lequel ne dura qu'un an, vint la ré-

publique, qui se trouva aux prises avec l'incapacité des uns et l'ambition des autres. Tous les chefs de l'indépendance tâchèrent de s'approprier les bénéfices de la victoire, et, au lieu de s'unir pour commencer l'œuvre des réformes politiques et commerciales, ils se firent une guerre quelquefois sourde, quelquefois ouverte, qui finit toujours par la chute d'une des idoles du moment. L'incapacité et la vénalité des gouvernants, jointes à l'apathie des gouvernés, firent de l'histoire de ce beau pays une série de soulèvements (*pronunciamientos*) qui ensanglantèrent souvent Mexico et les provinces. Une partie de l'armée obéissait au général qui la commandait directement et se battait contre l'autre partie commandée par un autre général. L'administration était toujours envahie par les partisans du président, qui voyait souvent le pouvoir arraché de ses mains par l'émeute. Les ordonnances administratives, financières et douanières, plus ou moins marquées du sceau de l'ignorance en économie politique, ne s'accordaient pas avec les besoins particuliers des provinces éloignées de la capitale. Le président, qui s'imposait au pays, était souvent le général le plus fort ou le plus adroit. Ces présidents, tout en maintenant l'ordre par la force et l'énergie, faisaient des réformes pour pourvoir aux nécessités momentanées du gouvernement, mais qui appauvrissaient les provinces et gênaient le commerce, sous prétexte de favoriser l'industrie intérieure. Prétexte faux et maladroit, car, en paralysant le commerce des provinces, on les privait des ressources et des bénéfices

nécessaires au développement de l'industrie privée.

Les épaulettes de général se gagnent facilement dans les anciennes provinces espagnoles, mais dans une république naissante, au lieu du sabre qui dompte ou tue, il faut l'intelligence qui organise et veille sur les intérêts généraux. Malheureusement, les généraux mexicains n'étaient pas tous doués de cette intelligence administrative si nécessaire.

Si le Mexique tâtonne pour sortir de ce bourbier et avancer dans la voie du progrès et de la civilisation, s'il renferme dans son sein tant d'éléments désorganisateurs, comment pourra-t-il résister à ce colosse remuant, à ce voisin aussi envahissant que peu scrupuleux, qui lui tient toujours le pied sur la gorge pour lui prendre ses plus belles provinces? Aux empires comme aux hommes, il faut une expérience qui s'acquiert par des malheurs propres, car l'expérience d'autrui profite rarement. Le Mexique, pour se mettre à la hauteur de la civilisation européenne et opposer une digue infranchissable aux *Yankees* des États-Unis, aura beaucoup à souffrir et à lutter encore; mais il réussira, car il y a en lui une grande vitalité, de grandes intelligences, de grandes passions, du patriotisme même : tout cela sommeille encore plus ou moins; mais le réveil aura lieu. La force ne suffit pas pour absorber un pays. Du reste, les Etats-Unis ont une plaie hideuse qui les ronge, l'esclavage! C'est en tranchant ces grandes questions d'avenir, que je disais à don Emmanuel Robbles :

— Le Mexique possède les provinces les plus ri-

ches et les plus belles du monde, et la religion catholique lui est une grande force pour résister aux Américains; il ne se laissera jamais gouverner par un peuple protestant. Les jours de lutte et de malheur peuvent revenir. Les hommes intelligents et fiers se lèveront alors : faites en sorte que l'éducation religieuse les ait rendus plus nombreux, en élargissant les facultés intellectuelles de chacun; en donnant à tous une sérieuse notion de leurs devoirs de chrétiens et de citoyens; en leur faisant sentir, par une connaissance plus exacte des principes de l'Évangile et de la morale, toute la dignité de l'homme; en leur apprenant à rendre non-seulement à Dieu ce qu'ils doivent à Dieu, mais aussi à César ce qu'ils doivent à César, c'est-à-dire au pays.

Don Emmanuel Robbles comprit parfaitement toute la portée de mon projet, ainsi que les bénéfices nationaux qui devaient en résulter; il m'approuva et me donna des lettres de recommandation pour le ministre mexicain auprès du saint-père. J'avais confié mon projet à mon ami don Raphaël, qui devait m'accompagner à Rome, et qui reçut du général Arista une lettre signée de lui pour la même cause.

A cette époque, j'étais au bout de mes forces : l'énergie de ma volonté n'avait plus de puissance sur mes actions; j'étais hors d'état de continuer mes fonctions; les spasmes nerveux, les évanouissements, les crachements de sang ne me permettaient plus la moindre fatigue. Les prêtres qui m'étaient promis comme auxiliaires n'arrivant pas, je fus à Galveston

pour les chercher et pour avertir mes supérieurs ecclésiastiques de la nécessité de mon retour en France. Je retournai ensuite à Brownsville, où, pendant un mois, torturé par la souffrance, je traînai avec peine un corps débile, une existence usée, sans sortir de cette ville que j'aimais tant, et qui m'avait vu pendant dix-huit mois, plein de force, d'ardeur et de zèle, courir de tous côtés au secours des malheureux.

Trois prêtres des Oblats de Marie devaient me remplacer au mois de septembre; je résolus de partir à la fin de ce mois. Mon départ fut plus triste, cette fois, que lorsque j'avais quitté Castroville, car un retour n'était plus guère possible : j'étais comme un de ces instruments hors de service et désormais inutiles, que l'on suspend dans un coin et que la rouille va dévorer lentement. Moins la retraite et un dernier asile que je n'avais pas, je ressemblais à ces invalides militaires que d'honorables blessures ont privés de ressources. J'étais triste, bien moins encore à cause de la pensée égoïste d'un lointain brumeux, d'un horizon orageux et sombre vers lequel je me dirigeais, qu'à cause de cette grande affection que je portais à ces populations étranges, auxquelles je m'étais parfaitement habitué ; cette affection était, d'ailleurs, bien partagée. J'avais de la peine à m'arracher d'auprès des familles que je visitais pour la dernière fois ; il me semblait que j'étais un membre de chacune d'elles.

Enfin, après mon dernier adieu, je m'élançai dans

une voiture qui allait au Brazos. Il y avait parmi les passagers une femme créole avec un enfant à la mamelle ; elle allait à la Nouvelle-Orléans rejoindre son mari. La mère et l'enfant, que je ne connaissais pas du tout, me furent *recommandés* par un *Américain,* que je ne connaissais pas davantage. Ces recommandations, qui nous paraissent en Europe si bizarres, sont aussi naturelles que communes aux États-Unis : elles sont très-honorables ; mais les étrangers, en général, n'aiment pas à prendre cette responsabilité de veiller pendant des voyages considérables sur des femmes inconnues et qui vous traitent, pour la plupart, avec un sans-façon et un sans-gêne incroyables.

Arrivé au Brazos, je revis mon vieux capitaine Moïse, qui n'était pas embelli. Il me fit cadeau de plusieurs foulards de l'Inde, et me bourra les poches de crevettes bouillies comme provisions de route. En nous embrassant, nous pleurâmes sincèrement tous les deux. Ce fut la dernière marque de sympathie que je trouvai sur cette terre étrangère. Singulière circonstance : la première me fut donnée par un épiscopalien, et la dernière par un juif!

La tempête nous retint huit jours dans le golfe. Le 21 septembre, à minuit, nous donnâmes sur un banc d'huîtres, où nous demeurâmes deux heures entre la vie et la mort. Un navire fit naufrage à deux cents mètres de nous. A l'embouchure du Mississipi, nous vîmes un autre navire en feu. Je ne m'arrêtai nulle part sur ma route. J'eus le malheur d'avoir de nouvelles *recommandations* jusqu'à Paris : recom-

mandations qui m'occasionnèrent une foule d'embarras et de désagréments.

Je restai quelques jours à Lyon au sein de ma famille, et je continuai mon chemin jusqu'à Rome. Mon projet d'établissement de missions mexicaines fut approuvé par le judicieux et zélé secrétaire de la Propagande; mais, avant sa mise à exécution, ce projet devait avoir la sanction des prélats mexicains. Je comptais retourner au Mexique pour obtenir cette sanction; mais, hélas! l'homme propose, et Dieu dispose. Le pouvoir de l'homme est bien limité sur terre. La souffrance et les infirmités m'obligèrent de faire un séjour en Italie. La science médicale déclara que ma carrière active était terminée; terminée, hélas! à l'âge où la plupart de mes confrères, plus robustes ou plus prudents, ont à peine commencé la leur.

Et maintenant, aux heures de solitude, les souvenirs du passé se groupent tristement devant ma pensée, comme des tableaux toujours présents qui répandent dans mon âme une mélancolie suave et rêveuse dont je ne puis me défaire. La vie européenne me paraît froide, décolorée, mesquine. Mes regards, sans cesse tournés vers mes anciennes solitudes, vers ces déserts peuplés de dangers, de Peaux-Rouges, de bêtes fauves et de serpents à sonnettes, ne peuvent plus se fixer dans cette atmosphère étroite où la souffrance m'a conduit. Le cloître me sourit comme une île désolée, dans laquelle je me réfugierais après le naufrage. Assis sur les bords du fleuve de la vie, je vois passer devant moi ces pages déjà lointaines de

mon existence, comme autant de feuilles emportées par le vent vers l'océan de l'éternité, et je murmure ces mots, avec des larmes dans les yeux et un soupir sur les lèvres : « *Seigneur, que votre volonté soit faite !* »

FIN DU DEUXIÈME VOYAGE.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER VOYAGE

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

SECOND VOYAGE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CORBEIL. — Typ. et stér. de CRÉTÉ FILS.